LE CHAPITEAU ROMAN

I

Vous désirez trois places, monsieur?... Trois?... Vous avez de la chance. C'est justement ce qui nous reste, sur les seize du car... Votre nom?... Vous dites : M. Césaire Favreuille... Césaire par un S ?... Ce n'est pas un prénom commun, vous savez... Et Favreuille?... Comme un *œil* ?... Non?... Mais tenez. Écrivez vous-même. Vous comprenez : le patron tient à ce que la liste des voyageurs soit correcte, pour la donner aux journaux... Ici, en face des numéros 7, 8 et 9...

L'employé tendait à son client une feuille de papier, en tête de laquelle se lisaient en grandes lettres ornées ces mots qui encadraient un paysage de lacs et un horizon de volcans : *Société du Tourisme Auvergnat, section de Royat.* Les murs de l'étroite boutique disparaissaient sous des photographies représentant les sites les plus pittoresques des environs de la ville d'eaux : le Puy de Dôme, le Puy de Pariou, celui de Côme, celui de Mercœur, d'autres cratères encore, jadis bouillonnants de lave brûlante, et devenus, avec les siècles, un inoffensif décor d'excursions pour les ennuyés d'une cure thermale. Et montrant ces images d'un geste emphatique, l'employé continuait de débiter son boniment, appris par cœur :

— Vous avez choisi la plus jolie de nos tournées : Gravenoire, d'abord, avec ses carrières de pouzzolane, La Vache, le bois de Randanne avec le château du célèbre comte de Montlosier, le lac d'Aydat ensuite, et puis Murols et son château, le lac Chambon au pied du Tartaret, Saint-Nectaire et son église,

un chef-d'œuvre du style roman auvergnat, la vallée de la Couze enfin, Montaigut-le-Blanc et Champeix... Mais vous aurez tous ces détails dans cette brochure que notre société donne gratuitement, comme un souvenir du voyage... Nous avons aussi un album de cartes postales, représentant toutes les vues...

Tandis que le barnum dégoisait ce discours, Césaire Favreuille, la plume en main, considérait la feuille posée devant lui, avec une expression dont finit par s'étonner le bavard, qui s'interrompit pour demander :

— Vous ne vous sentez pas bien, monsieur ?

— Moi ? dit Favreuille, mais non, je me sens très bien, très bien.

Et il se mit à tracer les lettres de son nom, le nom de sa femme, celui de sa fille Marguerite avec un tremblement de sa main qui démentait sa protestation. Il venait de rendre la feuille, de régler le prix des billets. Il dut s'effacer pour laisser le pas à deux jeunes gens, en costume de tennis, la raquette à la main. Du seuil de la porte, le premier entré demandait :

— Il y a encore des places dans le car d'une heure et demie pour Saint-Nectaire ?...

— Je viens de vendre les dernières, monsieur, dit l'employé. Mais après-demain, il y aura la même excursion, et si vous voulez...

— Après-demain, fit le second des deux jeunes gens à son compagnon nous avons la conférence...

Césaire Favreuille était occupé à glisser les billets dans son portefeuille. Il s'arrêta de ce geste une seconde, comme s'il hésitait à les conserver. Puis, haussant à demi les épaules, il referma définitivement la pochette et sortit en se disant :

« Ce serait plus sage peut-être. Mais j'ai trop besoin de la voir, et seule. A la conférence, — c'est certainement de la conférence de Belgrand que ces garçons parlaient, — je l'aurais vue, mais avec lui, et sur l'estrade sans doute, de loin, tandis que je vais peut-être me trouver tout à côté d'elle... Il va être midi. Encore plus d'une heure à attendre... Pourvu qu'elle vienne... »

Ce bureau, où Césaire Favreuille venait de prendre les trois places pour la promenade à Saint-Nectaire, se trouvait dans la partie basse de Royat, à l'entrée de la route qui monte vers le village de Fontanat et le Puy de Dôme. Il logeait avec sa

femme et sa fille dans un hôtel, situé au contraire à mi-hauteur, sur la pente de la colline qui fait face à Clermont, et d'où se découvre l'immense horizon de la Limagne, fermé là-bas par les montagnes du Forez. Envoyé à Royat pour y soigner une grave lésion du cœur, Favreuille devait marcher très doucement. Les quinze minutes qu'il mit à franchir cette courte distance suffirent pour qu'il revécût en pensée toute la tragédie intime évoquée soudain devant lui par la simple rencontre de ces quatre syllabes : Marthe Belgrand, sur la liste des excursionnistes du car. Douze années l'en séparaient, durant lesquelles il n'avait pas revu, une seule fois, cette enfant, aujourd'hui une jeune fille, dont il était pourtant le père, mais dans le secret, dans la faute. Il l'avait eue d'une maîtresse qui était la femme d'un de ses amis, et, ce qui rendait la trahison plus sinistre, cet ami était un des hommes supérieurs de ce temps-ci, bien connu dans le monde spécial des historiens d'art. On lui doit, entre autres ouvrages, une histoire des grandes abbayes bénédictines, qui le classe dès aujourd'hui à côté des Anthyme Saint-Paul, des Courajod, des Lasteyrie, des André Michel, des Émile Mâle, de tous ces érudits qui nous ont révélé notre moyen âge. Chez Denys Belgrand, l'archéologue se double d'un poète à la Michelet, sous la plume de qui la science la plus minutieusement précise se pare d'une magie de style incomparable. Césaire Favreuille, lui, n'est qu'un statuaire de troisième ordre, auquel sa grosse fortune a permis d'acquérir la notoriété factice d'un amateur célèbre, grâce à des articles de complaisance. Le hasard d'une rencontre en Italie, où ils voyageaient pour leurs études et seuls, avait lié l'archéologue et le sculpteur, encore jeunes. Ils s'étaient revus à Paris et cette fois dans leurs ménages. Ils étaient tous deux mariés, ayant déjà, Belgrand un fils, Favreuille une fille. Cette intimité de leurs foyers en avait amené une autre, coupable celle-là. Par suite des circonstances de leurs destinées, les deux hommes se trouvaient avoir chacun épousé la femme qui eût convenu à l'autre. Disgracieux, lourd, mais d'une sensibilité passionnée, qui se montrait mal, Denys Belgrand s'était épris d'une frêle et fine créature, délicieuse de traits et de façons, mais légère, mais follement éprise de distractions mondaines, inintelligente et incapable de s'associer, même par la lecture, à ses sévères recherches. Orpheline de père et de mère, elle s'était laissé marier pour échapper à la surveillance

tatillonne des grands parents auxquels elle était confiée. Favreuille, lui, élégant, joli homme, beau parleur, avait, par des relations communes, obtenu la main d'une fille de vieille bourgeoisie, profondément honnête et dévouée, mais terre à terre, sans imagination, faite pour assurer à un travailleur assidu la paix d'un intérieur confortable et qui ne devait jamais rien comprendre à l'esprit de fantaisie du demi-artiste, devenu son époux, par intérêt, il faut le dire. La suite se devine. Tous les épisodes de ce lointain roman, terminé d'une manière si douloureuse à la fois et si énigmatique, se représentaient devant la mémoire de l'homme de cinquante-cinq ans, au souffle bref, à la démarche pesante, qui courait jadis si allégrement le long des trottoirs parisiens aux rendez-vous donnés par sa maîtresse. Il la revoyait frémissante et contenue, quand ils n'en étaient qu'à cette période de ravissement, où l'on devine que l'on aime, que l'on est aimé, et pas un mot trop tendre n'a encore été prononcé. L'aveu était venu, les débats de conscience, la faute, et presque aussitôt une de ces scènes poignantes qui sont le premier châtiment. Les rumeurs de la ville d'eaux bruissaient autour de Favreuille : appels d'automobiles, sonneries de bicyclettes, sifflements de trains en partance. Il n'entendait, par delà tant de jours, que la voix étouffée de Madeleine Belgrand lui disant, la tête sur son épaule : « Je suis enceinte », et il s'entendait lui-même répondre, après un silence :

— Tu ne m'as pas menti, n'est-ce pas?

— Oh! non, non! avait-elle répondu passionnément. Depuis que je t'aime, je n'ai jamais été qu'à toi.

— Je te crois, avait-il dit; alors, il faut tout quitter, partir ensemble.

— Tu as une fille. J'ai un fils! avait-elle répliqué en se retirant de lui. Nous ne pouvons pas leur faire cela. J'aurais trop de remords. Toi aussi. Nous nous verrions trop souffrir. — Et, plus passionnément encore : — Mais si je reste, si... Tu m'as compris? Tu ne me quitteras pas. Tu ne m'aimeras pas moins. Tu me pardonneras.

Sinistre dialogue et dont la contre-partie non moins sinistre avait été la joie du naïf Belgrand annonçant, quelques semaines plus tard, à ses excellents amis Favreuille ses espérances de paternité. Marthe était née. Elle avait grandi sans qu'aucun soupçon vînt même effleurer la confiance du mari

trahi. Les relations des deux ménages s'étaient encore resserrées, à cause de l'amitié des trois enfants, Marguerite, Paul et Marthe, les uns pour les autres... Et puis, un coup de foudre avait jeté bas tout cet édifice de mensonges. Marthe allait avoir onze ans. Elle était tombée gravement malade, d'une pneumonie, pendant une absence de Favreuille. Une exposition où figuraient plusieurs de ses œuvres le retenait à Venise. Sa femme l'y avait accompagné. Madeleine le tenait au courant de la santé de l'enfant, par une lettre quotidienne qu'elle avait soin d'adresser poste restante. Cette prudence avait provoqué la catastrophe. Le médecin avait déclaré l'enfant hors de danger et autorisé une première sortie. Pour annoncer au vrai père cette bonne nouvelle, la mère avait, dans l'exaltation de sa joie, écrit une de ces lettres où le cœur d'une maîtresse aimante se livre tout entier. Elle avait profité, pour cela, d'une soirée où son mari était retenu au dehors par un dîner d'hommes. Elle s'était couchée en laissant cette lettre cachetée et timbrée sur son buvard resté ouvert, si recrue de fatigue après tant de jours d'inquiétude, qu'elle s'était endormie sans éteindre l'électricité. Rentré un peu avant minuit, Belgrand avait vu un filet de lumière sous la porte de la chambre de sa femme. Il avait frappé, doucement d'abord, puis un peu plus fort. Aucune réponse. Il était entré sans qu'elle se réveillât. Il avait vu l'enveloppe et lu involontairement le libellé de l'adresse. L'indication de la Poste restante l'avait d'autant plus étonné qu'ils avaient, le jour même, parlé, Madeleine et lui, de l'hôtel choisi à Venise, par leurs amis absents, sur son indication. Que s'était-il passé dans son esprit? Pour le comprendre, il suffisait à Favreuille de se rappeler les confidences de sa maîtresse, après le drame. Les relations de celle-ci avec le sculpteur troublaient Belgrand depuis plusieurs mois. Chez un mari longtemps aveugle, ces poussées inattendues de soupçon s'expliquent par cet aveuglement même. Sa femme le croit abusé définitivement. Elle n'étudie plus les nuances de son caractère, et cette impression de totale sécurité l'entraîne à des étourderies dénonciatrices dont elle ne mesure plus le danger. En voici un exemple. Quelques semaines auparavant, l'archéologue avait engagé avec ses confrères une polémique de presse, sur un sujet tout technique, mais auquel il attachait une extrême importance. Il s'agissait, pour employer le

terme dont se servait sa naïve ferveur, de la date « angoissante » du clocher de Chartres. A peine Madeleine avait-elle jeté les yeux sur ses articles. Il la voyait, à la même date, se passionner jusqu'à la fièvre, à propos précisément d'une des statues que Favreuille allait exposer à Venise. Elle avait deviné ce froissement, trop tard. Combien d'autres avait-elle déjà provoqués et ignorés qui avaient amené Belgrand à cet état de jalousie latente que le moindre incident change en fureur? Devant cette adresse de lettre, un pourquoi s'était aussitôt imposé à lui.

« Poste restante ? Elle ne veut donc pas que Mme Favreuille voie cette lettre? »

Ce soupçon l'étreignait, si douloureux qu'il n'avait pas résisté au besoin de savoir. Il avait emporté la lettre dans sa chambre, pour y trouver la preuve terrassante du mensonge dont il était enveloppé depuis des années : « Ta petite Marthe... Ton enfant... » Quels mots, tracés de quelle main, et adressés à qui!... Même aujourd'hui, Favreuille ne pouvait penser sans un remords à la tempête intérieure qu'avait dû traverser sa victime. Comme il arrive, il avait, durant toute sa liaison, endormi ses scrupules en méprisant un peu la bonasserie du savant, hypnotisé sur des sujets aussi étranges à ses yeux que l'énigme de la façade de la cathédrale d'Angoulême et de son Ascension, ou que l'identité de la Reine au pied d'oie du portail de Dijon. Mais, à de certaines heures, l'ironie s'arrête devant des gestes comme celui qu'avait eu Belgrand dans une de ces épreuves qui découvrent la vérité profonde des natures. Ce mari bafoué avait réagi trop magnanimement pour que le félon qui lui avait tant menti, des années durant, ne cessât point d'en sourire.

— J'ai lu cette lettre, avait-il dit en entrant au matin dans la chambre de sa femme, et, lui tendant l'enveloppe dont la disparition épouvantait la coupable depuis son réveil. Je vous la rends. Je n'ai pas l'intention de m'en servir et de vous faire un procès. Répondez-moi seulement. Quand vous avez été enceinte, cet homme vous a proposé de partir avec lui... C'est écrit là. Vous le lui rappelez dans cette lettre, pour le plaindre d'être loin de son enfant malade. Son offre, vous l'avez refusée. Vous êtes restée, à cause de votre fils, c'est encore écrit dans la lettre. Est-ce vrai?

— C'est vrai, avait-elle répondu.

— Et vous n'avez pas pensé qu'un jour pourrait venir où ce fils saurait votre honte?... Du moins, avait-il ajouté en lui coupant la parole d'un geste, il ne la saura pas par moi. A cause de lui, je ne veux pas de scandale. Il a quatorze ans... A cet âge, on comprend déjà bien des choses. Il faut, à tout prix, qu'il ignore celle-là. Voici donc ce que j'ai décidé et que vous accepterez, si, dans votre vie de mensonge, vous avez réellement gardé au cœur un peu de tendresse pour lui. Vous allez quitter la maison et emmener votre fille. Nous sommes au mois d'octobre. Sa pneumonie récente servira de prétexte. Vous irez au Petit Mas, — c'était le nom d'une terre que Mme Belgrand avait héritée d'une tante près d'Avignon. — Moi, j'ai justement un voyage à faire en Espagne. Notre séparation semblera donc naturelle. On la croira momentanée. Je la veux définitive. Vous avez une fortune à vous. Je m'arrangerai pour que vous en gardiez la libre et pleine disposition. Ce que je vous demande, toujours au nom de notre fils, c'est que votre conduite, là-bas, ne provoque pas des commentaires qui m'obligeraient à des mesures différentes.

Favreuille éprouvait quelque orgueil, et qui apaisait un peu les reproches de sa conscience, à se dire, qu'aimant Madeleine comme il l'aimait, il avait eu la force, lui aussi, d'accepter ce pacte, destiné à préserver l'honneur de la mère au regard du fils. Durant les treize mois qu'elle avait passés dans le Petit Mas, il ne s'était permis que des visites trop rares et trop rapides pour qu'elles fussent remarquées, et une autre catastrophe était survenue : la jeune femme emportée en quelques jours par une fièvre typhoïde, soudainement compliquée d'accidents cérébraux. Il avait su le début de cette maladie par un billet d'une écriture altérée déjà, mais qui s'efforçait d'être gai. Puis rien, que la nouvelle de la mort apprise par deux lignes dans un journal que lui tendait sa femme, avec un regard singulier, devant lequel il eut la force de cacher son émotion. Pendant le voyage à Venise, Mme Favreuille s'était étonnée à un moment qu'aucune lettre ne leur vînt des Belgrand. Favreuille, lui, pour prévenir une inquisition dangereuse, avait inventé l'histoire, possible après tout, d'une crise de soupçon injustifiée chez le mari de Madeleine, et d'une explication entre eux où le jaloux lui avait manqué gravement.

— Je n'ai pas voulu te raconter plus tôt ce désobligeant

épisode, avait-il conclu. J'espérais que Belgrand comprendrait ses torts et m'enverrait, sinon des excuses, au moins des regrets qui nous permettraient de reprendre nos anciennes relations.

Mme Favreuille n'avait pas insisté. Jamais depuis elle n'avait prononcé le nom des Belgrand. Que signifiait ce silence? Une illusion complète ou bien le parti pris d'une femme avisée qui pense : « Mon mari me ment. Il a été à tout le moins léger. Mais c'est fini. Je le garde. A quoi bon des scènes inutiles? » Ce regard, en tendant le journal, prouvait une défiance qu'il fallait continuer d'endormir. Comme l'amant désespéré aurait voulu partir aussitôt pour le Petit Mas, interroger le fermier qui gardait la propriété, savoir surtout ce qu'allait devenir sa fille! Il avait dû rester chez lui, recevoir des visites, causer, plaisanter comme s'il n'avait pas eu au cœur une angoisse encore accrue par une autre nouvelle : l'enterrement de la morte avait eu lieu à Paris, et Belgrand avait conduit le deuil. Le mari trahi tenait donc le pacte conclu avec la mère coupable. Il défendait sa mémoire vis-à-vis de leur fils. Ce même pacte voulait qu'il prît Marthe avec lui, maintenant qu'elle l'avait pour seul protecteur. De par la loi, il était le père. Comment allait-il traiter ce petit être, qui lui rendrait la trahison présente chaque jour, à chaque heure? Certes, il s'était montré trop généreux dans sa rupture avec sa femme, pour jamais commettre cette lâcheté de la persécution domestique, si commune chez les marâtres qui se vengent sur une innocente créature d'un passé qu'elles haïssent. Mais les sensibilités ont des réactions inconscientes qui se manifestent par des froideurs, des sévérités, des sons de voix, des gestes, et c'est, autour d'un enfant déconcerté, une atmosphère d'antipathie dans laquelle il se crispe ou s'étiole. Par quels procédés le vrai père pourrait-il se renseigner sur des façons d'être qui souvent échappent même aux témoins de l'intimité domestique? Quelques amis communs avaient bien parlé devant lui de la sauvagerie grandissante de Belgrand, sans cesse absent de Paris sous le prétexte de ses études, et, quand il rentrait, de plus en plus insociable. De la petite fille il ne savait rien. Cette incertitude sur les rapports du veuf et de l'enfant devint si obsédante que Favreuille, six mois après la mort de Madeleine, se décida au plus humiliant des espionnages : errer autour de la rue de l'Abbaye où habitaient les Belgrand, et guetter une sortie de la

petite, dissimulé derrière un des arbres du jardinet qui jouxte la vieille église bénédictine de Saint-Germain des Prés. Il avait vu plusieurs fois Marthe passer, bien portante en apparence, toute blonde et fraîche dans ses vêtements de deuil, mais avec une gouvernante. Qu'en conclure, sur le point qui l'intéressait jusqu'à l'angoisse? Un jour pourtant, avec quel resserrement de tout son cœur, il avait vu Marthe apparaître au fond de la rue, conduite par Belgrand. De loin, il les avait suivis, rasant les murs, honteux tout ensemble et apaisé, devant ces deux silhouettes dont chaque geste révélait la constante sollicitude de l'homme et la confiance joyeuse de l'enfant, son enfant à lui, et il n'avait même pas le droit de l'aborder! Marthe riait. Elle bavardait. Elle tournait son visage animé vers Belgrand, qui lui tenait la main pour traverser la place. Ils suivirent le boulevard jusqu'à la rue des Saints-Pères, au coin de laquelle ils s'arrêtèrent pour prendre l'autobus. La brutale voiture arrivait. A la manière dont Belgrand enleva l'enfant pour l'aider à monter en la préservant du contact des autres voyageurs, le vrai père reconnut le mouvement de protection tendre qu'il aurait eu lui-même. Longtemps il regarda le lourd véhicule s'enfoncer dans l'étroite tranchée de la rue, toute baignée de brume, — c'était en octobre. — Il avait, lui, dans l'âme un peu de soleil, un soleil pâle et triste, comme celui qui perçait là-bas le brouillard. C'était un soleil tout de même. Il savait que sa fille n'était pas malheureuse.

Que s'était-il passé en Belgrand, pour que, sachant la vérité sur la naissance de Marthe, et, l'ayant exilée avec sa mère, il la gardât près de lui, maintenant, en la gâtant, en la chérissant? Ces quelques moments avaient suffi pour que Favreuille en eût l'évidence. Ce retournement supposait un de ces solennels débats intérieurs où une conscience et une sensibilité s'éprouvent. L'outragé avait-il aimé Madeleine si profondément qu'il continuait de l'aimer aujourd'hui dans cette enfant qu'elle avait eue d'un autre? S'était-il, au chevet du lit de la morte, jugé responsable en partie de l'égarement d'une femme que son involontaire égoïsme de savant avait fait vivre dans une atmosphère trop grave? La grâce délicieuse de la petite fille lui avait-elle pris le cœur tout simplement? Quelle que fût l'explication, elle révélait une noblesse de cœur qui renouvela le secret remords de l'ami félon, et suscita en lui une soudaine émulation. Là, sur ce coin

de trottoir, il se prit la main à lui-même pour se jurer de n'être pas moins généreux :

« Je m'effacerai absolument, se dit-il. Je n'essayerai plus de la voir. Je ne parlerai jamais d'elle. Il ne lui arrivera rien de moi, ni directement, ni indirectement, qui puisse éveiller l'ombre d'un soupçon dans son esprit sur le drame qui a séparé son père et sa mère. Pendant leur séparation, elle a dû, intelligente comme elle est, s'étonner de toute sorte de détails : absence sans doute de lettres du père et du frère, tristesse de la mère, langage imprudent d'un domestique, mes visites. Autant de données d'un problème qui risque de se poser plus précis et plus angoissant avec l'âge. Comment empêcher que quelque indice ne la mette sur la voie de la vérité? Du moins, je n'en fournirai aucun. Je m'en donne ma parole. »

Cette parole, il l'avait gardée douze années durant. Il n'avait pu empêcher que l'image de la petite fille marchant devant lui, conduite et protégée par un autre ne revînt sans cesse à sa pensée, ni que des propos, tenus par des indifférents, ne l'initiassent de loin en loin à l'existence menée par Marthe. Il apprenait ainsi par bribes qu'elle suivait les cours de la Sorbonne et de l'école du Louvre, qu'elle avait passé brillamment ses examens, qu'elle servait de secrétaire à son père, pour le consoler sans doute, il l'avait compris, de la mort de son fils, tué à la guerre. Cette révélation n'avait pas été sans émouvoir en lui une fibre de jalousie, d'autant plus qu'un signe tangible lui avait montré la profondeur de l'influence exercée par l'archéologue sur cette jeune pensée. Favreuille avait pu lire dans une revue d'art un article signé Marthe Belgraud sur les voussures historiées des sanctuaires de l'Ouest, tels que Cahors, Saint-Jouin de Marnes, Aulnay de Saintonge, Fenioux. Aride sujet à traiter pour une enfant de vingt-trois ans ! Mais une poésie émanait de ces pages qui rappelaient la manière, à la fois docte et lyrique, érudite et imaginative de l'historien inspiré des abbayes bénédictines. Favreuille les avait lues et relues, ces pages, avec une mélancolie d'autant plus intense que sa fille Marguerite, qui lui ressemblait par les traits du visage et par la sensibilité, n'avait intellectuellement aucun de ses goûts d'artiste-amateur. Par l'esprit, elle tenait de sa mère dont la qualité maîtresse était la minutieuse entente des choses matérielles. L'antithèse entre ce bourgeoisisme et les supériorités de son autre fille lui avait fait sentir

les contradictions de sa vie manquée, d'autant plus amèrement que sa santé commençait à défaillir. La lésion du cœur qu'il était venu traiter à Royat le rendait plus impressionnable encore et plus nerveux. Que de fois il s'était dit, songeant à Madeleine et à Marthe : « Ma vraie femme, celle que j'aurais dû épouser, a été la femme d'un autre, et elle est morte. Ma vrai fille, celle qui m'aurait compris, est vivante, et elle donne à un autre le nom de père. » Aussi, quelle n'avait pas été son émotion en rencontrant, dans la chronique locale d'un journal du pays, l'annonce d'une séance publique de l'Académie de Clermont avec une conférence de M. Denys Belgrand, membre correspondant de l'Institut, sur *la Décoration des chapiteaux dans l'art roman auvergnat* ! Marthe assisterait certainement à cette séance. S'il y allait lui-même, il la verrait. La conférence devait se tenir dans la grande salle de l'hôtel de ville, à quatre heures et demie de l'après-midi. Comment s'absenter de Royat à cette heure, sans provoquer chez sa femme une inquiétude, s'il ne la prévenait pas?... Mais, s'il lui parlait tout simplement?... Dans son état d'hyperesthésie morbide, cette seule idée lui donnait presque un spasme au cœur. Ce que pensait réellement Mme Favreuille de la rupture avec les Belgrand, il l'ignorait autant qu'à la minute où elle lui tendait le journal annonçant la mort de Madeleine. Son étrange silence d'alors sur leurs anciens amis n'eût pas continué, s'il n'eût été systématiquement voulu. Bien souvent Favreuille avait conçu le projet de les nommer, ces anciens amis, pour se rendre compte, pour savoir, et toujours il s'était tu, par crainte de toucher un point névralgique dans le cœur de cette femme qu'il n'aimait pas d'amour, mais dont le dévouement si fidèle rendait son existence tranquille, au moins dans les faits. Dans ce ménagement il n'y avait pas seulement le désir de ne pas troubler le repos de sa compagne. Les grands émotifs comme lui ont une horreur de faire souffrir, détour singulier d'égoïsme qui joue la délicatesse. Ils appréhendent le contre-coup sur leurs propres nerfs du chagrin qu'ils causeraient. Comment donc, ayant vu le nom de Mlle Belgrand parmi ceux des touristes du car de Saint-Nectaire, n'avait-il pas aussitôt renoncé à cette excursion? Cette possibilité de revoir sa fille, et seule, l'avait emporté sur toutes les prudences, sur tous les scrupules. Un raisonnement avait surgi aussitôt dans son esprit : « Marguerite et sa mère se rappellent une Marthe de dix ans.

Elles ne la reconnaîtront pas, et Marthe non plus ne les reconnaîtra pas. Marguerite était une enfant. C'est une grande jeune fille. Ma femme était brune et mince, elle est toute grise et forte. Non. Ce voisinage sur les banquettes d'une voiture chargée de seize voyageurs n'offre aucun danger, aucun... » Il marchait en se répétant cette affirmation. « Et moi aussi, j'ai tant changé! » pensa-t-il encore en apercevant dans la glace d'un magasin, à la porte de son hôtel, le vieillard qu'il devenait avant l'âge: sa barbe et ses cheveux presque blancs, sa nuque penchée, les poches gonflées de ses paupières, les veines saillantes de son front, l'évidente lassitude de tout son corps. Il n'avait plus longtemps à vivre. Il le sentait. Il le voyait. Cet après-midi passé pas trop loin de Marthe serait sa dernière joie en ce monde. Comment se la refuser?

II

Telle était maintenant l'impatience de cette rencontre, chez cet homme égaré qui ne se possédait plus, que, sur le coup d'une heure un quart, il partait seul, devançant sa femme et sa fille, et, malgré leurs protestations, sous le prétexte de n'avoir pas à se hâter. A peine dans la rue, il courait presque, en dépit de son cœur, avec l'espérance que Marthe, venant de Clermont, se serait elle-même hâtée, afin de ne pas manquer le départ de la voiture. Elle était là, en effet, assise avec sept autres voyageurs sur une des banquettes du car qui stationnait à l'entrée du parc de l'établissement thermal. Il avait deviné trop juste : elle vit le nouvel arrivant s'arrêter à quelques pas d'elle, sans le reconnaître, quoique leurs regards se fussent un instant croisés. Lui, au contraire, comment ne l'eût-il pas reconnue ? Marthe et Marguerite n'étaient que deux demi-sœurs, mais l'hérédité paternelle donnait à leurs physionomies une de ces ressemblances profondes que le langage vulgaire appelle si justement l'air de famille : même coupe du visage un peu allongée, même nuance châtain-clair des cheveux, mêmes yeux d'un bleu sombre profondément enchâssés dans des orbites d'un dessin pareil et voilés par des paupières un peu longues, mêmes lèvres sinueuses et celle d'en haut un peu courte, même port de tête et même dessin des épaules un peu grêles. Si Favreuille avait pu soupçonner cette similitude, sans doute eût-il reculé devant

les risques de cette confrontation. Il était encore temps. Mme Favreuille et Marguerite arrivaient. Qu'il alléguât un battement trop fort de son cœur, — il n'aurait pas menti, — et elles renonçaient à cette promenade. Au lieu de cela, il les laissait monter dans le car et s'asseoir précisément derrière Marthe ! Mais non. Elles s'étaient regardées les unes et les autres sans que ce premier coup d'œil leur rappelât aucun ressouvenir. Il avait le droit d'espérer que l'excursion, commencée sans incident, s'achèverait de même. Toutes les banquettes étaient occupées maintenant. Le mécanicien avait mis en marche le puissant moteur qui ronflait en enlevant la longue voiture. Le vrai père avait des heures devant lui pour se ravir et s'endolorir l'âme à la sensation poignante de cette présence tant désirée et si lointaine. La chère créature, issue d'un si cher amour, respirait, bougeait, séparée de lui par un si petit espace et par une fatalité dont il retrouvait le symbole dans ce paysage convulsé que l'employé de l'office du Tourisme Auvergnat qualifiait de joli, et partout s'attestait le ravage des anciennes éruptions et leur catastrophisme. Le car allait, ici gravissant une côte sur une route taillée à même les cendres noires, là, traversant une sombre coulée de lave refroidie, plus loin contournant quelque rouge cratère égueulé, ailleurs plongeant dans des bois de sapins sombres aux troncs brunis et de bouleaux clairs à l'écorce blanche. Les puys de La Vache, de Mercœur, de Lassolas, de Vichatel, de Charmont étaient dépassés. Une nappe d'eau apparaissait, toute bleue dans un cirque de rochers, de prairies et de forêts. C'était le lac d'Aydat, au bord duquel la voiture s'arrêta pour permettre aux voyageurs d'admirer de la rive la petite île où la tradition veut que Sidoine Apollinaire ait eu sa villa. Cette reconnaissance, dont Favreuille se croyait préservé, allait se produire, provoquée par une exclamation très simple de sa femme. Il s'était arrangé pour demeurer appuyé sur Marguerite, dans le groupe où se trouvait Marthe. La mère s'était avancée de quelques pas, et voici qu'elle interpella sa fille pour lui montrer un autre aspect du paysage.

— Titie ! répéta-t-elle à deux reprises. Titie !...

— Je viens, maman, dit Marguerite, et elle s'élança suivie des yeux par Marthe qui s'était aussitôt retournée. Favreuille saisit ce mouvement et comprit qu'un ressouvenir venait de s'éveiller dans son esprit. Elle avait toujours entendu appeler sa

compagne de jeu de ce diminutif rare et singulier. Une minute elle observa les deux femmes attentivement, puis l'homme du bras de laquelle l'autre s'était détachée. Un étonnement et une perplexité se peignirent sur son visage, où passa une soudaine lueur de certitude :

— Monsieur Favreuille? dit-elle en s'approchant. Vous ne me remettez pas? Je suis Marthe Belgrand.

— Est-il possible? balbutia-t-il, la voix lui manquant.

— Mais oui, insista-t-elle, la petite Marthe, Marthon.

Elle s'arrêta. De nouveau ses traits changeaient d'expression. Cet autre diminutif, dont Favreuille la nommait jadis, venait d'évoquer dans sa mémoire les circonstances où ils s'étaient vus pour la dernière fois, au Petit Mas. Mais il avait eu déjà la force de se reprendre. A tout prix, il le fallait, et il lui serrait les mains en disant :

— Marthon !... Comme Titie et sa maman vont être contentes de vous revoir !

Le « tu » d'autrefois lui était monté au bord des lèvres et il n'avait pas osé le prononcer. Ce « vous », si naturel pourtant à l'âge qu'avait la jeune fille, c'était la longue coupure de leurs relations rendue comme perceptible. Il le sentit, et il devina que Marthe aussi le sentait. La mélancolique impression qu'il avait eue de la supériorité de sa fille inavouée sur sa demi-sœur, ne se vérifiait que trop à cette seconde. Ce qui distinguait l'enfant de l'amour, c'était dans les mêmes prunelles un autre regard, plus ardent, plus vif, sur la même bouche un autre frémissement. Rien qu'à retrouver quelqu'un qu'elle associait, confusément encore, au souvenir de sa mère, son cœur avait battu plus vite. Son visage avait un peu pâli pour se roser de plaisir, quand Favreuille l'eut nommée à sa femme et à sa fille revenues auprès d'eux, et que celle-ci se fut écriée !...

— Ma gentille Marthon d'autrefois. Ah ! que je suis contente !

— Avais-je raison? insistait Favreuille. Qu'est-ce que je vous avais dit?

La joie de revoir son amie d'enfance et d'être reçue ainsi par elle allumait dans les yeux de Marthe un éclair, aussitôt brisé. L'accueil poli, mais réservé de Mme Favreuille venait d'arrêter son élan. Déjà le conducteur du car cornait pour rallier ses voyageurs, et les deux jeunes filles se retrouvaient assises à leurs mêmes places, l'une derrière l'autre, mais maintenant, Margue-

rite penchée en avant, Marthe retournée à demi, et toutes deux se souriant, s'interrogeant, se racontant.

— Mon père n'a pas pu m'accompagner, disait Marthe. Il a pris un peu froid, et, comme il fait une conférence après-demain, il garde la chambre.

— Une conférence ? demandait Marguerite. Et sur quoi ?

— Sur les sculptures des chapiteaux auvergnats. Vous avez entendu parler de ceux de Saint-Nectaire ?

— Non, dit Marguerite. Je sais qu'à Saint-Nectaire il y a des eaux et une ancienne église.

— Mais une merveille !... protesta Marthe et dans sa voix frémissait l'enthousiasme que lui avait insufflé son génial éducateur. Pensez donc ! Vingt-deux chapiteaux historiés, qui représentent la Tentation du Christ, le bon Pasteur, le saint tombeau gardé par des soldats, l'arrestation du Sauveur... — Et, s'interrompant de cette nomenclature avec un beau rire enfantin : — Mais, Titie, vous allez trouver bien pédante votre petite camarade qui sautait de si beaux doubles à la corde... Vous vous rappelez ?

— Nous voyons que vous avez beaucoup travaillé, interjeta Madame Favreuille.

— Mais c'est tant mieux pour nous, maman, répartit Marguerite, corrigeant avec une gentillesse gaie l'ironie de l'accent avec lequel sa mère avait souligné ce « nous voyons ». — Et caressant la main de Marthe : — Elle nous expliquera l'église ! Quel charmant guide nous allons avoir ! N'est-ce pas, père ?

— Mais certainement, répliqua Favreuille. Tu sais que Marthe a déjà publié de remarquables articles.

— Oh ! deux seulement, dit Marthe. Vous les avez donc lus ?

Cette fois, Favreuille ne répondit que d'un geste de tête. Cette allusion aux travaux de la jeune fille, quelle imprudence ! Qu'il les eût suivis sans en parler jamais à sa femme, c'était l'indice d'un intérêt qu'il sentait lui-même trop révélateur, et Marthe continuait :

— Vous aurez compris que papa m'a beaucoup aidée, — et relevant indirectement les sous-entendus de la réflexion de Mme Favreuille : — je sais que cela semble un peu bien austère pour une jeune fille, d'étudier toutes ces vieilles pierres. Mais, avec papa, elles s'animent, elles vivent, elles ont une âme. Mon frère Paul lui servait de secrétaire autrefois. Depuis qu'il

a été tué à Verdun, c'est moi qui tâche de le remplacer. Vous trouverez ça drôle, Titie. Cet art du moyen âge me passionne...

— Mais non, fit Marguerite, et vous me donnez bien envie d'aller entendre monsieur votre père. N'est-ce pas, maman?

— Après-demain? dit Mme Favreuille. Cela dépend de nos places de chemin de fer.

— Je compte bien que nous ne les aurons pas, fit encore Marguerite.

— A tout hasard, je vous enverrai trois entrées, répondit Marthe. Et tenez, Titie, en voilà d'autres vieilles pierres et qui sont très belles.

L'automobile avait longé le haut plateau dénudé qui sépare le lac d'Aydat et le volcan éteint du Tartaret. Le château de Murols érigeait sur son cône basaltique, dans le centre de la vallée, sa masse polygonale, dominée par une puissante tour ronde.

— Comme ce château est bien conservé! répondait Marguerite ; il doit avoir au moins mille ans.

— A peine la moitié, dit Marthe. Toute cette partie à gauche, à l'Ouest, est du XIVe siècle. Les trois autres côtés du début du XVe. On distingue encore les restes d'un petit édifice, construit en 1680 par Joachim d'Estaing.

— C'est moi qui n'aurais pas aimé à être châtelaine à Murols et à demeurer là! s'écria Marguerite en riant haut.

— Est-ce que vous connaissez ainsi tous les châteaux de France? demanda Mme Favreuille, de son même ton d'hostilité glacée.

— Oh non! madame, répondit Marthe; je ne suis pas si savante. Je connais seulement quelques églises et bien mal. Mais mon père a un principe: ne jamais faire une excursion sans la préparer. Alors, j'ai lu ce matin quelques pages sur ce château dont on ne sait d'ailleurs pas grand chose.

— Mais regardez donc la belle forêt, dit Favreuille en montrant de la main le revêtement des hêtres sur la pente du Tartaret. La majesté de ce décor de nature le prenait-il vraiment, ou bien voulait-il dévier une conversation que risquait de rendre peu cordiale l'évident mécontentement de sa femme, déjà redoutable pour lui? Mais, s'il s'en fût vraiment rendu compte, aurait-il achevé ce mouvement comme il fit, en appuyant ses doigts sur la mince épaule de Marthe? Quelle tendresse dans ce

geste d'une minute, aussitôt interrompu dans un battement affolé de son cœur malade ! Un autre lac apparaissait, celui de Chambon, tout bordé de bouquets d'arbres et semé de petits îlots boisés. Le temps d'y jeter un coup d'œil, et le car virait de bord pour reprendre la direction de Saint-Nectaire, sans que Mme Favreuille et les deux jeunes filles eussent échangé autre chose que des commentaires, entrecoupés d'exclamations admiratives, sur la sauvagerie et la grâce de la vallée de la Couze d'abord, puis de celle du Frédet jusqu'à un moment où, dressée à demi sur la banquette, Marthe s'écria :

— Regardez. Regardez. Voici Saint-Nectaire et l'église.

Au sommet d'une colline abrupte le vieux sanctuaire auvergnat surgissait, avec ses trois tours, l'une octogone et les deux autres carrées. Sans plus prendre garde à l'expression, de nouveau ironique, de Mme Favreuille, Marthe parlait, se laissant aller de nouveau, elle aussi, à ce besoin, si naturel aux êtres jeunes, de communiquer leur exaltation :

— Voyez, disait-elle, cette façade simple et sévère et cette élégance des tours avec leurs baies géminées dans leur étage supérieur... C'est à l'intérieur qu'elle est belle ! Je n'y suis venue qu'une fois, il y a deux ans, mais je me rappelle si bien les piliers ronds de la nef, les peintures qui n'ont pas été retouchées, heureusement, et ces chapiteaux dont je vous ai parlé ! Il y en a un que mon père veut que je lui photographie. C'est pour cela que j'ai apporté mon kodak. — Elle montrait le petit appareil posé sur ses genoux. — Il représente une scène très saisissante et unique : Judas embrasse le Christ, et, au même moment, celui-ci fait un dernier miracle. Il recolle l'oreille droite de Malchus que saint Pierre vient d'abattre d'un coup d'épée. Il est bien écrit dans saint Luc que Notre Seigneur a guéri Malchus en lui touchant l'oreille. Mais ce geste de recollement et à cette minute-là, on ne le trouve dans l'art roman qu'à Saint-Nectaire. M. Mâle cite un manuscrit copte de la Bibliothèque nationale qui présente la même particularité. Comment cette tradition est-elle venue d'Orient en Occident sans passer par Byzance ? C'est un petit problème que mon père se propose d'étudier.

— Que tout cela est intéressant ! fit Marguerite, et que je suis ignorante ! Il faudra, Marthon, que vous me montriez Notre-Dame du Port à Clermont. On prétend qu'elle est si belle.

Je n'y ai pas compris grand chose. Est-ce que monsieur votre père fait un cours quelque part l'hiver?...

— Non, dit Marthe, nous nous déplaçons trop. Tous les monuments que mon père décrit, il les a vus.

— C'est dommage, reprit Marguerite. J'aurais tant aimé apprendre à bien voir les vieilles choses, moi aussi... Je ne sais rien !

— Tu sais tenir une maison, mon enfant, dit Mme Favreuille, et pour une femme, c'est tout de même la grande affaire. A courir d'hôtel en hôtel, je crains bien que Marthe n'ait pas acquis beaucoup de notions de bonne cuisine, et les hommes y tiennent pourtant, à la bonne cuisine. N'est-il pas vrai, mon ami ?

Elle s'adressait à Favreuille, qui répondit sur un ton de plaisanterie, quoique de plus en plus inquiet d'une si visible irritation de sa femme :

— Vous êtes cruelle pour un malade que la Faculté et vous maintenez au régime. — Puis, se tournant vers Marthe, pour entendre encore cette voix un peu étouffée, si pareille à celle de sa mère autrefois : — Mais la troisième tour de cette église, l'octogonale? Elle n'a pas l'air d'être du temps.

— En effet, dit la jeune fille. Elle date de 1878. C'est une copie exacte de l'ancienne, celle qui fut détruite à la Révolution.

Le car cependant s'arrêtait à l'entrée de Saint-Nectaire-le-Bas et le conducteur clamait :

— Les voyageurs qui veulent voir l'église ont trois quarts d'heure. Les autres pourront visiter l'établissement, le parc et les débris romains, le dolmen, le jardin des Dentellières...

— Avec ton cœur, Césaire, tu ne vas pas monter là-haut, disait Mme Favreuille à son mari.

— Mais si, mais si... répondit-il, ce ne serait pas la peine d'être venu à Royat, si, après mon vingt-deuxième bain, je n'étais pas capable de cette grimpette ... J'y mettrai le temps seulement... Vous, mesdemoiselles, allez devant sans nous attendre. Tu vois que je suis prudent, mon amie.

Mme Favreuille ne répliqua rien, mais son visage bougon se renfrogna davantage. Comme Marguerite avait pris le bras de Marthe, elle offrit le sien à son mari et l'ascension commença, très lente et coupée d'une pause tous les cent pas.

— Ce n'est pas raisonnable, disait-elle. Tu es tout essoufflé. Redescendons.

— Non, répondait-il, et sa force de volonté était telle qu'il reprenait chaque fois sa marche, de plus en plus haletante. Elle écoutait cette respiration du malade. Une phrase aurait suffi pour l'arrêter, mais au risque de lui donner une émotion dont elle avait trop peur, et elle l'aidait à gravir cette colline au haut de laquelle se tenaient déjà les deux jeunes filles. Qu'elles fussent ensemble et que sa Marguerite fraternisât ainsi avec cette Marthe sur la naissance de laquelle, à cette heure-ci, elle n'avait plus de doute, c'était une sensation bien amère. Elle en avait tant senti de pareilles autrefois! Sa résolution de faire partir son mari de Royat dès le lendemain était prise maintenant.

« Encore quelques heures, pensait-elle, et ce sera fini. »

« Pourvu que j'aie la force!... » pensait Favreuille, et dans un dernier sursaut où il crut défaillir, il arriva en haut de la côte, et put encore entrer dans l'église où les jeunes filles l'avaient précédé. Là, il dut se laisser tomber sur une chaise, soutenu par sa femme qui le gourmandait presque avec colère...

— Vous êtes bien avancé!

Il fit un geste qui indiquait son incapacité de répondre et demeura ainsi cinq minutes, pour se relever enfin en disant d'une voix encore faible :

— C'est passé, allons rejoindre ces petites pédantes...

— Ces petites pédantes ? répéta Mme Favreuille. Heureusement qu'il n'y en a qu'une. Est-elle assez poseuse, cette pauvre Marthe!

— Elle est en train de photographier..., fit-il sans relever cette injuste phrase, et s'approchant : — C'est le chapiteau de Malchus que vous prenez, Marthe ? demanda-t-il.

— Oui.

C'était Marguerite qui répondait pour sa compagne occupée à manœuvrer son appareil.

— Comme il est laid! interjeta la mère.

— Ce ne sont guère que des ébauches, dit Favreuille. Que veux-tu ? Les artistes d'une époque barbare!...

— Oh! protesta Marthe en refermant son kodak, comment pouvez-vous dire cela, monsieur Favreuille! Mais regardez donc l'énergie de tous les gestes, cette étreinte de Judas

qui tient le Sauveur autant pour l'arrêter que pour l'embrasser, et cet effort du Christ pour délivrer son bras droit, tandis qu'un soldat lui empoigne le bras gauche, et la délicatesse avec laquelle les doigts de sa main libre tiennent l'oreille coupée sans la froisser, et ce Malchus à genoux. Est-il tombé sous le coup de l'épée qui l'a frappé, ou bien une force surnaturelle le prosterne-t-elle ainsi dans une attitude de prière ? Regardez ce geste de saint Pierre qui l'a saisi par les cheveux : est-il puissant !... Et ce n'est qu'une face du chapiteau... Cette autre, la seconde, voyez, c'est la flagellation, la troisième, la montée au Calvaire, la quatrième, l'incrédulité de saint Thomas. Ce Christ élevant son bras pour découvrir ses plaies, est-il beau? Et toutes ces scènes dans un si petit espace !...

— Pour un raccourci, dit Favreuille, c'est un raccourci.

— Mais pourquoi tout le monde s'en va-t-il de ce côté? demanda Mme Favreuille. — Elle montrait les voyageurs du car pressés en ce moment dans un coin de l'église. — Il y a sans doute des choses plus intéressantes à voir que ces magots...

Elle haussait les épaules, tandis que Marthe, décontenancée de nouveau, reprenait :

— Ils vont sans doute à la sacristie, où l'on garde le buste-reliquaire de saint Baudime, une statue de la Vierge et les plats d'une reliure en orfèvrerie.

— Suivons-les, dit Favreuille, qui appréhendait d'autres coups de boutoir de sa femme. La présence autour d'eux de plusieurs personnes empêcherait du moins toute conversation directe. Il ne se trompait pas, et la visite s'acheva sans qu'aucune autre phrase eût été prononcée qui pût provoquer une discussion : Mme Favreuille et Marguerite, intéressées, malgré leur incompétence, par l'étrangeté de ce buste en cuivre repoussé, tout ciselé, tout doré, avec des yeux d'ivoire à la prunelle de corne, Marthe, attristée inconsciemment par l'inintelligence de ses compagnons. Elle songeait aux vibrantes paroles qu'aurait proférées ici l'archéologue qu'elle croyait son père, et le vrai père, lui, profitait de la distraction de sa femme pour regarder, avec une tendresse de plus en plus émue, ce visage charmant, animé d'un feu sacré qu'elle tenait d'un autre. Mais déjà le guide avait dit : « Mesdames et messieurs, il faut repartir. » Et les touristes sortaient de la sombre nef, Marthe la dernière. Elle s'était arrêtée derechef devant le

chapiteau de Malchus. Comme elle arrivait sous le porche, Marguerite lui demanda :

— Vous avez encore des pellicules dans votre rouleau?

— Oui. Vous voudriez que je prenne pour vous la façade de l'église?

— Non, mais que papa nous photographie toutes deux ensemble. Ce sera un si gentil souvenir de notre retrouvaille et de cette belle journée !

— Le car partira sans nous, objecta vivement Mme Favreuille, ou bien il faudra que ton père coure.

— Mais non, mais non, dit Favreuille en prenant l'appareil des mains de Marthe d'un geste qui coupait court à ce débat, pourvu que ces demoiselles prennent la pose tout de suite.

— Nous y sommes, papa, fit Marguerite qui avait saisi le bras de Marthe ; comme ça, n'est-ce pas, tout près l'une de l'autre...

— Un peu plus à gauche, pour qu'on voie au moins un angle du portail. Ne bougez plus, maintenant. C'est fait... Un autre cliché, pour être plus sûr du succès. Ça y est... Tenez, Marthe, voici votre kodak, et donnez-moi le bras pour descendre, puisque Mme Favreuille nous a quittés.

— Elle est allée garder nos places, dit Marguerite. C'est bien maman ! Elle a toujours peur de manquer les trains, d'arriver en retard à un dîner. Aujourd'hui, c'est le grand tracassin.

— Quand aurez-vous les épreuves de ces clichés? demandait Favreuille. La phrase de Marguerite venait de le soulager, en lui prouvant qu'elle ne soupçonnait pas les impressions vraies qui provoquaient ce départ hâtif. Lui-même, le pas alerte et léger de Marthe lui rappelait l'allure de sa mère et la dernière promenade qu'ils avaient faite au village des Baux, précédés par leur enfant qui courait, rieuse et gaie, parmi les ruines. Madeleine était morte, lui-même vieux et malade, et l'enfant, aujourd'hui grandie, ne savait pas à qui elle prêtait l'appui de son bras.

— Les épreuves? répondit-elle, demain sans doute. Aussitôt rentrée, je porte le rouleau chez le photographe, tout près de notre hôtel. Il m'a déjà tiré de très bonnes vues de Notre-Dame du Port. Mon père a besoin de ce chapiteau de Malchus pour sa conférence d'après-demain. Quand il vous

l'aura commenté, Mme Favreuille ne pensera plus que ce sont des magots.

III

Lorsqu'au terme de cette promenade, Marthe Belgrand s'assit dans la voiture du tramway qui devait la ramener à Clermont, elle éprouva une étrange sensation, celle de sortir d'un songe et de reprendre contact avec le réel. Cette reconnaissance des Favreuille avait été si brusque, la conversation avec Marguerite entre Saint-Nectaire et Royat si remplie de rappels de leurs communs souvenirs d'enfance, qu'un déplacement du plan intérieur s'était fait dans son esprit. Qui ne connaît ce phénomène, cette substitution momentanée de notre ancienne personnalité à l'actuelle, quand un hasard nous met en présence d'un ami de jeunesse après une séparation de dix, de quinze, de vingt années? Elles s'abolissent, ces années. Pour un instant nous redevenons celui que nous étions, que nous ne serons plus jamais. Marthe venait de se retrouver la toute petite Marthon qui jouait avec sa chère Titie sous les arbres des Tuileries, toutes deux surveillées par leurs bonnes, à quelques pas de ce Louvre où elle devait, plus tard, guidée par l'archéologue, connaître de si belles heures de ferveur intellectuelle. Seule maintenant, les impressions qu'elle venait de subir commençaient de se raccorder avec la vérité de sa vie présente. Elle allait revoir celui qu'elle croyait son père. Comment accueillerait-il l'annonce de cette rencontre inattendue? Elle se posa soudain cette question, liée aussitôt à cette autre: « Nous ne voyons plus les Favreuille, pourquoi? » Elle ne se l'était jamais demandé. Cette incuriosité tenait aux conditions où Belgrand l'avait maintenue après la mort de sa mère. Leur grand deuil lui avait d'abord servi de prétexte, pour s'isoler de plus en plus, lui et ses enfants. Tous ses soins s'étaient appliqués à diminuer les occasions qui pouvaient éveiller chez la petite des étonnements capables de se traduire plus tard en soupçons sur le drame joué autour d'elle à son insu. Ses travaux sur l'architecture romane dans le nord de l'Espagne lui avaient fourni un prétexte pour quitter de nouveau Paris pendant un assez long temps. Il avait loué à Saint-Jean-de-Luz une maison que lui tenait une vieille parente. Cet exil

avait duré trois ans. Le souvenir de ses compagnes de jeu, et de Marguerite Favreuille avec les autres, s'était vite effacé de la mémoire de Marthe transplantée dans un milieu si différent. Dès leur retour forcé à Paris, l'archéologue avait peu à peu réduit ses relations aux professionnelles. Puis était venue l'époque où il avait vu avec bonheur l'intelligence de l'adolescente s'intéresser à ce moyen âge, dans l'atmosphère duquel il s'était lui-même abrité après son malheur. La guerre ensuite, la fréquentation des hôpitaux où Marthe avait voulu faire un service d'auxiliaire, la mort de son frère, autant d'événements qui avaient creusé davantage l'abîme entre son existence de jeune fille et son existence d'enfant. Mais l'enfant vivait toujours dans la jeune fille. De là le sursaut à entendre ce nom de Titie, qui lui avait fait aborder Favreuille, impulsivement, et c'étaient encore des impressions d'enfant qui ressuscitaient en elle dans ce tramway. Le Petit Mas dressait sa façade, dorée de soleil, derrière un rideau de noirs cyprès. Sa mère lui apparaissait se promenant dans le jardin entre deux haies de roses avec quelqu'un qui était ce même Favreuille. Pour qu'il eût été reçu ainsi, et à plusieurs reprises, dans cette maison où les visiteurs se faisaient très rares, il fallait qu'il fût un grand ami de sa mère. Alors, pourquoi n'avait-il pas reparu chez eux depuis la mort de cette mère? Cette question-ci en sous-entendait tant d'autres qui ne s'étaient jamais précisées dans l'esprit de Marthe! Les enfants, c'est un trait bien connu de leur intelligence, observent tout et ne comprennent rien. Ils sentent la vie, mais ils ne la savent pas. Aussi, ne s'étonnent-ils guère. Un fait est là. Ils l'acceptent sans l'interpréter. Quand Mme Belgrand avait annoncé à Marthe qu'elle l'emmènerait dans le Petit Mas, celle-ci s'en était réjouie en se rappelant les belles journées de vacances qu'ils y avaient déjà passées, elle et son frère. Elle avait dit à ce frère en le quittant : « Comme nous nous amuserons, Paulet, quand tu viendras! » Et puis Paul n'était pas venu. « Il voyage avec son père », avait expliqué la mère. Il n'avait pas répondu aux lettres qu'elle laissait écrire à Marthe et n'envoyait pas. Ce silence avait piqué la fillette. Mais un carré du jardin lui était abandonné. De le piocher, d'y semer des graines, d'y arroser des plantes, d'en surveiller la naissance, d'y cueillir des fleurs, l'avait aussitôt distraite. Le père non plus ne lui écrivait pas,

contrairement aux habitudes des séparations précédentes, mais Mme Belgrand lui disait avoir reçu des lettres où il l'embrassait et s'enquérait d'elle. Ce témoignage lui avait suffi. Ce père ne s'était pas manifesté durant les deux semaines qu'avait duré la maladie de la mère. Mais celle-ci ne lui avait-elle pas défendu de le prévenir, pour ne pas l'inquiéter?... Elle était morte. Alors seulement Belgrand était apparu. Marthe s'occupait, au matin, dans la chambre funèbre, à dire son chapelet avec la Religieuse qui veillait le corps, quand le jardinier qui servait de domestique était monté : « Mademoiselle, monsieur votre père est en bas. » Que le premier mouvement du veuf n'eût pas été d'entrer dans cette chambre, ce signe d'une inexprimable rancune eût éclairé la jeune fille de vingt-trois ans qu'était Marthe aujourd'hui. Elle en avait onze, et une seule idée faisait battre son pauvre petit cœur gros de chagrin, celle de se jeter dans les bras de son papa comme dans un refuge. Sur le seuil du salon du rez-de-chaussée où se tenait l'arrivant, elle s'était arrêtée devant ce masque sévère et changé, elle n'aurait su dire en quoi. Belgrand, debout près de la cheminée, des papiers à la main, causait avec un inconnu dont il se sépara sur ces mots :

— Tout est réglé ainsi. Vous allez à la gare, vous occuper du wagon.

L'employé des pompes funèbres était parti depuis plus d'une minute, et Marthe restait contre la porte, immobile, paralysée dans son élan par cette sensation d'un changement dans ce visage qui ne lui avait jamais montré que complaisance et tendresse. Mais non ! C'était bien le même père qui la serrait sur son cœur en la soulevant de terre, qui mêlait ses larmes aux siennes en la couvrant de baisers. C'était bien la même voix qui lui disait : « Pauvre petite ! » Un miracle s'accomplissait devant elle, dont elle ressentait la bienfaisante douceur sans en soupçonner la véritable cause, un de ces subits retournements, comme il s'en produit dans les grands cœurs généreux en présence de certaines détresses d'autant plus lamentables qu'elles ne se connaissent pas elles-mêmes. De voir cette orpheline dont la mère était morte, dont le vrai père était loin, à jamais séparé d'elle, si seule, si exposée, si vulnérable, comme l'attestait le chagrin de son pâle visage amaigri, de se rappeler cette tendresse justement, d'avant la terrible découverte et combien il l'avait aimée alors, avait touché cette noble sensibilité

au point le plus intime. Un flot de pitié lui avait inondé l'âme. C'était là qu'il avait pardonné à cette enfant d'exister, au-dessous de la chambre où reposait la morte. A elle il n'avait pas pardonné; car à la phrase de Marthe lui disant : « Pauvre maman! Si tu savais comme elle a souffert! Elle est si belle maintenant! Elle a l'air si calme! Viens la voir... » il avait répondu : « Plus tard, ma chérie. Mais toi, retourne là-haut, près d'elle. » La fillette avait bien remarqué qu'il n'y était pas monté de la journée, lui, dans cette chambre. Elle n'avait pas cherché de motifs à cette abstention qui la surprenait cependant. Mais comment douter d'un cœur dont cet embrassement et ces larmes venaient de lui attester la chaleur? La Religieuse, mieux renseignée sans doute par des propos d'office, avait eu la charité de devancer ses questions et de lui dire, comme elle voulait aller chercher Belgrand encore une fois : « Il vaut mieux qu'il n'entre pas. Ça lui ferait trop de chagrin. » Plus tard, pendant que Marthe grandissait et que s'éveillait sa réflexion, trop d'indices s'étaient multipliés d'une mésentente qui expliquait autrement cette attitude, comme aussi la retraite de Mme Belgrand au Petit Mas. Pas un portrait de sa mère dans les pièces où vivait son père, pas un objet lui ayant appartenu. Chaque fois qu'elle avait parlé de ce Petit Mas, elle avait cru deviner en lui une gêne. Tout de suite, il laissait tomber la conversation, si bien qu'elle avait fini par ne plus jamais prononcer le nom de sa mère devant lui. Une évidence s'était faite dans sa pensée : ce départ pour le Midi avait été une rupture du foyer. A la suite de quels incidents? Sa piété filiale s'interdisait de se le demander. Elle gardait son culte à la morte enterrée dans un coin du nouveau cimetière de Montparnasse, alors que le caveau familial des Belgrand était au Père-Lachaise. Faciliter aux enfants les visites au tombeau de leur mère, tel avait été le spécieux prétexte imaginé par le veuf pour justifier cette sépulture séparée. Marthe y avait cru ingénument, et elle en avait été reconnaissante, sans comprendre pourquoi il ne les accompagnait pas à ces visites.

Tout ce passé de ses parents restait donc pour elle une énigme que sa piété, encore une fois, ne se permettait ni d'étudier ni même de considérer. Le hasard venait de poser sur le cryptogramme la grille qui la contraindrait à déchiffrer la cruelle vérité. Ce douloureux travail révélateur avait com-

mencé dès que, se retrouvant seule, elle avait vu en imagination son père écoutant le récit de son excursion. Oui, pourquoi Favreuille ne reparaissait-il plus chez eux ? Il avait pourtant, à une époque, été aussi l'ami de son père. Des souvenirs, plus lointains encore, le lui montraient assis à leur table de famille dans l'appartement qu'ils occupaient alors quai Malaquais Belgrand l'avait changé contre celui de la rue de l'Abbaye pendant le séjour de sa femme en Provence. Un autre détail frappait maintenant la jeune fille. Favreuille était sculpteur. A ce titre, les travaux de l'archéologue devaient l'intéresser. Il n'y avait fait aucune allusion au cours de leur entretien. En revanche, il lui avait parlé de ses articles, à elle, avec un accent où une émotion passait, comme dans ses regards d'ailleurs, dans ses gestes, dans son tressaillement, lorsque, appuyé à son bras, il descendait de l'église. Quel contraste avec la disgracieuse attitude de Mme Favreuille ! N'eût-il pas été naturel qu'au moins elle lui parlât de sa mère? Car elle l'avait connue. Marthe voyait, en pensée, les deux femmes causant entre elles, s'embrassant. Autre contraste : la spontanéité de la sympathie que lui avait aussitôt montrée Marguerite. Cet instinct de défense s'éveillait en elle, comme il arrive devant des événements par eux-mêmes insignifiants, mais dont l'illogisme nous déconcerte. Nous y pressentons obscurément la menace d'un péril caché.

« Il vaudrait peut-être mieux, songeait-elle maintenant, ne rien dire à mon père. »

Ce projet de silence ne se fut pas plutôt formulé dans son esprit qu'elle réagit là contre. L'intimité qui l'unissait à l'archéologue n'était pas seulement intellectuelle. Il était le grand ami à qui elle confiait les moindres incidents de sa vie. Allait-elle manquer à cette chère et douce habitude? Cette dissimulation sur la rencontre d'aujourd'hui supposait une défiance. A cause de quoi et vis-à-vis de qui ? Si elle ne s'était pas répondu intérieurement ce qu'elle ne voulait pas se répondre, aurait-elle murmuré à mi voix quand elle descendit de tramway à l'entrée de la place de Jaude :

« Non, je ne dois pas penser ça. Je ne dois pas... Je raconterai à mon père toute ma promenade. Et peut-être... »

Sous ce « peut-être » se cachait un désir qui était déjà un besoin et une espérance toute voisine d'une crainte. Un mot de

son père suffirait à calmer son trouble. Mais le dirait-il? En attendant, ce trouble continuait, quoi qu'elle en eût. Pour se remettre tout à fait, et gagner du temps, elle marcha, au lieu de rentrer tout droit, jusqu'au magasin du photographe qui développerait le rouleau de son kodak. Un même recul devant cet entretien où elle nommerait Favreuille la fit, une fois arrivée à l'hôtel, s'attarder dans sa chambre, pour enlever son manteau et son chapeau. En arrangeant ses cheveux, un peu défaits par le vent de la montagne, elle se regarda dans la glace et demeura soudain étonnée. A étudier, des années durant, les bas-reliefs et les statues du moyen âge, son œil s'était habitué à dégager, comme les artistes primitifs d'alors, les traits typiques des physionomies. Elle avait acquis ainsi cette mémoire visuelle, qui ressuscite les formes absentes avec une réalité quasi concrète. Sa ressemblance profonde avec Marguerite venait de lui apparaître. Le reflet, dans ce miroir, de son propre visage lui évoquait celui de son amie d'enfance retrouvée tout à l'heure, blonde comme elle, avec les mêmes yeux, la même bouche, le même teint, les mêmes joues, le même menton frappé d'une fossette. Ce ne fut qu'une impression, aussitôt dissipée. Elle était bien trop émue d'entendre la voix de son père qui l'interpellait, de l'autre pièce, par la porte entr'ouverte :

— Eh bien! petite, tu ne viens pas me dire comment s'est passée cette promenade. — Et l'embrassant dès qu'elle se fut approchée : — Tu as eu beau temps. Cela m'a fait bien plaisir. Et moi... — Il montrait une théière sur un plateau et à côté un petit flacon de pharmacie avec une étiquette rouge. — J'ai été très sage. J'ai pris mes gouttes comme l'a ordonné le docteur Pacotte. — Puis, respirant fortement et parlant haut : — Après-demain, on aura toute sa voix... Et toi, tu as tiré les photographies?

— Oui, père, répondit-elle. J'ai les quatre faces du chapiteau de la Passion : l'Arrestation, la Flagellation, la Montée au Calvaire, l'Incrédulité de saint Thomas. Tu avais raison. Le plus beau morceau est l'arrestation, avec le baiser de Judas et le recollement de l'oreille de Malchus. Il y avait une lumière excellente. Les clichés seront très bien venus. J'ai passé chez le photographe. Nous les aurons sûrement demain dans l'après-midi. Il me l'a promis formellement... Un autre cliché

t'étonnera bien. J'y figure. Tu ne devinerais jamais avec qui?... Une ancienne amie, très ancienne... Titie! Titie Favreuille! Tu te rappelles?

— Oui, dit Belgrand, je me rappelle.

L'assourdissement de sa voix, la contraction de son vieux visage, si gai le moment d'avant, le froncement de ses épais sourcils, tout avertissait Marthe qu'elle touchait à une plaie.

— Avec qui était-elle? demanda-t-il cependant, sur un ton d'indifférence. Avec son mari?...

— Mais non. C'est une vieille fille comme moi. Elle était avec sa mère et son père qui achève sa saison de Royat. Il a une maladie de cœur et paraît très malade.

— Ah! fit simplement Belgrand.

— C'est sur le car que je les ai rencontrés, continua-t-elle.

— Et ils t'ont parlé?

— Non. C'est moi. J'ai entendu Mme Favreuille appeler : Titie. C'est un nom rare, tu sais. Alors, je les ai bien regardés tous trois. Je les ai reconnus. Pas Titie ni sa mère, d'abord, mais son père.

Elle trompait sa gêne grandissante en emportant de la table le plateau et elle disait :

— Je l'avais revu au Petit Mas...

Elle s'arrêta. Ses yeux avaient rencontré ceux de Belgrand. Une souffrance s'y lisait, dominée par une volonté dont Marthe ne pouvait pas soupçonner l'héroïsme, mais elle savait quelle sensibilité gardait ce cœur de savant, demeuré si jeune. Et, devant ce regard, elle s'arrêta du coup. Elle eut l'intuition subite que l'usure attestée par cette maigreur de tout ce corps, ces cheveux précocement blanchis, ce teint jauni, cette tête un peu penchée, pouvaient bien ne pas provenir uniquement de ce travail intensif, incriminé par les médecins qui le soignaient. Il y avait, dans cet homme si frêle d'apparence, mais si fier, un ressort moral, un empire sur soi-même, appris à l'école des grands artistes monastiques d'autrefois, parmi lesquels son labeur d'un tiers de siècle l'avait fait vivre. La jeune fille le vit, comme si cette conversation ne l'intéressait plus, ouvrir le tiroir de la table, y prendre une brassée de dossiers qu'il feuilleta, et d'une voix qui se raffermissait :

— Je cherche les photographies des chapiteaux du chœur de Notre-Dame du Port. Les voici. Viens t'asseoir auprès de

moi et regarde-les. Tu as bien dans l'œil ceux de Saint-Nectaire?... Crois-tu que mon confrère Bréhier a raison, et qu'ils sont de la même main?... Oui? Tu sais que nous avons le nom de cet artiste. A Notre-Dame du Port il a signé : *Rotbertus me fecit*... Quelle joie de pouvoir, après tant d'années, rendre justice à un de ces maîtres inconnus !

IV

D'ordinaire, quand l'archéologue commençait ainsi à s'échauffer autour d'un de ces petits problèmes d'authenticité, le fin du fin de sa science, une joie rayonnait vraiment de lui qui le transfigurait. En ce moment, cet enthousiasme était voulu et Marthe le comprit. Il en fut de même de tous les discours qu'il lui tint durant le dîner et la soirée, où il ne l'entretint que de l'Auvergne et de ses églises, mais sans plus lui poser une seule question sur sa promenade de l'après-midi. Qu'il ne l'interrogeât point sur le paysage traversé, notamment sur le lac d'Aydat et ce château de Murols, objet de ses longs commentaires avant le départ, quel nouvel indice ! Il voulait absolument éviter que la jeune fille lui parlât derechef des Favreuille. Il eût été trop difficile qu'elle ne les nommât point à cette occasion. Elle, si expansive d'ordinaire, osait à peine répondre, et une gêne pesait sur tous deux, lui se demandant avec angoisse s'il ne venait pas tout à l'heure, par son attitude, de trahir quelque chose du secret de sa vie, elle sentant grandir son désarroi dans une présence dont elle attendait un apaisement. Ils se séparèrent plus tôt qu'à l'habitude.

— Tu as besoin de te reposer, avait dit Belgrand, après tout ce grand air.

— Et toi aussi, père, avait-elle répondu, pour que ton rhume s'en aille tout à fait.

Chacun d'eux savait bien qu'il ne dormirait pas. Trop d'amères réminiscences s'agitaient en lui, et chez elle la sensation d'une énigme s'était encore avivée. Couchée dans son lit, toute lumière éteinte, combien de quarts d'heure entendit-elle sonner à l'horloge d'une chapelle toute voisine et ce tintement déchirer le lourd silence de la nuit. Elle écoutait ce carillon couvrir un autre bruit, celui des pas de son père marchant indéfiniment dans la chambre voisine. Il ne dormait point, lui non

plus. Ces allées et venues dans une même pièce dénonçaient de sa part, elle le savait, l'intensité de la préoccupation, et il était si tranquille, si joyeux, la veille au matin et même quand elle était rentrée. Et puis, elle avait prononcé le nom de Favreuille, et voilà!... Ce pas, monotone et pour elle trop significatif, lui retentissait littéralement dans le cœur. Elle l'aimait tant, et elle le connaissait si bien, ce père dont elle était l'élève. L'affection qui unit le disciple à son maître prend une nuance très particulière quand ce disciple est une femme. Pour le tendre génie féminin, la pensée se nuance toujours d'émotion. Il ne saurait séparer la leçon qu'il reçoit de celui qui la donne. Cet art ésotérique du moyen âge dont Marthe était devenue la fervente, l'eût-il séduite à ce point si la personnalité de son père n'y eût été associée? En lui révélant l'émouvante poésie de tant d'austères symboles, Belgrand s'était révélé lui-même à la jeune fille. C'était comme si elle l'eût senti sentir. A ce moment même, elle savait qu'il souffrait et aussi quel souvenir se mêlait à cette douleur. Était-il cependant possible que cet homme si bon, si noble, et d'un cœur si blessable eût été méconnu par la compagne qu'il s'était choisie. Méconnu? Marthe revoyait de nouveau les cyprès du Petit Mas, l'allée de roses et sa mère cheminant d'un pas lent avec le visiteur qui, cet après-midi, lui prenait le bras à elle pour descendre de Saint-Nectaire-le-Haut. Dès cette époque, un vague malaise l'avait agitée, cette obscure jalousie des enfants devant certaines intimités de leurs parents. De petits faits lui revenaient à la mémoire : à plusieurs reprises, — et chacune de ces absences avait coïncidé avec une visite de Favreuille, — Mme Belgrand avait quitté le Petit Mas pour Avignon pendant vingt-quatre heures, et seule, sous le prétexte d'emplettes et de courses nécessaires. Marthe était très pure, mais tant d'images évocatrices du péché de la chair et de ses châtiments se rencontrent dans les sanctuaires du XIIe et du XIIIe siècle! Elle était trop avertie et voici qu'une intolérable idée s'imposait à elle, suivie aussitôt d'une autre, et pire. Cette ressemblance, aperçue dans un éclair, de son visage avec celui de Marguerite, lui fit soudain si mal, qu'elle dut mordre son drap pour ne pas crier. Non, cette horrible chose n'était pas vraie. Elle était bien la fille de cet homme admirable dont elle partageait toutes les convictions, tous les enthousiasmes. Lui-même, s'il

n'eût pas été son père, aurait-il entouré son enfance et sa jeunesse de cette sollicitude?... Mais s'il ignorait qu'elle ne fût pas sa fille? Cette situation d'un mari trahi et qui se croit le père de l'enfant d'un autre, se retrouve trop fréquemment dans la vie pour que Marthe n'en eût pas rencontré des exemples dans les conversations et dans les romans, si restreintes que fussent ses relations mondaines et ses lectures. Cette fois, tout son être se révolta.

« Je suis folle, se dit-elle. Et tout cela parce que ce M. Favreuille est brouillé avec mon père et qu'il était resté l'ami de ma mère. Il arrive pourtant que des difficultés graves surviennent entre un mari et sa femme pour d'autres motifs qu'une trahison, et des amis prennent parti pour la femme, en toute honnêteté. Je l'ai vu... »

Elle se rappelait un architecte, longtemps lié avec l'archéologue et que celui-ci ne recevait plus, lui ayant donné tort dans un procès en divorce. Si telle était la cause de la rupture avec Favreuille, il était naturel que Belgrand ne désirât pas revoir un homme dont le seul nom évoquait pour lui des circonstances pénibles. Quelles circonstances? Mais des heurts de caractères tout simplement, des malentendus de sensibilité. La jeune fille se raccrocha d'une étreinte passionnée à cette hypothèse qui, du moins, ne dégradait pas sa mère. Elle finit par s'endormir au matin, épuisée plutôt qu'apaisée, pour subir presque aussitôt, à son réveil, un renouveau de son tourment, rien qu'à constater sur le visage de Belgrand les traces d'une veillée pareille à la sienne, et certainement pour la même cause. L'explication qu'elle s'était efforcée d'accepter sur la brouille entre les deux hommes ne justifiait pas un tel retentissement.

« Vais-je lui parler des places que j'ai offertes à Marguerite pour la conférence? » se demandait-elle, tandis qu'elle achevait de déjeuner, assise auprès du lit de l'archéologue. Le voyant si pâle et défait, elle l'avait supplié de ne pas se lever avant midi. La veille, dans le désarroi de sa rentrée, elle avait oublié cette promesse. Maintenant elle reculait devant une demande si simple, mais qui exigeait qu'elle prononçât un nom dont elle était sûre qu'il allumerait dans ces yeux brûlés d'insomnie le même regard de rancune et de douleur. Le déjeuner terminé, elle retourna dans sa chambre, taper à la

machine les dernières pages de la conférence. Puis elle revint apporter les feuillets à Belgrand. Pendant qu'il commencait de les examiner, elle-même avisa, sur la table, l'enveloppe qui contenait les billets attribués au conférencier. Elle en prit trois qu'elle s'attarda, hésitante, à considérer. Elle tressaillit à la voix de l'archéologue lui demandant :

— Qu'est-ce que tu fais là, Marthe ?

— Je compte ces billets, dit-elle. — Et, toujours hésitante : — Je vois qu'il en reste beaucoup.

— Pas un seul, répondit Belgrand : ces quinze derniers, l'abbé Lartigue les a placés tous. Il doit venir cet après-midi les prendre et m'apporter sa brochure sur l'histoire de l'église fortifiée de Royat. Est-il assez heureux de vivre en Auvergne toute l'année, et de pouvoir les étudier en détail, ces beaux monuments!... Au lieu que moi!... Je comptais séjourner un peu ici après ma conférence, et nous allons devoir partir tout de suite. Je crois qu'un changement d'air m'est nécessaire pour juguler définitivement ce petit rhume. Par bonheur, tu l'auras vue hier, cette église de Royat. Ton autobus a dû passer devant...

— Mais non, mon père.

— Quel dommage! Avec ses machicoulis et son chemin de ronde, elle est si remarquable! Ce n'est que partie remise. Nous allons en Bourgogne pour quinze jours, et si, comme j'espère, je ne tousse plus, nous revenons. Je veux absolument voir avec Lartigue Saint-Julien de Brioude. Il s'obstine à y chercher la transition entre les édifices romans de l'Auvergne et ceux du Velay. *A priori*, ce n'est pas mon sentiment. Mais c'est un très bon esprit.

Dans cet éloge donné à un savant occupé des mêmes études, — on sait que l'abbé Lartigue est le grand spécialiste des sanctuaires auvergnats, — Marthe retrouvait une preuve, après tant d'autres, de la générosité naturelle à Belgrand. Pour qu'il eût eu, lui si bon, si indulgent, cette flamme de haine dans les prunelles au seul nom de Favreuille, fallait-il que cet homme l'eût cruellement offensé! Nul doute : s'il interrompait ce séjour à Clermont dont il se promettait tant de plaisir, la présence à Royat de cet ennemi en était la cause. Il fuyait un voisinage qui, évidemment, lui faisait horreur. Mais ce voisinage durerait-il? Mme Favreuille n'avait-elle pas annoncé la veille que la cure de son mari touchait à sa fin et qu'ils étaient sur leur

départ ? S'ils partaient et que Belgrand le sût, lui-même resterait certainement, et un nouveau projet s'ébauchait dans l'esprit de Marthe. La phrase sur l'église fortifiée lui fournissait un prétexte : aller à Royat, la visiter, et par la même occasion, passer à l'hôtel des Favreuille. Ou bien Titie serait là. Elle la verrait. Elle lui dirait que tous les billets étaient pris pour la conférence. Ce serait une certitude qu'elle et ses parents n'y viendraient point, et elle saurait la date exacte de leur départ. Ou bien Titie serait absente, et elle aurait le renseignement par le secrétaire de l'hôtel, à qui elle confierait un mot concernant les billets. La matinée se passa tout entière pour elle à se demander s'il était loyal de faire une telle démarche sans avertir son père. Puis, à deux heures, comme il lui avait dit : « Il faut pourtant que tu sortes un peu et que tu prennes l'air, » elle sortit, en effet, pour monter aussitôt dans le tramway de Royat, — n'ayant pas parlé ! N'allait-elle pas là-bas pour lui ? Si elle avait su bien lire en elle-même, — mais lit-on jamais au fond de soi ? — elle aurait compris que ce n'était là qu'une excuse. Son vrai désir, son besoin plutôt, était d'y voir clair dans les ténèbres où elle se débattait. Cette ressemblance avec Marguerite était-elle une réalité ou une chimère ? Elle le constaterait. Elle verrait peut-être Favreuille. Qu'attendait-elle de cette nouvelle rencontre ? Des paroles ? Des faits précis ? Non. Une impression... Mais déjà Chamalières est dépassé. Le tramway touche Royat. Il s'arrête devant le parc de l'établissement. Marthe y entre, et presque aussitôt elle aperçoit, entre les groupes des baigneurs et des baigneuses, occupés à tromper la longueur de l'après-midi sous les arbres en devisant ou lisant, Marguerite Favreuille, assise toute seule et qui tricote dans un coin d'allée. Elle, de son côté, aperçoit Marthe, et, s'interrompant de son travail :

— Marthe ! s'écrie-t-elle. Ah ! comme c'est gentil ! J'attends maman. Je suis venu respirer à l'ombre en continuant mon chandail... Aimez-vous ce mauve ? Il s'assortit bien, n'est-ce pas, avec ce collier d'améthyste que papa m'a acheté à la taillerie... — Et avec un gentil sourire reconnaissant : — Je suis sûre que vous m'apportez les billets pour la conférence.

— Non, fit Marthe. Je venais justement vous dire tout mon regret. Il n'y en a plus. Ils sont placés jusqu'au dernier !... Nous aurions bien voulu...

Elle s'arrêta, en rougissant un peu de ce petit mensonge de politesse qui supposait qu'elle avait parlé à son père de son offre de la veille. Marguerite se méprit sur la cause de cette visible gêne, et lui caressa doucement la main avec sa longue aiguille d'écaille, en disant :

— Mais, Marthon, ne vous en faites pas. Aurions-nous pu y aller seulement ? Mère insiste pour que nous partions dès demain. Papa n'est pas très bien. Plus tôt nous serons chez nous, mieux ça vaudra. — Puisqu'on s'est retrouvé, les deux, on s'écrira, pas ? Et on se reverra, à Paris.

Le parfait naturel de cet accueil faisait du bien à la tourmentée. Elle tenait là une preuve qu'au retour de la promenade en car, aucune remarque n'avait été faite à Marguerite qui la mît en garde contre une reprise d'intimité avec son ancienne compagne de jeu. Cette fréquentation supposait un rapprochement entre les Belgrand et les Favreuille. Ceux-ci le jugeaient possible. Donc, il n'y avait rien eu d'irréparable entre les familles. Alors pourquoi cette volonté d'un départ hâtif manifesté par la mère et qui correspondait trop exactement à une résolution pareille chez Belgrand ? Et bien vite, pour enlever toute signification à cette analogie et se prouver que, dans l'espèce, l'état du cardiaque justifiait cette hâte, Marthe demanda :

— Mais vous n'êtes pas vraiment inquiètes de la santé de monsieur Favreuille ?

— Si, répondit Marguerite dont le visage rieur s'assombrissait. Il est très malade, et toujours sous la menace d'une crise d'angine de poitrine. Il en a eu deux déjà et bien effrayantes, la dernière surtout, il y a trois mois. J'étais là. Je l'ai vu devenir pâle, pâle, atterré, couvert d'une sueur glacée, ne pouvant ni parler ni bouger, étreint, il m'a dit ensuite, comme dans un étau, le bras gauche inerte et d'un poids ! Il m'a dit encore, après l'accès : j'ai cru mourir. Les docteurs sont optimistes pourtant, à condition qu'il soit raisonnable. Il ne l'est pas. Ce matin, il s'est réveillé si fatigué de la journée d'hier, et il a profité de ce que maman et moi étions dans le hall après le déjeuner pour sortir. Il va se promener et seul, comme s'il n'avait rien. On n'ose pas le contrarier, de peur qu'il ne s'impatiente. Quelle inquiétude pour ma pauvre maman et pour moi ! Nous la lui cachons, mais on ne vit pas...

Elle avait eu, pour confesser son anxiété filiale, un accent de

plus en plus grave. Marthe la regardait sentir tout haut, et lui révéler le fond d'une nature si pareille à la sienne par l'émotivité et le courage. Quand une physionomie n'est plus parcourue par des impressions venues de l'extérieur et momentanées, le masque se dessine dans ses lignes essentielles. Et Marthe reconnaissait de nouveau le dessin de ses traits dans ceux de Marguerite, comme dans cette inquiétude autour d'une chère santé ses propres angoisses à propos de la moindre indisposition de son père. Un incident, par lui-même insignifiant, allait accroître son inconfort devant ces indices d'une parenté pour elle tragique. A un moment, Marguerite s'arrêta de ses confidences pour s'écrier :

— Tiens, maman ! Mais pourquoi reste-t-elle là, qui nous regarde ?

Mme Favreuille se tenait en effet debout à quelques pas, à considérer le groupe formé par les deux jeunes filles. Avec cette clairvoyance infaillible de certaines recherches passionnées, analogues au flair d'un sauvage sur une piste, Marthe devina qu'elle comparait leurs deux visages, et, par un sursaut instinctif, elle se leva, pour se dérober à cet examen qui lui faisait mal. Elle en comprenait trop bien le motif. Ce geste obligea Mme Favreuille à s'avancer. Sans doute Marguerite avait observé la malveillance de sa mère la veille, et comme si elle avait peur que cette visite, suivant de si près la promenade d'hier, ne lui parût une indiscrétion, tout de suite, les premiers bonjours échangés, elle expliqua :

— Marthe était venue me dire qu'elle ne peut pas nous donner de billets pour la conférence de M. Belgrand. Ils sont tous pris. Elle en est toute désolée.

— Il ne faut pas, fit Mme Favreuille, nous n'en aurions pas profité. J'arrive de la gare, nous avons nos places pour demain matin. Je venais te demander de rentrer et de surveiller un peu la femme de chambre. Tu sais comme elle est maladroite pour les malles. Moi, je vais à la recherche de ton père qui se promène, m'a-t-il fait dire par le portier, au parc Bargoin. Je te demande un peu !... Va, mon enfant... Je réclame une petite visite pour moi seule, ma chère Marthe...

Marguerite obéit en protestant à demi. Puis, embrassant Marthe :

— Nous avons si peu causé, et nous avons tant à nous

dire! Ce sera pour Paris. N'est-ce pas, mon petit Marthon?

— Oui, pour Paris, répondit celle-ci, comme un écho, et d'un ton si différent de celui de l'autre qui, maintenant, s'éloignait de son pas léger; et, arrivée au bas de l'escalier qui mène à la sortie du parc, elle se retourna pour envoyer d'un geste un dernier adieu, et crier encore de loin, gaminement et gentiment :

— A Paris.

V

— Justement, ma chère Marthe, commença Mme Favreuille, quand la silhouette de sa fille eut disparu par delà les marches de l'escalier, il ne faut pas que vous revoyiez Marguerite à Paris. Je vous ai gardée pour vous parler en toute simplicité. Hier, en vous étudiant, j'ai cru me rendre compte que vous étiez une personne très sérieuse, très droite, très délicate... Voici les faits : mon mari est malade, bien malade. Les médecins ne m'ont pas caché qu'il est à la merci d'une émotion. Il en a éprouvé une très forte, hier, en vous revoyant, parce que vous lui avez rappelé monsieur votre père, avec lequel il a été très lié. Ils se sont brouillés dans des conditions pénibles. Il est inutile de vous en rapporter le détail, d'autant plus que madame votre mère y est un peu mêlée...

Elle n'eut pas plus tôt proféré ces mots qu'elle en sentit la férocité. Ils étaient l'explosion d'une secrète et lointaine douleur, comprimée des années, et soudain renouvelée dans toute son acuité, par l'attitude de son mari la veille, trop révélatrice, et surtout par cette ressemblance entre les deux demi-sœurs constatée à l'instant. Elle venait d'en éprouver pour l'enfant de l'adultère un mouvement de haine. Mais elle n'était pas une méchante femme, et l'expression angoissée du visage de son innocente victime arrêta net cette dénonciation monstrueuse d'une morte à sa fille. Elle reprit, d'une voix changée, dont l'hésitation dénonçait un recul intérieur. Devant quelles paroles?

— Mais cela, c'est du passé, et, si mon mari n'était pas malade comme il l'est, je trouverais tout naturel, je serais même très heureuse que notre rencontre d'hier amenât une réconciliation qui abolirait un ancien malentendu. Encore une fois, mon mari est trop malade. Déjà hier soir, après notre pro-

menade, il n'a pas été à son aise. Que serait-ce s'il revoyait M. Belgrand? Il risquerait de recevoir cette secousse que les médecins redoutent, je vous le répète, si légère soit-elle. Titie ne peut pas vous voir sans que nous nous revoyions tous. Ce que je vous demande, comme une charité pour mon pauvre mari, et par conséquent pour Titie, qui aime tant son père, c'est de ne pas la revoir. Vous venez d'entendre que nous quittons Royat demain. Je ne vous cacherai pas que j'ai hâté ce départ à cause de vous. Je tâcherai d'empêcher Titie de vous écrire. Je ne suis pas sûre d'y réussir. Je ne peux pas lui parler comme à vous. Ce serait l'avertir que son père est mourant. Car il l'est. Si elle vous écrit, promettez-moi de ne pas lui répondre et de vous arranger, dans la mesure du possible, pour n'avoir aucun rapport avec elle.

— Je vous le promets, madame, répondit Marthe.

— Merci, dit Mme Favreuille. Elle esquissa le geste de tendre la main. Elle ne l'acheva pas, et sur une simple inclination de tête, elle partit du même côté que sa fille, plus rapidement encore, avec un remords d'en avoir peut-être trop dit, mais la conscience en même temps d'avoir agi au mieux de l'intérêt de son mari, et un soulagement aussi. Du moins elle ne verrait plus cette preuve vivante d'une liaison qu'elle avait voulu ignorer sans pouvoir la pardonner. Elle n'était, hélas! que trop vengée. Dans la crise de doute que traversait la jeune fille, cet entretien venait de lui déchirer le cœur. Elle demeurait là, immobile... Tout d'un coup, elle s'élança dans la direction de Mme Favreuille pour la retenir, pour lui crier : « Que me cachez-vous ? Je veux tout savoir. » Poser cette question sur sa mère, — car il s'agissait de sa mère, — jamais!... Brusquement, elle se retourna, et comme un animal blessé qui s'enfuit, elle se prit à marcher droit devant elle, du côté de Chamalières et de Clermont. Elle ne discutait plus. Elle ne pensait plus. Elle souffrait et trompait sa souffrance par cette marche forcenée, qui se ralentit à l'approche de l'hôtel où elle allait revoir celui qu'elle voulait toujours nommer son père. Si la veille, au retour de Saint-Nectaire, elle éprouvait une appréhension à lui parler, qu'était-ce à côté de la terreur qui l'envahissait maintenant? Certes, elle pouvait ne pas lui raconter sa course à Royat, ni lui cacher qu'elle avait revu Marguerite et sa mère, inventer un emploi quelconque de son

après-midi ; mais comment lui cacher le trouble qui la possédait ? Que lui répondre, s'il l'interrogeait ? Elle allait être bouleversée davantage par un de ces événements décisifs, dont la logique, pourtant très simple, prend, dans les situations chargées de menaces, l'apparence d'une destinée. A cent mètres de cet hôtel, et comme elle continuait de marcher sans rien voir, dans le demi-somnambulisme de son anxiété, un homme surgit devant elle, dont l'abord inattendu la réveilla de cette hypnose. C'était Favreuille.

Oui, Favreuille, le teint plus exsangue que d'habitude, les lèvres tremblantes, le souffle court, la main fiévreusement crispée au pommeau de la canne sur laquelle il s'appuyait pour ne pas tomber. Son attitude le révélait trop, il venait, lui aussi, de traverser une heure terrible. Le malheureux n'avait pu y tenir. L'après-midi de la veille lui avait laissé un passionné désir de revoir Marthe, de causer longuement avec elle, de se faire au moins connaître d'elle avant de mourir, car il allait mourir. Mais revoir Marthe, dans les conditions présentes, supposait que Belgrand y consentît. Elle lui avait sûrement raconté leur rencontre, et non moins sûrement, il allait tout faire pour empêcher qu'elle se renouvelât. Favreuille s'était débattu contre cette évidence, et il avait conçu la plus extraordinaire des idées, la plus folle : demander à Belgrand lui-même ce consentement. Les malades qui se savent condamnés à brève échéance ont de ces audaces désespérées. La vie leur échappe. Ils le sentent, et, pour en étreindre encore ce qu'ils peuvent en saisir, ils risquent le tout pour le tout.

« Belgrand est généreux, s'était-il dit. Il l'a prouvé. J'ai été bien coupable envers lui, mais quand il me verra si atteint, il aura pitié de moi. Je lui dirai : Elle est votre fille de par la loi, de par son esprit, de par son âme, de par votre admirable conduite envers elle, de par tous vos bienfaits. Je ne vous prendrai rien d'elle. Laissez-moi, avant de mourir, avoir un peu, un tout petit peu de sa présence... »

Quelle démarche et qui l'attirait par son humiliation même, par le sacrifice de sa fierté à ce sentiment paternel qu'il s'interdisait depuis si longtemps ! Et tout de suite il avait mis son projet à exécution. Il s'était glissé furtivement hors du hall, en disant au portier qu'il allait au parc Bargoin, sûr que sa femme s'enquerrait et qu'elle irait le chercher là. Elle ne viendrait

donc pas du côté de Clermont. Sitôt dans la rue, il avait hélé une voiture et croisé, sans le soupçonner, le tramway qui amenait Marthe à Royat. Arrivé devant l'hôtel où logeait Belgrand, et que la jeune fille lui avait nommé la veille, il avait hésité. Si elle était là, on ne le recevrait certainement pas. Il entra, pour la demander elle, d'abord, et sur la réponse qu'elle était sortie, il donna sa carte en priant que l'on prévînt M. Belgrand. Le chasseur revint pour annoncer que ce dernier descendait au salon. Il y avait déjà trois personnes dans cette pièce, qui causaient debout.

« Il n'a pas voulu me recevoir chez lui, pensa Favreuille. Il doit bien comprendre pourtant que nous ne pouvons pas, dans la situation où nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre, nous parler devant témoins... Heureusement, ces gens s'en vont. »

Les occupants du salon marchaient bien vers la porte, mais en s'arrêtant à chaque pas, pour prolonger leur conversation. Ils continuèrent, tandis que Belgrand entrait. Favreuille et lui restèrent donc silencieux l'un en face de l'autre, debout eux-mêmes, jusqu'à ce que, seuls enfin .

— Je crois connaître l'objet de votre visite, monsieur, commença Belgrand. Vous avez vu Marthe hier. Je le sais. Vous venez me parler d'elle. Est-ce exact?

— C'est exact, répondit Favreuille. La dignité grave de l'autre, sa totale maîtrise de soi, la politesse glacée, mais correcte, de cette entrée en matière le déconcertaient. Jadis l'amant de Madeleine s'était mépris sur la qualité d'âme de celui qu'il trahissait en le dédaignant. Depuis, l'adoption par le veuf, et, en pleine conscience de la vérité, d'un enfant qui n'était pas le sien, lui avait donné l'idée d'un rêveur chevaleresque, tout en impulsions sentimentales. Il se trouvait soudain devant quelqu'un qu'il ne connaissait pas. La spécialité si particulière des études de Belgrand, la tristesse de son foyer brisé, la lutte soutenue contre lui-même pour remplir sans défaillance la tâche d'héroïque charité assumée dans une heure de suprême attendrissement, l'élément de chagrin sans cesse mêlé à l'immense affection éprouvée pour l'enfant de la faute, la mort de son fils, enfin, tout avait concouru à développer dans cette âme la vie intérieure, et sa foi religieuse achevait de faire de lui le contraire de l'émotif que restait Favreuille. Son visage si noblement usé révélait en ce moment la force d'un caractère inca-

pable d'admettre un compromis ou de supporter une équivoque. Il le prouvait en acceptant une explication très cruelle. Mais c'était son devoir de préserver Marthe, et il était là.

— Qu'avez-vous à me dire? fit-il simplement.

— Que je viens vous demander de me laisser la revoir, implora Favreuille, puisqu'un hasard que je n'ai ni cherché, ni provoqué, je vous le jure, m'a fait la rencontrer... Vous n'avez qu'à me regarder, Belgrand, et la ruine que je suis, pour vous rendre compte que je ne durerai pas longtemps. J'ai une maladie de cœur, à sa dernière période. Vous me direz que je n'ai pas mérité d'être aimé d'elle. Je le sais. Ce que je sais aussi, c'est que je n'ai jamais cessé de penser à elle, de la suivre, de vous l'envier, et de vous avoir en même temps une telle reconnaissance... — Et, sur un geste de Belgrand: — Je vous dis des choses qu'on ne dit pas, pour mettre ma misère devant vous et que vous en ayez pitié, malgré... — Il hésita devant ce rappel de leur commun passé. — Ah! gémit-il; J'ai expié. J'ai expié!... Et, d'une voix brisée: — Il s'agit simplement que vous ne vous opposiez pas à des relations de Marthe avec ma fille Marguerite qui seront aussi espacées que vous le désirerez. Si rarement que ce soit, je la reverrai. Je ne mourrai pas sans l'avoir revue.

Cette supplication insensée n'avait provoqué chez celui qui l'écoutait que ce geste de protestation contre ce mot de reconnaissance. Ses yeux étaient restés obstinément baissés. Quand Favreuille se fut arrêté de parler, ils se relevèrent pour le fixer d'un regard atone, celui d'un homme qui interdit à son interlocuteur de même entrevoir ce qu'il pense ou ce qu'il sent.

— Et elle? interrogea-t-il, et il insista impérativement: — Oui, elle. —C'était Favreuille, cette fois, qui protestait d'un geste. — Quand je me suis décidé à la prendre, continuait Belgrand, je me suis donné ma parole qu'elle ne soupçonnerait jamais l'affreuse vérité. Vous n'allez pas me demander que je vienne, moi, chez vous, et que vous veniez, vous, chez moi? Alors elle irait, elle, chez vous, sans moi. Elle comprendrait que je ne veux pas y aller. Elle vous a vu au Petit Mas. Elle se le rappelle, et aussi que nous nous fréquentions autrefois. Tous ces souvenirs dormaient en elle, j'en suis sûr. Ils commencent de se réveiller. Il faut, pour sa paix, qu'ils se rendorment définitivement. Il faut que jamais, entendez-vous, jamais,

elle ne se pose cette question : pourquoi cette brouille avec M. Favreuille alors qu'il était reçu chez ma mère jusqu'à la fin?... Et puis, votre émotion devant elle, vous la lui cacherez? — Et, en réponse à un nouveau geste : — Vous ne pourriez pas. Un pourquoi en amène un autre. Il ne faut pas qu'elle se demande un jour : qu'y a-t-il eu entre ma mère et mon père?

Il avait souligné d'un accent plus ferme cette fin de phrase qui revendiquait le privilège de rester le père et poursuivre jusqu'au bout son œuvre de dévouement dans la tendresse et le respect de l'enfant adoptée par lui.

— J'ai pourtant des droits, moi aussi... insista le vrai père.

— Et c'est à moi que vous osez!... répliqua Belgrand, d'une voix maintenant terrible. Puis, posant ses mains contre son visage : — Non, non. Je ne veux pas... Je ne dois pas... — Et, se dominant : — Non, monsieur, je ne vous reconnais aucun droit. Il répéta : aucun, aucun... — Puis froidement : — Nous n'avons plus rien à nous dire. Allez vous-en, monsieur.

— Belgrand!... conjura Favreuille. Puis, comme l'autre sortait du salon sans répondre, il le suivit d'assez près pour le voir qui gravissait vivement les premières marches de l'escalier. « Belgrand! » osa-t-il crier de nouveau, sans prendre garde s'il était entendu par quelqu'un d'autre. De nouveau pas de réponse.

— Je vais l'avertir, monsieur, dit le chasseur, à qui, dix minutes plus tôt, le visiteur avait remis sa carte.

— Ce n'est pas la peine, répondit Favreuille, rendu au sentiment de la réalité par cette banale intervention, et il quitta l'hôtel pour retrouver sa voiture laissée à la porte. Il y monta. Les chevaux avaient à peine fait quelques pas qu'il disait au cocher d'arrêter :

— Attendez-moi au coin de la prochaine rue, ordonna-t-il en redescendant. La voiture repartit, et lui-même commença de marcher en long et en large sur le coin de la place qui s'étendait devant l'hôtel. Avisant un banc, il s'y assit. Il était inévitable que Marthe rentrât d'un instant à l'autre. Elle passerait sur ce trottoir. Il la verrait, — sans l'aborder. Belgrand avait raison. Les rapports entre Marthe et lui étaient trop dangereux pour le repos de la jeune fille. Lui cacher ses sentiments, Belgrand avait encore raison, il ne le pourrait pas, et les lui montrer, c'était la mettre sur le chemin du plus douloureux, du plus flétrissant soupçon... Et puis, elle avait paru,

et la voix du sang avait été la plus forte. Il s'était levé, et maintenant il était devant elle, livide, égaré et balbutiant :

— Marthe ! Ma petite Marthe !...

Elle le regardait, comme sidérée devant ce visible délire. Il la prenait, de ses mains tremblantes, par les bras, par les épaules, et, attirant ce frais visage contre le sien, tout inondé de larmes brûlantes, il gémissait :

— Adieu ! Adieu !...

Et, desserrant soudain cette étreinte à laquelle, dans sa stupeur, la pauvre enfant ne résistait pas, il dit, par deux fois encore :

— Pardon ! Pardon !...

Et il s'éloigna.

VI

« Mais que se passe-t-il, et qu'est-ce qu'il avait ? » se demandait Marthe, si tremblante à son tour qu'elle pouvait à peine se tenir debout. Elle alla s'asseoir sur le même banc où tout à l'heure, — elle ne le savait pas, quel symbole ! — son père par le sang l'attendait dans une agonie : « Que se passe-t-il ? » se répétait-elle. Cet embrassement passionné, ces mots entrecoupés, ces larmes, tous ces signes du bouleversement de cet homme en sa présence, comment les expliquer ? Il n'était point là par hasard. En faisant dire à sa femme qu'il allait se promener au parc Bargoin, il mentait. Il voulait donc lui cacher cette course à Clermont. Marthe revoyait Mme Favreuille les considérant, elle et Marguerite. Elle l'entendait dire : « Il ne faut pas que vous vous revoyiez... » et prononcer la phrase si cruellement énigmatique : « Votre mère y est mêlée... » Toutes les imaginations soulevées en elle, la veille, cette nuit, ce matin, prenaient corps. Elles se reliaient les unes aux autres. Les suppositions entrevues, écartées, reprises, écartées derechef, devenaient des certitudes. Sa mère avait été aimée par Favreuille. Elle l'avait aimé. Son père l'avait su. L'exil au Petit Mas, la brouille entre les deux familles, l'attitude de Mme Favreuille, tout s'éclairait... Son père ?... Mais lequel des deux hommes était son père ?... La brutalité de cette question ajoutait une souillure à la souffrance de cette âme virginale et si chaste. L'émotion de Favreuille à sa vue, tout à

l'heure, lui faisait horreur et le sentiment pour elle dont témoignait cet aguet. Car il l'avait guettée. Mais comment savait-il qu'elle était sortie? Il avait donc osé la demander au bureau de l'hôtel. N'avait-il demandé qu'elle? Ces mots d'adieu répétés avec désespoir, que signifiaient-ils, sinon une volonté de ne plus la revoir? Cette volonté venait-elle de lui, ou bien lui avait-elle été imposée? Mais qui avait le droit de l'imposer? Une seule personne. Les deux hommes s'étaient donc vus. Dans sa frénésie de le savoir, et tout de suite, Marthe s'élança et courut jusqu'à l'hôtel.

— Quelqu'un est venu demander M. Belgrand? questionna-t-elle. Un monsieur d'un certain âge? — Et, sur une réponse affirmative : — Il y a longtemps?

— Une demi-heure peut-être.

Ils s'étaient vus ! Que s'étaient-ils dit? Le trouble de l'un s'expliquait par la violence de l'autre. Dans quel état trouverait-elle ce dernier? Si agitée elle-même, elle voulut se ressaisir auparavant, et elle sortit de nouveau, pour se fuir en marchant droit devant elle, comme après la scène de Royat, et, comme alors, le mouvement ne fit que l'enfiévrer encore. Elle ne pensait plus qu'à Belgrand. « Je ne suis pas sa fille. Je ne suis pas sa fille. » L'atroce phrase, indéfiniment répétée, martelait son cerveau, jusqu'à une seconde, où, tournant et retournant dans les rues automatiquement, elle arriva devant la boutique du photographe à qui elle avait confié le rouleau de son kodak à développer. Cet homme l'aperçut, arrêtée derrière la porte vitrée, absorbée dans ses idées et regardant sans voir. Il vint lui ouvrir en la saluant de cette phrase qui la fit tressaillir d'une nouvelle inquiétude :

— Mademoiselle, eh bien! monsieur votre père est-il content des photographies? N'est-ce pas qu'elles sont très réussies?

— Vous les avez donc envoyées? demanda-t-elle.

— Il y a juste un quart d'heure, dès que les épreuves ont été sèches. Vous m'aviez dit que c'était pressé. Elles sont très réussies, je vous répète. D'ailleurs, vous allez en juger. J'ai gardé les clichés pour le cas où vous voudriez des agrandissements. Ils seront excellents avec ces négatifs-là. Tenez, ce chapiteau est-il assez bien venu? Et celui-ci ?... — Il montrait les pellicules les unes après les autres en les maintenant devant les yeux de Marthe dans un jour propice. Les formes se déta-

chaient en clair dans leurs parties sombres, en sombre dans leurs parties claires avec un relief plus perceptible. — Mais le meilleur, insista-t-il, je l'ai gardé pour la fin, c'est celui où vous êtes avec votre sœur.

Quel témoignage que la constatation par un indifférent de cette ressemblance si frappante, qu'il en avait tout naturellement conclu à une communauté du sang! Et Marthe considérait, sur le petit carré transparent, les deux visages si pareils. Cette fois, la preuve était là, indéniable, et qui achevait de dissiper ses derniers doutes.

— Donnez-moi ce cliché-ci, eut-elle la force de dire, et gardez les autres. Je vous ferai savoir si mon père désire de nouvelles épreuves.

Elle était dans la rue de nouveau, serrant entre ses doigts la mince feuille accusatrice dont elle ne pouvait détacher ses yeux. Son père l'avait donc en mains également, cette terrible feuille! Son père? Elle ne se posait plus cette question à présent. Non. Il n'était pas son père!... Mais le savait-il? Ah! s'il ne l'eût pas crue sa fille, lui eût-il montré ce dévouement, cette indulgence, cette tendresse? Qu'il eût renvoyé sa femme, après s'être brouillé avec Favreuille, qu'est-ce que cela prouvait? Qu'il avait été jaloux et qu'il avait douté d'elle. Sur quels indices? Qu'importait? Il n'avait pas douté que Marthe ne fût sa fille, à lui, puisqu'il l'avait prise et gardée.

« Il ne faut pas qu'il en doute jamais, pensait la pauvre enfant, en continuant sa marche désespérée. Il souffrirait trop. Déjà, d'apprendre la rencontre d'hier lui a été si pénible! Mais pourquoi cet homme est-il venu le voir aujourd'hui? »

Elle se rappelait l'incroyable scène de tout à l'heure sur la place, cette étreinte désolée, ces larmes. Elle ne le comprenait que trop : elle seule avait été la cause de cette démarche, manifestation nouvelle d'un intérêt qui lui infligeait une horreur physique. Contre cette paternité, soudain révélée, toute sa personnalité s'insurgeait, dans une rébellion où elle ne pouvait pas trouver de force. Si coupables qu'aient été les circonstances où s'est accompli le mystère de la transmission de la vie, il attache les enfants à ceux dont ils sortent par une chaîne imbrisable. Marthe sentait son cœur s'y meurtrir et toutes ses énergies se tendaient vainement à s'en dégager :

« Même si c'est vrai, pensait-elle encore, surtout si c'est

vrai, il ne devait pas se conduire ainsi. Passe avec moi, mais avec lui !... Mon Dieu ! Que se sont-ils dit ? »

En prenant et reprenant cette question, elle finit par entrevoir une possibilité qui était une espérance. Son nom avait-il été prononcé dans cet entretien ? Et elle raisonnait :

« Peut-être cet homme a-t-il rusé ? S'il désirait me revoir, il ne m'aura pas mentionnée, pour ne pas éveiller le soupçon. Il aura feint de venir seulement demander à l'ami qu'il a trahi, un pardon qui lui a été refusé. Son émotion s'explique alors... »

Cette hypothèse supposait toujours que Belgrand la crût sa fille. Cette illusion, pourrait-elle la maintenir, comme c'était son devoir, à présent qu'elle savait, et quand il possédait, lui, ce document révélateur, cette photographie qu'elle regardait de nouveau en se disant : « Il la regarde aussi »? Elle cherchait avidement, dans les deux visages juxtaposés, des différences de traits et d'expression, afin de bien se démontrer que la ressemblance pouvait être méconnue. Et puis, quand cette enveloppe du photographe était-elle arrivée ? Aussitôt après la visite de Favreuille. Le destinataire l'avait-il seulement ouverte, remué comme il l'était en ce moment-là ? Alors il n'avait pas vu la funeste image que Marthe haïssait maintenant, comme une créature, et, ôtant ses gants, elle se mit à déchiqueter furieusement avec ses ongles la souple pellicule, en morceaux, de plus en plus menus, qu'elle dispersait sur le pavé de la rue.

« Si c'est moi qui ouvre l'enveloppe, se dit-elle, un peu soulagée par ce geste de colère, je trouverai le moyen de prendre l'épreuve et de la détruire de même sans qu'il l'ait vue. Mais ce qu'il ne faut pas qu'il voie non plus, c'est mon angoisse. Si j'avais seulement du temps pour me remettre !... Non, il faut rentrer. Sans cela, il se tourmenterait... Et puis, l'enveloppe !... »

Cette perspective rendit à l'héroïque jeune fille l'énergie de marcher vers l'hôtel d'un pas déterminé.

« Pour lui ! se répétait-elle, Pour lui ! — S'il ne sait pas, il ne faut pas qu'il soupçonne... »

C'est dans ce vibrant état de tension nerveuse qu'elle passa le seuil, qu'elle monta l'escalier et qu'elle entra dans la chambre de l'archéologue. Elle avait aux lèvres un sourire forcé qui se figea soudain, à voir sur la table la grande enveloppe ouverte et les épreuves étalées à côté. Belgrand allait et

venait dans la pièce, comme il avait fait la nuit dernière. La visite reçue cet après-midi expliquait-elle seule cette agitation?

— Tu t'es bien promenée, mon enfant? dit-il.

— Oui, répondit-elle, anxieuse du mensonge qu'elle devrait faire s'il lui demandait : « Où es-tu allée? » Et ce lui fut un soulagement de l'entendre qui continuait :

— Il est quatre heures. Nous avons le temps, d'ici au dîner, de revoir ma conférence, d'autant plus que les épreuves des chapiteaux sont arrivées. Tous mes compliments, ma petite Marthe. Tu es décidément un as du kodak. Ces photographies sont excellentes. Nous allons en regarder le détail...

Il s'asseyait devant la table, en approchant une autre chaise qu'il montrait à Marthe.

— J'enlève mon chapeau, fit-elle, et je suis à toi.

Pour aller jusqu'à sa chambre, elle dut passer devant la cheminée. Elle vit sur la tablette le bougeoir, ordinairement placé au chevet du lit en cas d'une panne d'électricité, la boîte d'allumettes à côté, et, dans la soucoupe, un petit tas noirci de papier brûlé. Un minuscule fragment restait intact, celui qu'avaient tenu, pendant la flambée, les doigts du destructeur. Marthe reconnut le glacé d'un papier de photographie. Quelle photographie? La vue de la table allait lui donner la réponse. Il n'y avait là que quatre épreuves, celles qui représentaient les quatre faces du chapiteau de Saint-Nectaire. La cinquième, celle où figuraient Marthe et Marguerite, manquait. L'archéologue l'avait brûlée, pour ne plus la voir, et pour que la jeune fille ne la vît pas, poussé par le sentiment qui lui avait fait, à elle, déchirer le cliché. L'identité de leur réaction devant ce portrait des deux demi-sœurs illumina Marthe d'une évidence. Il savait tout. L'émouvante et secrète tragédie de cette grande âme se découvrait dans un éclair à l'enfant qui en avait été l'inconsciente héroïne, et, assise à côté du savant, elle l'écoutait lui dire :

— Cette scène du baiser de Judas, avec ce geste du Christ, comme je l'aime! Quelle leçon! Je veux en parler longuement. Cherche donc dans le livre d'Émile Mâle : *l'Art religieux du XIIe siècle*. Il est là... Il y a, sur ce Malchus, une très bonne page dont je ne me rappelle plus exactement le texte...

Marthe avait pris le volume qu'elle feuilletait, les paupières battantes, la gorge serrée.

— Tu y es? interrogeait Belgrand. Oui?... Je me souviens

maintenant. Ce n'est pas une page. C'est une note. Veux-tu me la lire?

Elle obéit et commença :

« *Jésus, au moment où Judas l'embrasse, remet l'oreille de Malchus que saint Pierre vient de lui couper. Il répond à la trahison par un acte de bonté.* »

A peine si elle put achever la phrase dans un balbutiement, et soudain elle éclata en sanglots. Elle se laissa glisser de sa chaise, et tombée à genoux, elle prit, entre ses mains, la main vénérable de celui à qui elle devait tout. Elle la couvrait de baisers, tandis qu'il lui disait :

— Mais qu'est-ce que tu as, ma gentille Marthe?...

Elle releva la tête et le regarda. Quelque chose d'inexprimable passa entre eux. Ce qu'ils lisaient dans le cœur l'un de l'autre, il se le tairaient toujours l'un à l'autre. Ils sentaient tous deux ce devoir du silence autour de l'émotion sacrée qui les unissait dans un tel attendrissement. La pitié qu'elle lui avait inspirée toute petite, elle l'éprouvait pour lui maintenant, pour tout ce qu'il avait souffert à cause d'elle. Et lui, il devinait bien qu'elle avait tout compris. C'était de gratitude qu'il débordait pour cet être charmant, sa pensée vivante, sa *creata*, comme disaient de leurs élèves les artistes d'au delà des Alpes, contemporains de ses chères églises romanes. Il l'attira contre lui et mit à son tour un long baiser sur ce front pur, puis d'une voix frémissante, mais qui se voulait ferme :

— Il faut travailler, dit-il en la forçant de se rasseoir et lui tendant le manuscrit de sa conférence : — Tu vas me lire à haute voix ce que j'ai écrit. Je corrigerai à mesure. Va, ma fille.

— Oui, mon papa, répondit-elle, et jamais ce mot naïf du vocabulaire enfantin ne fut prononcé avec plus d'amour.

PAUL BOURGET.

MÉMOIRES

(1825-1870)

I

PREMIER SÉJOUR A BROGLIE (1825-1830)

Mes plus anciens souvenirs remontent à l'an de grâce 1825. Né en 1821, je n'avais pas alors plus de quatre ans. Mais un événement de famille, de nature à frapper l'imagination même d'un enfant de cet âge, a gravé cette date dans ma mémoire.

Car ce fut l'année où mes parents vinrent habiter pour la première fois le château de Broglie, demeure héréditaire de ma famille, séquestrée et dévastée par la Révolution, et que des travaux de réparations, encore très imparfaits, venaient seulement de rendre habitable.

J'ai souvent pensé qu'au moment où mon père rentrait ainsi dans le domaine patrimonial de ses aïeux, il jouissait de la plus grande somme de bonheur qu'il soit donné à un homme de goûter.

Il n'avait pas encore achevé sa quarantième année. Portant avec honneur un grand nom, possesseur par son mariage d'une fortune qui passait dans ce temps-là pour considérable, doué d'une intelligence supérieure et d'un talent oratoire de premier ordre, il était alors dans le plein exercice de ses facultés physiques et morales. Ma mère, plus jeune que lui de douze ans, et encore dans tout l'éclat de sa beauté, était la digne compagne d'un tel époux.

Fille de Mme de Staël, elle rappelait cette illustre mère, par

la vivacité originale et le charme de sa conversation. Sa piété austère, sa vertu sans tache, n'enlevaient rien à aucune des grâces piquantes et touchantes dont la nature l'avait douée. Jamais union ne fut mieux assortie. Ils avaient trois enfants, nombre préféré des familles françaises, deux filles, l'une brune et l'autre blonde, ne se ressemblant nullement, mais aussi jolies l'une que l'autre; et moi, le dernier, venu après quelque temps d'attente, et salué avec joie à mon arrivée en ce monde, comme le seul héritier mâle d'une maison qui s'est depuis lors beaucoup multipliée. C'était vraiment la perfection du bonheur domestique.

La Providence n'avait pas moins favorisé mon père dans sa vie publique que dans sa vie privée. Il avait été appelé à la Chambre des pairs, en 1814, le jour même de la restauration de la monarchie, comme le représentant d'une des familles ducales de l'ancien régime; qualité dont il n'avait pu se prévaloir pendant l'Empire, et dont il avait même, dit-il dans ses *Mémoires*, entièrement perdu le souvenir.

Il se trouvait ainsi porté d'emblée à l'une des plus hautes dignités de l'État, sans avoir eu ni un obstacle à franchir, ni une preuve de mérite à faire, ni un pouvoir quelconque à courtiser. Cette bonne fortune qui eût été grande pour tout le monde était sans prix pour lui, car il avait eu dès sa jeunesse le goût des institutions parlementaires dont il étudiait les modèles dans l'histoire de l'Angleterre, et dont il poursuivait le développement en France avec une foi complète dans leur avenir. Abordant la tribune de bonne heure à un âge où l'orateur peut se perfectionner par l'épreuve, il s'était placé au premier rang dans cette assemblée d'élite dont la gravité et la politesse convenaient parfaitement à la nature discrète de son caractère et de son talent. Dans l'année même dont je parle, il venait de prononcer, à propos de la loi du sacrilège et de l'indemnité des émigrés, proposée par M. de Villèle, deux discours très éloquents dont le retentissement avait été grand, même en dehors de l'enceinte du Luxembourg. A la vérité, il faisait partie d'une minorité opposante, dont les chefs n'avaient guère l'espoir d'être appelés au ministère. Mais, bien qu'aimant beaucoup le mouvement de la vie politique, il était étranger aux tourments de l'ambition, et d'ailleurs, la faveur publique dont jouissaient alors les membres considérables de l'opposition,

était pour eux une ample compensation de leur éloignement du pouvoir.

Semblable en cela aux grands seigneurs du parti *whig*, qu'il paraissait s'être proposés pour modèle, mon père goûtait vivement la jouissance d'unir les avantages d'une situation aristocratique aux agréments de la popularité libérale.

Cet intérieur si heureux avait pourtant ses peines et parfois même ses orages. Ce n'était pas le fait des deux époux qui vivaient, malgré la différence de leurs opinions religieuses (ma mère était protestante, et mon père alors catholique de nom et simplement déiste), dans le plus touchant accord. Mais ils avaient eu la générosité imprudente d'admettre dans leur intimité domestique plus d'un élément étranger qui venait souvent en troubler la paix.

Ma mère s'était chargée de l'éducation de son jeune frère, né du second mariage que Mme de Staël avait contracté, dans les dernières années de sa vie, avec un officier genevois au service de la France, beaucoup plus jeune qu'elle, M. Rocca. La naissance de cet enfant avait été longtemps cachée, Mme de Staël ne voulant pas faire connaître son mariage, soit pour ne pas perdre le nom qu'elle avait illustré, soit pour ne pas nuire à la carrière de son jeune mari. Le petit Alphonse (c'était son nom) avait passé ses premières années dans les montagnes du Jura, confié aux soins d'un pasteur de campagne. Sa santé et son intelligence avaient souffert de cet abandon, et un accident grave était venu arrêter le développement de ses facultés déjà imparfaites. C'était un être manqué, dont la raison n'était pas assez atteinte pour qu'on pût le soustraire aux conditions de la vie commune ; mais il était aisé de voir qu'il n'y figurerait jamais sur un pied d'égalité avec ses pareils. Il comprenait peu et ne retenait rien. Mes parents, en entreprenant de l'élever, avaient pris sur eux une tâche ingrate qu'ils craignaient toujours de ne pas bien remplir, et qui leur causait beaucoup d'ennuis.

Ils étaient surveillés, mais nullement aidés dans l'accomplissement de cette tâche, par une personne assez singulière, également recueillie chez eux et qui aimait l'enfant avec idolâtrie. C'était une vieille demoiselle anglaise, nommée Mlle Randall, qui rencontrant, par hasard, Mme de Staël à Genève, s'était prise pour elle d'une véritable passion. Confidente de son mariage,

puis de la naissance d'Alphonse, elle avait poussé le dévouement jusqu'à compromettre sa réputation en faisant au pauvre petit abandonné de fréquentes visites, et en lui témoignant une affection qu'on pouvait croire maternelle. Plus tard, elle avait veillé au chevet du lit de Mme de Staël pendant sa longue maladie avec un dévouement infatigable ; elle avait reçu son dernier soupir et restait depuis lors attachée, on dirait presque, cramponnée à sa famille, ne pouvant s'arracher à ce souvenir, et ayant d'ailleurs sacrifié à l'objet de son culte sa patrie et toutes ses relations, de sorte qu'elle n'aurait su en vérité où aller vivre ailleurs, et qu'il y aurait eu de la cruauté à l'éloigner. Mais elle était d'un caractère difficile, d'une humeur emportée, exigeant en fait d'affection autant qu'elle donnait, et éclatant en scènes orageuses, quand elle ne se croyait pas suffisamment payée de retour. Son extérieur même était étrange : elle portait les cheveux courts, coupés à la Titus, comme un homme, et les faisait teindre régulièrement chaque mois, avec assez peu de soin pourtant pour qu'on aperçût de temps en temps leur couleur naturelle. On prétendait que c'était encore par dévouement à Mme de Staël qu'elle s'était soumise à ce singulier régime. Elle avait voulu éprouver sur elle-même, disait-on, les effets d'une teinture dont Mme de Staël (voyant avec regret ses cheveux blanchir) avait dessein de faire usage et dont on craignait que l'action corrosive ne fût nuisible au cerveau. Ne sachant d'ailleurs à quoi employer son activité, elle s'était prise d'un goût passionné pour l'étude de la médecine, et il fallait bien qu'elle y eût fait quelques progrès, car je me rappelle que le docteur Lerminier, un des plus illustres praticiens de l'époque, venait régulièrement chaque matin, en sortant de l'hospice de la Charité, causer avec elle des incidents survenus dans sa clientèle. Nous étions, nous autres enfants, un peu la victime de cette manie si peu féminine, car elle avait pris l'entreprise de notre santé, et nous droguait sans pitié. Son souvenir est lié, pour moi, à celui de je ne sais combien de médecines noires, de vésicatoires et d'autres petits supplices du même genre dont elle ne cessait de nous martyriser.

L'éducation d'Alphonse, toujours manquée et toujours à recommencer, avait amené dans la maison une suite de précepteurs qui quittaient la partie l'un après l'autre, découragés par l'incapacité de leur élève. Celui qui s'essayait cette année à cette

œuvre désespérée était un tout jeune homme, d'une figure remarquablement jolie, et qui annonçait une distinction d'esprit plus rare encore. M. Doudan, — tous les amis des lettres connaissent aujourd'hui ce nom, — était simple maître d'études au collège Henri IV, quand l'un des précepteurs des jeunes princes d'Orléans, M. Trognon, l'avait fait connaître à mes parents. Bien qu'il ne fût avec eux que depuis quelques mois, il ne leur avait pas fallu longtemps, à ma mère surtout (car les femmes ont, en ce genre, un discernement d'une rare promptitude), pour reconnaître que ce n'était pas là un maître ordinaire, avec qui on pût se borner et entretenir pendant quelques années des rapports de politesse et même de protection bienveillante. Ils ne se trompaient pas : la relation qui commençait ce jour-là devait durer près d'un demi-siècle, et, pendant cette longue série d'années, M. Doudan ne devait plus passer un seul jour hors du toit de la maison ; les enfants ont grandi, les parents sont morts; de nouvelles générations se sont élevées; la place de M. Doudan est restée la même : celle d'un fils ou d'un frère adoptif, et il repose aujourd'hui dans la place du cimetière de Broglie réservée à notre famille, à côté des êtres chéris que nous avons perdus.

Cette longue intimité, si peu conforme aux habitudes de la société, a fait faire, je le sais, à ceux qui voyaient un étranger si familièrement établi parmi nous beaucoup de suppositions plus ou moins charitables.

La nature même de l'esprit de M. Doudan, ses manières distinguées, le tour de sa conversation qui semblait appartenir à un monde délicat et relevé, le silence absolu qu'il gardait sur ses premières années, ont donné à penser qu'un mystère planait sur sa naissance, et qu'il appartenait à la famille par quelqu'un de ces liens de parenté que la loi ne reconnaît pas. J'ai toujours été certain qu'il n'en était rien. Il était tout simplement le fils d'un commerçant honorable de Cambrai qui avait fait de mauvaises affaires, et qui était mort laissant ses enfants sans ressources, hors d'état de faire honneur à ses engagements. Cette insolvabilité involontaire pesait comme un remords sur la conscience du jeune Doudan, qui joignait à la délicatesse de s'en affliger la faiblesse excusable d'en rougir. De là, le soin extrême qu'il mettait à ne faire ni de près, ni de loin, aucune allusion même éloignée aux souvenirs

de son enfance. Ma mère est, je crois, la seule personne à qui il ait fait la confidence complète de sa situation. Pour moi, qui ai vécu auprès de lui pendant tant d'années, je n'ai eu longtemps à cet égard que des renseignements très vagues, et c'est après sa mort seulement que j'ai su jusqu'où allait mon ignorance, car je ne lui croyais plus de famille vivante, et il en avait une avec laquelle il entretenait à notre insu à tous de fréquentes et excellentes relations.

Ce fut tout à fait à son dernier moment qu'il donna à un ami qui le veillait l'adresse de son frère qui vivait à Douai. Nous crûmes, cet ami et moi, que cette révélation n'était qu'un de ces souvenirs confus qui reviennent quelquefois à la mémoire des mourants, dans le trouble qui précède l'instant fatal, et, en écrivant le lendemain à l'adresse de ce frère inconnu, je ne comptais sur aucune réponse. Ma surprise fut grande quand on m'annonça au moment des funérailles que ce frère, accompagné d'un neveu, était venu pour y assister. A mon étonnement se joignait même quelque effroi, car que pouvait être cette parenté dont on avait si soigneusement caché l'existence? Peut-être quelques mauvais sujets venant réclamer une succession absente et faire payer leur retraite. Je fus bientôt détrompé, en me voyant aborder par un vieillard respectable, ressemblant beaucoup à l'ami que nous avions perdu, et venant tout simplement occuper auprès de son cercueil la place qu'il n'avait jamais réclamée de son vivant dans sa société. A toutes mes questions sur la cause de ce long mystère, le digne homme me répondit seulement : « Mon frère avait le tort de se priver des joies de la famille. » Je n'en pus jamais tirer autre chose. Comment un pareil secret avait pu être gardé si longtemps, dans l'intimité où nous vivions, sans qu'un incident quelconque, une lettre égarée, une visite inopportune, l'indiscrétion d'un ami commun, fût venu la trahir, c'est ce que je ne comprendrai jamais, et ce qui semblerait absurde si un auteur de comédie ou de roman faisait, d'une telle singularité, le nœud de sa fiction. Jamais le vrai ne fut moins vraisemblable.

Mais ceci s'est passé en 1872; revenons en 1825. M. Doudan n'était alors qu'un inconnu ; mais c'était déjà un esprit d'une portée rare, un cœur susceptible des affections les plus vives et les plus délicates; en un mot, un être d'élite. Malheureusement, c'était aussi déjà ce qu'il n'a jamais cessé d'être, une de ces

natures toujours souffrantes qui, par là même, malgré qu'elles en aient, font souffrir ceux qui les approchent : se défiant également de lui-même et des autres, mécontent de la situation difficile que lui avaient faite les malheurs de sa jeunesse, et ne sachant pas se mettre résolument à l'œuvre pour en sortir, doué des facultés les plus brillantes et dépourvu de l'énergie suffisante pour les mettre en œuvre; avec l'esprit le plus fin et l'imagination la plus heureuse, incapable de rien produire, non par défaut de travail, mais parce que, trop difficile pour lui-même, il rêvait toujours un idéal qu'il ne pouvait réaliser; enfin atteint de cette étrange maladie nerveuse, que les médecins connaissent mais ne comprennent pas, et qui fait qu'on se plaint, qu'on s'alarme et même qu'on souffre de tous les maux qu'on n'a pas : tel il a été toute sa vie, tel il était dès lors, et c'est ce qui explique qu'il ait dû sa renommée uniquement à la publication posthume de correspondances qui ne devaient pas voir le jour. Ces faiblesses n'étaient pas encore bien visibles chez un si jeune débutant, sauf pour l'œil perspicace de ma mère qui, prenant à lui un vif intérêt, s'inquiétait déjà avec une tendresse presque maternelle de le voir si peu fait pour la condition où il était réduit, et si mal armé contre les épreuves qui l'attendaient.

Comme si ce n'eût point été assez de tant de sujets de préoccupations, ma mère avait imaginé de s'en créer un de plus et des plus graves, en donnant à mes sœurs, pour leur faire apprendre l'anglais, non point une maîtresse, mais une compagne à peu près de leur âge, choisie dans une pauvre famille irlandaise, habitant Paris.

L'idée n'était pas heureuse et ne pouvait rien produire de bon. D'abord, il était aisé de penser qu'une petite étrangère, toute seule dans une famille française, ne tarderait pas à oublier sa propre langue, pour ne plus parler et bientôt ne plus savoir que celle qu'on parlait autour d'elle. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Anna Shanahan apprit le français à merveille, mais n'enseigna pas un mot d'anglais à mes sœurs. Le but était donc manqué : il ne restait que le fait regrettable d'avoir enlevé une pauvre enfant à sa famille pour la faire vivre d'une vie artificielle, loin du milieu où elle était destinée à rentrer un jour. C'était lui préparer, pour le moment où la réalité reprendrait son empire, la plus cruelle déception. En l'élevant

dans un intérieur dont l'aisance et l'élégance différaient de ce qu'elle pouvait trouver au logis, on l'exposait à prendre sa propre condition en dégoût et peut-être ses parents en mépris. Après quelques années passées à partager les études et les plaisirs de mes sœurs, que devrait-elle éprouver le jour où, pendant que ses compagnes feraient leur entrée dans le monde, elle retournerait aux devoirs d'une condition modeste et laborieuse? Quels sentiments douloureux, peut-être envieux et amers, naîtraient alors dans son cœur!

Ma mère n'y avait pas songé. Peut-être, au contraire, pensait-elle qu'en mettant mes sœurs pendant quelques années exactement sur le même pied qu'une fille sans naissance et sans bien, elle leur apprendrait la vanité des distinctions aristocratiques et les accoutumerait à ne tenir compte dans leurs relations que des qualités morales et non des avantages extérieurs. C'était un reste de l'esprit chimérique et romanesque qui régnait dans l'atmosphère, toute empreinte des idées du XVIII[e] siècle, où elle avait passé son enfance. Car, c'était là un des traits d'originalité de son beau caractère. N'ayant plus aucune des idées religieuses ou philosophiques de Rousseau et de son école, elle gardait, comme les disciples de l'auteur de l'*Émile*, l'idée qu'on pouvait à volonté, par l'élévation et l'exaltation des sentiments, s'affranchir de toutes les conventions sociales. L'expérience ne lui avait pas encore appris que la nature et la société se vengent habituellement de ceux qui les bravent. Du reste, l'épreuve qu'elle en fit dans le cas dont je parle, n'eut pas toute la gravité qu'on aurait pu craindre. Car à l'heure où les vrais chagrins allaient commencer pour la pauvre Anna, elle fut atteinte d'une maladie de poitrine qui l'enleva avant qu'elle eût atteint sa dix-huitième année. Ma mère, alors retenue au ministère des Affaires étrangères, ne put la suivre dans la maison de campagne où elle alla mourir, et dut la remettre, pour ses derniers moments, aux soins de ses parents. Je me rappelle que la veille de ce dernier jour, en me conduisant pour donner un adieu suprême à cette compagne de notre enfance, elle me dit: « Comme la nature est plus forte que nos volontés! J'ai élevé cette enfant, j'en ai fait ma fille, et je donne à dîner ce soir à des indifférents, pendant qu'elle va expirer peut-être entre les bras de sa véritable mère! »

On voit que c'était toute une colonie et presque une répu-

blique avec ses divisions et ses orages que mes parents étaient venus abriter sous les toits restaurés du château de Broglie. J'ai le regret de n'avoir conservé de ce premier séjour qu'un souvenir très confus, car, d'après quelques incidents qui m'ont été racontés, le récit en pourrait fournir à un historien des traits caractéristiques pour la peinture des mœurs du temps.

* * *

C'était le moment si curieux où les débris et les revenants de l'ancien régime, remontant un instant sur l'eau après le déluge révolutionnaire et le torrent des grandeurs impériales, se heurtaient à tout instant contre les mœurs, les intérêts et les habitudes de la société nouvelle. Béranger, dans sa chanson célèbre du *Marquis de Carabas*, Jules Sandeau dans son roman de *Mlle de la Seiglière*, ont vivement dépeint les prétentions, les ridicules et les mécomptes des anciens seigneurs émigrés rentrant dans leurs châteaux dévastés, et essayant encore d'imposer à leurs anciens vassaux émancipés le retour de leurs privilèges à jamais détruits. A Broglie, tous les rôles étaient renversés : car c'était, au contraire, le fils des anciens seigneurs qui, reprenant possession de son manoir héréditaire, y apportait des idées nouvelles, des tendances presque démocratiques, dont ses vassaux d'autrefois, moins avancés que lui dans les *tendances* du jour, demeuraient surpris, quelquefois même scandalisés.

Le château n'avait plus été habité depuis le jour où le maréchal de Broglie l'avait quitté, pour aller, sur l'ordre du Roi, prendre le commandement du camp sous Paris, et tenter le *coup d'État militaire* dont l'échec amena la prise de la Bastille. Les survivants se rappelaient encore le vainqueur de Sondershausen et de Bergen dans sa fière tenue militaire ou son costume de parade, tantôt présidant, dans de véritables États, aux réunions de toute la noblesse de la contrée, tantôt venant prendre solennellement place à son banc à l'église pour s'y faire encenser par le curé, ou bien traversant la campagne au grand galop de son cheval, suivi d'une armée de chasseurs, d'écuyers et de piqueurs qui franchissaient toutes les clôtures et ne respectaient rien sur leur passage. Ils ne pouvaient revenir de leur surprise en rencontrant le nouveau duc, seul à pied, se promenant la canne à la main, dans un costume sévère

mais simple qui n'avait rien de chevaleresque. La nature même des réparations faites au château les consternait.

L'ancienne construction avait gardé un air véritablement féodal. Une grande cour pavée s'étendait devant le perron, fermée à l'extrémité par des fossés qu'on ne pouvait franchir que sur des ponts-levis. Une terrasse supportée par un bastion en maçonnerie dominait le village, et on apercevait dans les embrasures du parapet la bouche de douze canons donnés au maréchal par Louis XV après une bataille heureuse. Enfin, le parc, de plantation plus récente, était tracé en ligne droite et de grandes allées de hêtres formaient à l'entrée une patte d'oie qui lui donnait un faux air de Versailles ou des Tuileries. Tous ces vestiges du passé avaient disparu : la cour était devenue une pelouse garnie de corbeilles de fleurs, le bastion, une pente de gazon adoucie et gracieuse, le parc, un jardin dessiné à l'anglaise. Rien n'avait été négligé pour donner au vieux castel l'apparence d'une maison bourgeoise.

Quelques serviteurs obstinés n'en persistaient pas moins à vouloir rendre à mon père les hommages dont il ne voulait plus. Je me rappelle entre autres une bonne vieille, veuve d'un écuyer du maréchal, qui, peu de jours après notre arrivée, crut devoir faire un bouquet des plus belles fleurs de son petit jardin, et vint l'apporter au château, en se mettant à genoux pour l'offrir. Mon père, saisi d'une indignation vertueuse à la vue de ce vestige des temps de servitude, recula de quelques pas, en prononçant un : « Fi donc ! » si fortement accentué que la pauvre femme resta consternée.

Ce qui achevait de confondre les esprits, c'est que, dans un pays tout catholique d'habitudes, ma mère venait apporter sa foi protestante, partagée par mes sœurs, et par presque tous ses domestiques qui étaient venus de Suisse avec elle. Mon père n'étant pas des plus assidus à la messe, le banc des seigneurs était habituellement vide : on avait enlevé la pierre sacrée de la chapelle du château pour en faire un garde-meuble, et l'oratoire de la maréchale n'était plus qu'un boudoir où ma mère nous donnait nos leçons. En fait de culte, il n'y en avait pas d'autre que la prière faite en commun par ma mère elle-même, et la lecture d'un chapitre de l'Évangile en langue française. Personne n'y comprenait rien, et moins que tout autre le curé, très brave homme, mais dénué de toute instruction, même

théologique, ce qui n'était pas étonnant, vu qu'il avait été ordonné en pleine Terreur, sans avoir fait aucune étude préparatoire. Assurément, il avait cru jusque-là que tous les protestants étaient bons à pendre. Il n'entrait au château qu'en tremblant : il en sortait tout surpris de trouver dans ma mère une femme pleine de grâce et aussi de charité, s'enquérant avec soin du bien des pauvres et même de leur état religieux; bien que son âme fût touchée, il n'était pas bien sûr de n'avoir pas rencontré Satan travesti en ange de lumière.

C'était les jours d'élection politique surtout, — et je crois qu'il y en eut une cette année-là, ou tout au moins l'année suivante, — que cette singularité d'un duc et pair étonnant de bons paysans par son libéralisme prenait une forme tout à fait saisissante. La plupart de nos fermiers étaient électeurs censitaires, faisant partie du « petit collège », comme on disait alors. C'étaient de braves gens, cultivateurs aisés, attachés de père en fils à la terre qu'ils exploitaient. Ils croyaient, de la meilleure foi du monde, dépendre encore, au moins en certaine mesure, du propriétaire qu'ils appelaient sans hésitation *notre maître*. Je me souviens en particulier de la famille tout à fait patriarcale qui occupait la ferme la plus voisine du château. C'était un couple vénérable qui n'avait pas mis au jour moins de douze enfants. Le père, avec sa grande taille, son extérieur grave, sa longue chevelure blanche retombant sur ses épaules, ressemblait aux portraits de Jacob tels qu'on les trouve dans les vieilles Bibles à images. Ses fils et ses filles travaillaient tous à la ferme et le soir s'asseyaient à sa table, comme de jeunes plants d'olivier, suivant la métaphore de l'Écriture.

Nous aimions beaucoup à les visiter, nous autres enfants, parce que nous y étions reçus comme de petits seigneurs. On nous offrait de petits moutons enguirlandés ; on nous donnait pour goûter du bon lait et des galettes chaudes ; il n'était sorte de gâteries qu'on ne nous prodiguât.

Mais le brave chef de famille était avant tout un ami de l'ordre, attaché au Gouvernement établi, et celui de la Restauration, plaisant à ses sentiments religieux, avait tout particulièrement ses sympathies. Quand venait le jour d'aller voter, il montait sur son bidet d'allure pour venir déposer son bulletin en faveur du candidat recommandé par le Roi et par son préfet. Quelle n'était pas sa douloureuse surprise, en voyant,

sur la place de Bernay, le seigneur de Broglie en conversation intime avec les deux chefs de l'opposition libérale, dont l'un était le neveu d'Étienne Lindet, l'évêque constitutionnel de l'Eure, et gardait même encore chez lui le vieux prélat schismatique, tandis que l'autre, acquéreur connu de biens nationaux, détenait encore le seul lambeau du duché de Broglie qui eût été mis en vente, et qu'il s'était fait adjuger pour quelques milliers d'assignats ! Un blâme respectueux se peignait sur le visage du bon vieillard, et il détournait prudemment les yeux d'un tel spectacle.

Voici maintenant le revers de la médaille. Si la présence d'un grand seigneur libéral dans un pays où les idées nouvelles avaient encore du chemin à faire donnait lieu à d'étranges contrastes, la Révolution nous en avait légué un, plus étrange encore, bien qu'en sens inverse, dans la personne de l'homme le plus important après mon père, du petit bourg de Broglie. Qui le croirait ? Celui-là n'était autre qu'un moine de l'Abbaye des Bénédictins de Bernay, qui s'était défroqué en 1791, et qui, pour ce haut fait probablement, avait été nommé procureur syndic de la commune. Comme, malgré son origine et la rupture de vœux qu'il n'avait peut-être jamais faits très sincèrement, ce n'était ni un malhonnête homme ni surtout un homme maladroit, il s'était servi de l'influence que lui donnait ce pouvoir momentané pour rendre service à beaucoup de familles honorables menacées dans leurs biens ou dans leur existence par les rigueurs du temps. La nôtre en particulier lui devait la conservation de la terre de Broglie, un instant confisquée après l'émigration du maréchal, et rendue à mon père et à ses sœurs tout de suite après le 9 thermidor, par cette raison ou plutôt sous ce prétexte que mon grand père, fils aîné du maréchal, n'ayant point émigré, et mort sur l'échafaud, avait reçu une dot hypothéquée sur ce domaine ; il fallut faire une évaluation complaisante pour trouver que la terre ne valait pas plus que la dot, et M. Lemonnier (c'était son nom) s'y était employé avec intérêt pour les orphelins.

D'autres familles nobles lui avaient des obligations analogues, mais une entre autres avait reçu de lui un étrange service. C'était celle d'un gentilhomme parti pour l'armée de Condé, et dont il avait recueilli chez lui la femme, pour vivre maritalement avec elle. L'avait-il même fait divorcer et épousée devant

la loi? D'aucuns le prétendaient; d'autres soutenaient que la loi pas plus que l'Église n'avait passé par là. Toujours est-il que, quand le gentilhomme rentra, trouvant ses biens conservés et sa femme en vie, il crut prudent de ne pas s'enquérir de ce qui s'était passé et prit sans scrupule sa place en tiers dans le ménage. Les voisins et les parents ne crurent naturellement pas devoir être plus difficiles que le mari. A la Restauration, Lemonnier embrassa les opinions royalistes les plus avancées, ce qui le mit en odeur de sainteté dans tous les châteaux du voisinage. La dame, devenue veuve, mais continuant à vivre sous le toit de son amant, était reçue chez les plus sévères comme si elle n'eût jamais dévié de la voie droite. Personne ne faisait difficulté d'admettre chez soi ce couple étrange. Il fallut que ce fût ma mère, protestante, fille d'une femme auteur que beaucoup de bonnes âmes ne nommaient qu'en se signant, qui exprimât la première à cet égard un scrupule inconnu aux soutiens du trône et de l'autel. Une hérétique fut ainsi la seule dans le pays qui refusât de voir la maîtresse attitrée d'un ancien moine. Voilà les singuliers chassés-croisés de situation qui s'opèrent dans les temps de trouble et de révolution.

Je dois ajouter cependant qu'en faisant bonne mine à M. Lemonnier, les gens bien pensants avaient pris, à tout événement, une précaution charitable. J'ai su que le curé avait obtenu de l'évêque tous les pouvoirs nécessaires pour l'absoudre *in extremis* de tous les cas réservés. C'eût été un scandale qu'un soutien du bon parti fût enseveli comme un excommunié. On s'était mis en mesure pour n'être pas pris au dépourvu.

***

Naturellement aucune des singularités que je relève aujourd'hui après coup, et en rapprochant les récits qui m'ont été faits, ne frappait alors mon imagination enfantine. Je ne sais pourtant si je m'exagère la précocité de mon intelligence, mais des remarques qui sont restées gravées dans mon esprit et que je dus faire à moi seul, sans que personne me les suggérât, me feraient croire que les enfants ont souvent sur bien des sujets l'esprit plus ouvert qu'on ne croit.

L'année suivante, par exemple, nous ne revînmes pas à Broglie, et nous allâmes passer l'été en Suisse, à Coppet, où ma

mère était rappelée par tant de souvenirs à la fois chers et glorieux. Rien ne se ressemblait moins alors que la Suisse et la Normandie, et je ne manquai pas de m'en apercevoir. Coppet, depuis la mort de Mme de Staël, appartenait à son fils aîné, le baron Auguste de Staël, qui ne devait en jouir que peu d'années. M. de Staël avait su acquérir, dans cette demeure illustrée par sa mère, une popularité d'un tout autre genre, mais bien méritée. Il avait créé autour du château une vaste exploitation rurale, où il avait introduit des perfectionnements et des innovations agricoles très peu connus alors et dont il avait été chercher l'exemple en Angleterre. Dirigeant lui-même sa culture, il vivait dans des relations amicales avec les autres cultivateurs du voisinage. Mais ces relations avaient un caractère de cordialité familière qui ne ressemblait pas à la déférence un peu humble dont j'avais vu mon père entouré à Broglie. On lui parlait comme au premier citoyen d'une petite république, non comme à un seigneur d'autrefois. Je fus désagréablement affecté de cette comparaison dans une de ces fêtes populaires qui ont lieu souvent dans les cantons suisses, et qui rappellent les jeux des cités antiques. Après s'être livrés toute la journée à des exercices de gymnastique et de tir, les lutteurs se réunirent dans un grand banquet qui eut lieu sur la terrasse de la petite ville dominant le lac d'où l'on apercevait une magnifique vue des Alpes. Mon oncle présidait au repas, il me fit venir au dessert et me prit dans ses bras pour me donner des friandises. Je fus très bien accueilli par les convives : mais la façon familière dont on me parla et la vue de mon oncle attablé avec des paysans choquèrent, sans que je pusse certainement dire pourquoi, mon petit orgueil. Je faisais, ce jour-là, la première épreuve de l'égalité démocratique.

Un autre événement plus digne de remarque de ce séjour en Suisse aurait pu donner lieu à des considérations politiques, celles-ci décidément au-dessus de ma portée. Ce fut la visite faite par le Duc d'Orléans, plus tard Louis-Philippe, la Duchesse sa femme et les aînés de leurs enfants. Faisant un voyage de plaisir dans les Alpes, ils témoignèrent le désir d'être reçus à Coppet, et ils y passèrent en effet quelques jours. Quand je songe que nous étions alors en plein ministère Villèle, et quel était le caractère de l'opposition que faisait mon père au système dominant, ses relations presque intimes avec des gens comme

La Fayette, Benjamin Constant et autres ennemis de la dynastie, je m'imagine combien une telle politesse pouvait donner de scandale aux bonnes âmes royalistes, et exciter de méfiance dans l'esprit de Charles X et de sa Cour. Assurément, il n'y avait rien là qu'on pùt directement incriminer, et une visite faite au grand jour et à ciel ouvert à un membre éminent de la Chambre des pairs n'avait rien qui ressemblât à un complot. Mais l'effet sur l'opinion était plus grand assurément que ne l'eût été celui d'aucune manœuvre plus hostile et plus secrète.

Louis-Philippe a toujours soutenu qu'il n'avait jamais conspiré contre ses cousins, et rien n'est plus vrai. Mais leur chute, qu'il n'a pas préparée, il l'avait si bien prévue qu'il avait pris d'avance toutes les précautions pour ne pas être entraîné avec eux. Il voyait de quel côté allait tomber le grand arbre et se rangeait pour ne pas être écrasé, le jour de l'effondrement. Cette habileté, assurément très permise, et dont le mérite était précisément de jouer cartes sur table et de ne rien cacher, devait être parfaitement comprise à Saint-Cloud, et je vois d'ici la moue que durent faire la Cour et les ministres, quand le journal annonça que le premier prince du sang avait été reçu par le duc de Broglie dans une demeure républicaine.

Pour moi, je n'y entendais pas tant de malice, et je ne me rappelle que l'arrivée des princes et des princesses dans de belles voitures à six chevaux, l'émotion de tous les miens, l'ahurissement des domestiques, les grands dîners auxquels je n'assistais pas, et les caresses dont me comblait la bonne princesse Louise, depuis la vertueuse reine des Belges, enfin les gamineries d'un grand collégien efflanqué qui taquinait impitoyablement ses sœurs et qu'on appelait Chartres. C'était l'infortuné Duc d'Orléans. Tout ce monde me témoignait tant de bonté que je n'aurais pas mieux demandé que de prolonger mes relations avec une si aimable compagnie.

En effet, je crois qu'elle s'y serait prêtée et qu'on désirait même faire de moi un petit camarade de jeux et d'études pour les plus jeunes enfants du prince, les Ducs d'Aumale et de Montpensier. Mais ma mère avait un fond d'éducation républicaine qui lui faisait craindre, pour ses enfants, la société des princes, et l'apprentissage précoce du métier de courtisan, et elle déclina toutes les invitations de ce genre. J'en fus quitte pour être conduit l'hiver suivant, quelquefois en cachette, par

M[lle] Randall, chez la dame d'honneur de la princesse Adélaïde, sœur du Roi (M[me] de Montjoie) qu'elle connaissait, et d'où je rapportais de grosses boîtes de chocolat. Ce chocolat doit-il être compté pour une des manœuvres de la coalition orléaniste et libérale qui prépara la révolution de juillet ? Peut-être bien : car au fond, toutes les prétendues manœuvres ressemblèrent à celle-là.

On se fera d'ailleurs une idée de l'état d'hostilité passionnée et vraiment déraisonnable où était alors l'intérieur d'un pair libéral qui ne conspirait pas, par un petit fait qui termina ce voyage de Suisse. M. Doudan, qui, bien que toujours spécialement attaché à la tâche ingrate de l'éducation du jeune Rocca, s'occupait de nous tous et avait su gagner le cœur de tous les enfants, en les amusant par une verve comique intarissable, nous avait appris, entre autres exercices, à fredonner *la Marseillaise*. Le jour de notre départ, il nous réunit solennellement dans une salle que je vois encore, et nous dit que nous allions rentrer dans une terre d'oppression où ce chant patriotique était défendu et où on serait puni pour le faire entendre. Il nous engagea donc à l'entonner solennellement encore une fois, ce que nous fîmes en conscience et à gorge déployée. Mais j'emportais de là la conviction que, de l'autre côté de la frontière, la moindre parole pouvait paraître suspecte, et exposer à des châtiments, et j'osais à peine ouvrir la bouche. Entendant pendant la route ma bonne qui chantait *Vive Henri IV!* je m'effrayai et je demandai si cet air-là aussi était défendu. On m'assura qu'on ne risquait rien et qu'au contraire on serait bienvenu à s'y associer. Encouragé par cette assurance, en entrant à Paris, je mis hardiment la tête à la portière, et je criai à tue-tête le refrain à boire, dont la maison de Bourbon avait fait alors le chant monarchique et national par excellence.

* * *

On voit que quelque chose manquait encore à la parfaite netteté de mes convictions politiques. L'hiver suivant cependant, qui fut celui de 1827, un incident vint m'enrôler tout à fait dans les rangs de l'opposition libérale : ce fut la dissolution de la garde nationale prononcée par M. de Villèle à la suite d'une revue où il avait été insulté. Non que je prisse le

moindre intérêt au sort de cette milice civique, ni que je comprisse même bien clairement pourquoi on la renvoyait dans ses foyers. Mais le jour où M. de Villèle fit ce coup d'autorité, on devait me mener pour la première fois de ma vie à un spectacle. C'était, je crois, à un divertissement équestre, pareil à ceux de l'hippodrome et du cirque d'aujourd'hui, et qu'on nommait alors Franconi, du nom de son directeur. Mes parents craignirent qu'à la suite de la mesure qui excitait beaucoup de rumeur, il n'y eût du trouble dans les lieux publics, et il fut décidé que les enfants ne sortiraient pas. Point de spectacle dès lors. Quel désappointement! M. de Villèle en était cause, et ce fut à lui que je m'en pris. Je devins passionnément antiministériel, et rien n'égala ma joie, lorsque j'appris, à la fin de cette année, que les élections ayant changé la majorité de la Chambre des députés, le Roi s'était décidé à renvoyer le ministère de ses préférences, et à former ce cabinet de transaction et de concession qui est resté célèbre sous le nom de ministère Martignac.

De fait, ce fut un changement à vue dans notre intérieur dont il eût fallu être aveugle pour ne pas s'apercevoir. Pour la première fois, j'entendis parler des ministres non comme de misérables bons à pendre, mais comme de gens qu'on pouvait voir, et chez qui même on pouvait accepter à dîner. Je vis mon père s'habiller pour aller aux soirées officielles et recevoir même quelques marques de faveur. On le fit chevalier de la Légion d'honneur, car qui croirait qu'à quarante ans passés, avec son rang et sa célébrité, il ne l'était pas encore? Il est vrai qu'il avait gardé à cet égard les préjugés de 1789, et ne s'exprimait jamais qu'avec dédain sur les croix et les décorations de toute sorte. Il ne fut pas le seul cependant de notre monde à mettre ce petit bout de ruban à sa boutonnière : et chez ceux mêmes de nos habitués qui ne changeaient rien à leur extérieur, on remarquait un air de triomphe et de confiance qui modifiait l'aspect de leur physionomie et jusqu'à l'inflexion de leur voix.

Agréable à tout le parti libéral, la formation du ministère Martignac l'était particulièrement, on le sait, à cette fraction étroite du parti à laquelle mon père appartenait et qu'on appelait la coterie doctrinaire. Cette petite société n'arrivait pas encore au pouvoir ; on n'avait pas même songé à le lui offrir,

mais elle le sentait venir à elle, elle en était à cette espérance prochaine, qui en politique comme, dit-on, en amour est plus douce que la jouissance même du bien qu'on recherche : car l'espoir se nourrit d'illusion, tandis que toute jouissance est naturellement accompagnée de déception. Cette situation voisine du pouvoir, qui en a quelques-uns des agréments sans aucune des charges, convenait d'ailleurs parfaitement aux doctrinaires. C'était, en effet, une réunion d'esprits d'élite, quelques-uns même (comme M. Royer-Collard, M. Guizot et mon père) tout à fait de premier ordre, qui se piquaient d'avoir sur tous les sujets, littérature, philosophie, administration et politique, un ensemble raisonné de théories systématiques, partant d'un certain nombre de principes généraux, pour s'étendre et rayonner ensuite dans toutes les sphères de l'activité et de l'intelligence.

C'était une prétention analogue à celle qu'avaient émise un siècle auparavant les auteurs de l'*Encyclopédie*, et les doctrinaires ne se défendaient point de cette ressemblance. Mais ils se flattaient d'avoir profité des expériences de la Révolution pour corriger les erreurs de leurs devanciers, et de n'avoir gardé des doctrines du XVIIIe siècle que la partie saine, solide et éprouvée. A l'élan passionné et aventureux qui avait emporté la génération précédente, ils se vantaient d'avoir substitué une marche plus prudente dans les mêmes voies de progrès, et une intelligence plus profonde et plus réfléchie des conditions sur lesquelles reposent les sociétés humaines. Un fond d'orgueil discret se cachait bien encore sous cette modération apparente, et le diable n'avait pas tout perdu au change.

Appelés aux affaires et obligés d'appliquer leurs principes, ils se seraient vite aperçus, — comme ils le firent, en effet, plus tard en 1830, — que la pratique ne réservait guère à leurs théories moins de mécomptes qu'à celles qu'ils prétendaient avoir rectifiées. Mais, pour l'heure présente, l'événement qui inclinait le pouvoir de leur côté, sans le mettre encore entre leurs mains, leur créait une position à souhait; ils acquéraient ainsi une véritable influence dans la politique, sans encourir aucune responsabilité, et en restant libres de philosopher tout à leur aise. Leur chef, M. Royer-Collard, appelé à la présidence de la Chambre des députés, était presque aussi important qu'un ministre ; mais du haut de son fauteuil, il pouvait continuer

aussi bien que dans sa chaire de Sorbonne à se livrer aux spéculations métaphysiques qui étaient la tendance naturelle de son esprit.

Aussi, chefs et disciples s'en donnaient-ils à cœur joie pour endoctriner sur tous les sujets. C'était une foi dans l'avenir, et une confiance dans la vertu des principes qui rappelaient les plus beaux jours de 1789. Dans le cours de cette même année, la petite école fonda deux journaux, l'un quotidien, *le Globe*, l'autre bi-mensuel, *la Revue française*, où son *Credo* était présenté au public sous les formes les plus variées et dans les applications les plus diverses. On était romantique en littérature, spiritualiste en philosophie, parlementaire en politique, et sur ce fond commun chacun brodait des thèmes particuliers qui donnaient lieu entre les adeptes aux discussions les plus animées.

Le salon de Broglie, où mes parens revinrent après la fin de la session, devint l'un des théâtres favoris de ces brillants tournois d'intelligence. Le château ne désemplit pas de tout l'été : le personnage principal de la société était M. Guizot, encore dans toute la force de la jeunesse, et qui poursuivait à Broglie deux choses un peu différentes avec un égal entrain : une élection et un mariage. On lui avait offert, dans notre voisinage, le collège vacant de Lisieux, et il y préparait activement sa candidature.

Mais il venait, en même temps, de perdre une très digne femme, beaucoup plus âgée que lui, qu'il avait épousée à vingt ans dans un élan de passion irréfléchie, bientôt refroidie par la disproportion des âges. Libre de ce lien qu'il avait porté avec fidélité et sans jamais se plaindre, il recherchait maintenant une union mieux assortie, avec une jeune parente de la compagne même qu'il pleurait. Mlle Dillon (c'était son nom) avait accompagné M. Guizot à Broglie, et ce fut ainsi qu'on apprit qu'ils étaient fiancés.

Cette double poursuite paraissait devoir être couronnée d'un égal succès. Aussi, M. Guizot était-il de la plus brillante humeur, et son éloquence grave, un peu trop solennelle même pour la conversation, n'avait jamais eu plus d'éclat. D'autres disciples de l'école, entre autres M. de Rémusat, qui était l'espoir du parti dont M. Guizot était le docteur et le héros, accoururent de différents côtés pour lui donner la réplique.

Tout n'était pourtant pas, dans cette réunion, abstraction et

métaphysique, car le beau sexe n'y manquait pas, et y était même très bien représenté. Mlle Dillon, l'épouse promise de M. Guizot, avait un visage régulier et plein de noblesse; elle eût été vraiment belle, si sa tête trop grosse pour son corps n'eût été portée sur une taille courte et disgracieuse. Sa voix, son geste avaient quelque chose de mâle et de doctoral qui manquait de charme. Mais la jeune Mme de Rémusat, à peine mariée depuis quelques mois, apparaissait dans tout l'éclat et toute la fraîcheur de la première jeunesse. Ses traits étaient un peu forts, mais son teint était d'une blancheur éblouissante, et son épaisse chevelure blonde retombait en boucles gracieuses sur ses épaules. Deux beautés, un peu plus mûres mais plus parfaites, les amies et les contemporaines de ma mère, Mmes de Sainte-Aulaire et de Castellane, faisaient, l'une par sa timidité pleine de grâce, l'autre par un esprit piquant et qui partait à tout moment en saillies inattendues, le plus aimable contraste. Je ne parle pas de ma mère, elle-même encore à peine dans sa trentième année, et dont le noble visage et les regards véritablement inspirés n'avaient jamais brillé de plus d'éclat. Enfin, la sœur du célèbre M. de Barante, Mme Anisson, — la seule qui vive encore au moment où j'écris ces lignes (1) : elle a quatre-vingt-dix ans sonnés, — apportait, à défaut de beauté dont elle était absolument dépourvue, des habitudes d'élégance et de luxe qu'elle avait prises en Angleterre, et qui étaient très rares alors, même dans la meilleure compagnie de Paris, où personne n'était assez riche pour se passer beaucoup de fantaisies.

Tout ce beau monde parlait, discutait, criait même parfois du soir au matin, à la promenade, au déjeuner, au dîner, ou le soir en faisant semblant de jouer soit aux échecs, soit au billard. J'étais relégué, pendant les repas, à une petite table avec le fils de M. Guizot, les enfants de Mme de Castellane (sa fille Pauline est aujourd'hui duchesse de Sagan), les jeunes demoiselles de Sainte-Aulaire et mon petit ami Étienne Anisson. De là, entendant les inflexions animées des voix et voyant le feu dans tous les regards, nous étions vraiment comme à la comédie. De quoi parlait-on? Nous ne le savions guère. Seulement, tantôt les mots d'existence de Dieu et d'immortalité de l'âme, tantôt le nom de Shakspeare et de Victor

(1) En 1880.

Hugo, tantôt le numéro d'un article de loi en discussion, électorale ou municipale, arrivaient jusqu'à nos oreilles. Mais, quelle que fût la différence des sujets, l'ardeur était toujours la même.

On sait comment finit, un an après, par un véritable coup de théâtre, cette trève de Dieu, qui avait fait croire à la réconciliation du trône et de la liberté constitutionnelle, de la maison de Bourbon et de la France nouvelle. Des impatients,— et beaucoup de nos amis furent du nombre,— voulurent précipiter le mouvement plus que ne le comportait le tempérament de la monarchie restaurée. Le ministère de transaction perdit, sur une question en elle-même peu importante, la majorité, par la faute des libéraux. Charles X, qui ne s'était prêté au compromis qu'avec répugnance, voyant qu'on ne lui tenait pas compte de ses concessions, se rejeta brusquement en arrière. M. de Martignac fut renvoyé. Le prince de Polignac, ami particulier du Roi, prit le pouvoir et on annonça tout haut à la cour qu'un coup d'État interviendrait, si la Chambre des députés ne pouvait être ramenée à des sentiments de soumission plus déférents aux volontés royales.

*
* *

Ce fut pour notre société doctrinaire une très cruelle déception. On croyait guider la société vers un progrès raisonné par des voies légales. On se retrouvait jeté dans le hasard de luttes révolutionnaires, pour lesquelles ces esprits délicats ne se sentaient que médiocrement armés. Aussi je me rappelle l'émotion que causa *le Moniteur* du 6 août 1829, apportant la nomination du ministère Polignac. La nouvelle nous arriva à Cauterets dans les Pyrénées, où nous avions suivi mon père qu'on envoyait prendre les eaux pour le guérir d'une disposition asthmatique. Ce fut pendant plusieurs jours comme l'effet d'un véritable malheur domestique. Le chagrin de mon père était profond, l'indignation de ma mère très éloquente. Mais comme il faut toujours qu'il y ait une petite pièce comique mêlée à toutes les tragédies de ce monde, on riait aussi du désappointement peint sur le visage de quelques baigneurs de notre connaissance, qui, se disant libéraux quand ils croyaient que le vent soufflait de ce côté, se trouvaient assez attrapés d'être enrôlés malgré eux dans les rangs d'une opposition qui allait

devenir très militante. Dans le nombre on comptait, faut-il le dire? un très important personnage qui n'était rien moins que l'illustre Chateaubriand. On sait qu'après avoir longtemps figuré dans les rangs du parti royaliste le plus avancé, et s'être même vu porté par lui au ministère, un démêlé qu'il eut avec M. de Villèle et dont celui-ci se vengea sans ménagement, l'avait précipité dans une violente opposition. Ce changement de front lui avait valu, à l'avènement du ministère Martignac, la belle ambassade de Rome très bien faite pour l'auteur du *Génie du Christianisme* et où il se plaisait beaucoup. Il était à Cauterets auprès de nous quand survint la conversion brusquement faite par Charles X, qui semblait lui faire un devoir de donner sa démission. On ne le lui laissa pas ignorer; mais cette nécessité lui paraissait très dure et autour de nous on s'amusait de son déplaisir. Une promenade faite avec le grand homme au pont d'Espagne et dont nous nous promettions, dans notre petit monde d'enfants, beaucoup de plaisir, fut toute assombrie par l'humeur massacrante qu'il y laissa voir. On nous avait annoncé des merveilles de son entretien : il ne desserra pas les dents. Généralement on ne convient pas de pareils sentiments. Aussi n'ai-je pas été médiocrement surpris en lisant, plus de vingt ans après, les *Mémoires d'Outre-Tombe*, d'y retrouver tout au long une assez verte diatribe contre les amis indiscrets qui lui avaient imposé alors un acte de désintéressement dont il se serait volontiers dispensé. La scène muette du pont d'Espagne, l'air renfrogné, le froncement de sourcils, le ton maussade, tout me revenait alors à l'imagination, et comme depuis lors je n'ai plus revu ce poète de mauvaise humeur, je ne puis me le figurer que sous cet aspect rébarbatif. C'est un tort, car je tiens de personnes qui l'ont connu de plus près que, dans ses bons jours, il était gai et très réellement aimable.

Sur notre route pour revenir à Paris, nous eûmes un autre exemple, plus comique encore, de l'épreuve à laquelle ces brusques changements de politique mettent les caractères et les convictions des hommes qui s'y trouvent mêlés. Mes parents s'arrêtèrent aux environs de Bordeaux à La Grave chez le duc Decazes, l'ancien ministre et favori du roi Louis XVIII. Il y avait toujours grand monde chez le duc qui a toute sa vie tenu table ouverte et mangé ainsi la plus grande partie de sa fortune. Ce jour-là, le préfet de la Gironde était invité à dîner

avec vingt-cinq ou trente personnes. C'était un administrateur éclairé, tout à fait dans les eaux du ministère Martignac. Avant le dîner, causant avec M. Decazes en présence de mon père, il ne dissimulait pas le chagrin que lui causait l'imprudente résolution de Charles X.

Il déplorait les périls prochains qui attendaient la monarchie. Une place était encore vacante dans le nouveau cabinet, celle du ministre de la Marine que le vainqueur de Navarin, l'amiral de Rigny, avait refusée. Trouverait-on un homme assez hardi pour l'accepter, en face du mouvement d'opinion publique qui se prononçait de jour en jour plus ouvertement? On se mit à table, et on n'était pas arrivé au second service qu'on venait annoncer à M. le Préfet qu'un gendarme, arrivé de Bordeaux en toute hâte, lui apportait un pli cacheté du ministre de l'Intérieur. Le préfet prend la lettre, l'ouvre; on le voit pâlir, puis rougir, et se levant précipitamment il demande pardon à la compagnie de la quitter pour une affaire qui ne souffrait pas de retard. Chacun se regarde, et cherche à deviner ce que ce peut être. Puis, tout à coup, M. Decazes, qui avait l'habitude des hommes, s'écrie : « Je gage qu'il est ministre ! » idée d'autant plus singulière que le baron d'Haussez (c'était son nom) n'avait peut-être jamais mis le pied sur un vaisseau de ligne. Le fait était vrai cependant : on lui offrait le portefeuille vacant de la Marine qu'il accepta sans difficulté, et un an après, à peu près jour pour jour, décrété d'accusation pour avoir signé les fameuses ordonnances et en grand danger d'être condamné à mort, il pouvait se convaincre qu'il n'avait pas eu tort en pensant que l'aventure tentée par M. de Polignac était dangereuse et presque désespérée.

Comme je n'ai nulle intention de raconter l'histoire de la Restauration à laquelle un enfant de huit ans ne prenait qu'une bien faible part, je ne dirai rien des événements qui suivirent et que tout le monde connaît, la fameuse discussion de l'adresse qui aboutit au manifeste des 221, suivie de la dissolution de la Chambre. Tous ces faits, dont j'entendais parler tous les jours, faisaient un bourdonnement à mes oreilles dont il ne me reste qu'un souvenir assez confus. A peine me rappelé-je les réunions un peu mystérieuses qui avaient lieu le soir chez mon père et où je voyais arriver des personnes que je ne connaissais pas, et qu'on aurait pu prendre pour des

conspirateurs. J'ai su, depuis, que tout le complot consistait à prêcher aux contribuables le refus de l'impôt, s'il était exigé sans le vote régulier de la Chambre.

Ces préparatifs, assez innocents, ne frappèrent même pas mes yeux bien longtemps, car à peine la Chambre des députés fut-elle dissoute, pendant qu'on préparait de nouvelles élections, nous quittâmes Paris, beaucoup plus tôt que de coutume, pour aller attendre à Coppet l'issue de la crise.

***

Depuis le séjour que j'ai raconté, ce beau, mais triste lieu avait encore bien changé d'aspect. Mon oncle, M. de Staël, à peine marié avec une demoiselle d'une famille très distinguée de Genève Mlle Vernet, avait été enlevé par une fièvre maligne, laissant sa jeune veuve enceinte. Le fils qu'elle avait mis au monde n'avait lui-même vécu que deux ans et, d'après la loi suisse, la mère héritant de ses enfants, le château de l'illustre Mme de Staël, tous ses papiers, tous ses manuscrits, toutes ses correspondances, aussi bien que le nom qu'elle avait rendu si célèbre, tombaient en partage à une jeune femme, à peine âgée de vingt-quatre ans, que rien n'avait préparée à une telle succession. Personne ne savait quel usage elle en allait faire. Heureusement, le choix de mon oncle était mieux placé encore qu'on n'aurait pu espérer! La nouvelle Mme de Staël, très différente de la première, était digne pourtant de la remplacer. A la plus rare élévation de sentiments, elle joignait un esprit tout à fait distingué, non pas peut-être à un point de vue philosophique et littéraire, mais doué de cette grâce et de cette finesse qui conviennent plus habituellement à la nature féminine. Passionnée pour l'époux qu'elle avait perdu, elle est restée fidèle à sa mémoire pendant cinquante années de veuvage et elle a adopté toute sa famille. Après s'être liée intimement avec ma mère, elle l'a remplacée quand nous l'avons perdue pour l'éducation de mon jeune frère. Coppet est devenu entre ses mains un dépôt sacré sur lequel elle n'a jamais cessé de veiller. Elle a conservé cette vieille demeure comme une relique, ne laissant ni tomber une pierre ni changer un meuble. Elle s'appelait volontiers elle-même la gardienne des tombeaux, et sa piété fervente convenait admirablement à cette pieuse tâche. Elle fit de la demeure du génie un lieu de prières.

C'était le seul genre de contrastes qui ne prêtât pas à de trop fâcheuses comparaisons.

Nous passâmes dans cette douce compagnie, qui trouvait manière de rendre agréable et presque gai pour des enfants un lieu de désolation et de deuil, presque tout le temps qui s'écoula entre la dissolution de la Chambre et les élections. Mon père, bien que dispensé lui-même de toute candidature par sa qualité de pair de France, nous quitta au commencement de juillet pour aller voter dans le collège électoral de l'Eure, et nous ne dûmes aller le rejoindre que quand le résultat des élections fut connu et qu'on n'attendit plus que la réunion de la Chambre nouvelle. Bien que les dispositions de cette Chambre, bien plus opposées encore au ministère Polignac que celles de la précédente, fissent prévoir des orages, mon père ne s'attendait probablement pas à la marche rapide des événements, sans quoi il n'eût pas été si pressé de faire revenir à Paris sa femme et ses enfants.

***

Ce dut être le 25 juillet, jour où parurent les fameuses ordonnances, que nous nous mîmes en route. Si on eût voyagé alors dans les mêmes conditions qu'aujourd'hui, nous eussions appris à moitié route par le télégraphe l'essai de coup d'État, et nous fussions arrivés à Paris le soir même, à temps pour voir commencer la révolution. Mais la génération actuelle ne sait déjà plus, et la prochaine ne comprendra même plus ce que c'était alors qu'un voyage. Ce trajet de Genève à Paris, qu'on fait aujourd'hui en douze heures, un courrier à bride abattue ne s'arrêtant nulle part, n'arrivait pas à le terminer en moins de soixante-douze : car il en fallait plus de vingt-quatre pour franchir au pas les défilés et les longues pentes du Jura. Une famille qui, comme la nôtre, se reposait la nuit dans une auberge et faisait halte pour prendre un repas au milieu du jour, passait quatre journées entières sur la route, et n'arrivait qu'au milieu de la cinquième. Le télégraphe aérien n'existait que pour les usages particuliers du Gouvernement qui ne faisait au public que les communications à sa convenance. On partait donc sans savoir ce qui se passait au lieu où on se rendait, et on restait plus ou moins, tout le temps du trajet, dans cette ignorance.

C'est ainsi que ce ne fut que le troisième jour de notre campagne que nous apprîmes, en arrivant à Dijon, les ordonnances. Puis, comme, en avançant vers Paris, nous allions au-devant des nouvelles, dès le lendemain, en débarquant à Auxerre, nous vîmes arriver les diligences de la Compagnie des Messageries royales, dont l'écusson fleurdelysé était arraché, et dont l'impériale était surmontée de trois petits drapeaux tricolores. Nous apprîmes ainsi, à la fois, l'insurrection de Paris et sa victoire.

L'émotion de ma mère était extrême; mais ce n'était ni l'inquiétude d'une femme, qui voyait un époux très aimé, exposé à tous les périls d'une cité en désordre, ni la cruelle perplexité d'une mère contrainte ou de se séparer de ses enfants, ou de les précipiter avec elle dans tous les hasards d'une insurrection triomphante. Ce n'était pas non plus l'incertitude sur le parti qu'aurait dû prendre mon père entre le devoir de résister à la violation des lois, et le danger de compromettre l'ordre social en encourageant le soulèvement de la multitude. Tous ces sentiments qu'elle éprouvait sans doute, étaient dominés par une véritable exaltation patriotique. La mémoire encore toute pleine des récits qu'elle avait entendu faire à Mme de Staël dans son enfance, elle se rappelait que c'était à pareil jour, le 30 juillet 1789, que M. Necker, rappelé par l'Assemblée constituante après la prise de la Bastille, avait fait une rentrée triomphale dans Paris : elle croyait assister au retour des scènes pathétiques dont on l'avait si souvent entretenue, et le sentiment du péril disparaissait dans l'enthousiasme que lui causait le triomphe de la liberté.

Elle trouva cependant que rentrer dans la capitale en ébullition avec un cortège de quatre enfants, — car la jeune Shanahan ne nous quittait pas, — était une entreprise un peu imprudente, et elle se décida à envoyer une partie de ce petit monde chez son amie, Mme de Sainte-Aulaire, au château d'Étioles, situé à peu de distance de la route de Paris. Mais, en véritable Romaine, convaincue qu'un homme ne peut être trop tôt associé à toutes les péripéties de la destinée de sa patrie, elle décida qu'elle m'emmènerait avec elle pour commencer ainsi, devant le grand spectacle qui nous attendait, mon instruction civique. On juge si je fus fier d'être ainsi traité en homme, et du haut de quel dédain je regardai s'éloigner la voiture qui emmenait mes sœurs.

Mais ma joie présomptueuse ne fut pas de bien longue durée. Nous n'étions pas arrivés à Charenton que nous trouvâmes, nous attendant devant la poste, un domestique envoyé par mon père et porteur d'une lettre dans laquelle il engageait ma mère à le rejoindre sans délai, mais en ne se faisant accompagner d'aucun de ses enfants. Le domestique, d'ailleurs, vieux serviteur qui avait son franc parler, faisait une peinture effrayante de l'état de la cité hérissée de barricades et jonchée de cadavres. Il n'y avait pas à balancer : on me fit rebrousser chemin, et je rejoignis Étioles, tout penaud, quelques heures après l'arrivée de mes sœurs.

Nous restâmes là, avec les filles de Mme de Sainte-Aulaire, et quelques-unes de ses amies dont les maris étaient à Paris, huit jours qui ne furent qu'une suite d'agitations. Les nouvelles de la capitale se succédaient d'heure en heure plus surprenantes, plus émouvantes les unes que les autres : prise des Tuileries; abdication de Charles X; nomination d'un Gouvernement provisoire; arrivée du duc d'Orléans à Paris pour prendre la lieutenance générale du royaume; vacance du Trône; offre de la couronne au nouveau lieutenant général. C'était une suite de coups de théâtre toujours reçus, je dois le dire, avec un égal enthousiasme par tout le monde puéril et féminin qui remplissait le château.

La tentative faite par Charles X paraissait à la fois si inique et si imprudente, la résistance populaire si légitime, presque si légale que toute la France, — et les contemporains peuvent l'attester, — était dans l'enivrement du triomphe. On ne rencontrait personne qui n'eût sur soi un bout de ruban tricolore, les hommes à leur chapeau, les femmes à leur ceinture. Mme de Sainte-Aulaire, assez romanesque de son naturel, s'était parée la première de ces couleurs nationales. On faisait de la charpie, le matin, pour les combattants blessés : et, le soir, on se mettait au piano pour entonner un chant patriotique.

Au beau milieu de cet entraînement, pourtant, nous fûmes subitement refroidis par l'arrivée du maître de la maison, M. de Sainte-Aulaire, qui revenait du Midi, après avoir tourné Paris sans y pénétrer.

M. de Sainte-Aulaire était un loyal gentilhomme périgourdin appartenant à une ancienne famille très monarchique, élevé lui-même dans des sentiments royalistes, mais que diverses

circonstances, et en particulier le mariage de sa fille d'un premier lit avec le duc Decazes, avaient jeté un peu malgré lui et comme par hasard dans le parti libéral. Collègue de mon père au Luxembourg, il le suivait avec fidélité par amitié et par camaraderie. Mais rien ne sentait en lui le révolutionnaire, pas plus dans ses instincts que dans sa tenue extérieure, car il a été, je crois, un des derniers en France à porter la poudre, et il avait gardé les manières aisées et aimables de l'ancienne cour. Le tour que prenaient les événements de Paris dépassait de beaucoup la mesure d'opposition compatible avec son tempérament. Peut-être aussi, avec un sens très droit et très simple, voyait-il plus clair que ses amis dans les conséquences du mouvement qui les entraînait. Bref, il ne fit pas mystère de son mécontentement, gronda très haut sa femme de l'attitude qu'elle avait prise, et déclara que, prêt à mettre M. de Polignac en accusation, il n'irait pas au delà, et ne se prêterait pas à un changement de dynastie. Ce fut un seau d'eau froide jeté sur nos têtes bouillantes. On se tut, et notre joie bruyante fit place à un silence embarrassé. Notre séjour, du reste, ne se prolongea pas beaucoup, car, dès les premiers jours de la semaine suivante, Paris étant devenu plus calme, mon père nous rappela. Nous quittâmes Étioles sans regret et nous arrivâmes à Paris au moment où le nouveau Roi prêtait à la Chambre des députés le serment constitutionnel et où mon père était appelé à faire partie de son premier ministère.

BROGLIE.

(*A suivre.*)

LA LIBERTÉ RELIGIEUSE

Parmi les libertés qu'un homme d'État célèbre a qualifiées de libertés nécessaires et dont les progrès marquent exactement les étapes de la civilisation, il n'en est pas de plus précieuse et de plus digne de respect que la liberté religieuse.

Ce grave problème offre deux aspects principaux, suivant qu'on l'envisage du point de vue moral ou du point de vue matériel : il se pose en même temps dans le domaine de la pensée et dans celui de l'action et doit, selon nous, se résoudre dans les deux cas, par le même principe, quoique avec des modalités assez différentes. Quand on reste dans la sphère de la pensée, il s'agit de la liberté de conscience, et l'on est alors en présence d'un droit absolu ; quand on arrive à l'action, c'est-à-dire à la liberté du culte, cette liberté est forcément relative, mais elle reste la règle et ne doit comporter d'exceptions que dans la mesure où les droits des autres citoyens, ou les intérêts supérieurs de la collectivité l'exigent.

Nous nous proposons d'examiner ici, dans un raccourci rapide, comment ces graves questions sont résolues en France, dans notre droit moderne, — de voir si la liberté religieuse, à notre époque, est suffisamment garantie, — de préciser quelles sont, à cet égard, les lacunes et les erreurs de certaines de nos lois. Si nous sommes amenés, au cours de cette étude, à envisager celles que l'on a qualifiées d'« intangibles », nous revendiquons, même vis-à-vis d'elles, notre droit d'examen et de critique.

Nous reconnaissons loyalement que des lois de cet ordre et de cette importance doivent avoir une certaine fixité et que les

changements brusques et répétés sont de médiocres facteurs de progrès ; mais, en somme, ce qu'il y a de plus intangible au monde, ce sont les droits de la conscience humaine. Tant que ces droits sont méconnus par les lois, le trouble règne dans les esprits et ceux-ci ne recouvrent un équilibre normal que quand la justice est rétablie.

Nous estimons d'ailleurs qu'un Gouvernement libéral pourrait améliorer sensiblement la situation actuelle par de simples changements d'aiguillage, sans bouleverser les grandes voies législatives, avec une utilisation plus souple et plus large de notre réseau de textes.

Enfin, nous avons la conviction que le régime actuel est un de ceux qui pourraient le mieux se concilier avec la liberté religieuse, puisqu'en l'absence de culte officiel et de religion privilégiée, le rôle de l'État se borne à assurer le respect de chacune des religions et le libre exercice de tous les cultes.

***

La liberté de conscience est de droit naturel ; elle naît et se développe dans notre for intérieur, où les lois positives ne peuvent l'atteindre directement ; mais elle a le droit d'être protégée même contre les attaques indirectes et les tentatives de pression au moyen desquelles on peut essayer de la violenter.

Le législateur de 1905 a donc cru devoir rappeler ce principe et le mettre en vedette au frontispice de la charte moderne des rapports des Églises et de l'État. Il y a là une déclaration solennelle qui est un engagement pour l'avenir et peut-être la condamnation de pratiques récentes, indignes d'un Gouvernement républicain.

L'inquisition laïque nous apparaît aujourd'hui comme un anachronisme aussi intolérable que pourrait l'être le rétablissement de l'inquisition religieuse. La France ne supporterait plus ce système de délations et de fiches, qu'une voix autorisée a flétri du nom de « régime abject. »

La liberté de conscience est maintenant solidement assise et définitivement fondée dans notre pays sur la triple base de la loi naturelle, du droit positif et de l'opinion unanime des honnêtes gens de tous les partis.

*
* *

Le problème de la liberté des cultes est plus délicat, plus complexe et commande une étude détaillée.

Pour qu'un culte soit vraiment libre, il faut :

Qu'il puisse s'établir dans un pays sans autorisation préalable, en se soumettant aux lois générales;

Qu'il possède une hiérarchie propre, indépendante du pouvoir civil, dépositaire de l'autorité et gardienne de la discipline religieuse;

Qu'il ait le droit de constituer des associations, soit pour assurer les ressources nécessaires à la gestion temporelle du culte, soit en vue des œuvres annexes qui rayonnent autour de toutes les religions, dans un dessein de charité, de propagande, ou d'enseignement;

Que l'exercice public du culte soit permis en tout temps, dans les édifices qui y sont consacrés;

Que les manifestations extérieures, notamment celles qui se rattachent à certaines traditions ou à certaines cérémonies, puissent se produire, sous réserve du droit de police du Gouvernement, responsable de l'ordre public.

Nous allons voir comment ces diverses conditions sont réalisées, en comparant la situation actuelle à celle qui existait avant la loi de séparation.

A la base de l'organisation du culte catholique, il y a une distinction des pouvoirs et une division du travail entre les autorités religieuses, chargées du spirituel, constituant la hiérarchie ecclésiastique, et les groupements laïcs préposés aux intérêts matériels du culte. Cette division existait également, quoique moins accentuée, dans les services publics des autres cultes anciennement reconnus en France.

Il est remarquable que, si la loi de 1905 a apporté quelques perturbations dans l'ordre matériel, l'autorité religieuse est sortie, non seulement intacte, mais renforcée, de cette grande crise.

*
* *

En vertu des lois concordataires, le Gouvernement était appelé à intervenir dans la nomination des ministres du culte et il possédait sur les actes des titulaires ecclésiastiques un

droit de regard et de tutelle dont il usait parfois sans ménagement.

On se rappelle les difficultés auxquelles l'exercice de ces pouvoirs avait donné lieu dans la période difficile où l'on avait maintenu les lois de l'an X, en perdant de plus en plus l'esprit concordataire. Les poursuites judiciaires à propos d'actes rentrant dans le ministère sacré, la suppression de traitements, les appels comme d'abus, toutes mesures dont le clergé contestait à la fois la convenance et la légalité, avaient créé des conflits permanents entre le pouvoir civil et l'autorité religieuse et le mal paraissait sans remède, puisqu'il venait surtout de ce que l'on avait fait d'un traité de paix un véritable instrument de guerre. La conséquence logique de ces hostilités devait être et a été la ruine du Concordat.

Quand la séparation intervint en 1905, on admit, comme une conséquence naturelle de la suppression du budget des cultes, que toutes les prérogatives conférées au pouvoir civil sur les membres du clergé devaient disparaître.

Ainsi les évêques, qui étaient nommés par le Gouvernement, sauf ratification du Saint-Siège qui seul pouvait leur conférer l'investiture canonique, furent désormais choisis par le Pape, sans que le pouvoir civil eût à faire des présentations ni même à exprimer un avis.

D'autre part, la loi de 1905, non seulement n'a porté aucune atteinte aux pouvoirs anciens de la hiérarchie ecclésiastique, mais les a expressément confirmés par son article 4. Dans l'interprétation que le Conseil d'État et la Cour de cassation ont été appelés à donner de cet article fondamental, il a été bien établi que l'État, au moment même où il se séparait de toute organisation cultuelle, reconnaissait la légalité et la permanence de ces organisations et leur assurait la protection des lois de la République.

C'est ainsi que de nombreux arrêts ont maintenu en possession des églises les prêtres en communion avec leur évêque, et ont évincé des lieux de culte les ministres interdits par l'autorité ecclésiastique. Ces règles n'ont pas été seulement observées en ce qui concerne le culte catholique; une décision récente du Conseil d'État en a fait l'application à un pasteur protestant qui avait encouru la censure de ses supérieurs.

La loi de 1905, telle qu'elle a été appliquée par une juris-

prudence ferme et libérale, n'a donc apporté aucun trouble dans la hiérarchie et la discipline ecclésiastiques : elle a rendu les ministres du culte indépendants du pouvoir civil sans leur enlever l'appui que celui-ci doit leur prêter pour assurer le respect de leurs droits.

* * *

Il s'en faut de beaucoup que, dans l'ordre matériel, la loi de séparation ait eu des résultats aussi satisfaisants pour tous les cultes.

En vertu des lois concordataires, il y avait, pour chaque religion reconnue, des établissements publics préposés à la gestion du temporel. Les israélites et les protestants avaient leurs consistoires, les catholiques leurs fabriques, leurs menses et leurs séminaires. Grâce à la générosité des fidèles, ces établissements avaient acquis, depuis le commencement du XIXe siècle, un important patrimoine qui s'augmentait tous les jours de dons et legs nouveaux. Cet état de choses devait disparaître avec la séparation, car il était impossible que les intérêts temporels des cultes fussent désormais confiés à des établissements publics, c'est-à-dire à des organes d'État. Le législateur de 1905 décida donc que ces établissements seraient supprimés, et il se préoccupa de régler la transmission de leurs pouvoirs et la dévolution de leurs biens.

Il fut admis en principe que les héritiers des fabriques, des menses et des consistoires seraient des associations organisées sur un type général arrêté par la loi et suivant les règles spéciales à chaque culte, auxquelles on fut amené ainsi à donner le nom d'associations cultuelles.

Les protestants et les israélites se soumirent immédiatement à cette prescription de la loi de 1905, et créèrent des « cultuelles » auxquelles les biens des consistoires furent régulièrement attribués.

Il n'en fut pas de même pour les catholiques. Le Saint-Siège, estimant que ce genre d'associations ne présentait pas des garanties suffisantes, en ce qui concerne la sauvegarde de l'autorité ecclésiastique, se refusa nettement à en approuver la formation. Ainsi, la dévolution des biens des anciens établissements à des associations catholiques devint impossible, et ces biens furent attribués, en vertu de l'article 19 de la loi, à des

départements, à des communes et à des établissements de bienfaisance. Plusieurs centaines de millions furent de la sorte confisqués, au grand détriment du culte; mais la résistance du Pape ne fut pas stérile, car il avait par là maintenu son droit d'intervenir dans l'organisation catholique, droit qui a été en définitive reconnu, puisqu'en 1923, à la suite de négociations officielles entre la Cour de Rome et le Gouvernement français, des associations du culte, dites « diocésaines », furent autorisées, avec des statuts approuvés par le Saint-Siège qui sauvegardent complètement les droits de la hiérarchie ecclésiastique.

Il est peut-être trop tôt pour nous prononcer sur les résultats probables de cette entente : ce qui est certain, c'est qu'elle constitue par elle-même un événement d'une grande importance, puisqu'elle a prouvé, malgré l'opposition de quelques canonistes trop zélés, que le droit canon et la législation française n'étaient nullement inconciliables.

Les statuts des diocésaines permettent aux catholiques de posséder légalement des églises, des presbytères, des séminaires, de se procurer les ressources nécessaires à leur entretien au moyen de cotisations, de collectes, et même de fondations de services religieux ; mais les diocésaines, pas plus que les cultuelles protestantes et israélites, ne peuvent accepter des dons et legs, et cela est d'autant plus choquant que, pour les catholiques, c'eût été le seul moyen de reconstituer leur patrimoine confisqué.

Nous reviendrons tout à l'heure sur ce point important.

***

Au point de vue de l'exercice public du culte dans les églises et les temples qui y sont consacrés, la loi de séparation donne les mêmes facilités et les mêmes garanties que les lois antérieures, avec cette amélioration notable que dorénavant les lieux de culte peuvent être créés sans autorisation du Gouvernement. Les protestants et les israélites sont restés, en vertu de la loi de 1905, et par l'intermédiaire des associations cultuelles, en possession de leurs temples. Pour les catholiques, la loi de 1907 a décidé qu'en l'absence d'associations, les églises seraient laissées à la jouissance des fidèles. Depuis la constitution des diocésaines, celles-ci ont qualité pour s'occuper de l'entretien des églises : ce sont toujours les fidèles qui en jouis-

sent, mais leur représentation légale est maintenant assurée.

On sait qu'en principe, les frais d'entretien des églises ne peuvent être imposés aux communes, même quand celles-ci sont propriétaires des édifices sacrés; mais il y a heureusement beaucoup de communes qui ne se refusent pas à remplir, en ce qui concerne les immeubles dont elles ont la propriété, les obligations que leur impose le droit commun.

Notons que pour les lieux de culte situés en Algérie et aux colonies, les règlements d'administration publique faits par délégation formelle de la loi de 1905 ont maintenu un certain budget des cultes, soit pour les traitements des ministres, soit pour l'entretien des églises ou des temples.

Enfin, il est une autre catégorie d'églises qui sont appelées, même dans la métropole, à recevoir des subsides de l'État, ce sont celles qui sont classées comme monuments historiques.

***

Indépendamment du culte célébré à l'intérieur du temple, il y a, notamment dans la religion catholique, des manifestations extérieures qui sont parfaitement licites, mais qui peuvent être réglementées. Il faut ici concilier la liberté du culte et le maintien de l'ordre public qui rentre dans les attributions des municipalités. La suppression des dispositions de la loi de l'an X, sur les processions notamment, n'a porté aucune atteinte aux pouvoirs de police que le maire exerce sous le contrôle de l'autorité supérieure.

A cet égard, le Conseil d'État a établi une jurisprudence protectrice de la liberté du culte contre les mesquines persécutions de certains maires. Nombreuses sont les décisions de la Haute-Assemblée qui ont annulé des arrêtés municipaux, quand il a été démontré que leurs interdictions n'avaient pas pour but d'assurer l'ordre et n'étaient que des prétextes à vexations.

***

Le tableau que nous venons de tracer du régime actuel des cultes ne serait pas complet si, en terminant, nous ne disions un mot des congrégations. Mais ici il faut rayer toute idée, — nous ne nous résignons pas à dire tout espoir, — de liberté.

L'institution de congrégations est comprise dans la tradition séculaire et dans l'organisation générale de l'Église catholique;

elle répond au génie centralisateur du christianisme. Leurs membres, vivant en commun, unis par une étroite cohésion, liés par des vœux, soumis à des règles sévères, sont particulièrement propres à l'entreprise de grandes œuvres de charité, de propagande et d'enseignement. Les congréganistes se privent des joies de la famille et des relations du monde pour se consacrer tout entiers à une tâche qui exige une grande force d'âme, un renoncement absolu de soi. Ce sont les pionniers de la civilisation chrétienne, les serviteurs des pauvres et des malades, les pères et les mères des orphelins. Ils constituent, dans leur ensemble, une véritable élite de belles âmes et de cœurs généreux qui honorent vraiment l'Église, la France et l'humanité. On est donc douloureusement surpris quand on pénètre dans les arcanes du régime de méfiance hostile auquel les soumettent nos lois actuelles.

Dans l'ancien régime, si les congrégations n'étaient pas libres, elles se sentaient protégées. Le pouvoir royal, jaloux d'une autorité qui lui était indispensable pour faire l'unité française, n'admettait aucun pouvoir rival en face de lui : il refusait l'indépendance aux ordres religieux tout comme aux groupements corporatifs, mais il les admettait les uns et les autres comme des facteurs utiles à ses grands desseins et il leur permettait de vivre et de prospérer sous son contrôle.

Pendant la tourmente révolutionnaire, les congrégations furent emportées, comme tous les autres groupements.

Les lois modernes, qui fixèrent leur régime au début du XIXe siècle, maintinrent, vis-à-vis des congrégations rétablies, tous les droits du Gouvernement et les soumirent à une tutelle très étroite. Pour chacun des actes de leur vie civile une autorisation est nécessaire. Il faut une loi pour créer une congrégation nouvelle; elles ne peuvent fonder des succursales, acquérir des immeubles, recevoir des legs, aliéner ou emprunter, sans que leurs délibérations sur ces différents points aient été approuvées par décret. Bref, elles sont enserrées dans le réseau d'une surveillance journalière qui les maintient dans la dépendance étroite du pouvoir civil.

Reconnaissons d'ailleurs que, pendant un siècle, cette réglementation si stricte fut en général tempérée par l'esprit d'équité et de bienveillance des pouvoirs publics.

Quand, en 1901, on se décida à établir en France la liberté

d'association, on put croire que cette grande réforme destinée à reconnaître aux associations laïques le droit de vivre en les arrachant au régime du code pénal, aurait une répercussion favorable même pour les associations se rattachant aux différents cultes. Un certain nombre de républicains, parmi les plus avancés, prônaient une réforme en ce sens et y voyaient la solution pratique qui servirait de rançon à la séparation des Églises et de l'État et à la suppression du budget des Cultes : la liberté complète d'association compenserait tous les sacrifices.

On sait que ces velléités avortèrent en pratique et comment la loi de 1901, libérale pour les laïcs, forgea pour les congréganistes un véritable instrument d'oppression.

Sans entrer dans le détail, on peut juger de l'esprit de cette loi par un seul article : c'est celui qui, contrairement à tous les principes du droit public, exige une loi pour créer une congrégation et permet au Gouvernement de la dissoudre par simple décret.

Les auteurs de la loi de 1901 ont essayé de défendre leur œuvre par un argument inattendu de leur part : ils font observer que, dans son ensemble, cette réglementation si sévère n'est qu'une réplique modernisée des anciennes ordonnances royales.

Il est facile de retourner l'argument : les textes anciens cadraient avec le régime général de l'époque : ce que nous reprochons au titre III de la loi de 1901, c'est précisément d'avoir conservé, au xxe siècle, au milieu d'un ensemble de conquêtes libérales, un système de tutelle vexatoire qui n'est plus de notre temps.

Tous les groupements qui veulent aujourd'hui s'établir en France, sociétés civiles, sociétés commerciales, sociétés de secours mutuels, syndicats professionnels, associations politiques et même révolutionnaires, ont conquis une large indépendance, qui contraste singulièrement avec la situation faite aux congrégations, traitées comme un danger public et pour lesquelles les changements introduits dans la législation se sont bornés à de nouvelles vexations et à des impôts de plus en plus lourds.

D'autre part, il y avait dans les ordonnances et les lois concernant les congrégations, à côté de sujétions rigoureuses, des dispositions favorables : les gouvernements qui se sont succédé pendant le xixe siècle ont appliqué les unes et les

autres, tandis que, depuis 1901, la loi n'est mise en vigueur qu'en tant qu'elle est hostile aux congrégations, les autres prescriptions restant lettre morte.

C'est ainsi que les demandes formées pour régulariser la situation de milliers d'établissements particuliers ont d'abord été ajournées systématiquement pendant plus de dix ans et n'ont été admises ensuite, malgré les tendances libérales du Conseil d'État, que dans une infime proportion. C'est ainsi qu'aucune requête, — nous disons aucune, — tendant à la création d'une congrégation nouvelle n'a, depuis vingt-trois ans, obtenu l'acte législatif nécessaire pour consacrer son existence.

Ne pas appliquer la loi à ce degré, n'est-ce pas la violer?

Enfin, il est intervenu une loi nouvelle qui a mis le sceau à l'œuvre anit-libérale de 1901, c'est la loi du 7 juillet 1904. Celle-ci pose en principe que le droit d'enseigner doit être retiré à tous les congréganistes, que, dès lors, les congrégations enseignantes établies en France seront dissoutes, leurs établissements fermés, leurs biens confisqués.

On peut dire que toute une catégorie de citoyens auxquels on enlève un droit naturel se trouve ainsi mise hors la loi. Vis-à-vis des modestes éducateurs qui ont été seuls pendant longtemps à assurer aux enfants du peuple le bienfait de l'enseignement primaire, c'est un acte d'ingratitude nationale. Au point de vue légal, c'est une voie de fait commise contre des Français dont l'État avait autorisé les établissements et largement utilisé les services. C'est un véritable excès de pouvoir législatif : s'il y avait en France comme en Amérique une cour suprême pour protéger les citoyens contre les lois qui méconnaissent leurs droits, une semblable loi aurait été brisée, avant même d'être mise à exécution, et qui sait? peut-être avec l'approbation secrète de bon nombre de ceux qui l'avaient votée.



Ce rapide coup d'œil sur la législation des Cultes montre que, malgré des déclarations solennelles et des tendances libérales dans leur ensemble, il reste de fâcheux disparates et nos lecteurs ne s'étonneront pas si nous proposons quelques réformes que la justice commande et que l'opinion attend.

La première et nous disons la plus facile à réaliser concerne la capacité civile des associations.

D'après la combinaison des lois de 1901 et de 1905, les associations préposées à la gestion du temporel du culte ont une capacité limitée et ne peuvent accepter des dons et legs.

Est-ce juste, est-ce logique?

Si la loi refusait aux sociétes civiles ou aux sociétés commerciales le droit de recevoir des libéralités, cette interdiction pourrait se justifier par le fait qu'il s'agit là de personnes morales constituées en vue d'assurer des bénéfices à leurs membres, qui peuvent ainsi se procurer des ressources sans avoir besoin de donateurs. Mais quand il s'agit d'associations qui, par définition, poursuivent un but désintéressé et auxquelles toute idée de lucre est interdite, il est vraiment injuste, j'allais dire absurde de leur interdire en même temps de demander à des personnes généreuses les ressources qui leur sont nécessaires pour remplir leur mission.

Sur le fond de la question, il ne peut y avoir de désaccord et le doute ne subsiste que sur le choix du procédé pour octroyer à l'avenir aux associations du culte la pleine capacité qui seule est conforme à leur constitution et à leurs besoins.

Le premier système consisterait à combler la lacune qui existe dans l'article 6 de la loi de 1901 en recourant à l'article 11.

D'après la loi organique, seules peuvent accepter des dons et legs les associations reconnues d'utilité publique; rien dans la loi n'interdit d'accorder cette haute faveur aux « cultuelles » : il n'y aurait donc qu'à solliciter du Gouvernement une série de décrets en ce sens. Malheureusement, qui dit solliciter ne dit pas obtenir, et ce serait là une solution bien précaire, puisque le Gouvernement aurait toujours le droit, sans avoir même à donner de motifs, de refuser cette reconnaissance.

On ne manquerait pas d'ailleurs de faire observer que l'intervention gouvernementale, créant un lien de patronage entre le Gouvernement et les associations qu'il reconnaît, ne cadre pas très bien avec les vues générales du législateur sur les rapports de l'Église et de l'État.

En fait, si l'on entrait dans cette voie, on aboutirait à un régime de faveur qui n'aurait ni unité, ni fixité; la reconnaissance serait accordée ou refusée suivant les époques; elle serait octroyée, au gré des courants politiques, aux associations de tel ou tel culte, tandis que les autres cultes ne pourraient

l'obtenir. La crainte des marchandages et des solutions arbitrairement différentes, doit, à notre sens, faire écarter résolument cette première solution.

Un autre système consisterait à modifier sur ce point la loi de 1905 et à reconnaître, par la loi elle-même, à toutes les associations cultuelles le droit d'accepter des dons et legs, par extension de la capacité qui leur est déjà reconnue en ce qui concerne les fondations.

Cette mesure générale étendue à tous les cultes serait préférable à la précédente, mais elle aurait l'inconvénient de ne pas s'appliquer aux associations charitables, littéraires, scientifiques, sportives, etc., et de créer pour les cultuelles une situation spéciale, dont les bénéficiaires seraient accusés d'avoir ainsi ressuscité les privilèges dont la loi de séparation avait précisément pour but de les dépouiller.

D'ailleurs, cette réforme exigerait une modification de la loi de 1905 à laquelle le Gouvernement et le Parlement paraissent décidés à n'apporter actuellement aucun amendement.

Il est une troisième solution qui échappe aux critiques ci-dessus et qui paraîtrait de nature à donner satisfaction à la fois aux intérêts privés et à l'intérêt général : ce serait de modifier l'article 6 de la loi de 1901 qui énumère limitativement les ressources des associations déclarées en y ajoutant les dons et legs, sous réserve de l'approbation du Gouvernement.

Cette réforme est activement sollicitée depuis de longues années par les associations de bienfaisance et les groupements sportifs : une mesure de ce genre serait donc très bien accueillie par l'opinion et laisserait d'ailleurs intacts les droits de contrôle conférés au Gouvernement par l'article 910 du Code civil et la loi du 4 février 1901.

* * *

Le problème de la restitution des biens confisqués aux établissements du culte, est beaucoup plus délicat que le précédent; car si le droit et l'équité sont d'accord pour conseiller cet acte d'honnêteté politique, la situation de fait comporte de sérieuses difficultés.

Il ne s'agit pas, bien entendu, des israélites et des protestants, qui ont constitué des associations cultuelles auxquelles ont été dévolus les biens des consistoires supprimés : la question

n'intéresse que les catholiques, qui n'ont pu former en temps utile des associations de ce genre et qui ont vu les biens des fabriques, des menses, des séminaires et des chapitres attribués, en vertu de la loi de 1905, aux départements, aux communes, et surtout aux bureaux de bienfaisance.

Si, en l'absence d'associations cultuelles aptes à recevoir les biens des établissements catholiques, le Gouvernement s'était borné à mettre ces biens sous séquestre en attendant qu'un accord avec Rome eût pu intervenir, il serait à l'heure actuelle aussi juste qu'opportun de faire la dévolution de ce patrimoine aux associations diocésaines. Malheureusement, des centaines de millions ont été réparties par petites portions entre des milliers d'établissements de bienfaisance. On voit combien il serait difficile, — matériellement et moralement, — de revenir sur de telles attributions : il se trouverait des gens pour soutenir que l'Église dépouille aujourd'hui les pauvres à son profit.

Il faut donc se résigner à accepter ce triste passé, sauf en ce qui concerne quelques immeubles qui n'ont pas encore reçu d'affectation régulière à un service public et qu'il sera ainsi facile et équitable de rendre à leur destination primitive.

Mais, même avec ces rares exceptions, l'ensemble des confiscations sera maintenu et l'on peut trouver là un argument décisif en faveur de la réforme de la loi de 1901 préconisée plus haut. Si le Gouvernement ne veut pas ou ne peut pas rendre aux catholiques ce qu'il leur a pris, ce serait bien le moins qu'il ne les empêchât pas de reconstituer par des dons volontaires, leur patrimoine confisqué.

* * *

Il paraît également difficile, sinon impossible, de restituer leurs biens aux congrégations dissoutes; nous nous bornerons donc, en ce qui les concerne, à demander deux choses pour l'avenir.

D'abord que la loi de 1901 (titre III) soit désormais complètement appliquée et que par suite les autorisations nécessaires, soit pour fonder de nouveaux établissements de congrégations autorisées, soit même pour créer légalement de nouvelles congrégations, soient libéralement accordées. La jurisprudence établie par le Conseil d'État pour la création d'établissements particuliers pourrait être appliquée à des centaines, — pour

ne pas dire à des milliers de succursales, — où les congréganistes prodiguent leur dévouement, notamment en matière de bienfaisance et d'œuvres sociales et où ils sont de précieux auxiliaires pour l'Assistance publique aux prises chaque jour avec de nouveaux devoirs et de nouvelles charges. Quant aux autorisations de congrégations qui exigent l'intervention du législateur, les Chambres sont actuellement saisies de propositions du précédent Gouvernement : celui qui est actuellement au pouvoir s'honorerait en les appuyant dans l'intérêt général du pays.

Le second point à régler tient en deux mots : il faut que les pouvoirs publics aient le courage d'abroger la déplorable loi de 1904, qui est une tache dans le recueil des lois françaises.

Les écoles congréganistes sont, dans notre pays, une forme traditionnelle de la liberté d'enseignement : elles répondent au vœu de beaucoup de familles et permettent aux parents, qui peuvent ainsi faire donner à leurs enfants dans une école libre une éducation religieuse, d'accepter sans protestation la neutralité de l'école publique.

Nous favorisons ces établissements à l'étranger comme un excellent instrument de propagande pour la langue et l'influence française.

On sait que nous avons eu sur ce point un récent conflit avec une Puissance orientale. Il ne faut pas que les Turcs puissent répondre à nos sommations : « des écoles catholiques chez nous? attendons au moins que les Français les aient rétablies chez eux! »

* * *

De l'exposé qui précède doit-on conclure que de nos jours la liberté religieuse n'est pas assurée?

Ce serait singulièrement exagérer la portée de nos critiques. En réalité, nos lois et nos mœurs comportent une série de libertés fragmentaires qui, en se soudant les unes aux autres et en se prêtant un mutuel appui, permettent à tout homme de foi et de volonté de pratiquer l'essentiel de sa religion.

Mais il est difficile de laisser subsister plus longtemps certaines dispositions légales trop choquantes. Nous serions heureux si ces lignes pouvaient contribuer à préparer les

réformes les plus désirables, en éveillant quelques remords chez les adversaires de la religion et quelques espoirs chez ses amis. Nous voudrions surtout convaincre chacun de ceux-ci de la nécessité de ne pas se contenter d'efforts individuels et de procéder par une énergique action collective.

Jamais, à aucune époque et dans aucun pays, les droits des citoyens ne sont en sûreté, si les intéressés eux-mêmes ne consacrent toutes leurs forces à les défendre, et s'ils ne savent se grouper et s'unir dans ce dessein.

Allons-nous donc aboutir à proposer de créer en France un parti catholique ?

A la question ainsi posée nous répondrons nettement par la négative. Une religion ne doit pas s'abaisser à devenir un parti et les succès temporaires obtenus à l'étranger par certains « partis catholiques » ne nous aveuglent pas sur le danger permanent qu'il y a à compromettre la religion dans les luttes de la politique.

Mais, en présence des manœuvres qui se préparent et des menaces qui se précisent, tous ceux qui croient à l'utilité d'une religion, aussi bien pour les peuples que pour les individus, n'ont-ils pas le droit de se concerter en vue d'une défense commune qui abriterait tous les cultes sous son drapeau et résumerait son programme en y inscrivant ces deux mots : « Liberté religieuse » ?

Un tel parti, avec un but précis et limité, et de très larges bases, pourrait avoir dans sa sphère d'action une influence considérable, puisqu'il grouperait des catholiques, des protestants, des israélites, des musulmans et aussi, nous l'espérons, des libres penseurs de bonne foi qui ne sauraient refuser aux autres le droit de penser librement qu'ils revendiquent pour eux-mêmes.

HÉBRARD DE VILLENEUVE.

APOLOGIE

POUR MADAME HANSKA

Le jugement que la postérité a porté sur Mme Hanska, sur cette « Étrangère, » épousant après dix-sept ans d'attente, de constance, Balzac mourant et ruiné, a été étrangement sévère. On l'a accusée d'avoir été le mauvais génie de Balzac, d'avoir gâché sa vie, torturé son cœur, mis obstacle à ses travaux, empoisonné ses derniers moments; son amour même a été mis en doute.

Je voudrais fournir ici au lecteur de bonne foi, par un simple récit de la vie amoureuse de Balzac et de Mme Hanska, fait d'après les documents les plus sûrs, mais en partie inconnus, le moyen de réparer cette injustice et de restituer à cette femme calomniée sa véritable figure.

En 1832, une femme de vingt-sept ans, recluse en une somptueuse demeure, le château de Wierzchownia, au milieu des déserts de blé de l'Ukraine, charme son ennui par d'incessantes lectures. Polonaise de noble race, mais pauvre, Éveline, née comtesse Rzewuska, fut mariée par ses parents, il y a dix ans déjà, au riche propriétaire Venceslas de Hanski, maréchal de la noblesse, de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle. Cinq enfants naquirent de cette union mal assortie, quatre sont morts, le cinquième, une fille, Anna, n'est en 1832 qu'un bébé d'un an. Entre son vieux mari et la petite Anna, la jeune châtelaine lit et rêve. Elle est fort instruite, très au courant des

nouveautés littéraires de France ; en février 1832, enthousiasmée par la lecture des *Scènes de la vie privée*, elle écrit à Balzac. Non, elle n'écrit pas, elle dicte, une belle lettre calligraphiée, signée : *l'Étrangère*. Pas de réponse. Balzac en reçoit tant de ces lettres de femmes, et il a été tant mystifié! Et puis son cœur est occupé par la séduisante marquise de Castries dont il a entrepris la conquête. N'importe, l'Étrangère ne se dépite pas. Le 7 novembre 1832, une longue lettre enflammée part de l'Ukraine : « En lisant vos ouvrages, mon cœur a tressailli ; vous élevez la femme à sa juste dignité ; l'amour est chez elle une vertu céleste, une émanation divine ; j'admire en vous cette admirable sensibilité d'âme qui vous l'a fait deviner. Vous devez aimer et l'être ; l'union des anges doit être votre partage... » Pauvre Balzac, il l'a connue, l'union des anges avec cette adorable créature qui l'a formé, qui l'a bercé sur son sein comme un enfant tendrement aimé, cette *Dilecta* dont le nom si doux nous attendrit encore. Mais Mme de Berny a passé la cinquantaine, la vieillesse et la mort commencent à jeter leurs voiles de deuil sur ces belles amours et Balzac a soif de connaître enfin, avec un être jeune, cet amour complet dont la vieille maîtresse n'a fait qu'exaspérer en lui le désir sans le satisfaire. Sans doute il y a, à cette époque, de nombreuses femmes dans la vie du romancier, il y a de multiples amours, mais l'amour parfait, Balzac ne l'a pas encore rencontré, l'amour avec toutes les grâces dont il le pare : beauté, jeunesse, intelligence, noblesse, fidélité, union ardente de deux créatures pour la vie, pour l'éternité. *Et nunc et semper!* écrivait-il en tête de *Louis Lambert* d'une main passionnée. En 1832, il croit découvrir en Mme de Castries ce sublime amour qu'il cherchait désespérément. Il se jette à cœur perdu dans l'aventure et le premier appel de l'Étrangère le laisse insensible. Mais, dès la fin de l'année, déçu, meurtri, brisé, il prête l'oreille à la petite voix lointaine, il y répond. Il répond d'abord par un entrefilet dans le numéro du 9 décembre de *la Quotidienne*, un des rares journaux autorisés en Russie :

M. de B... a reçu l'envoi qui lui a été fait ; il n'a pu qu'aujourd'hui en donner avis par la voie de ce journal, et regrette de ne pas savoir où adresser sa réponse.

A l'É. — H. de B.

Il le sut bientôt et, en janvier 1833, il expédia à l'inconnue une longue, longue lettre complémentaire, la première de ces *Lettres à l'Étrangère*, dont les feuillets devaient s'accumuler pendant près de dix-sept années.

Tout de suite il révélera sans hésiter l'état de son cœur, cette soif d'un grand amour que Mme de Berny n'a pu complètement étancher et que la marquise de Castries s'est, par une cruelle dérobade, refusée à satisfaire. Il a confiance en cet amour naissant. « J'ai été vivement touché, écrit-il à l'Étrangère, par un accent que les rieurs ne savent point contrefaire. » Il étale aux yeux de la jeune femme toutes ses tristesses et tous ses espoirs.

Les lettres succèdent aux lettres, très fréquentes de part et d'autre, et, malgré son labeur effréné, Balzac raconte par le menu sa vie à l'Étrangère. Nous n'avons pas les lettres de Mme Hanska, mais il n'est pas difficile d'en imaginer le ton d'après les réponses de Balzac. L'Étrangère lui raconte, elle aussi, sa vie, minutieusement, et le questionne sans relâche sur ses travaux, sur ses amitiés. Elle craint pour lui les tentations féminines. Elle aime, elle est jalouse. Est-il juste de l'en blâmer? Ne savons-nous pas, par Balzac lui-même, que ces craintes n'étaient pas chimériques et, dans la liste de ses passe-temps amoureux du moment, liste dressée pour sa sœur Laure, ne rencontrons-nous pas, — à côté de Mme de Berny qui décline et de Mme de Castries dont il est encore épris, malgré tout, — d'abord, une simple et délicieuse bourgeoise, puis une naïve créature, dont il vient d'avoir un enfant, et enfin une dernière, « voluptueuse comme mille chattes et qui veut sa ration d'amour journalière ». Les soupçons de l'Étrangère n'étaient vraiment que trop fondés.

La correspondance se poursuit, montant de ton, semaine à semaine. Au bout de quelques mois, c'est un duo délirant où se mêlent amour et philosophie, tendresse et littérature. Ils sont au même diapason : « Mon Dieu! s'écrie Balzac, ce que vous voulez, je le veux. Nous avons les mêmes souhaits, les mêmes inquiétudes, les mêmes appréhensions, la même fierté. Moi aussi, je ne conçois pas l'amour autrement qu'éternel, en appliquant ce mot à la durée de notre vie. »

Mais l'exaltation amoureuse de Mme Hanska ne va-t-elle pas tomber subitement? Lorsque Balzac débarquera, le 25 septembre,

à Neuchâtel pour leur première entrevue, que pensera-t-elle de ce gros homme jovial? Miracle de l'amour! à peine a-t-elle reconnu Balzac qu'elle lui saute au cou devant tout le monde. Puis, lorsqu'ils furent seuls, ils échangèrent, sous un grand chêne, le premier et furtif baiser de l'amour. Lui, jure d'attendre, elle, de lui réserver sa main et son cœur. Les cinq jours que Balzac passa à Neuchâtel furent cinq jours de Paradis, pendant lesquels il ne put se lasser de contempler les magnifiques cheveux noirs et la peau délicieusement fine de sa jeune maîtresse, de caresser ses jolies petites mains, de s'enivrer des splendeurs voluptueuses de deux beaux yeux aux regards traînants. « N'est-ce pas gentil, écrivait Balzac à sa sœur, d'avoir arraché un mari, — qui m'a l'air d'une tour, — de l'Ukraine et de faire six cent lieues pour aller au-devant d'un amant qui n'en fait que cent cinquante, le monstre! » On se donne rendez-vous à Genève, où les Hanski doivent faire halte.

Balzac rentré à Paris, la correspondance reprend de plus belle, et l'on devine à quel passionné désir de l'Étrangère répondent les phrases que voici : « Mauvaise! tu n'as pas vu dans mes regards tout ce que je souhaitais? Oh! sois tranquille, tous les désirs qu'une femme qui aime est jalouse d'inspirer, je les ai ressentis; et si je ne t'ai pas dit avec quelle ardeur je souhaitais que tu vinsses un matin, c'est que je m'étais bêtement logé. »

Il lit et relit les lettres de l'Étrangère. « Que j'aime tes lettres, s'écrie-t-il, que tes lettres me font de bien! Ta lettre m'a rafraîchi l'âme. Mon Dieu, que de grâce et de gentillesse dans tes lettres! » Il la remercie de la belle vie secrète que ces adorables lettres lui permettent de mener au milieu de son enfer de travail. Elle aime autant qu'elle est aimée. On la sent prête à toutes les folies. Il faut que ce soit Balzac lui-même qui la raisonne : « Ainsi, mon ange, ne fais pas de folies. Non, ne quitte pas ton piquet, pauvre petite chèvre attachée! Ton amant viendra quand tu crieras. Mais tu m'as fait frémir. »

Enfin, consumés de désir, ils se retrouvent à Genève, à Genève que Balzac, repoussé par la marquise de Castries, avait quitté l'année précédente, désolé, maudissant tout, abhorrant la femme. « Avec quelle joie j'y rentrerai, s'écrie Balzac, mon céleste amour, mon Éva! »

Il y rentre vers la Noël de 1833, et n'en part que le

8 février 1834. Évanoui désormais, l'atroce souvenir des tortures amoureuses subies à ces mêmes places, à Genève, à Diodati, aux côtés de la terrible marquise de Castries. « J'ai pleuré, écrit Balzac à sa bien aimée, lorsqu'après m'avoir permis tout autant de caresses que tu m'en as accordées, cette femme a pu d'un seul mot couper la trame qu'elle avait paru prendre plaisir à tisser. Juge si je t'adore, toi qui ne conçois rien à ces odieux manèges, et qui te livres avec candeur et bonheur à l'amour. »

L'union des deux amants était complète. Au bout d'un mois il fallut se séparer, mais on convint d'un prochain rendez-vous, en Autriche, à Vienne, où les Hanski devaient se rendre, en passant par l'Italie, et faire un séjour. Balzac les y rejoindrait à la première accalmie de son forcené labeur.

Balzac, de retour à Paris, savoure ses souvenirs : « Les mille désirs, écrit-il, les espérances de bonheur qui m'allumaient le cœur à chaque tour de roue, quand je venais à Neuchâtel, les certaines délices que je venais chercher à Genève et qui te faisaient sublime, ravissante, épouse enfin, à jamais mienne, eh! bien, j'ai senti toutes ces émotions si diverses à nouveau, mais augmentées des chères joies, de l'adorable sécurité d'un ange dans son ciel. »

Sur les routes de France, d'Italie et d'Autriche, vont et viennent d'un amant à l'autre les longues, les passionnées lettres d'amour. L'éloignement et le temps exaspèrent en Mme Hanska une jalousie que les racontars mondains entretiennent et que ne peuvent calmer les protestations de Balzac. « Va aux pieds de ta marquise, » crie Éva, désespérée, et que rien ne peut apaiser. Tout lui porte ombrage, tout, même l'affection maternelle de Mme de Berny, quinquagénaire. D'un autre pays, d'une autre race, d'une autre caste que son amant, isolée de lui, sans autres armes que son écritoire et les souvenirs de quelques semaines d'amour, la pauvre Étrangère n'est-elle pas excusable de s'irriter et de se plaindre? Balzac le comprend et court à Vienne où, pour la calmer, il passe auprès d'elle plusieurs semaines de l'été 1835, abandonnant soudain travaux et créanciers. Scènes violentes, amour, réconciliation, puis mornes adieux, séparation cruelle, car ils ne savent plus quand ils se reverront. « Il faut que Dieu le veuille, s'écrie Balzac au moment du départ. Je t'aime tant et tout nous unit si bien que cela sera ; mais quand? »

*
* *

Six années se passèrent, six années de souffrances pour les deux amants isolés aux deux bouts de l'Europe : Ève torturée par les angoisses de la jalousie, Honoré détruisant lentement sa robuste santé par des excès de travail sans nom et par une lutte épuisante contre des difficultés financières sans cesse grandissantes.

Vers la fin de la sixième année, une lettre cachetée de noir apprit à Balzac que M. de Hanski était mort le 10 novembre 1841 : « Quant à moi, chère adorée, répondit-il, quoique cet événement me fasse atteindre à ce que je désire ardemment depuis dix ans bientôt, je puis, devant vous et devant Dieu, me rendre cette justice que je n'ai jamais eu dans mon cœur autre chose qu'une soumission complète et que je n'ai point souillé, dans mes plus cruels moments, mon âme de vœux mauvais. » Il semble que les deux amants soient enfin au terme de leurs épreuves.

Il n'en est rien, il faut encore attendre. « Ayez foi en moi, soyez-moi fidèle », écrit l'Étrangère. Leur constance à tous deux va subir de nouveaux assauts. Mme Hanska pour longtemps encore sera retenue en Russie par les innombrables formalités et procédures du règlement de la succession de son mari; d'ailleurs, sa famille voit d'un très mauvais œil le penchant qui la pousse vers un homme de lettres sur lequel il court, dans la société, les bruits les plus fâcheux ; on raconte même qu'il est marié. A vrai dire, sa fidélité amoureuse n'a pas été exemplaire, et, de 1835 à 1841, nous savons qu'en dehors des caprices d'un jour, deux femmes au moins ont retenu un instant son cœur : la comtesse Guidoboni-Visconti et Mme de Valette, sans compter cette ridicule Mme Marbouty qui s'est travestie en jeune homme pour l'accompagner en Italie. Enchaîné à Paris par ses travaux et ses créanciers, Balzac ne peut aller, sur-le-champ, plaider lui-même sa cause auprès de Mme Hanska, trop justement inquiète. Il écrira donc *Albert Savarus*, pour mettre en garde l'Étrangère contre un malheur semblable à celui qui frappa la trop crédule duchesse d'Argaïolo, comme il avait écrit, six ans plus tôt, *le Lys dans la Vallée* pour prévenir dans le cœur de Mme Hanska la funeste décision de Nathalie de Manerville, jalouse d'une morte.

Mais ses craintes étaient vaines et le séjour qu'il fit en Russie, de juillet à septembre 1843, lui permit de mesurer la constance du sentiment qui liait à son cœur le cœur d'Éveline. Nous en avons pour témoin l'album de Mme Hanska sur lequel, à la suite d'une page écrite par Balzac le 2 septembre 1843, nous trouvons ces lignes, jusqu'ici inédites, tracées de la main de Mme Hanska, à la date du 24 décembre de la même année :

« Des jours et des mois ont passé là-dessus, je n'ai rien écrit. — Que dis-je, écrit !... Je n'ai même pas osé ouvrir ce livre, qui me paraissait désormais consacré. Mais le jour de ma naissance, le 24 décembre, j'ai voulu avoir ma fête à moi ; je me suis enfermée, je me suis mise à genoux, et c'est ainsi que j'ai lu ce qu'une main glorieuse, — mais qu'est-ce que la gloire pour le cœur ? — ce qu'une main bien aimée avait tracé. — Il écrivait ceci le 2 septembre !... Hélas ! que ce jour est déjà loin ! et cependant il est toujours là, il est toujours présent, comme l'étoile qu'on voit sans pouvoir l'atteindre, que j'ai prise pour la devise de ma destinée.

J'ai donc été heureuse !... — Je sais enfin ce qu'est le bonheur, — un bonheur pur et sans reproche. — Oserais-je jamais dire, même ici, combien le mien a été vaste et complet, mais peut-on décrire à froid, la plume à la main, ce qu'on a senti si vivement? et le pourrait-on même, encore faudrait-il s'en abstenir. Le souvenir du bonheur se replie sur lui-même comme la sensitive, ne se laisse effeuiller que par violence. Je veux donc laisser ce doux souvenir s'épanouir à l'aise, dans la fraîche profondeur du cœur qu'il anime sans l'agiter.

... Mais cependant, comment ne pas parler de *lui*, dans un livre que j'ai choisi pour y verser mon âme tout entière?... Comment ne pas dire tout ce qu'il y a dans cet être de grandeur et de bonté, d'élévation et de douceur, d'intelligence flamboyante et de jeunesse de cœur, fraîche, gracieuse, printanière, ce cœur sans égal n'a pas ralenti ses battements depuis sa première émotion ; il sent aujourd'hui comme il sentait à seize ans, à cet âge que Chateaubriand dit être si poétique dans la fraîcheur de ses passions. Ah ! je suis trop vieille et d'âme et de corps pour être aimée ainsi ; j'en ressens comme de la honte, comme du remords... Que de fois, tandis qu'il parlait, et que sa sublime intelligence servait d'interprète à la vivacité de ses sentiments, je pensais tristement, en l'écoutant avec délices, que j'étais une créature trop heureuse, que j'étais trop indigne d'un tel bonheur... Non, je n'en suis pas indigne, puisque j'en sais évaluer le prix, et qu'il est pour moi au-dessus de toute

valeur... Puis, ne faut-il pas que le bonheur soit gratuit, comme la grâce divine, ne dérive-t-il pas de la même source? Dieu seul est dans le secret de certaines destinées, lui seul sait pourquoi une pauvre herbe sans nom croît et prospère au pied du laurier, tandis que la tulipe triomphante étale ses couleurs loin de lui, et périrait, si l'on voulait la faire croître sur le même terrain.

Les trois mois que les deux amants ont passés ensemble à Pétersbourg ont retrempé leur courage. Ils attendront. Ils attendront que la succession du défunt mari soit liquidée, ils attendront que la situation financière de Balzac soit meilleure, qu'il ait trouvé et meublé à Paris un gîte digne d'abriter le ménage d'un grand écrivain et d'une grande dame. Il faudra aussi établir la petite Anna devenue jeune fille. Il faudra encore, pour sortir de Russie sans danger, obtenir, ce qui n'est pas facile, l'autorisation de l'autocrate, du Tsar.

Mais déjà les amants se considèrent comme deux époux auxquels il ne manque plus que le sacrement et la vie commune. Cette vie commune ils la connaîtront, en 1845 et en 1846, lorsque Mme Hanska viendra séjourner à Dresde. Ils feront quasi conjugalement, de petits voyages furtifs en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en Italie, en France. Ils marieront, le 13 septembre 1846, la petite Anna au comte Georges Mniszech, et lorsque le jeune ménage, qui adore Balzac, s'en ira prendre possession du château de Wierzchownia, en Ukraine, dont Mme Hanska leur a fait le généreux abandon, Ève viendra incognito, au début de 1847, rejoindre Honoré à Paris. « Oh! s'écriera Balzac, l'amour, l'amour violent et durable nous tient collés l'un à l'autre. » Après un séjour de plusieurs mois, elle retourne auprès de ses enfants, à Wierzchownia, pour les y installer, les conseiller, en attendant que l'hôtel acheté par Honoré, rue Fortunée, soit prêt à recevoir M. et Mme de Balzac. Balzac, qui décidément ne peut plus supporter le célibat, quitte Paris en septembre 1847, et s'en va passer en famille auprès de Mme Hanska et des jeunes Mniszech la fin de l'année 1847 et le début de 1848.

Reviendra-t-il à Paris, marié? L'heure de ce mariage si impatiemment attendue n'a pas encore sonné. Ses dettes, ses funestes dettes qu'il n'a pu liquider complètement, s'opposent encore à son entrée en ménage et l'ameublement de l'hôtel de la rue Fortunée est loin d'être terminé. Balzac prépare du moins,

en décembre 1847, une belle lettre officielle au chancelier de l'Empire russe, pour demander au Tsar l'autorisation nécessaire au mariage d'une Russe et d'un étranger. Mais ses affaires le rappellent à Paris en février 1848 ; il quitte, la mort dans l'âme, le paradis de Wierzchownia : « Je vous suis à toute heure à Wierzchownia, écrit-il tristement à Mme Hanska en cours de route, vous, Anna et Georges, et j'assiste à tout par la pensée. Je me dis : Ils font telle chose. Anna lit Capefigue, auprès de sa maman qui fait de la tapisserie. On dîne, on joue aux échecs en se rappelant les faveurs *bilboquetiennes* et les imprécations de Mme Hancha (*sic*) ; on se dit : Bilboquet est là ; Bilboquet, etc... » Le pauvre Bilboquet si gai au milieu de ses amis est tout triste dans sa chambre d'hôtel à Lemberg. Il pense aux bonnes soirées familiales où la tribu des *Saltimbanques* Atala-Hanska, Zéphyrine-Anna et Gringalet-Georges, s'égayait aux bonnes grosses plaisanteries de Bilboquet-Balzac. Désormais pour lui, Paris, c'est la solitude morale, les soucis de tout genre, financiers, littéraires, les galères, l'exil. Bien plus : à peine est-il arrivé qu'éclate la Révolution. Il n'a qu'une hâte, rejoindre Wierzchownia : « Ah ! gémit-il, quand vous y reverrai-je tous trois, chers saltimbanques aimés ?... Ah ! non, s'écrit-il encore, quand je pense que vous lirez ceci dans cette chambre où nous nous querellions aux échecs et que je suis ici, il me prend des vertiges... » Enfin, le 19 août 1848, après sept mois de Paris, il n'y tient plus, il lui faut retrouver son bercail ukrainien et ses brebis chéries : « Ainsi, mon cher trésor, écrit-il à Mme Hanska, nous allons être enfin réunis et pour longtemps, pour ce *toujours* de la terre. Cela ne m'effraie pas, car le doux et tendre parfum de ton papier m'a causé plus de joie ce matin que dans aucun temps, je me sens riant comme un enfant de quinze ans... Je sais que dans vingt jours au plus tard, je saute sur le péristyle de Wierzchownia et que je prends un air grave, l'air d'un homme sûr de son fait. Quel bonheur ! Pensons-y tous les deux d'avance pour ne pas faire de bêtises, et en écrivant cela, moi, j'en fais ! Chère, je reverrai la chambre en stuc ! oh que Tomasch (le domestique) ne m'ennuie pas ! Je n'ai pas besoin d'être gardé la nuit. »

Il ne quitta Paris qu'à la fin du mois de septembre et débarqua au début d'octobre au milieu de ses bien-aimés *Saltimbanques*.

Ce dernier séjour de Balzac à Wierzchownia dura plus de dix-huit mois. Il y faillit mourir de cette maladie de cœur qui devait l'emporter l'année suivante et qui couvait en lui depuis de longues années, entretenue par sa mauvaise hygiène et ses travaux surhumains. « Quant à l'affection, à la tendresse de tous, au désir de sarcler les mauvaises herbes qui encombrent ma route dans la vie, écrivait-il à sa sœur, mère et enfants sont sublimes ; mais l'affaire principale (le mariage) est encore soumise à des embarras, à des retards qui me font douter que Dieu veuille que ton frère soit heureux, au moins dans ce sens-là, car il est impossible d'avoir une famille pareille comme union, amour mutuel, délicatesse et bonté. Nous vivons comme si nous n'avions qu'un cœur pour quatre. »

Enfin, le 14 mars 1850 se leva le grand jour tant attendu. A sept heures du matin, le comte-abbé Czarouski, représentant l'évêque de Jitomir, bénit, dans l'église Sainte-Barbe de Berditchef, l'union de Mme Hanska, née comtesse Rzewuska, et de M. de Balzac. Balzac ajoute, en annonçant cette nouvelle à sa mère : « Mme Ève de Balzac, ta belle-fille, a pris pour lever tous les obstacles d'affaires, une résolution héroïque et d'une sublimité maternelle : c'est de donner toute sa fortune à ses enfants en ne se réservant qu'une rente. »

* * *

Au mois de mai 1850, les deux époux se mirent en chemin vers la France. A leur arrivée à Paris, ils trouvèrent, dans la maison de la rue Fortunée illuminée et toute pleine de fleurs, le domestique François Munch devenu subitement fou.

Le petit palais que Balzac avait amoureusement préparé pour abriter un bonheur si lentement conquis, était marqué du signe de la fatalité. A peine y fut-il installé qu'un terrible retour de ses crises cardiaques le força à prendre le lit.

Le docteur Nacquart, vieil ami des Balzac, est appelé au chevet du malade, mais ses remèdes sont sans effet. Affolée, Ève lui écrit d'urgence :

« Cher et bon docteur,

« La douleur que mon mari ressent au côté droit est devenue de plus en plus intense. Il semblerait que les lavements n'ont fait que l'accroître, et il souffre véritablement d'une manière

intolérable. J'oserais donc vous prier de venir le voir après votre dîner et il doit beaucoup souffrir, s'il me l'a demandé lui-même. Nous vous attendons avec la plus grande impatience; si cela vous dérangeait de venir, dites-moi au moins ce que je dois faire, car, en vérité, je perds la tête au milieu de tout ce chagrin.

« Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle reconnaissance je vous suis dévouée à la vie et à la mort.

« Ève (1). »

Une consultation devient nécessaire; elle a lieu le 30 mai 1850. Les docteurs Fouquier, Roux, Louis et Nacquart rédigent une longue ordonnance : saignées, ventouses, sangsues, laxatifs, tout sera mis en œuvre; le malade devra éviter de se remuer, de parler, de marcher. Balzac est en proie à d'horribles étouffements, de violents troubles de la vue l'empêchent d'écrire; Ève, sa garde-malade, sera en même temps sa secrétaire. Mais voilà-t-il pas que Balzac s'avise de sortir en compagnie de son homme d'affaires, M. Fessart, pour aller à la douane! Cette escapade monstrueuse a mis Mme de Balzac « dans une colère dont son mari ne la croyait pas susceptible, dicte le coupable à sa secrétaire, mais comme après tout c'était une grande preuve de tendresse, il se trouve, conclut Balzac, que je vous ai eu là une belle obligation encore plus précieuse à mes yeux que toutes celles que je vous ai déjà. »

Nous suivons au jour le jour les progrès du mal. Le 11 juillet, une péritonite se déclare. Laure Surville, sœur de Balzac, vient chercher des nouvelles et en envoie aussitôt à Chantilly où séjourne Mme de Balzac mère : « Le docteur a mis bravement cent sangsues sur le ventre, en trois fois, à un homme hydropique, disant que cette maladie était peut-être un bien pour un mal et pouvait faire une réaction heureuse. Mais au milieu de la gaîté qui ne les abandonne jamais (Ève et Honoré), au milieu des calembours d'Honoré, de ses plaisanteries au nez de la mort, il était tellement mourant que ma belle-sœur a dit tranquillement à Sophie (fille de Laure) hier dans la nuit d'invasion de cette péritonite : « J'ai cru le perdre. » Mais cette sainte et miraculeuse confiance, qui la quitte peu, l'a reprise bientôt et le matin elle remettait sans sourciller ni rien

(1) Papiers de famille du baron de Fontenay.

craindre les trente dernières sangsues qui complétaient le cent. »

Malgré sa péritonite, Honoré s'inquiète surtout de son beau-frère Surville qui souffre d'un abcès dans la tête! Au beau milieu d'une ponction, Balzac, toujours gai, déclare que Balthazar le sorcier lui a prédit tout ce qui lui arrive et qu'il lui a dit qu'à 50 ans il aurait une maladie tellement affreuse que tous ses amis croiraient le perdre, mais qu'il s'en sauverait et vivrait jusqu'à 80 ans. Il conclut que la maladie prévue arrivait exactement à l'heure dite et qu'il ne s'en inquiétait pas.

Ce bel optimisme que semble partager Ève de Balzac stupéfie Laure Surville : « Ma belle-sœur, dit-elle, me paraît un hiéroglyphe. Connaît-elle le danger, ne le connaît-elle pas? Si elle le connaît, elle est héroïque. »

Comment donc l'ignorerait-elle ?

Le 5 août, son mari lui dicte cette lettre pour Fessart :

« Enfin je suis dans la douleur d'un abcès à la jambe droite. C'est vous dire à quel point mes souffrances sont augmentées. Tout cela, je crois, est le prix demandé par le ciel pour l'immense bonheur de mon mariage... »

Et une fois que Balzac a signé, elle ajoute à bout de courage ce post-scriptum :

« Vous vous demanderez, mon cher monsieur, comment la triste secrétaire a eu la force d'écrire une lettre : c'est que ce pauvre être est au bout de tout et que dans cet état on n'est plus qu'une machine qui fonctionne jusqu'à ce que la Providence en brise le ressort au moment de miséricorde. »

Le 12 août au matin, Ève écrit elle-même à M. Fessart : « Au milieu de ses atroces douleurs, mon mari se préoccupe tellement de l'argent qui vous est nécessaire... que je vous supplie, en son nom comme au mien, aussitôt que vous aurez reçu cette lettre, de faire le bordereau de cette affaire... en nous indiquant la somme qui manque et que le porteur de votre réponse emportera. Nous n'avons que le temps de vous envoyer nos amitiés les plus dévouées, car nous n'avons pas un instant à nous, à cause de la multiplicité des soins, des opérations, des pansements, etc., sans compter les souffrances. J'ai été aussi bien malade, mais je vais mieux, et je vous *dis en toute hâte et bien à l'oreille*, que je trouve mon malade bien mieux aussi. Mais ne me répondez pas sur cet article, car il n'en convient pas encore. »

Le lundi 12 août au soir, nouvelle lettre d'Ève à Fessart où nous lisons : « Je voudrais bien voir la santé de mon pauvre malade s'améliorer comme ses affaires. Le bon docteur Nacquart y travaille avec la même affection et les mêmes soins, quant à la santé, que notre M. Fessart a eu pour les affaires. Cela me donne du courage, et j'ose espérer un succès pareil. *Il* va moins mal depuis ce matin, c'est déjà beaucoup. » Et elle signe : « Le malade et sa garde. »

Illusions ! La fin approche, les ponctions sont devenues impossibles, Balzac enfle terriblement, il étouffe, il meurt de soif et l'appétit a disparu.

Le 18 août, un dimanche, il entre en agonie. Ève fait chercher un prêtre, Balzac reçoit l'extrême-onction. Victor Hugo prévenu se présente rue Fortunée, le soir après dîner : « La porte s'ouvrit. Une servante, raconte-t-il dans *Choses vues*, m'apparut avec une chandelle. — Que veut monsieur ? dit-elle. — Elle pleurait... Une autre femme vint qui pleurait aussi et qui me dit : — Il se meurt. Madame est rentrée chez elle. » Mais vous devinez maintenant, vous qui savez, en quel état « est rentrée chez elle », pour prendre quelques instants de repos, la malheureuse Ève : exténuée, à bout de forces et lorsque l'ombre même de l'espoir eut disparu. A onze heures et demie du soir, Balzac rendait le dernier soupir.

***

Là-bas en Ukraine, les deux petits Mniszech qui chaque jour attendent anxieusement des nouvelles du « Père chéri » sont atterrés. La pauvre petite Anna écrit à sa mère : « Toute notre vie ne sera employée qu'à adoucir pour vous l'amertume de cette incomparable douleur. »

Vers le temps de la Fête des Morts, le 6 novembre 1850, Ève de Balzac écrivait à Nacquart : « Les premiers jours du mois de novembre, qui sont des jours de larmes et de recueillement pour tous le sont doublement pour moi. Le 16 novembre j'ai perdu un enfant de deux ans qui en aurait seize aujourd'hui. Le 10, j'ai vu mourir le père de ma fille; mais ai-je besoin de vous dire à quel point le sentiment de ces anciennes douleurs s'est ravivé par ma déplorable position ! Il est bien triste de perdre un enfant et un protecteur, mais se survivre à soi-même, mais n'être plus qu'un corps sans âme, qu'une

machine détraquée et inutile, voilà qui est épouvantable En vérité, il est des malheurs trop écrasants pour notre pauvre et chétive créature humaine. Non, cher docteur, malgré toute votre belle et immense intelligence, vous ne pouvez pas vous douter de ce qui se passe en moi. Vous ne savez pas combien il faut de courage pour vivre quand la vie n'est plus que souffrances, quand le cœur n'est qu'une plaie vive et saignante, et que le présent ne se révèle que par la douleur et qu'il n'y a plus d'avenir (1). »

Ève avait été instituée par testament légataire de l'universalité des biens de Balzac : un formidable passif! Elle exécuta fidèlement les volontés de celui dont elle portait le nom, régla scrupuleusement ses dettes : « Dans son testament, écrivait-elle à son homme d'affaires, peu après la mort de Balzac, M. de Balzac déclare avoir reçu de moi, à titre de prêt, cent trente mille francs, mais depuis 1848 jusqu'à sa mort, j'ai payé à ses créanciers plus du double de cette somme. Les livres de la maison Rothschild en font foi, jusqu'à mon arrivée en France (mai 1850), et depuis, la masse des billets que j'ai payés est là pour attester ce que je dis. J'ai encore pour soixante mille francs de dettes de M. de Balzac à payer, sans compter la rente viagère de sa mère (3000 francs). » Ces 3000 francs furent exactement servis, et M[me] de Balzac mère en exprima plus d'une fois à sa bru sa très affectueuse gratitude. La lettre qui suit en porte témoignage.

« Chère aimée,

« Vos bonnes promesses pour mon avenir me soutiennent, et si j'étais dans un trop grand embarras, d'après votre autorisation, je m'adresserais à vous, ma bonne fille, avec confiance... Dites-moi que vous aimez toujours un peu votre pauvre belle-mère, en souvenir de celui qui nous était si cher. »

C'est également en souvenir de Balzac que la fameuse canne aux turquoises fut donnée au docteur Nacquart :

« Cette canne que je prends la liberté de vous offrir, lui écrivait Ève, et dont on a beaucoup parlé dans le temps, cette fameuse canne dont tout le mystère consiste en une petite chaîne de jeune fille, qui a servi à faire sa pomme, vous rappellera, non seulement cet ami si cher, mais aussi cette jeune

(1) Papiers de famille du baron de Fontenay.

fille, devenue, avec les années, la triste et malheureuse femme dont vous avez essayé de soutenir le courage et de calmer la douleur. » (1)

Que ne puis-je arrêter mon récit sur ces mots! Mais il faut continuer. Dans l'année qui suivit la mort de son mari, en mars 1851, Ève reçut la visite d'un jeune auteur que Balzac avait en amitié : Champfleury. Cette visite eut pour Ève, trop sensible, les plus lamentables suites : Champfleury devint son amant, puis au bout d'une année, lassé d'une liaison qui s'accordait mal avec ses goûts, il la rompit et retourna dans sa bohême. La liaison d'Ève et de Champfleury eut des conséquences désastreuses pour l'œuvre de Balzac. La veuve du romancier, engouée de son jeune amant, voulait à toute force lui confier l'achèvement des romans que Balzac n'avait pu terminer. Champfleury, qui avait une vue exacte de ses capacités, refusa, mais il conseilla fâcheusement à sa maîtresse de confier ce travail sacrilège à Rabou, qui s'en acquitta, comme l'on sait, au détriment du *Député d'Arcis* (2) et des *Petits Bourgeois* (3). Du moins Mme de Balzac fut-elle plus respectueuse lorsqu'il s'agit des *Paysans* (4), et s'employa de toutes ses forces à éditer, à rééditer, les œuvres de son mari, à consacrer et perpétuer sa gloire.

Sa fugitive passion pour Champfleury ne fut pas sa seule infidélité posthume vis-à-vis de la mémoire de Balzac, car elle eut ensuite avec le peintre Jean Gigoux une liaison plus durable. Jean Gigoux, très versé dans le monde des Polonais de Paris, avait fait, en 1851, le portrait d'Anna Mniszech, fille de Mme de Balzac. Anna Mniszech amena sa mère dans l'atelier de l'artiste, alors installé rue de l'Abbaye, et Mme de Balzac demanda aussitôt à Gigoux de vouloir bien lui faire aussi son portrait. Les témoignages de tous les amis de Gigoux concordent pour dater de 1851 la présentation du peintre à la veuve du romancier. Quant au début de leur liaison, il faut sans doute le placer après la rupture avec Champfleury, vers le milieu de 1852. Cette liaison, — presque conjugale, — ne fut dénouée qu'en 1882 par la mort de Mme de Balzac.

(1) La canne de Balzac est actuellement la propriété du baron de Fontenay.
(2) H. de Balzac. *Œuvres complètes*, éd. L. Conard, t. XXI (notice, p. 441-445.)
(3) *Ibid.*, t. XX (notice, p. 463-473).
(4) *Ibid.*, t. XXIII (notice, p. 391-398).

* * *

Telle fut la vie amoureuse de Mme Ève de Balzac. J'en ai, d'après les documents les plus sûrs, raconté les épisodes essentiels et je n'ai point cherché à en dissimuler les faiblesses dernières. Il me reste maintenant à conclure. Il me reste à résumer les raisons pour lesquelles, en dépit de ses infidélités posthumes, je prétends que cette femme a donné à Balzac vivant autant de bonheur que les conditions de leur existence permettaient qu'elle lui en donnât, autant de bonheur qu'elle était capable de lui en donner.

Mais, auparavant, j'écarterai de sa mémoire cette légende absurde et odieuse qui nous l'a montrée aux bras de Jean Gigoux, son amant, dans la maison de Balzac agonisant.

Comme la plupart des calomnies, celle-là a vite fait son chemin. A peine eut-elle pris naissance, en 1907, par un récit d'Octave Mirbeau, dans *la 628-E8*, que toute la presse en retentit. La fille de Mme de Balzac, Anna Mniszech, atterrée, protesta aussitôt. Mirbeau, ému de cette douleur, et peut-être pris de remords, arrêta la vente du volume. Il en fit arracher ces pages atroces, mais déjà de longues citations avaient été publiées par les journaux, par les revues, et la légende s'était rapidement propagée dans le public qui, toujours avide de scandale, l'adopta d'emblée.

Le personnage de Mme Hanska, incomplètement connu de la masse des lecteurs, lui était peu sympathique. Les biographes de Balzac présentaient volontiers cette malheureuse comme le mauvais génie du romancier; les plus indulgents l'accusaient d'avoir été dans sa vie un permanent obstacle. Les prétendues révélations d'Octave Mirbeau trouvèrent donc un public tout prêt à les accepter. Comment, d'ailleurs, mettre en doute la véracité d'un récit muni de ce préambule : « Je laisse à Jean Gigoux, écrivait Mirbeau, le soin de raconter la mort de Balzac, en cette terrible journée du 18 août 1850. Ce récit, le voici, tel que je l'ai noté, le soir même, en rentrant chez moi. Je n'y change rien... Je ne le brode, ni ne le charge, ni ne l'atténue. »

Et Mirbeau nous distille goutte à goutte l'affreux poison de ces soi-disant confidences : Balzac agonise, Gigoux est venu en familier, dès le matin du 18 août, dans la maison de la rue

Fortunée; il y a déjeuné avec sa maîtresse, il y a passé la journée en tête-à-tête avec elle, dans sa chambre à coucher. La nuit vient, ils se couchent. A dix heures et demie, la garde frappe à la porte : « Venez, madame, venez, monsieur passe ! » Ils se dressent sur leur séant, mais se recouchent. Au bout de dix minutes, nouvel appel : « Madame ! Madame ! Monsieur a passé ! Monsieur est mort. » Ève affolée se décide enfin à se lever et, presque nue, se dispose à sortir. Gigoux la force à se vêtir. A quatre heures du matin, elle rentre, éperdue, et se recouche. Gigoux s'en va.

D'ailleurs, avant de donner la parole à Gigoux, Mirbeau avait pris soin, pour bien préparer son lecteur, de lui tracer, de sa meilleure encre, ce tableau du ménage Balzac. « Huit jours après leur arrivée à Paris, écrit-il, excédés de reproches, fatigués de dégoûts, ils résolurent de vivre, à part, dans la maison, sachant mettre plus de distance d'une chambre à l'autre, qu'il y en avait de Paris à Wierzchownia. Et ils ne se rencontrèrent plus, même aux repas. »

Autant d'erreurs que de mots ! Les documents irrécusables que j'ai publiés plus haut et qui nous ont déjà permis de suivre au jour le jour la vie de Mme de Balzac depuis son arrivée à Paris jusqu'à la mort de son mari, me dispensent de tout commentaire. Je me contenterai d'ajouter au témoignage porté par ces documents un dernier témoignage, aussi catégorique, le démenti donné à Octave Mirbeau par Paul Lapret, qui fut pendant quarante ans le secrétaire de Gigoux et devint son héritier : « M. Gigoux, affirme P. Lapret, n'avait fait connaissance de Mme de Balzac qu'après le veuvage de cette dernière, ce que je peux prouver en donnant les dates exactes à l'aide de la correspondance qu'ils ont échangée ensemble, laquelle avait été conservée par M. Gigoux et se trouve aujourd'hui en ma possession ; de plus, M. Gigoux ne connaissait pas M. Mirbeau qui n'est jamais venu chez lui ; chose dont je suis absolument certain, car aucune des relations de M. Gigoux ne m'était inconnue. »

La cause est entendue. Mirbeau a donc, de toutes pièces, inventé son affreux récit.

Si Gigoux n'a pas eu dans l'agonie de Balzac le triste rôle qu'on lui a prêté, il n'est pas niable cependant, qu'il devint, vers 1852, l'amant de Mme de Balzac. Je ne chercherai pas à

excuser la veuve du romancier. Je remarquerai toutefois que cette liaison fut, au dire de ceux qui la connurent, un véritable mariage secret, qui dura près de trente ans.

Je n'essaierai pas plus d'excuser la liaison de quelques mois qui l'unit à Champfleury. Les sentiments d'admiration qui avaient poussé le jeune auteur à faire, en mars 1851, le pèlerinage de la rue Fortunée, lui avaient conquis soudain le cœur d'Ève de Balzac. Tous deux communièrent en un même culte pour le maître disparu, mais cette communion lassa vite Champfleury, qui, peu à peu, espaça ses visites et finalement ne revint plus.

Champfleury et Gigoux : voilà les deux griefs inoubliables contre l'Étrangère, voilà les deux fautes que nous ne parvenons pas à lui pardonner. Et cependant on lui a fait bien d'autres reproches.

On lui a reproché sa jalousie, dont les accès étaient si pénibles à Balzac. Mais a-t-on pensé aux souffrances qu'elle pouvait endurer, elle, isolée dans son Ukraine, au récit des bonnes fortunes de Balzac?

On lui a reproché de troubler le romancier dans ses travaux en l'appelant auprès d'elle à travers l'Europe. Ah! si Balzac n'avait eu que ces appels pour déranger le train de sa vie, que cette vie eût donc été calme! Bien plus que les voyages, — qui du moins lui sont une diversion, — c'est le désordre des finances de Balzac qui trouble le train de son existence, le désordre de ses finances imputable à ses funestes goûts de spéculation.

Pourquoi, continuent les détracteurs de Mme Hanska, cette femme sans cœur n'a-t-elle pas épousé Balzac dès qu'elle fut veuve? Pourquoi lui avoir infligé cette attente de neuf années? Je conseille à ceux qui lui font ce reproche de se renseigner auparavant sur les commodités que pouvait avoir en Russie, en 1841, une femme veuve et, qui plus est, d'origine polonaise, pour liquider une immense succession foncière et se remarier ensuite avec un étranger. Peut-être, après enquête, changeront-ils d'opinion sur les lenteurs de Mme Hanska.

D'ailleurs, diront-ils encore, cette étrangère a-t-elle jamais compris Balzac? Ce qu'il faut dire au contraire, c'est que cette femme, très intelligente, à la fois mystique et sensuelle, était, mieux qu'une autre, capable de comprendre l'auteur de *Séraphita* et de *Louis Lambert*. J'ajouterai que nous sommes fort

mal placés pour juger d'une semblable question, nous qui lisons Balzac à travers nos idées actuelles et qui interprétons peut-être à contresens un auteur dont nous sommes séparés aujourd'hui par près d'un siècle. Il ne serait pas étonnant même, que Mme Hanska, toute slave qu'elle était, mais contemporaine de Balzac, et sa confidente, l'ait beaucoup mieux compris que nous. Enfin, concluront les ennemis de Mme Hanska, elle n'a jamais véritablement aimée Balzac, pas plus que Balzac ne l'a vraiment aimée. Que leur faut-il donc?

Elle a incarné pour Balzac, dès la première rencontre, l'idéal d'amour qu'il s'était formé dans son imagination et qu'il désespérait de rencontrer. Elle a été pour lui la revanche éclatante des dédains de la marquise de Castries, elle lui a, dès le premier jour, donné son cœur et promis sa main. Elle l'a aimé au point de vouloir, en 1833, dans l'ardeur de son jeune amour, tout abandonner pour le suivre. Ensuite, malgré l'éloignement, malgré les années, malgré les infidélités, malgré l'hostilité de sa famille, elle lui a conservé son amour. Vieilli, malade, sans ressources, elle l'a recueilli dans son château de l'Ukraine pendant de longs mois; elle lui a fait un foyer; afin de pouvoir l'épouser, elle a renoncé à la plus grande partie de sa fortune, elle a consenti à mener avec lui une vie étroite, dans une ville qu'elle n'aimait pas, dans un milieu qui n'était pas le sien. Elle a payé pour Balzac, avant et après sa mort, plusieurs centaines de mille francs de dettes, elle l'a soigné avec un dévouement inlassable. Enfin, lorsqu'il fut mort, elle a, en dépit de ses faiblesses sentimentales, consacré ses forces et son intelligence à éditer, rééditer, propager l'œuvre de Balzac, assurer sa gloire.

Il est loisible de ne pas aimer Mme Hanska, il est juste de déplorer qu'elle ait donné comme successeur à l'homme illustre dont elle portait le nom un Champfleury et un Gigoux; mais il n'est pas permis de méconnaître la grandeur de son amour pour Balzac. *Eva! Ave!*

Marcel Bouteron.

DIPLOMATIE COLONIALE[1]

La diplomatie n'est pas à la mode en ce moment; considérée longtemps comme le dernier mot de la politique, on lui reproche, maintenant, son secret, sa lenteur et je ne sais quel arrière-faix d'un vieux machiavélisme désuet; on la traite comme une antique personne, ridiculement vêtue d'uniformes tout flambants d'or et de bicornes périmés. Si cela continue, on ne trouvera bientôt plus de candidats pour les fonctions d'ambassadeur et on sera obligé de contraindre, par force, des politiciens récalcitrants pour qu'ils aillent représenter leur pays auprès des cours étrangères.

Il fut un temps, où la France s'enorgueillissait de ses grands diplomates : et les plus grands d'entre eux étaient, justement, passés maîtres dans la spécialité qui fait le sujet de cette lecture, la diplomatie coloniale.

L'Académie des Sciences coloniales, dont le rôle est de se consacrer particulièrement aux problèmes de l'intelligence en tant qu'ils traitent des questions d'expansion lointaine, ne se doit-elle pas à elle-même de s'arrêter un moment sur ce sujet et de se demander si la diplomatie n'est plus, en effet, qu'une institution usée et appelée à disparaître.

J'ai à peine besoin de vous rappeler les grands noms de notre histoire étroitement unis aux plus nobles souvenirs de la grandeur française : Richelieu, Lyonne, Colbert, Talleyrand, ne perdirent jamais de vue les raisons profondes qui poussent les peuples dans la voie de la colonisation. Talleyrand écrivait, à l'issue des grandes crises révolutionnaires, cette

(1) Lecture faite à l'Académie des Sciences coloniales, le 15 novembre 1924.

phrase célèbre : « C'est en nous emparant de ce qu'ont de plus pur ces vues des anciens, et en nous défendant de l'application qu'en ont faite la plupart des peuples modernes, qu'il convient, je pense, de s'occuper, dès les premiers jours de la paix, de ce genre d'établissements qui, bien conçus et bien exécutés, peuvent être, après tant d'agitations, la source des plus précieux avantages. »

Il est inutile, aussi, que j'insiste sur un fait historique établi, c'est à savoir que les époques où la politique coloniale a marqué une régression ont été généralement reconnues comme des périodes de décadence. Qui de nous n'a déploré et ne déplore ces abandons qui nous ont fait perdre les Indes, Maurice, en Amérique, le Canada, la région des Lacs, une partie des Antilles et tant d'autres terres où l'empreinte française s'était marquée si fortement que, en dépit de ces circonstances funestes, elle ne s'effaça jamais.

L'histoire s'est-elle trompée en portant ces jugements? J'ai entendu dire récemment : « Nous en avons assez des gens qui s'appuient sur l'histoire. Nos yeux sont tournés vers l'avenir et non vers le passé !... » Sans doute. Personne, parmi ceux qui ont le sens de la vie, ne négligera cette maxime altière : c'est celle de la jeunesse et de la confiance en soi-même. L'histoire, cependant, aura le dernier mot et elle se vengera en oubliant les noms de ceux qui l'auront traitée si rudement. Car l'histoire reste, malgré tout, la maîtresse des hommes : l'histoire est la mémoire de l'humanité. Sans elle, la vie serait à recommencer sans cesse : les générations périraient sans gloire comme des mouches d'automne, si elles ne se transmettaient l'une à l'autre, par l'histoire, le résultat de l'expérience qui, seule, distingue la race des hommes de tous les autres êtres qui passent sur cette terre, vivants et mourants.

J'essaierai de définir les raisons qui ont assuré à la diplomatie, et à la diplomatie coloniale en particulier, cette haute estime où elle fut tenue par l'histoire.

La diplomatie s'efforce de s'inspirer, dans l'art de conduire la société, de ces hautes facultés intellectuelles : la prévision, le sens de la mesure, la persuasion. Son lot est de s'opposer, autant qu'elle le peut, à l'emploi de la force et au recours aux armes. La guerre, qu'on appelle violence quand il s'agit des

particuliers, est qualifiée *ultima ratio* quand il s'agit des peuples. Or, dans tous les temps, la violence et la guerre ont eu, pour contre-partie, la conciliation et la diplomatie. On se bat quand la sagesse et l'expérience sont à bout d'arguments, et c'est alors que la diplomatie laisse tomber les bras. Tant que la diplomatie travaille, tout n'est pas perdu. Et combien de ses œuvres secrètes sont méconnues, précisément parce qu'elles ont évité ces drames qui retentissent profondément dans les mémoires humaines!

***

J'ai dit quelles doivent être les qualités du véritable diplomate : l'esprit de prévision, la réflexion, le sens de la mesure, l'art de persuader et de convaincre. Nulle part ces dons ne sont plus nécessaires que dans la diplomatie coloniale. Toute entreprise coloniale les suppose au premier chef.

Coloniser est un besoin de toute société humaine. Partir, aller ailleurs, c'est une des aspirations les plus naturelles des générations nouvelles qui se lèvent et interrogent l'horizon pour essaimer au loin. Le premier colon fut le premier des fils; son premier pas l'emporta hors des lieux où il était né, et sa course errante lui fit piétiner la terre molle encore de la création.

L'histoire grecque n'est qu'une longue histoire coloniale : Paul Valéry, avec cette force d'expression qui n'appartient qu'aux poètes, faisait récemment cette observation : « Par l'œuvre de la Grèce, il faut placer dans l'Europe tout le littoral de la Méditerranée ! Smyrne et Alexandrie sont d'Europe, comme Athènes et Marseille... » L'Empire romain, qui consacra l'unité de l'espèce humaine, n'est également qu'une longue épopée de politique coloniale. Quand César portait les légions au delà du Rhin, au delà de la Manche, il traçait le cadre où devait s'inscrire la civilisation européenne. Les Croisades ont répandu sur l'Orient une vague de civilisation occidentale, comme si le fleuve remontait vers sa source. Saint Louis, fils de Blanche de Castille, fut le premier des conquistadors.

L'ancien monde s'achève et, tout à coup, par la même loi d'expansion, naît un monde nouveau : Christophe Colomb tire des ténèbres l'autre revers de la planète. Les grands peuples européens affirment leur caractère et leur avenir à la

façon dont ils inscrivent leurs destinées sur les terres nouvelles. La découverte de l'Amérique achève, à la fois, la civilisation et l'humanité.

Si j'entreprenais de dire ce qu'il a fallu de volonté, d'énergie, de prudence et d'héroïsme pour mener à bien, — non sans de bien tristes erreurs, — cette tâche qui s'imposa soudain aux grands peuples européens, j'aurai lassé l'attention avant d'avoir lassé l'admiration. Ne parlons que des faits les plus récents, ceux auxquels furent mêlées les générations modernes, ceux auxquels participèrent nombre d'hommes qui sont encore parmi nous.

On connaît la courbe de l'expansion coloniale française, au cours du siècle dernier ; elle était tombée à rien à la fin du premier empire. La conquête d'Alger fut le premier signe du relèvement. Par une nécessité de notre existence nationale, et, — il n'est que juste de le reconnaître, — sans grand dessein préconçu, sans nulle trace d'ambition ni d'impérialisme, la France lasse des violences, des insultes et des attentats prolongés depuis des siècles, mit le pied sur le nid de pirates qui infestait la Méditerranée, et, par la logique des choses, elle se trouva en présence du problème à la fois le plus simple et le plus instant, celui de son établissement et de son expansion sur la rive d'en face, sur cette espèce de prolongement de notre mère-patrie, sur ce sol où les deux grandes civilisations méditerranéennes luttaient depuis des siècles, mais où la destinée, plus prévoyante qu'elles-mêmes, les appelait non plus à se combattre, mais à s'unir. Détruire la piraterie était-ce donc un crime ? Et si la France hésita longtemps à prendre possession d'une terre où le mal et la barbarie renaissaient sans cesse, peut-on lui faire reproche de s'être décidée à la fin ?

Voilà, pourtant, la grande histoire coloniale moderne qui commence. Après l'Algérie, la Tunisie, puis le Maroc. Il n'est pas un des peuples rivaux de la France qui, non sans quelques instants de surprise et d'émotion, n'ait finalement donné son assentiment loyal à ces « opérations de police un peu rudes ». Ils reconnurent que de si beaux rivages, entre les mains françaises, sont en bonnes mains. Lors de la conquête de l'Algérie, la France, un peu surprise elle-même, n'avait plus aucune expérience coloniale. Elle s'y prit mal et entama une

lutte inutile, maladroite, périlleuse qui faillit la dégoûter pour longtemps. Heureusement, l'expérience lui vint, et par cette conquête même. En Tunisie, les choses se passèrent avec infiniment plus d'art et de douceur. Quant au Maroc, il fut plus vite amalgamé encore, grâces soient rendues au grand maître de l'expansion qui l'a marqué à jamais de son empreinte.

La Tunisie fut l'école de nos hommes d'État. Du jour où le traité du Bardo était signé, la politique coloniale moderne était hors de page. Je rappellerai seulement quelques-uns de ses traits.

La conception initiale d'une politique d'ensemble appartient à notre maître à tous, Jules Ferry. Il eut le sentiment très net que la France n'avait pas seulement des devoirs européens; et il traça, sur la carte du globe, le quadrilatère colonial qui devait se remplir peu à peu : Tunisie, Congo, Madagascar, Indochine. Avec une sorte de fièvre qui venait, sans doute, de la peine qu'il avait à faire comprendre toute sa pensée, il s'engagea partout à la fois; et l'exécution de son dessein fut suspendue bientôt, en même temps que sa carrière, à la suite d'un incident militaire de dixième ordre, que les passions politiques grossirent jusqu'à porter atteinte à l'intérêt national.

Ceux qui avaient frappé le coup sentirent qu'ils avaient dépassé le but, et, sans interrompre tout à fait l'œuvre coloniale, ils se bornèrent à la tenir en suspens.

Quelques années s'écoulent. La pensée coloniale était entrée peu à peu, dans les aspirations du pays et des jeunes générations qui arrivaient aux affaires. La politique coloniale elle-même prenait ses mesures avec plus de prudence; elle apprenait, comme on dit, à sérier les questions. A partir de 1890, une ère plus favorable s'ouvrit.

On était en présence d'un fait nouveau. L'initiative de Jules Ferry avait été le coup de cloche qui avait réveillé, chez les autres peuples, ce désir d'expansion qui allait devenir la grande pensée politique de la fin du XIXe siècle. Pour trouver des terres encore vacantes sur la planète, il fallait se hâter. L'Angleterre, avec ses moyens puissants, sa persévérance, son activité commerciale et maritime, rentrait dans la lice; la Belgique, l'Allemagne, l'Italie la suivaient aussitôt. Un immense réseau d'explorations et de prises de possession s'étendait, soudain, sur tant de terres jusque-là négligées. La France com-

prit l'opportunité pressante de l'action immédiate et des faits accomplis.

Puis-je essayer seulement de développer les listes de ces admirables initiateurs, de ces inlassables pionniers à qui nous devons d'être arrivés à temps? Je ne le tenterai pas. Du moins en citerai-je deux : l'explorateur-type, Savorgnan de Brazza, et le maître de l'expansion coloniale métropolitaine, Eugène Étienne. Jamais je ne pourrai dire ce qui est resté dans mon souvenir et dans ma pensée, de la figure de ces deux hommes à qui la France doit tant. L'un, maigre et long, le dos voûté, la barbe inculte, les yeux infiniment doux, était, sous ces apparences délicates, l'homme de la décision, de l'énergie et de la persévérance inlassable. Quand, dans son langage hésitant, tout coupé de silences et de détours imprévus comme une sente africaine, il déployait lentement, péniblement, ses vastes projets, quand il soulevait les voiles qui, pour tout autre que pour lui, cachaient encore le continent noir, quand il mettait le doigt sur la carte, vierge de noms, et qu'il disait : « Il faut aller là! » l'exécution, dans sa bouche, paraissait si simple, qu'on eût dit qu'il n'y avait qu'à le suivre pour toucher le but ; et si sa pensée remontait devant vous, un de ces fleuves dont tous et lui-même parfois, ignoraient le cours, une Sangha, un Oubanghi, s'il traçait sa route future, accompagné de quelques porteurs, sur ces rivages inconnus, si sa foi ardente vous avait convaincu et qu'il partît..., la porte fermée, vous vous disiez, dans l'angoisse : « Reviendra-t-il? » Et, après des années d'attente et d'espoir désespéré, il entrait sans bruit, timide, modeste, disant : « J'en reviens. » Alors, on était saisi, en vérité, du sentiment de la grandeur humaine, celle qui sait agir sans parler et fonder sans détruire; celle qui sait charmer le troupeau des hommes par l'humanité. Ce grand ami de l'Afrique l'a prise, si j'ose dire, parce qu'il l'a aimée.

L'autre, Étienne, ardent, sympathique, alerte, pratique, accueillant, l'un des premiers parmi ces fils de notre Algérie qui ait su, de naissance, ce que c'est que d'être un colonial; psychologue sûr, familier avec les hommes et avec les affaires; entraînant, persuasif, prêtant les mains aux desseins hardis, l'oreille toujours prête aux sages avis et le cœur ouvert aux beaux courages ; n'abandonnant jamais ceux à qui il s'était

une fois donné et suivant, si j'ose dire, sur tant de contrées à la fois, la trace de ces hommes entreprenants que sa confiance avait élus et auxquels le rattachait, comme un fil mystérieux, la foi commune dans le succès. Il fallait à l'équipe un chef qui fût l'optimisme enraciné ; tel fut Eugène Étienne.

Quand, une fois, l'équipe fut créée, elle multiplia les dévouements et les œuvres. Que la France était belle alors, et comme ils étaient de flamme ces jeunes gens qui partaient pour la découverte, — et qui ne revenaient pas toujours ! Le savant géographe du ministère des Affaires étrangères, M. Desbuissons, n'avait même pas le temps de tracer les traits nouveaux et d'insérer des noms, ignorés la veille, sur la carte, que la conquête française avait précédé sa science et lui donnait à inscrire de nouvelles frontières sur des terres inconnues. On se trompait d'un degré sur l'emplacement du Niger, tant on allait vite, et il fallut une convention franco-anglaise pour rectifier le tracé qui n'était qu'indiqué d'après les récits des premiers pionniers.

Mais il ne suffisait pas de découvrir et d'occuper, il fallait faire reconnaître les droits de la France et les engagements pris auprès d'elle par les chefs locaux ; il fallait assurer à ces rapides élaborations la valeur d'engagements internationaux. Alors commença l'œuvre de la diplomatie.

Diplomatie vient de *diplôme*. C'était à elle qu'il appartenait d'assurer à notre nouvel empire colonial, ses parchemins. Plus tard, c'eût été trop tard.

Je n'entreprendrai pas, non plus, de conter cette autre histoire. Qu'il me suffise d'en rappeler d'un mot les étapes, et d'essayer d'en préciser le caractère.

Voici, d'abord, les étapes : délimitation successive des possessions de la côte occidentale d'Afrique, de la côte d'Or et de la Nigeria, avec l'Angleterre, l'Allemagne, la République de Liberia ; prise de possession et annexion de Madagascar ; établissement et négociations avec le Négus, l'Angleterre et l'Italie, créant et délimitant la colonie de Djibouti ; négociations et conventions établissant, avec la Chine, la délimitation sur 1 500 kilomètres depuis la mer jusqu'au Mékong, et « couvrant », comme on dit, toute l'Indochine française : conventions de 1896 conclues successivement avec onze puis-

sances, abolissant, en Tunisie, le régime des capitulations et consacrant le protectorat de la France ; enfin, convention d'ensemble du 14 juin 1898 avec l'Angleterre, englobant dans un règlement général tous les territoires de l'Afrique occidentale et centrale et créant l'unité impériale depuis la Méditerranée et l'Océan Atlantique jusqu'au bassin du Nil, et comprenant le Tchad, la Sangha et les colonies françaises du Gabon et du Congo.

Quant au caractère de l'œuvre, il peut se résumer en quelques traits, et qui s'expriment par les termes que j'employais tout à l'heure pour qualifier la diplomatie : prévision, mesure, persuasion.

La méthode employée consista, en effet, à s'aboucher avec les puissances qu'inquiétait le développement de notre empire colonial, à leur prouver qu'il ne les menaçait en rien, à leur faire sentir que, pour leur commerce, pour les relations de bon voisinage, pour leurs intérêts généraux et particuliers, pour leur dignité enfin, le mieux était, moyennant les concessions nécessaires, de régler les choses définitivement par la reconnaissance des droits de la France, l'ample matière coloniale devenant ainsi, au lieu d'un sujet de discorde, un sujet d'accord et d'union. Tous les pactes que je viens de rappeler ont été signés sans conflit aigu, sans hostilité, sans haine, sans risque grave, ajoutons presque sans dépense et comme on cueille un fruit arrivé à maturité : les traités coloniaux ont été conçus et conclus par un consentement mutuel.

Disons qu'ils furent l'œuvre, surtout, de l'union étroite de tous les collaborateurs français de la grande œuvre coloniale : on ne pouvait briser une telle résolution, et si unanime, faisant front, partout, devant les rivalités extérieures. Ministres, diplomates, administrateurs, explorateurs, soldats, tous hommes de grande conviction et de parfaite bonne foi, tous agissaient ensemble et du même cœur pour le pays et pour l'avenir. La France obtenait ainsi, par le mérite de ses enfants, l'application, à son profit, de cette grande loi historique : « A chacun selon ses œuvres ». Son expansion coloniale a été reconnue, légitimée, proclamée par ceux-là mêmes qui avaient cru devoir la combattre d'abord. La persuasion gagna ceux-là mêmes qui ne voulaient pas être persuadés.

On a beaucoup dit et répété que cette politique de l'expan-

sion, pour s'imposer à l'Angleterre, avait eu recours à je ne sais quelle contre-politique de rapprochement avec l'Allemagne. Pure légende! Histoire fantaisiste que les faits démentent. Jamais on n'a pu produire un document quelconque autorisant une telle assertion. Avec les habitudes de polémique qui furent en usage « quand les Français ne s'aimaient pas », si cette preuve eût existé, soyons sûrs qu'on l'eût découverte et publiée. Il n'y a pas de preuves, parce qu'en fait il n'y eut rien.

Voyons les choses de plus haut : l'Empire colonial français obtint, de plein gré, l'assentiment de tous les peuples, il fut consolidé par les traités qui le reconnaissent à jamais, parce qu'il était conforme à l'équité et aux intérêts de tous qu'il en fût ainsi. La plus loyale des diplomaties obtint le plus loyal des assentiments.

J'espère, qu'après ces explications, on voudra bien reconnaître que cet empire est, à sa base, pur de toute compromission et de toute intrigue. Il est français et uniquement français. Quand l'événement de Fachoda, tant exploité par les polémiques intérieures, se produisit, cet empire était, fort heureusement, constitué. La convention de juin 1898 avait assis sur des bases inébranlables le puissant bloc colonial africain.

***

L'édifice est élevé. La tâche de la diplomatie coloniale est-elle achevée? Je ne le crois pas. Oui, notre empire colonial est arrivé, selon l'expression de Vergennes, à un état « d'arrondissement suffisant ». La France ne réclame rien, elle ne prétend à aucune terre nouvelle. Elle est affranchie de tout impérialisme en politique coloniale comme en politique européenne. La grandeur, la variété, les richesses de son empire colonial lui suffisent. Le beau livre de M. Sarraut : « *La mise en valeur des colonies françaises* » est, à la fois, un excellent tableau de ce qui nous est acquis et un programme de ce qu'il convient d'y faire. Il assure, pour le passé et pour l'avenir, cette unité de vues qui ne peut que se préciser encore par l'active vigilance de ses successeurs.

Cela dit, je ne pense pas que la diplomatie coloniale ait prononcé son dernier mot et qu'elle n'ait, comme on dit, « qu'à plier bagage ». La diplomatie eut son heure pour acquérir; elle a, et elle aura son heure pour conserver et pour améliorer.

Cette tâche nouvelle appartient, avant tout, comme toujours, au Gouvernement de la métropole; mais elle est aussi la mission spéciale de nos gouverneurs généraux. Tout le monde rend justice à cette élite nouvelle, mieux armée, plus instruite, plus expérimentée de nos grands chefs coloniaux. Elle s'est formée au feu, on peut le dire : car c'est en faisant carrière parmi tant de régions diverses et de mœurs différentes qu'elle s'est recrutée et instruite.

Avec de tels hommes, la partie la plus délicate de la tâche diplomatique subsistante est en de bonnes mains; c'est celle qui consiste à s'assurer, par une prudence, une sagesse, une sollicitude constantes, en un mot, par la prévision, le sens de la mesure et la persuasion, que les contacts restent excellents et sympathiques, confiants de part et d'autre, avec les populations indigènes. Dans les pays de Protectorat surtout, la diplomatie coloniale est, si j'ose dire, le pain quotidien. La droiture et la loyauté sont ses qualités dominantes : on ne s'attache les peuples que par la franchise et la justice. Diplomatie, si vous voulez, c'est, au premier chef, l'art du gouvernement. Il se complique, seulement, du fait que les populations qu'il s'agit de diriger vers leurs nouvelles destinées, sont de race, de mœurs, de religions diverses et qu'il faut qu'elles se sentent comprises et aimées pour qu'elles se laissent guider vers un sort meilleur, mais qui les surprend parfois.

Un autre devoir, et celui-là nettement diplomatique, incombe, à la fois, aux hautes administrations locales et au Gouvernement de la mère-patrie : à celui-ci et aux autres, il appartient de maintenir chez les puissances étrangères, la conviction que le domaine colonial français ne pourrait, sans danger, passer en d'autres mains. Nous avons, pour nous, le droit et les traités, c'est entendu; mais nous avons aussi les convenances universelles, l'intérêt de la paix : voilà ce qu'il importe de bien saisir et de faire reconnaître par tous.

Il me semble qu'il suffit de le dire pour le faire admettre comme un axiome politique : notre empire africain, notre empire indo-chinois sont des éléments d'équilibre planétaire. Supposez que notre Indochine, par exemple, soit visée par telle ou telle autre puissance, vous vous rendez compte, qu'aussitôt, une crise terrible, une tempête d'une portée immense, s'en suivrait. Pensez-vous que l'Amérique, la Chine, le Japon, l'Angle-

terre admettraient que l'une d'entre elles s'établit sur ces côtes? Là où est la France sa présence est indispensable, car elle est équitable et pacificatrice. Voilà de ces maximes qu'une diplomatie prévoyante inculquerait aux autres puissances, en parlant au nom de l'équilibre, au nom de leur intérêt bien entendu, au nom de la paix.

D'autres devoirs découlent de celui-ci : le premier de tous, celui d'assurer de constantes et fortes communications entre les colonies et la mère-patrie, celui d'encourager et de développer l'émigration nationale et l'émigration étrangère, celui d'entraîner, de plus en plus, les populations locales vers l'idéal qui est celui de la mère-patrie, de préparer, au large banquet des hommes, la place qui revient à chacun, et de disposer les échelons qui les élèvent plus ou moins lentement, mais sûrement, vers le devoir commun, s'aimer les uns les autres. L'unité et une discipline de dévouement et de secours mutuel devient la méthode, par excellence, du véritable progrès colonial. Cette diplomatie sera toujours indispensable : elle ne peut être forclose de sa mission.

Ainsi se découvre à nos yeux le devoir présent et le devoir futur de la France, en matière coloniale; ainsi, par une perpétuelle vigilance, les générations qui se succèdent se transmettront les unes aux autres, sans cesse fortifié, l'héritage que nous ont laissé nos pères et nos aînés : ainsi s'achèvera, dans une réciprocité de services, de dévouement et de sacrifice, cette nouvelle France, cette plus grande France, disons cette France de 100 millions d'habitants qui est déjà debout sur la planète et qui appelle tant de peuples nouveaux à la civilisation et à la fraternité, par la liberté.

GABRIEL HANOTAUX.

TROIS MOIS AU CHILI

Avril 1924.

Je mets un signet à mes livres ; j'interromps la page commencée. On me fait l'honneur de m'appeler à l'Université de Santiago, où je dois enseigner pendant trois mois ; et je m'apprête à partir pour le bout du monde, pour le Chili.

Déjà je revis par la pensée l'étrange vie des voyageurs. Le port frémissant, tout plein d'odeurs marines. La masse sombre du paquebot, qui surplombe une fourmilière en travail. L'exploration : où sont les cabines ? la salle à manger ? le salon ? le fumoir ? Comment s'appelle le commandant ? Le commissaire est-il aimable ? Le bateau tient-il bien la mer ? Le départ : le monstre halète, jette des cris éperdus, souffle, s'ébranle ; les quais s'en vont, la côte s'estompe : adieu, la France... Puis ce sera l'existence du bord, au long des journées monotones ; les lectures indolentes, les siestes et les flâneries ; un long intermède d'inaction, d'engourdissement, pendant lequel on haussera à la dignité d'événements considérables le passage d'un cargo les ébats d'une troupe de dauphins, l'apparition d'une baleine ou la voltige des poissons volants. La mer capricieuse se lassera de toutes ses robes changeantes, et de sa robe émeraude, et de sa robe au bleu profond, et de sa robe frangée d'hermine ; transparente, ou glauque, ou plombée ; elle s'incendiera, quand elle recevra le soleil, puis se lamera d'argent sous la lune. Elle fera passer jusqu'au plus profond de nos êtres la torpeur de ses heures sans ombre ; ou bien, tout d'un coup fâchée, elle transfor-

mera ce navire, qui nous semblait un monde, en un pauvre jouet, piteux et ruisselant.

Nous verrons la comédie humaine : nulle part on n'est mieux placé, pour l'observer, que sur un fauteuil de pont. Il y aura les bavards, qui essaieront d'accrocher leurs phrases à tous les passagers ; et les taciturnes, qui du matin au soir se promèneront farouchement ; et les joueurs, passant leurs nuits aux tables de poker ; et les gourmands, pour qui l'heure divine est celle de la salle à manger. Des gens parfaitement étrangers l'un à l'autre exploreront toute leur parenté, remonteront tout le cours de leur vie, pour se trouver enfin une connaissance commune : et quelle surprise ! Des clans se formeront, et des coteries ; des amitiés se noueront, et des amours. Par l'oisiveté, par la vanité, par l'étroitesse même de cette scène où les acteurs emprisonnés se heurtent vingt fois le jour, ces passions s'exaspéreront de telle sorte, que la comédie menacera de tourner à la tragédie, par moments. Cependant le bon navire, insoucieux de tout, sauf de sa route, continuera de pousser son sillon ; nuit et jour on perçoit le tressaillement de ses machines obstinées ; peu lui importent les agitations des petits hommes qu'il transporte : fidèle, têtu, il se dirige vers son port. Il sait bien qu'à l'arrivée, tout s'apaisera ; qu'on se serrera la main avec une indifférence à peine polie ; que chacun, se retrouvant lui-même, oubliera ses compagnons de route, et repartira vers son propre destin.

Oui, nous revivrons toutes ces impressions de voyage, si pittoresques, si prenantes, et si chargées d'enseignements, qu'il manque une expérience profonde à qui ne les a pas connues ; et qu'une fois connues, elles s'imposent au souvenir avec une force nostalgique. Trempés par les souffles du large et débarquant enfin, nous verrons des terres nouvelles, et des villes, et des mœurs ; nous nous enrichirons au contact de nos frères lointains, et nous leur offrirons le meilleur de nous-même, en échange. On reprochait autrefois aux professeurs de ne pas sortir de leur bibliothèque et de ne faire, pour tout voyage, que le trajet qui les conduisait de leur cabinet de travail à leur chaire. Aujourd'hui, ils circulent volontiers de par le vaste monde : tant mieux, si leur savoir en devient moins livresque et plus largement humain.

Los Andes, 19 mai.

Nous éprouvons un peu de dédain à l'égard des passagers qui terminent leur voyage à Buenos Aires : déjà! Pour notre compte, nous irons aussi loin qu'on peut aller, et nous ne quitterons le bateau que pour reprendre le chemin de fer. Pendant vingt-quatre heures, jusqu'à Mendoza, le train court à travers la pampa argentine. Pas une ondulation ne vient interrompre la monotonie de l'interminable plaine ; ni maisons, ni arbres : où sont nos enclos, où sont nos campagnes, partout humanisées? Des autruches, des moutons, des bœufs, parsèment jusqu'au lointain l'herbe desséchée : où sont nos bergers et nos bouviers, et nos bons chiens, qui ne veulent pas que leurs troupeaux redeviennent hordes? Ils savent que la terre de France n'est pas grande, et c'est pourquoi ils les tiennent bien serrés. Bientôt il est décourageant de regarder par la portière, tant la prairie s'obstine à rester pareille à elle-même, et se refuse au moindre changement. Une poussière implacable envahit le wagon en dépit des doubles fenêtres; elle poudre les cheveux, colle aux visages, entre dans la gorge : on la respire ; on la boit.

A Mendoza, on ne descend que pour se secouer avant de commencer un autre voyage ; et cette fois, en hauteur. Ce petit train qui attend, c'est le transandin, qui a la prétention d'escalader la Cordillère. Il part, il grimpe ; il s'arrête dans des gares faites à sa taille, toutes petites, et qui ressemblent à des jouets d'enfants : tous les voyageurs descendent, pour s'amuser. Escaladant les pentes, se faufilant au flanc des monts, surplombant les vallées, frôlant le bord des précipices, tournant les pics, il se pousse en avant avec un grand courage. Sans doute finira-t-il par arriver là-haut, à trois mille deux cents mètres, but élevé de son ambition. Cependant le paysage, que nulle végétation ne distrait, prend peu à peu un âpre caractère. Pour les lignes, c'est une succession de profils audacieux; et pour les couleurs, c'est un rougeoiement continu de terres amoncelées et de rochers arides. La neige n'a pas encore envahi la montagne : à peine aperçoit-on quelques blancheurs éternelles. Par intervalles, on rencontre des groupes d'hommes, occupés à étayer un remblai, à creuser un tunnel, à édifier des galeries de bois qui protégeront contre les prochains amoncellements de neige cette voie paradoxale : étranges habitants des hauteurs, couverts de peaux

de bêtes, emmitouflés de laine, nains des montagnes géantes.

Enfin l'ascension est terminée; on s'arrête, par habitude, là où s'arrêtaient jadis les caravanes, sur un étroit plateau que les pics entourent comme les pointes d'une couronne. A peine a-t-on le temps de regarder l'étincellement du soleil sur les glaciers : il faut maintenant glisser jusqu'à la plaine, sur les pentes abruptes du versant chilien.

Peu à peu, l'obscurité tombe : la fantasmagorie du dehors s'apaise et s'éteint. Seul le bruit des freins indique une vertigineuse descente. On sent peser lourdement le poids de la fatigue accumulée, et il semble qu'on soit condamné à rouler éternellement dans le noir.

Enfin c'est Los Andes, au pied de la Cordillère. Débarquant dans une gare inconnue, obligé de courir derrière les porteurs qui se sont emparés des valises et qui filent d'un bon pas, obligé de chercher les malles pour la visite de la douane, las, moulu, abruti de sommeil, bousculé dans le flot des arrivants, je crois entendre tout d'un coup une voix qui crie mon nom. Plus d'erreur possible : c'est bien moi qu'on appelle ; et par quel miracle ?

Or, l'appelant est un professeur de l'Université de Santiago, délégué tout exprès jusqu'à la gare frontière pour souhaiter la bienvenue à son collègue étranger, pour lui éviter tout tracas, voyager avec lui, et le guider enfin à l'arrivée dans la ville qui doit devenir sa nouvelle demeure. Comme il lui eût été impossible de me repérer dans la cohue, il a employé un moyen héroïque : il s'est mis à crier mon nom ; et c'est ainsi que la conjonction s'est faite. En repartant sous son égide, je me dis que je touche désormais au terme de ma course ; que ma tâche va commencer : et je bénis en même temps l'exquise courtoisie d'un pays qui a voulu me donner dès le seuil cette marque d'hospitalité : heureux présage, que seuls des dieux favorables peuvent envoyer.

Santiago du Chili, 21 mai.

J'ai failli faire comme ce voyageur légendaire qui, traversant une campagne où des paysannes sont occupées à sarcler les champs, note sur son carnet que toutes les femmes marchent à quatre pattes, dans la région.

Pour mes débuts, en effet, je viens d'avoir une impression

saisissante. C'est fête patriotique aujourd'hui ; les rues sont pavoisées ; les troupes défilent. Or, c'est trop peu de dire que l'uniforme de ces troupes est imité de l'allemand, copié sur l'allemand : je reconnais l'uniforme allemand lui-même. Rien n'y manque, ni les bottes, ni les sacs en peau fauve, ni le casque à pointe.

En faut-il conclure que le Chili tout entier n'est qu'une Germanie? Gardons-nous, au contraire, de la tentation : car c'est grand péché que de généraliser trop vite. Ne pensons rien pour le moment ; ou pensons qu'il y a là un petit mystère, que l'avenir nous expliquera.

Regardons plutôt la foule qui se presse sur le passage des soldats : fière ; émue. On me dit que le patriotisme est ici un des sentiments les plus profonds ; qu'il n'est pas de sacrifice auquel la nation ne consente, pour garder cette armée forte et disciplinée. J'en vois la preuve : nombre de paysans à cheval suivent les troupes, venus des villages proches ou lointains pour montrer leur attachement à la patrie et leur fidélité à l'armée. Ils ont fière allure, solidement campés sur leurs selles, hiératiquement drapés dans leurs vastes ponchos.

A L'UNIVERSITÉ

Quel jour lumineux ! Il paraît que la mauvaise saison a commencé : les Européens frais arrivés ont quelque peine à se faire à la pensée que leurs mois de canicule sont ici les mois d'hiver, et que la Noël est une fête d'été. Peut-être les pluies viendront-elles, plus tard : ce qui est sûr, c'est que ce jour d'automne est doux comme nos printemps. A Santiago du Chili, les Latins retrouvent, loin des violences des tropiques, amical et bienfaisant, leur grand ami le soleil.

La ville est découpée en carrés, à la façon des villes américaines. C'est d'ailleurs la seule ressemblance qu'elle ait avec ses grandes sœurs du Nord. Elle n'envahit pas le ciel ; elle ne s'enfonce pas sous la terre ; elle ne s'étend pas hors de toutes prises. Elle a ses rues sociales, un centre, un cœur. Elle est espagnole, par sa noble cathédrale, par le palais du gouvernement, la Moneda, qui est du plus grand style ; et par ses maisons à patio. Ou plutôt, elle était espagnole, car la vie moderne est impitoyable aux vestiges du passé ; elle

était espagnole, et elle s'en souvient encore par endroits.

Rien n'est amusant comme ce premier contact avec une ville étrangère : c'est un visage qu'on déchiffre. A Santiago du Chili, un Français se sent moins dépaysé qu'à Londres, par exemple. La distance ne fait rien à l'affaire : il suffit que la race, toute proche, donne l'impression d'une intimité facile à découvrir. Au reste, les attardés qui professent au sujet de l'Amérique du Sud des opinions souvent saugrenues et quelquefois blessantes verraient vite leur erreur, s'ils venaient jusqu'ici : une heure de flânerie suffirait à leur montrer la sobre élégance des femmes, et la sûreté de leur goût. Rien de criard, rien de lourd; partout, au contraire, le sens des discrètes harmonies. Or, s'il est vrai que notre peuple est particulièrement sensible à ces mêmes qualités de raffinement et de mesure, j'ai grand plaisir à découvrir, au premier coup d'œil, cette évidente parenté.

Les bâtiments de l'Université se trouvent sur l'Alameda, sur l'Avenida de las Delicias, comme on l'appelle : et elle est délicieuse, en effet, cette immense avenue, ornée d'arbres séculaires, bordée de maisons élégantes, promenade, parc, et boulevard. « Peut-on voir le Recteur? — Traversez le patio, et demandez au secrétaire : déjà le Recteur vous attend. »

Traversé le patio, et franchie la salle où les portraits des défunts recteurs vous regardent de cet air jaloux que prennent les morts à l'égard des vivants, me voici chez Don Gregorio Amunategui Solar. Il est de ceux qu'on croit reconnaître quand on les voit pour la première fois, tant il y a d'aisance dans son accueil, d'affabilité dans son : « Bonjour, mon cher collègue ! » et d'attrait dans toute sa personne.

Don Gregorio a de la race : quand il sort de l'Université pour monter dans sa voiture, il aperçoit la statue de son père et de son oncle, hommes de science et hommes d'État, dressée sur l'Alameda. Don Gregorio a l'usage raffiné du monde, encore qu'il se défende d'être mondain. Don Gregorio a la pratique de l'Europe : ses premières études l'ont porté vers l'Allemagne; son penchant naturel et ses affinités profondes le portent vers la France. Il possède l'intelligence la plus vive et la plus souple, non sans une pointe d'humour : souvent son œil s'égaye sous son lorgnon. Malgré toutes les charges qu'il a remplies, malgré la lourde charge qui pèse maintenant sur ses épaules, — celle

d'administrer à la fois l'enseignement supérieur et l'enseignement secondaire du Chili, — Don Gregorio est alerte : s'il porte barbe blanche, c'est par coquetterie. Médecin, il connaît la pathologie des âmes; chirurgien émérite, il sait qu'il ne faut pas reculer devant une opération, de temps en temps. Il aime son pays, non pas de cet amour inerte et béat qui consiste à louer toutes choses, mais d'un amour actif, tourné vers l'avenir.

Don Gregorio me met à l'aise; non seulement parce qu'il se débarrasse en un tournemain de la petite organisation que mon arrivée suppose, — début des cours, jours, heures, locaux; présentation aux hauts fonctionnaires de l'Université, aux doyens, aux collègues; présentation aux autorités chiliennes; — mais parce qu'il va de lui-même au-devant de mon doute, et qu'il m'oriente dans cette atmosphère inconnue. « Soyez sûr d'une chose, me dit-il : c'est, dans l'ordre intellectuel et moral, l'attachement du Chili à la tradition française. Notre pensée est très proche de la vôtre, parce qu'elle n'a guère cessé de se nourrir d'elle, depuis le jour de notre émancipation. » Et il me raconte comment les livres qui ont éveillé sa jeune curiosité sont des livres français; comment la couverture saumon de la *Revue des Deux Mondes*, à laquelle son père était abonné de fondation, lui a été familière dès son adolescence. Il ne souhaite rien tant que de voir se renforcer les liens spirituels qui unissent nos deux peuples.

Je reverrai souvent la vaste salle claire où j'ai été pour la première fois accueilli, la table chargée de livres, et, roi de ce royaume, Don Gregorio Amunategui Solar. Car l'Université ne sera pas un lieu de passage, où je n'apparaîtrai qu'aux heures de cours, mais l'une de mes demeures : et nous voisinerons. Je l'interrogerai quelquefois ; il m'interrogera souvent, préoccupé de mieux connaître l'enseignement français pour adopter, s'il y a lieu, ce qui peut être utile à l'enseignement chilien. Comment se recrutent, au juste, vos professeurs? En quoi consiste, au juste, votre agrégation? Combien d'heures de cours vous sont-elles imposées par semaine? Comment procédez-vous à la correction des devoirs? Et surtout : quelle place réservez-vous aux études purement désintéressées, à celles qui ne répondent à aucune utilité immédiate, et contribuent, par leur nature et par leur méthode, à élever le niveau intellectuel d'une nation? — On sent en lui un esprit toujours en

travail, et qui ne se paye pas de mots : il sait bien qu'il ne suffit pas d'énoncer un progrès possible pour le transformer en acquisition; il appartient à la race des réalisateurs, qui ne conçoivent jamais une idée sans chercher aussitôt les moyens d'action qui lui correspondent. On comprend aussi quel idéal, à la fois national et humain, anime un tel homme qu'on ne saurait connaître sans l'aimer.

LES COURS

Me voici dans l'exercice de mes fonctions, assis devant une petite table qui s'avance comme un cap parmi les auditeurs, devant le verre d'eau rituel, devant l'appareil de télégraphie sans fil qui transmettra mes paroles à des amis lointains et invisibles : signe des temps nouveaux. Ici commence un autre ordre de difficultés, plus personnel. Heureux qui s'assied avec désinvolture, avec aisance, manie la carafe sans craindre d'en répandre le contenu sur ses notes, et même se délecte à ses propres discours! Pour moi, je n'ai jamais commencé une leçon sans éprouver une forte envie d'être à cent lieues; les cinq premières minutes sont affreuses.

Mais telle est la bienveillance du public qui m'écoute, que je sens bientôt la communication s'établir. On ne me refusera pas, j'en suis sûr, cette sympathie sans laquelle celui qui parle est réduit à prêcher dans le désert; au contraire, on me fera le plus large crédit. Il existe un curieux phénomène en vertu duquel ceux qui ont l'habitude de la parole se dédoublent quelquefois. Deux personnages coexistent en eux, qui, tout d'un coup, se séparent. Le premier continue à émettre des sons, à construire des phrases, à faire mécaniquement son métier d'orateur. Le second se détache, s'échappe, vagabonde, observe, fixe son attention sur tel menu détail, cueille au passage les signes infaillibles qui permettent de mesurer l'attention ou l'inattention de l'auditoire. Il note les bâillements étouffés, les retraites stratégiques, les bavardages de fauteuil à fauteuil, les montres furtives; ou inversement, il remarque que personne ne bouge, que l'atmosphère s'échauffe, que les quintes de toux s'apaisent, que les rhumes sont guéris comme par enchantement. Il rapporte aussitôt à son double le résultat de ces observations personnelles, avec commen-

taires. — Ici, mon double ne me rapporte rien d'inquiétant.

Les cours ont lieu trois fois par semaine; deux fois dans la salle d'honneur de l'Université, dont la disposition rappelle assez celle d'un théâtre. Et j'ai la joie de trouver plusieurs centaines de personnes capables de saisir toutes les nuances de notre langue; assez au courant de notre littérature pour qu'on puisse parler à demi-mot; assez fidèles pour suivre tout au long le développement d'un cours qui évoque successivement la Révolution française et l'émigration, Chateaubriand et Mme de Staël, Napoléon et les idéologues, le débat entre classiques et romantiques, la bataille d'*Hernani*, et l'évolution de notre littérature jusqu'en 1848. La leçon terminée, on vient volontiers trouver le professeur; on discute; on demande des précisions sur certains points, on soulève des objections, des critiques : autre signe, également infaillible, que l'enseignement a porté. Volontiers on marque des préférences, instructives pour nous. Chateaubriand ne réussit pas à vaincre une certaine hostilité, parce qu'on ne sépare pas l'homme de l'auteur, et qu'on trouve l'homme déplaisant. Hugo, qui a exercé sur la littérature chilienne une profonde influence, est toujours considéré comme l'un des plus grands poètes dont l'humanité se soit honorée. Vigny, moins connu, surprend et émeut : un auditeur m'adresse une traduction d'*Éloa*, qu'il vient de publier. Musset demeure l'un des préférés. Ici, comme partout, la grande figure de Lamartine gagne en hauteur, malgré le recul du temps.

Le troisième cours n'a pas lieu à l'Université même, mais à l'Institut pédagogique, où se préparent les futurs professeurs de l'enseignement secondaire, et qui correspond à la fois à notre École normale supérieure et à notre École de Sèvres. Le lieu de la scène est moins solennel : murs blancs et nus, bancs et pupitres, tableau noir; tout comme dans notre maison de la rue d'Ulm, la chaire magistrale consiste en une chaise de paille. Et le caractère de l'enseignement est plus technique; il s'agit de montrer aux étudiants nos méthodes d'histoire littéraire : comment nous avons l'habitude de dresser une bibliographie; de composer une dissertation ou une leçon : surtout, d'expliquer les textes de nos auteurs modernes. Étudier une page d'un écrivain, en saisissant son caractère spécifique non seulement avec justesse et avec exactitude, mais sans rien négliger

des droits de la sensibilité; dégager l'essentiel en discernant les nuances; lutter contre les puissances de paresse ou d'illusion, en évitant les généralités oiseuses, et en ramenant toujours au texte une pensée souple et fidèle; lutter contre la tentation du bavardage, même érudit, en se rappelant que le bon goût est fait de sagesse et de mesure : voilà l'exercice auquel nous nous essayons, auquel s'essayent mes étudiants. Qui parlait de difficultés? Où sont mes appréhensions premières? Aidé de mes excellents collègues chiliens, que je n'ai qu'à féliciter, dans cette austère salle de cours, symbole de notre austère métier, devant ces jeunes visages attentifs, j'oublie la distance et le dépaysement; j'ai retrouvé mon milieu, ma raison d'être, et ma vraie vie. J'appartiens à une grande famille, qui s'étend au delà des murs de ma cité, au delà des frontières de mon pays; j'appartiens à la vaste confrérie de ceux qui apprennent pour enseigner. Je suis le frère de ces étudiants qui m'écoutent; et ils sont mes cadets. Allons vers eux de tout notre pouvoir; essayons de leur communiquer tous les fruits de notre expérience; prenons-les par la main, doucement, pour les aider à se trouver eux-mêmes, et montrons-leur le chemin. Donnons-nous : la tâche en vaut la peine! Efforçons-nous d'être dignes du grand honneur qu'on nous fait en nous confiant ceux qui, demain, prendront en garde l'esprit et l'âme des générations qui s'élèvent. Heureux, si leur jeunesse m'instruit à mon tour; s'ils m'apprennent à retrouver les émois d'une sensibilité toute vive; si leur ruche bourdonnante me ramène vers les souvenirs de ma jeunesse et si mon esprit se rafraîchit à leur fraîcheur! Heureux surtout, s'ils veulent bien me donner en échange un peu de l'amitié que de tout mon cœur je leur offre! Je l'espère; je le crois. Timides au début, les voici qui s'approchent et qui viennent à moi. Continuons la leçon par de longues causeries; et encourageons les disciples fidèles qui, de rue en rue et de question en question, traversent avec moi toute la ville, et ne me quittent qu'à regret sur mon seuil.

UNE CROIX D'ARGENT

Parmi les vertus chiliennes, qui sont nombreuses, comptons résolument l'hospitalité. Il y a des pays où l'on est réduit à regarder avec envie les fenêtres éclairées derrière lesquelles

d'autres dînent, et à limiter ses fréquentations sociales aux cochers et aux garçons d'hôtel. Pas du tout : ici, l'hospitalité n'est pas seulement politesse, ou rite : elle est générosité de cœur. Bien ingrat serait l'étranger qui ne conserverait pas le souvenir de tant de maisons amies, où il fut largement, délicatement accueilli.

Il fut accueilli par la colonie française, qui lui donna le plaisir grand de se sentir en famille, si loin de la France et si près d'elle; présente par son esprit et par son âme; présente par les seuls noms des convives, à la saveur de terroir et sonnant clair; présente par ses vieilles chansons aimables et ses doux airs d'autrefois. Il fut accueilli par les Basques, qui dressent en face de la Cordillère le souvenir de leurs Pyrénées, de leurs jeux, de leurs danses, et de leurs chœurs ancestraux. Et par tant de Français, à leur foyer. Et par tant de Chiliens, amis de la France : par le président de la République, par le président du Sénat, par le président du Conseil, par l'intendant de la province; et par tant et tant d'autres, dont la liste serait longue, mais qu'il sait bien.

Certes, au milieu de ces déjeuners, de ces goûters, de ces dîners comme on n'en fait guère qu'au pays de Cocagne, il faut faire appel à tout son ascétisme pour ne point devenir gourmand : fi de ces petits estomacs qui sont au régime, légumes et compotes; et fi des buveurs d'eau! Au clair soleil du Chili mûrit un raisin de choix, que les soins experts de nos Languedociens ou de nos Bourguignons, appelés tout exprès, transforment en un vin délectable. — Mais où il faut une manière de vertu héroïque, c'est pour s'habituer à ne pas considérer les prévenances, les attentions, les gâteries, comme les choses les plus naturelles du monde. Car on ne vous invite pas seulement à partager des biens périssables; on veut que vous emportiez aussi des présents qui durent. Telle cette croix d'argent, dont la très romanesque et très véridique histoire mérite sans doute d'être racontée.

Elle est grossièrement taillée, et battue au marteau ; à peine un trait qui hésite et qui dévie, y marque-t-il quelques volutes qui veulent être un ornement. D'autres croix, toutes petites, toutes plates, toutes nues, sont suspendues par des anneaux à ses quatre branches égales. Bijou primitif, antique parure des femmes araucaniennes, dans le Sud.

Or il y avait une fois à Lautaro, dans le Sud, un cacique riche et considéré, qui au lieu d'aimer la plus ancienne de ses femmes, et par conséquent la plus éprouvée, préférait la plus belle, la plus jeune, la plus vive. La plus inquiétante aussi : car il prenait son enjouement pour de la légèreté, sa bonne grâce pour de la coquetterie; et il n'était pas sûr qu'elle l'aimât en retour. Elle l'aimait, au contraire; elle l'aimait fidèlement. Mais comme il se gardait, suivant l'usage de sa race, de confier aux mots, qui sont vains, ses sentiments profonds; comme il dissimulait avec soin ses soupçons et ses craintes, la jeune femme, vive, enjouée, puérile, continuait à exciter sans le savoir la jalousie passionnée de son mari.

Un soir, on le ramène ensanglanté dans sa hutte. Il ne dit rien. Mais elle apprend par d'autres qu'il a provoqué un cacique du voisinage, parce qu'il voyait en lui un rival heureux; et qu'ils se sont battus furieusement.

Elle appelle le médecin, l'aide à panser les blessures : muette, elle aussi. Comment se disculper? Et à quoi bon? Puisque le maître se tait, elle se tait, elle se taira. Survient le *méchi* du village, rebouteur et sorcier, qui apporte un message de paix. « Je soigne, dit-il, un homme que tu as attaqué, et qui est près de mourir. Il m'a chargé de te dire que tu te trompes; qu'il n'a jamais eu aucun rapport avec la femme que tu soupçonnes; il jure qu'elle et lui sont innocents. » Le méchi transmet ce serment, et l'accompagne d'invocations redoutables.

Le cacique est ébranlé; un combat se livre dans son âme. Si cet homme disait vrai? Si lui-même avait tort? Si sa jalousie était aveugle et sans raison? — Mais peut-être s'agit-il d'une ruse. Chacun sait qu'une blessure s'envenime et devient mortelle, quand celui qui l'a faite continue de haïr sa victime. Le méchi veut sauver son client, le mettre à l'abri d'une rancune qui le tuerait. Il ment.

Dans la hutte toujours silencieuse, les heures succèdent aux heures, les jours aux jours. Le cacique peu à peu se rétablit; le moment arrive où il n'a plus besoin des services du médecin, le remercie, lui offre les présents d'usage et lui dit adieu. Alors la jeune femme se dresse, arrache la croix d'argent qu'elle portait sur la poitrine et la tend au médecin en disant : « Je ne possède rien; je n'ai que cette croix. Je te la donne, prends-la, puisque tu as sauvé l'homme que j'aime. »

EN CAUSANT

— Vous regardez la Cordillère ? me dit un ami chilien qui me trouve en contemplation devant le massif qui domine la ville, et que le couchant teinte, en ce moment, non seulement de pourpre et d'or, mais de violet, mais d'azur. Vous l'admirez, et vous avez raison. Mais jamais vous ne l'aimerez autant que nous : c'est notre bienfaitrice. De ses neiges, de ses glaciers viennent les eaux que donnent au sud du pays sa fécondité : les années où elle nous boude, nos herbes se dessèchent et nos troupeaux meurent. Bonne gardienne, elle empêche les animaux malfaisants de passer : il n'y a pas de fauves au Chili, ni de serpents : c'est la Cordillère qu'à tort ou à raison nous remercions de ce privilège. Nous aimons gravir ses flancs, chasser les guanacos qui vivent sur ses rochers : elle nous fournit notre pittoresque, à nous ; elle nous donne notre part de sublime. Mais en même temps, elle est jalouse ; elle nous enferme. Nous n'habitons pas seulement le bout du monde : si nous n'y prenions garde, nous y serions prisonniers.

« Voilà pourquoi notre grand désir est de nous évader, de maintenir le contact avec la vieille Europe, notre ancêtre ; d'aller à Madrid, à Rome, à Londres, à Berlin : à Paris surtout, que nous préférons à toutes les villes du monde. Voilà pourquoi, aussi, nous tenons à faire venir d'Europe des messagers, comme vous...

Mon ami est un de ces Chiliens qui ont jadis passé leur baccalauréat en Sorbonne, et il a si bien pris nos habitudes de langage et jusqu'à notre argot, que je m'étonne quelquefois de l'entendre parler espagnol : cela ne me semble pas naturel. Il appartient à l'élite de la nation ; il possède bien sa carte du monde, et il a l'esprit clair et prompt. Puisqu'il est suffisamment en confiance avec moi pour me dire au besoin des vérités même désagréables, et que je le sens en veine de disserter, je l'interroge : quelle est au juste la position intellectuelle de la France au Chili ? Il ne se fait pas prier pour répondre ; et voici :

— Vous savez, me dit-il, — ou plutôt vous ne savez pas ; car vous autres, Français, ignorez souvent ce que vous avez le plus d'intérêt à connaître, — vous savez que vous occupiez ici une place privilégiée. Notre Indépendance est fille de votre Révolu-

tion; regardez notre drapeau : ses couleurs sont les vôtres. Les historiens de notre littérature vous diront que nous nous sommes inspirés, au cours du XIXe siècle, de vos divers mouvements de pensée : nous avons eu l'idéologie et le positivisme; nous avons été romantiques, après vous; nous avons subi le contre-coup de votre naturalisme. Nous vous suivions.

« Puis il y eut une manière d'arrêt. Ce fut, — dans la mesure où il est possible de donner des dates à de telles fluctuations, — quelques années après votre guerre avec l'Allemagne. Je ne dis pas que nous n'avons pas subi le prestige de la victoire : c'est humain, n'est-ce pas? Mais dites-vous bien aussi que vous ne nous avez guère encouragés; vous sembliez avoir perdu confiance en vous-mêmes; vous n'étiez plus là. Vous disparaissiez : et pendant ce temps, l'Allemagne venait à nous, puissante, insinuante, ne demandant rien d'autre que de s'offrir. Voilà comment elle a pris la direction de notre armée, jusqu'à la modeler à l'image de la sienne. Voilà comment, lorsque nous avons fondé l'Institut pédagogique, nous avons fait appel à des maîtres allemands : lesquels étaient d'ailleurs d'une incontestable valeur. Si je parlais commerce, j'aurais bien d'autres choses à vous dire; mais ce n'est pas votre affaire, et vous n'y entendez rien...

Je concède que je n'entends rien au commerce, et je le prie de vouloir bien continuer à m'instruire :

— Ce que nous voulons, continue-t-il, c'est fortifier notre esprit national par les meilleurs des apports étrangers. Dès lors, nous sommes ouverts à toutes les influences européennes, et même à l'influence de l'Amérique du Nord, par surcroît : car quelques-uns de nos maîtres, qui ont voyagé, ont été frappés par la prospérité matérielle des écoles, aux États-Unis, et par les résultats pratiques qu'elles obtiennent : et il ne leur déplairait pas d'imiter leur organisation. Nous avons ici des institutions allemandes, qui nous proposent leur stricte méthode et leur forte discipline. Nous avons des écoles anglaises : l'anglais ne laisse pas de progresser comme langue sociale, depuis quelque temps. L'italien n'avait pas encore la place qui lui est due : nous venons de créer une chaire d'italien à l'Institut pédagogique; et j'en suis bien content. C'est grâce à toutes ces données, c'est par toutes ces expériences, que nous pouvons à la fois nous perfectionner dans notre être propre et participer

toujours davantage aux progrès, aux émois de la collectivité humaine.

« Est-ce à dire qu'après avoir occupé jadis une position privilégiée, vous risquiez, vous Français, d'être étouffés par la concurrence mondiale ? Rassurez-vous... S'il est un peuple vers lequel nous portent de préférence nos affinités intellectuelles, c'est encore et toujours la France. Votre pensée est assez semblable à la nôtre pour ne pas nous effaroucher, et assez différente pour nous instruire. Ce sont toujours vos livres que nos jeunes gens lisent le plus volontiers : on consomme au Chili incomparablement plus d'ouvrages français, originaux ou traduits, que d'ouvrages espagnols. C'est toujours votre art qui nous séduit. C'est toujours votre langue qui nous sert de truchement universel.

« Et puis, vous commencez à vous aider vous-mêmes : le ciel vous aidera. Nous vous avons vus revenir, d'abord comme de timides explorateurs, et par échantillons ; ensuite avec plus de hardiesse. Vous n'aurez jamais plus le nombre, je le crains bien : mais vous n'avez pas lésiné sur la qualité : l'Institut Pasteur, l'École de Droit, la Faculté et l'Académie de médecine, la Sorbonne ont donné tour à tour. Il semble bien qu'un pas décisif ait été fait le jour où, grâce au recteur Amunategui et au professeur Georges Dumas, vous avez conclu l'accord qui nous vaudra tous les ans, un cours de civilisation française, philosophie, l'an dernier, avec M. Abel Rey; littérature, cette année, avec vous...

Ici mon interlocuteur s'arrête, réfléchit, et, m'interrogeant :

— La civilisation française !... dit-il. Curieux pays que le vôtre ; étrange nation que cette France ; je l'aime, je crois la connaître, et je suis loin de la comprendre toujours. Ce que je trouve le plus extraordinaire, c'est que vous représentiez en même temps deux tendances ; qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre, on invoque la France comme témoin historique ou même comme symbole ; or, ces deux tendances sont contradictoires. Certains d'entre nous vous aiment, parce que vous êtes à leurs yeux, le vivant exemple de la puissance de la tradition, de la puissance de la foi. Et certains autres vous aiment, parce que vous êtes la Révolution toujours prête. Comment arrangez-vous cela ?

— C'est peut-être, dis-je, que la civilisation française

n'est pas un dogme définitivement arrêté. C'est une recherche; c'est une anxiété ; c'est un désir toujours inquiet du plus vrai et du mieux. Avec tous nos défauts, qui sont nombreux, nous avons au moins la qualité d'aller jusqu'au bout de nos idées, et de les mettre en pratique. Voilà pourquoi, peut-être, nous pouvons représenter aux yeux des étrangers des principes opposés : ces principes, nous les essayons...

LE 14 JUILLET A SANTIAGO

« Vous verrez comment on célèbre le 14 juillet au Chili; vous verrez. Les fêtes durent trois jours; et quelles fêtes! »

Ce qu'on ne m'avait pas prédit, c'est l'émotion que je ressentirais. Tant d'émotion ; et pourquoi ? Pour des raisons difficiles à dire, puisqu'elles perdent, dès qu'on veut les analyser, ce qu'elles avaient de plus intime. Pour ces fleurs que je trouvai chez moi, envoyées par des amis chiliens, et nouées du ruban tricolore. Pour les cartes laissées à ma porte ; et pour les sentiments dont elles étaient les interprètes : « Recevez notre salut, en ce grand jour de gloire... » — « Soyez salué avec une affection toute particulière, en ce jour français et universel... » Pour la surprise que j'eus en ouvrant les journaux, le matin : non seulement le journal français, qui s'appelle *la Patrie*, mais le *Mercurio*, la *Nacion*, le *Diario ilustrado*, célébraient à l'envi le 14 juillet, par des articles de fond, par des chroniques, par des anecdotes, par des photographies, par des compositions allégoriques et même par un article en français, que je lus à la première page du *Mercurio*. Pour cette cérémonie organisée par les anciens combattants, si simple et si tragique, au cimetière. Pour cette messe où tous se trouvèrent réunis, quelle que fût leur foi : quand les cuivres éclatèrent sous les voûtes, et que les échos de *la Marseillaise* vinrent se briser à tous les piliers, qui n'aurait frissonné dans sa chair ? L'église était trop petite pour la foule accourue ; et l'on sentait planer sur cette foule, mêlés indissolublement, le deuil et la gloire, l'espérance et l'anxiété, la confiance dans les destinées de la France et la grande pitié pour les morts.

Il y en eut pour les petits, pour les moyens, et pour les grands. Un bal d'enfants, avec de si beaux jouets en loterie, qu'on oubliait de danser pour les voir. Une fête sportive, avec

un grand luxe de bicyclettes, et de vigoureux garçons qui les poussaient, pour se faire honneur. Une réception à la légation de France, non sans champagne et sans toasts. Un thé, pour le plus grand bénéfice des œuvres de bienfaisance ; et l'ambassadeur des États-Unis tint à payer, non seulement de sa bourse, mais de sa personne, avec toute son ambassade ; et les anciens combattants de la colonie anglaise n'oublièrent pas d'envoyer une grande corbeille de fleurs. Un bal. Une représentation cinématographique, qui finit par avoir raison des infatigables, après ces festivités dont la plus éclatante fut peut-être le banquet.

Il eut lieu sous l'égide du comte Joseph de La Taille, président de la colonie française : qui fit jamais retentir, sous le ciel chilien, accent plus délicieusement tourangeau ? qui fut plus capable de gagner les cœurs, par l'invincible rayonnement de sympathie qu'il dégage ? qui se multiplia davantage et davantage se dévoua, partout où il s'agissait de faire aimer et estimer la France ? — Quatre cents couverts, ou davantage. La salle d'un cinéma, louée tout exprès pour la circonstance, est toute fleurie de drapeaux chiliens, de drapeaux français : aussi bien offrent-ils une ressemblance fraternelle. Deux musiques militaires font rage tour à tour. Les commissaires s'agitent, car voici qu'arrivent les autorités, les représentants du Gouvernement, les représentants du corps diplomatique, Nonce en tête : c'est une tradition, pour nous singulièrement flatteuse, que les plus hauts dignitaires du pays, et les ministres des nations amies, soient ce jour-là les hôtes de la colonie française. Une fanfare arrive, celle des frères de Saint Vincent de Paul, celle qui, aux moments les plus critiques de la guerre, parcourait les rues de la ville en jouant la marche de *Sambre-et-Meuse* avec tant d'énergie, que les courages abattus se sentaient relevés. Elle prouve qu'elle n'a rien perdu de sa vigueur depuis la paix, en faisant résonner fièrement *la Marseillaise*. A peine a-t-elle fini qu'une autre *Marseillaise* recommence, chantée cette fois par un chœur de petites filles, doublement préoccupées d'enfler leur voix et de prononcer le français à la française. Elles y réussissent à merveille ; et l'une d'entre elles, qui se détache pour réciter un compliment, reçoit des mains du chargé d'affaires de France un bracelet-montre dont elle n'est pas médiocrement fière : tout comme la reine des reines, à Paris.

Des bouchons sautent : c'est l'heure du champagne et des discours. Quelques-uns des convives prennent un air résigné; la plupart s'apprêtent à goûter en connaisseurs les flots de l'éloquence officielle. Mais que dis-je? Ce n'est pas de l'éloquence officielle que nous entendons ; ce sont de simples et beaux discours qui prennent, en ce jour et en ce lieu, un exceptionnel caractère de dignité et de noblesse. Quand l'un des orateurs rappelle le quatorze juillet de l'année 1914, déjà si plein d'angoisse sous la menace de jour en jour plus claire; la mobilisation; le départ des Français habitant le Chili, qui n'ont pas hésité à venir, du bout du monde, défendre la mère-patrie : alors on comprend ce qu'un tel mot, retrouvé tout à coup dans sa force première et dans son sens profond, contient de devoir, de sacrifices et d'amour; et les souvenirs d'un passé si proche, si grand, si douloureux, se pressant en foule pour revivre, on se sent de nouveau bouleversé et frémissant.

Je suis sur les visages les contractions auxquelles se livrent les hommes pour s'empêcher de verser une larme dont l'apparition serait contraire, comme on sait, à leur dignité. Vains efforts : des larmes indiscrètes n'en trouvent pas moins leur chemin. Puis, je m'aperçois que je ne vois plus très bien moi-même ; et je fais effort pour chasser le brouillard humide qui s'étend devant mes yeux.

DANS LES ÉCOLES

Grâce à l'extrême amabilité des directeurs et des directrices, qui n'ont pas seulement permis ma visite, mais qui l'ont sollicitée, je n'ai pas borné mon rôle à faire des cours, grâce au ciel : j'ai aussi beaucoup vu, beaucoup entendu ; j'ai fréquenté nombre d'écoles, en invité et en ami.

Une des premières dont j'aie franchi le seuil est l'Institut national, lycée modèle, auquel beaucoup de Chiliens, devenus illustres dans l'État, doivent leur formation. Un ordre parfait y règne : aucune inscription sur les murs, aucun graffito, aucun de ces avis désobligeants que les maîtres peu populaires doivent prendre pour une leçon d'humilité, ou pour un salutaire conseil. Or on arrive à ces résultats merveilleux sans aucune mesure de rigueur : les punitions sont inconnues, et la discipline que j'admire ici est toute morale. A côté de l'Institut

pédagogique fonctionne l'Institut d'application, dont nous n'avons pas l'analogue en France, au moins pour l'enseignement secondaire : c'est un autre lycée modèle où les normaliens viennent faire leur apprentissage magistral. Je l'ai visité à plusieurs reprises; j'ai visité des lycées de jeunes filles, des écoles normales d'instituteurs et d'institutrices; l'Institut d'éducation physique, l'École des Beaux Arts, l'École navale ; quelques-unes au moins des écoles françaises qu'ont fondées et que maintiennent diverses congrégations. Quelquefois, c'était pour assister à une fête ; quelquefois, pour entendre une conférence; quelquefois, pour participer à une séance de travail. Rien, comme il est juste, n'a retenu davantage mon attention, que les classes de français.

Le fait est qu'ayant constaté à plusieurs reprises l'excellente connaissance que les Chiliens ont du français, j'étais curieux de voir de quelle façon ils pouvaient l'acquérir. J'ai noté d'abord une vive intelligence assimilatrice. Puis un don inné pour les langues: ces Latins possèdent, de toute évidence, une exceptionnelle facilité; ils retiennent non pas seulement le sens des mots français, plus ou moins semblables à leur propre vocabulaire, mais cette cadence spéciale de la phrase, à laquelle les étrangers restent si souvent rebelles, et qui pourtant est la condition même de l'apprentissage d'une langue. Ajoutons l'emploi de la méthode directe : dans les classes de débutants, le maître enseigne les mots d'après les choses elles-mêmes, en commençant par les objets les plus usuels. Il procède volontiers par interrogations : les esprits rapides et mobiles des élèves sont aussitôt sollicités ; si, par hasard, l'interpellé ne répond pas ou répond mal, dix mains se lèvent pour revendiquer le droit de parler à sa place, dix mains impatientes s'agitent pour attirer l'attention du professeur. Ajoutons encore que le français est obligatoire dans les examens de l'enseignement secondaire : ce qui ne laisse pas de stimuler à quelque degré le zèle que les candidats professent pour notre langue. Ceux qui veulent devenir professeurs à leur tour, rencontrent un obstacle qui, dans bien des pays, serait considéré comme insurmontable : impossible d'apprendre le français en France. La route est longue de Santiago à Paris; et l'on sait de reste que de tous les maux qui affligent les étudiants, le plus ordinaire est le manque de pécune. Pour l'immense majo-

rité d'entre eux, le voyage d'Europe demeure un beau rêve. Ici, la bonne volonté des élèves et l'exemple des professeurs donnent des résultats non seulement admirables, mais presque paradoxaux. J'ai entendu un ancien étudiant de l'Institut pédagogique de Santiago, qui n'a jamais mis le pied en Europe, qui n'a jamais eu avec nos compatriotes que des relations trop rares à son gré, improviser en français, avec tant de correction, de justesse et d'aisance, que beaucoup de nos étudiants parisiens ne l'auraient pas désavoué. De tels tours de force supposent enfin non seulement l'intelligence, mais la foi qui transporte les montagnes et, dans l'espèce, supprime les océans.

Les voici qui s'avancent, discours en main, ces jeunes orateurs qui m'ont donné si belles preuves de leur savoir faire. Écoutons-les : les professeurs se tairont, pour une fois ; c'est au tour des élèves de parler. Nous sommes au Collège Jeanne d'Arc, c'est-à-dire dans une école telle qu'on n'en voit qu'en rêve : gaie, amusante, captivante : au point que les élèves sont tristes, les jours de congé ; elles disent à leurs parents qu'elles aimeraient mieux aller en classe, et les parents n'en croient pas leurs oreilles. L'enseignement s'y donne tout entier en français, d'un bout à l'autre des cours. C'est une des petites qui a charge de parler au nom de ses camarades, une jolie petite fille aux cheveux bouclés, coquette dans son uniforme bleu marine à col blanc. Grande affaire, que de débuter ainsi dans l'éloquence : aussi tremble-t-elle un peu. Mais elle prend courage, fait dignement sa révérence, et puis :

Le Collège français Jeanne d'Arc est fier et heureux d'avoir aujourd'hui l'honneur de vous recevoir.

Nous avons préféré le faire bien simplement, sans apparat, sans piano.

Nous avons voulu vous recevoir comme on reçoit un ami. Ami, oui, vous l'êtes, vous qui représentez le cher pays de France à qui nous devons tant et que tant nous aimons...

Celle-ci est une grande, au contraire. Nous sommes maintenant dans la salle des fêtes d'un lycée de jeunes filles, le lycée Antonia Salas de Errazuriz. Une charmante réception, dont les élèves elles-mêmes ont fait les honneurs, vient de finir ; une matinée littéraire et musicale va suivre : je vois sur le pro-

gramme qu'on nous réserve le plaisir d'entendre des chansons françaises, des fables de La Fontaine, des sonnets d'Henri de Régnier. Entre ce double régal, prend place un discours de bienvenue, fort bien prononcé par l'une des plus distinguées parmi les élèves :

... C'est le français, si beau, si harmonieux, et si riche, qu'après notre langue maternelle nous apprenons avec le plus de joie ; et nous sommes fières des occasions qui se présentent d'approfondir son étude. Et notre intérêt va grandissant, à mesure que nous pénétrons l'âme française.

Aussi notre admiration pour la France, pour sa science, pour son art et pour sa pensée hautement civilisatrice, va-t-elle de pair avec notre reconnaissance pour un pays qui nous envoie de si loin des émissaires chargés de nous apporter, avec un message d'amitié, les vivants reflets de sa vie intellectuelle...

La scène change encore ; les élèves de l'Institut pédagogique ont eu la délicate pensée d'offrir de leurs deniers une collation en l'honneur du professeur étranger ; devant la table encore servie, l'un d'eux se lève et parle :

... Et maintenant, un dernier message. Lorsque vous serez de retour dans votre pays, veuillez dire à nos camarades de là-bas que les Chiliens aiment profondément la France, dont ils admirent non seulement les grands génies scientifiques et les grands écrivains, mais aussi les belles et solides institutions.

Soyez certain que nos vœux les plus sincères vous accompagneront à travers la mer, jusque dans votre chère patrie ; et que, s'il nous reste encore quelque chose à vous demander, c'est de nous laisser dans l'espoir que vous répéterez un jour votre visite.

Que cette manifestation ne soit pas une fête d'adieu, mais la promesse d'un retour prochain. Tels sont nos souhaits, et tel est aussi notre espoir.

Je suis invité à visiter un cercle d'étudiants ; le président et les membres du comité directeur m'accompagnent de salle en salle ; nous bavardons ; et frappé une fois de plus de la façon dont ces jeunes gens parlent le français, je ne puis m'empêcher de les féliciter. Or, deux d'entre eux se mettent à rire. — « Pourquoi riez-vous ? — Le plus fort, c'est que nous avons appris le français chez les Pères allemands ! » — Mais voici qu'un remous se produit dans notre groupe : on veut faire

arriver jusqu'à moi l'un des assistants qui, modeste, se dérobe. « Il a fait une ode à la France! » Il faudra bien qu'il la récite, bon gré mal gré; et voici que se déroulent, en effet, les strophes harmonieuses d'un noble poème :

Francia grande, Francia hermosa, dulce tierra solariega,
Yo te llevo en lo mas hondo de mi fuero espiritual...

Yo palpito en el trascurso de tu historia milenaria,
Yo comprendo tus grandezas, y en la gris, crepuscularia
Tarde aciaga de tus penas, siento henchirse el corazón
Y nacer, allá en la fibra donde llora la tristeza,
Todo el ritmo de una immensa, de una ronca Marsellesa,
Todo el eco de una cruda, de una negra rebellion... (1)

L'UNIVERSITÉ DE CONCEPCION

C'est la même invitation cordiale, ce sont les mêmes attentions prodiguées depuis l'heure de l'arrivée jusqu'à celle du départ; c'est une autre atmosphère; et c'est, pour qui s'occupe d'enseignement, le spectacle d'un admirable effort.

L'atmosphère est toute provinciale, et reposante, et délicieuse à qui se sent las du fracas des grandes cités. Si l'on veut éviter de vivre traqué par les automobiles, qu'on vienne jusqu'ici : mais qu'on se hâte! Avec sa place où jeunes gens et jeunes filles viennent tourner en rond, ses rues paisibles, ses maisons qui restent volontiers fidèles au vieux style espagnol, la colline boisée où elle s'appuie, l'estuaire du Bio-Bio où elle vient s'alanguir, Concepcion a un caractère de dignité calme, qui séduit dès l'abord.

Or c'est ici que se crée de toutes pièces une Université nouvelle. Il ne faut compter ni sur ces Mécènes qui, dans l'Amérique du Nord, favorisent à coups de millions leurs collèges; ni sur le Gouvernement, dont le budget ne s'équilibre qu'avec la plus grande peine; encore moins sur les ressources

(1) O France grande, ô France belle, ô douce terre de noble lignage, — je te porte au plus profond de mon être spirituel... — Je palpite en parcourant ton histoire millénaire. — Je comprends toutes tes grandeurs; et dans les soirs gris, crépusculaires — où tu peines et où tu souffres, je sens se gonfler mon cœur — et je sens naître, jusque dans ma chair où pleure la tristesse — tout le rythme d'une immense, d'une rauque *Marseillaise*, — tout l'écho d'une âpre, d'une noire rébellion...

fournies par les étudiants, puisqu'au Chili toute l'instruction est gratuite, enseignement primaire, secondaire, supérieur : c'est un des principes démocratiques auxquels la nation semble le plus fortement attachée. Dès lors, comment faire? Les hommes ingénieux et tenaces qui veulent que Concepcion ait son Université, ont pourtant trouvé les piastres qui leur faisaient défaut. Ne parlons pas de loteries, les loteries sont défendues sur tout le territoire de la République. Mais voici : on vendra des billets de souscription volontaire ; à quelques-uns de ces billets, tirés au sort, correspondront des primes alléchantes ; et l'argent ne manquera plus... Bienheureuse loterie, même ainsi déguisée ; et bienheureux argent, qui deviendra science, culture, progrès!

La vaillante conquête se poursuit sans relâche. Cette clinique est toute nouvelle : elle est munie des appareils les plus perfectionnés. Ce laboratoire n'existait pas, l'an dernier. L'an prochain, s'il plaît à Dieu, les étudiants auront leur cité universitaire. D'Europe, et plus spécialement d'Allemagne, sont arrivés tel et tel professeur ; tel étudiant part pour l'Europe. Les enseignements le plus directement utiles prennent le pas sur les autres, mais les autres auront leur tour. Ainsi le Sud possédera une institution de haute culture qui ne sera inférieure à aucune, et qui est digne d'inspirer dès maintenant à ses fondateurs le plus légitime orgueil. Oui, c'est de l'admiration que mérite ce noble chantier en travail : surtout quand on songe à la somme de volonté que représente un tel effort ; à sa haute dignité ; et à la place qu'occupe la plus jeune Université du monde, avant-garde de la civilisation.

A VALPARAISO

Je n'ai fait qu'entrevoir la ville : active, et toute pleine de gens affairés qui vont des maisons de commerce aux maisons de banque ; opulente, et percée de larges avenues où circulent les lourds camions chargés de marchandises, voisinant avec les autos de maîtres ; pittoresque dans toute sa partie haute, avec ses maisons bariolées, ses ruelles partant pour l'escalade, ses escaliers, ses rampes, ses balustrades, ses terrasses, divertissantes et paradoxales architectures. J'ai couru à la plage élégante qui est le prolongement de la cité, la perle du Pacifique, *Viña del mar*. Je n'ai jamais eu le temps de m'arrêter ; j'ai été

emporté par un mouvement impétueux, et j'ai vécu dans un tourbillon pendant trois jours.

Vite. Les autorités nous attendent, pour les visites protocolaires. La vedette du chef de l'amirauté nous attend, pour une rapide promenade dans le port. Le très aimable et très actif consul de France, qui a réglé les détails du programme heure par heure, nous attend en son consulat; déjà nous sommes en retard. Les établissements français nous attendent : les bonnes sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui entretiennent un internat, un externat, un ouvroir, un dispensaire, et qui trouvent le moyen non seulement d'instruire, mais de nourrir les petits orphelins les plus dépenaillés de la ville : le tout avec un minimum de ressources, et un personnel si réduit qu'elles succombent à la tâche. Et les Pères du Sacré-Cœur, qui dirigent un florissant collège : hâtons-nous; nous entendrons chez eux des élèves chiliens qui fourbissent des discours français le plus éloquemment du monde; sur quoi nous demanderons la faveur d'un jour de congé pour tous les écoliers, ce qui nous vaudra le plus franc succès. Et les pompiers français. Et les membres les plus influents de la colonie française qui veulent nous recevoir en leurs demeures. Et la colonie française, qui a préparé un banquet somptueux. Et la conférence, — j'allais l'oublier, — qui doit avoir lieu dans la salle des fêtes du lycée de la ville, et pour laquelle tant de Chiliennes, tant de Chiliens amis de la France sont déjà rassemblés...

De la fatigue? Assurément. Mais, davantage, de la reconnaissance, et de la joie. Point n'est besoin de faire appel aux figures de rhétorique pour répondre, fût-ce dix fois de suite, aux sentiments qu'on veut bien m'exprimer : il suffit de parler cœur à cœur. Point ne sera besoin de forcer ma mémoire pour rappeler le souvenir de tant de visions rapides, mais intensément gravées. Si l'on me demandait d'en distinguer une comme symbole, je serais fort en peine, de peur de faire tort à toutes les autres. S'il en fallait une cependant, et une seule, c'est celle-ci que je choisirais.

La colonie française nous a conviés à son cercle, à son foyer; et nous nous arrêtons devant le saisissant tableau qui fait l'honneur de l'une des salles. Quelqu'un a eu l'idée de rechercher la photographie des Français de Valparaiso tués au cours de la grande guerre; de les reconstituer, au besoin; puis de

les grouper. Et les voilà tous, chacun dans son individualité, dans son attitude familière ; et pourtant unis, et serrés étroitement, ces Français morts pour la France. Ils sont sans forfanterie, simples, gauches, et douloureux. La colonie ne se rassemble pas sans les avoir au milieu d'elle : ils demeurent parmi les vivants.

LE COMITÉ FRANCE-AMÉRIQUE

Deux nations s'aiment et s'estiment : encore voudraient-elles avoir l'occasion de se le dire quelquefois. Il ne leur suffit pas que leurs gouvernements échangent des politesses, ni que leurs diplomates échangent des décorations. Il y a le Chili et la France : mais il y a aussi les Chiliens et les Français. Se rencontrer, entre Français et Chiliens; échanger des idées, affirmer des sentiments, dissiper des malentendus qui se prolongent à l'infini quand on les tait, et qui disparaissent, honteux, dès qu'on fait sur eux la lumière; nouer des relations personnelles; mettre des noms sur des figures; avoir à aimer, non pas des entités, mais des êtres humains : voilà qui était bien désirable; et voilà qui est devenu plus facile, maintenant.

Le mérite en revient au Comité France-Amérique. Son œuvre est d'accueillir les Américains en France, et en Amérique les Français; de former des groupes et des fraternités. Pour mon compte, j'ai partout éprouvé ses bienfaits, à Concepcion, à Valparaiso, à Santiago. Grâce à lui, j'ai mieux connu les Chiliens; et donc, je les ai davantage aimés. J'ai fait partie d'une famille : c'est un mot qui ne va pas sans douceur.

Le président du comité France-Amérique de Santiago m'a chargé d'un message. « Voulez-vous, m'a-t-il demandé, porter expressément notre souvenir au fondateur de notre société? Voulez-vous remercier de notre part l'homme qui a eu l'idée d'instituer notre union, et qui l'a maintenue, M. Gabriel Hanotaux? Dites-lui que le grain qu'il a semé dans notre terre a bien germé et que la moisson est belle. » — C'est fait.

LE DÉPART

Les trois mois de mon séjour touchent à leur fin.

A tous ceux qui m'ont demandé si je n'avais pas le mal du pays, si je ne regrettais ni la France ni Paris, j'ai toujours pu

répondre, épreuve faite, que rien n'était plus éloigné de moi qu'un tel sentiment. Le temps s'est écoulé si vite, au contraire, le rythme du dernier mois s'est accéléré de telle sorte, que je suis tout étonné d'entendre sonner déjà l'heure du départ.

Comme on a coutume ici d'aller trouver spontanément ceux qui arrivent, et de venir les voir sans attendre leur visite : de même on a coutume d'accompagner jusqu'à la gare ceux qui s'en vont. Touchant usage, auquel notre vie parisienne, débordée, ne nous permet plus d'obéir, et dont il faut regretter la douceur, car l'adieu en prend un caractère plus sensible, plus mélancolique et comme plus mémorable. Que d'amis assemblés autour du wagon ! Que de mains tendues ! Et quelles profondes résonances éveillent leurs paroles ! « Au revoir. Sachez bien que vous n'êtes plus un étranger. Nous vous comptons parmi les nôtres. Nous vous avons donné notre amitié, pour toujours... » On m'a fait entendre bien souvent *la Marseillaise* au Chili : par une suprême attention, on veut que je l'entende encore lorsque déjà le train s'ébranle : de façon que mon hymne national soit le dernier écho que j'emporte. Le décor de la gare glisse lentement; sa fuite s'accélère : je ne vois plus qu'un groupe compact où les figures s'estompent, et d'où émergent les papillonnements des mouchoirs; la masse se réduit, se décolore jusqu'à n'être plus qu'un point que l'espace engloutit.

L'ARRIVÉE AU HAVRE

Buenos-Aires, Montevidéo, Rio-de-Janeiro, Madère, Lisbonne : c'est par Le Havre que l'*Hœdic* rentre en France.

Il ne se presse plus; sa tâche est accomplie; il lui suffit d'attendre la marée pour franchir l'entrée du port, cette nuit. Doucement, mollement, il glisse sur les eaux noires. La mer, qui du côté d'Ouessant nous a fait sentir sa colère, s'est maintenant apaisée : plus un souffle de vent. Elle ne heurte plus les flancs du navire, elle les caresse; elle n'a plus, autour de sa marche ralentie, qu'un chant plaintif et doux.

La nuit nous enveloppe, et tout est baigné d'ombre. De la haute passerelle où nous nous tenons, passagers fantômes, nous voyons confusément surgir, à l'avant, une étrange végétation de mâts, de poulies, d'échelles, de cordages, fils d'araignée tissés dans l'obscur. La voix du commandant monte jusqu'à

nous : « Tribord un peu... » Plus bas encore, sur le pont, on devine plutôt qu'on n'entend toute une agitation invisible.

Mais voici qu'autour de nous, devant nous, brillent au loin des lumières amies. Des alignements de feux réguliers, serrés comme les grains d'un collier phosphorescent, percent l'immensité de l'ombre : et ce sont les plages normandes. Deux grands bras impalpables laissent traîner sur la mer leurs voiles mous et blancs : et c'est le phare de la Hève. Un paquet de points lumineux qui s'étagent : et c'est Sainte-Adresse. Des feux désordonnés, qui se chevauchent, qui se mêlent, et qui scintillent, et qui clignotent, et qui vibrent, rouges, verts, blancs, jaunes; un carnaval de feux : c'est le Havre. Des bateaux passent à côté de nous, feux follets, feux dansants. A mesure qu'on s'approche, on voit les grands réflecteurs du port verser de haut en bas la pluie de leur lumière crue. L'eau s'anime de reflets d'acier, de reflets d'argent, de reflets d'or.

Quand le navire arrive à quai, c'est nuit pleine. Le débarquement n'aura lieu que demain; les passagers resteront jusqu'au jour dans le corps du poisson monstrueux emprisonné dans un bassin du port, et surveillé par deux douaniers qui vont bâillant.

Demain nous reverrons nos campagnes, notre ciel léger, nos collines aimables, et la grâce des saules mélancoliques au bord de l'eau; demain, au fracas du train qui tressaille et bondit, nous rentrerons dans Paris, la grand'ville; demain nous reprendrons le cours normal de notre vie, et nous retrouverons, prêts à nous ressaisir, nos habituels devoirs. Et un autre, qui est nouveau. Il faudra, par reconnaissance et pour la justice, dire ce que j'ai pu constater là-bas; travailler à ce que deviennent moins vraies ces phrases, souvent et justement répétées : « Vous nous connaissez mal, vous ne nous connaissez pas; vous ne parlez jamais de nous... »

PAUL HAZARD.

LA REINE DE L'OMBRE

III (1)

UN ACCÈS PERNICIEUX

Le repas s'était achevé sans trop d'extravagances. L'agent d'une société commerciale avait réuni ce soir-là autour de sa table les Européens présents dans l'escale. Nous étions six invités : le sergent chef du détachement de tirailleurs sénégalais, un inspecteur des lignes télégraphiques, le médecin de l'assistance indigène, un résident en tournée d'impôts, le chef de la gare-terminus du Kayes-Niger, et moi qui couchais rarement deux nuits au même endroit. Il ne s'était dit ni plus ni moins de bêtises qu'il ne s'en débite en tous lieux quand la conversation chemine d'un sujet à l'autre, saute des plaisirs de la France aux actes du gouvernement local, de la marche des affaires aux décisions et à l'humeur des chefs militaires ou civils, en passant par les crûs des vins et les restaurants à la mode, pour aboutir sans exception à la femme dont on découvre, à distance, les qualités et les défauts hors des communes mesures. On ne savait comment allaient tourner les choses, et si le champagne n'allait pas être l'occasion d'une « pomponnette », — cérémonie bachique assez à la mode au Soudan, au cours de laquelle, à coup sûr, il n'est point besoin de faire preuve d'esprit, mais plutôt d'une certaine audace de gosier, — quand le sergent, courtaud à face osseuse et tannée, conclut :

— Tout ça, c'est mieux, bien sûr, que ce maudit pays! Encore s'il n'y avait pas cette « godiche » de malheur!...

(1) Voyez la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre.

— Vous y êtes sujet? demanda le médecin. Paludéenne, sans doute?

— Oui, tous les jeudis.

— C'est bien ça...

A perte de souffle chacun exposa son cas, ou le cas des camarades qu'il avait connus, qui en étaient réchappés ou qui avaient à l'heure actuelle sur le corps un tumulus de sable. Pour certains, la fièvre paludéenne arrivait toutes les fins de mois, au moment de la décroissance de la lune. Pour d'autres, plus rares, elle était irrégulière, fantasque comme l'humeur du patient. Et cela donna lieu à quelques histoires.

L'inspecteur des lignes télégraphiques maudit sans fin les éléphants qui, pour se gratter le cuir, renversaient ses poteaux, pesta contre les tornades qui couchaient les arbres et démolissaient tout le travail, et finit par bénir les Noirs de quelques tribus qui taillaient de petits bois fourchus pour maintenir le fil au-dessus du sol, réparant ainsi provisoirement le dommage du ciel et des pachydermes. Tout ce discours pour en venir à une extraordinaire fatigue qui lui avait occasionné une « bilieuse ».

— Hématurique? fit le docteur.

— Et comment! grenadine, bitter, et tout le tremblement... Après ça, plus rien du tout : sans les tisanes du pays, je passais *l'arme à gauche*... Mes reins ne marchaient plus...

On évoqua, à titre de comparaison, la fièvre jaune de 1900 et les quelques accidents de ce genre, moindres toutefois, qui, depuis cette catastrophe, semèrent des tribulations sur la Côte. Chacun, sauf le docteur, parla des symptômes : coup de barre sur les reins, vomissements noirs, abattement et lucidité : enfin les périodes fatidiques de trois ou neuf jours, au bout desquelles il n'est d'autre alternative que d'aller au cimetière ou de faire à jamais la nique à la fièvre jaune...

— Elle nous laisse bien tranquilles, conclut le docteur. Tandis que l'accès pernicieux... voyez-vous, c'est presque aussi terrible, et quelquefois plus soudain encore.

— Un accident, n'est-ce pas? docteur, pas autre chose... n'est-ce pas?

— Sans doute... Mais terrible tout de même.

— Consolons-nous, dit quelqu'un. Au moins nos fièvres, ici, sont cataloguées. Nous les connaissons : mieux encore, quand elles arrivent, nous les reconnaissons. Tandis que là-bas,

ils en ont de toute sorte, depuis celles des enfants jusqu'aux fièvres qui fatiguent les vieux.

— Sans compter les courants d'air! s'écria notre hôte. Il faut les entendre, quand on rentre en France!... « Fermez cette porte!... Ah! cette fenêtre!... Vraiment de quoi mourir! » Il y en a même qui sont moins polis... Alors qu'ici c'est une bénédiction, pour eux, ça devient une hantise, rien de moins... Tramways, chemins de fer, autobus... Il n'y a que dans le métro qu'ils ne dépassent pas la mesure... Eh bien! s'ils venaient ici, ça les dresserait un peu : je vous jure qu'ils la goûteraient à pleine peau, la volupté des courants d'air!...

— Au fait, c'est vrai, acquiesça le chef de gare. Ne nous plaignons pas trop... Il y en a de plus malheureux que nous...

Et il vida son verre. Ces derniers mots nous laissèrent pensifs. Les garçons noirs achevèrent de desservir la table, d'installer les jeux de cartes auxquels on ne toucha pas. Ils allaient, affairés et souples : leurs silhouettes, à la lueur dansante des photophores, se détachaient comme des ombres chinoises sur les murs blanchis à la chaux, se confondaient parfois avec le mobilier de pitchpin bruni par de multiples couches de vernis. Dans le silence, on entendait le gémissement de la poulie du *pankah* que tirait sans conviction le gardien de nuit, à moitié endormi, réveillé de temps à autre par le sergent qui lui envoyait des croûtes de pain à toute volée.

Dehors, le cuisinier fermait sa cuisine, gourmandait une dernière fois son marmiton.

Les chants des matelots sur le fleuve nous arrivaient, mélangés en une étrange et nostalgique symphonie.

Sur un ordre de notre hôte, un *boy* apporta deux bouteilles de Rœderer.

— A propos d'accès pernicieux, reprit le résident pendant que les coupes se remplissaient, vous souvenez-vous de Julien Forquet qui avait été chargé par une société française de faire des levés topographiques pour l'irrigation de la vallée du Niger. Eh bien! je sais qu'il attrapa au cours de ses travaux un de ces accès carabinés qui secouent un homme.

— Un autre moins solidement bâti y fût resté, affirma le docteur. Je l'ai vu depuis. A peine me parla-t-il de l'accident : car ce fut un coup de soleil qui détermina l'accès. La convalescence fut longue, et ce bandit trouva le moyen pendant sa

maladie de n'avertir personne. Je crois d'ailleurs qu'il fit un peu de neurasthénie... Par la suite, je n'ai plus entendu parler de lui : il a dû continuer sa route vers le Nord, vers Djenné et Tombouctou, au début de la saison sèche...

— Sait-on ce qu'il est devenu ? demandai-je.

— On ne sait jamais avec de tels hommes : jusqu'au jour où l'on apprend qu'ils ont été *arrangés* par un buffle ou un éléphant, ou bien que l'on trouve près d'un village un tas de cailloux surmonté de deux bouts de bois...

— Tenez, me dit alors le résident, vous qui remontez vers Kankan, vous profiterez de son campement, au confluent du Niger et du Ouassoulou. On dit qu'il y fut très fidèlement soigné par un de ses Noirs, et avec efficacité... Les rapports des gardes régionaux disent l'installation bien entretenue, suivant mes instructions. Confortable, elle sert maintenant d'abri aux Européens de passage. Je compte moi-même m'y reposer lors de ma prochaine tournée.

— Un fameux chasseur, à ce qu'il paraît,— fit le sergent, dont la seule distraction était de troquer son fusil de guerre contre un fusil à deux canons.

— Oui, chasseur, prospecteur, explorateur, planteur, n'ayant au demeurant d'autres lois que le bon sens et l'équité, d'autre culte que celui de la liberté. On vous en a peut-être parlé?... C'est un de ces hommes comme il y en a pas mal dans le pays, que les gens de la métropole traitent volontiers d'aventuriers, — au sens péjoratif du mot, naturellement, — parce qu'ils ne sont pas restés collés sur un fauteuil dans une préfecture, un ministère ou une compagnie d'assurances... Nos compatriotes, d'ailleurs, ont, à ce sujet, une opinion toute faite qu'ils ne cherchent pas à motiver. Français, des hommes comme Julien Forquet sont, je le répète, des aventuriers : Anglais ou Américains, ils deviennent, sans contrôle, étonnants, admirables, auréolés de gloire et de mystère... Je ne vous apprends rien, n'est-ce pas, et n'en ai point la prétention... Maintenant, sur ces paroles subtiles et profondes, buvons à la santé de celles qui nous sont chères, là-bas... et à votre heureuse randonnée !

Le résident éleva légèrement de mon côté sa coupe où le champagne pétillait à la clarté des photophores...

On se sépara. Pas trop tard : j'avais prévenu que je partais

avant l'aube. Mon hôte m'accompagna jusqu'à ma chambre. Je l'entendis ensuite donner des ordres pour que le café et le déjeuner fussent servis au premier chant du coq...

Avant de m'endormir, je pensai à ces hommes étranges qui, laissant derrière eux leur passé de civilisation raffinée, parcourent ce mystérieux continent noir, fuyant les contraintes de la société, tantôt s'évadant d'eux-mêmes à la recherche de l'oubli, tantôt friands de fortes sensations, toujours amoureux de libres espaces. Je songeai aussi à ces durs travailleurs qui font vivre au foyer lointain une mère, une femme ou une amante... Je songeai aux chocs de la fièvre, aux drames qu'elle avait créés par la décomposition lente de la volonté et du sang; à ces épisodes, enfin, de la vie coloniale qui troublaient encore les mémoires, sans que personne fût arrivé à démêler les singuliers détails de ces crises...

* * *

Et je me remis en route.

Quelques jours après, je trouvais, comme il m'avait été indiqué, le campement de Julien Forquet. Les cases s'édifiaient sur la pente d'un coteau, à deux cents mètres de la berge, à l'abri de la crue du fleuve. La raison et le confort s'étaient ainsi unis à la tradition.

De là, je dominais une partie de la vallée du Niger. Comme tous les cours d'eau du pays, celui-ci a conservé ses coutumes millénaires. Somnolent aujourd'hui, retiré entre des falaises, des berges sablonneuses où les crocodiles cachent leurs œufs, — s'en remettant au soleil du soin de les faire éclore, — tous les ans l'eau du ciel le tire de sa torpeur, remplit son lit, le fait déborder au loin.

Pour le moment, la broderie des arbres suit patiemment dans ses sinuosités le ruban scintillant du fleuve à travers une contrée qui naguère connut l'opulence, et n'offre plus aux regards que des signes d'une fertilité dédaignée. De loin en loin seulement, un village élevé au-dessus de la plaine, pareil à celui qui m'abrite ce soir, entretient une animation amoindrie. Ce pays qui pourrait être surpeuplé apparaît inhabité, ces terres si fécondes semblent abandonnées, comme si une calamité se fût abattue sur ses heureux occupants, comme si une catastrophe les eût décimés, et eût ramené les survivants

à la crainte du lendemain, à la timidité qui succède aux ébranlements profonds, à la mollesse qui suit parfois les grands efforts.

Quelques troupeaux de bœufs paissent sur les berges auxquelles le retrait des eaux permit une hâtive toilette de verdure. Les uns portent une bosse et des cornes démesurées : les autres ressemblent dans leur robe noire et blanche à nos petites vaches des Landes et de la Gironde.

Dans la case la plus spacieuse, ouverte sur la vallée, je m'installai pour la nuit. Les enfants du village m'apportèrent des victuailles : œufs, poulets, poissons. Des hommes vinrent s'asseoir près de nous, curieux des nouvelles de la route. Placides, ils tiraient de leur courte pipe des bouffées de fumée : lentement, les filets bleus montaient dans la transparence du soir.

Espérant un cadeau, un griot me donna une aubade. En sourdine, il fredonnait les louanges du Blanc qui était passé avant moi, qui avait fondé le campement. Il célébrait ses aventures de chasse, les prouesses de sa main et de son œil.

J'allais achever mon repas, quand je vis un homme âgé s'avancer vers moi. Les enfants se levèrent. Les hommes saluèrent. Le griot lui fit un envoi. Impassible, le vieillard s'assit à mon côté, me donna la main recouverte d'un pan de son vêtement.

— Je ne sais, dit-il, si tu ressembles à celui qui dormait ici. Mais quand il est parti, une crainte est restée sur nous... Je dis nous, les vieux. Car la jeunesse ne se soucie pas des choses cachées... En partant, il a laissé des papiers ; ils sont ici, dans mon *m'boubou*... Je vais te les donner... Avant de nous quitter, dis-moi si ce sont là des signes de paix ou des sortilèges. Par la vérité ! son sang était brûlant, certains jours... Il est tard... Voici les papiers... Dieu veuille que ta nuit soit paisible !...

C'était une liasse de feuilles de toutes dimensions qui avaient été froissées et avaient traîné par terre. L'ancien les avait soigneusement pliées et empaquetées. Je les pris avec l'intention de les ouvrir, me promettant, si elles avaient quelque intérêt, de les remettre à leur propriétaire au jour d'une rencontre.

— Il te les a donnés ? demandai-je.

— Un de mes garçons les a ramassés, répondit le vieux en s'éloignant. J'ai pensé que des paroles légères peuvent

sortir de la bouche de l'homme, mais que les mots écrits sur du papier ne sont pas sans importance... Ils contiennent toujours quelque chose, ajouta-t-il en élevant la main.

Même s'ils en avaient assassiné l'auteur, ces Noirs auraient sans doute aussi religieusement conservé ces feuillets. Je me souviens fort bien qu'après de nombreuses années on avait retrouvé, parmi des objets hétéroclites, des manuscrits et de la correspondance ayant appartenu au major anglais Laing, étranglé au début du siècle dernier entre Tombouctou et Araouan, en plein désert. Je me souviens aussi qu'en des temps plus rapprochés, des explorateurs avaient confié leurs lettres pour l'Europe à des caravanes en route vers le nord, et qu'au travers de mille vicissitudes ces messages étaient parvenus longtemps après à leurs destinataires.

Cette trouvaille ne pouvait donc m'étonner. Mais qu'allais-je découvrir dans ces pages ? Encore une fois, la curiosité fut plus forte que la fatigue, surmonta mon besoin de sommeil, et je lus.

Étaient-ce là des fragments d'un journal, ou plutôt l'appel vers la femme lointaine qui hante le cerveau des exilés, le cri de détresse de l'être en danger qui, dans la plénitude de la santé, ne se soucie pas de confidences ? Tout cela à la fois peut-être...

De toutes manières, ces pages m'ont donné la surprise renouvelée de rencontrer une âme sensible où chacun n'avait aperçu qu'un *broussard*, un rude pionnier de notre expansion. En lisant ces lignes, je reportais aussi ma pensée vers ces ermites profanes, vers ces explorateurs perdus dans les immensités glacées du Nord-canadien, dont on retrouve, quelque jour, la troublante confession écrite avec patience et désespoir sur les murs ou la porte de leur abri...

Voici ce que j'ai lu :

« Dans ma case, la nuit est épaisse, lourde... elle se fige autour de moi comme un corps visqueux subitement solidifié...

« Ce soir, elle étreint mon crâne... surtout. Elle le comprime à en faire jaillir la matière comme les gouttes d'eau d'une éponge pressée...

« J'ai dormi aujourd'hui sous la véranda. Mais on ne m'a pas réveillé à temps. Les rayons du soleil déclinant ont passé sous l'extrémité du chaume et se sont promenés sur ma tête.

Ils s'y sont même arrêtés. Ils y ont pénétré, sûrement : elle est pesante comme si l'on en eût, pendant mon sommeil, augmenté la masse intérieure...

« Un rayon de soleil... qu'est-ce donc? Là-bas, c'est lui qui furtivement pénètre le matin dans sa chambre par la fente des rideaux mal croisés, taquine sa gorge, joue sur le tapis au pied de son lit... C'est lui qui illumine son cabinet de toilette et traverse ses cheveux comme un peigne en écaille blonde... C'est lui qui donne de l'éclat aux fleurs de son boudoir et à ses yeux, qui brunit ses épaules et ses bras sur la plage...

« Ici... un tout petit rayon de soleil qui se promène sur votre crâne... c'est autre chose... Il contient des couleurs empoisonnées, des vibrations meurtrières qui n'ont point pardonné à certains jeunes gens de ma connaissance qui s'en moquaient... Les pauvres petits n'eurent pas le temps d'écrire à leur mère !

« Mais il n'y a rien à craindre aujourd'hui : je sens à travers la lourdeur de ma cervelle que mes idées sont encore sériées, puisque je me rends compte que j'existe, que je suis moi-même...

« Je sais aussi que les hommes ont des idées... plus ou moins confuses... entassées pêle-mêle... et tant de choses encore...

. . . .

« Ma tête est pesante comme un fardeau dans la nuit, comme la charge d'un porteur au milieu de l'étape...

« Des souvenirs s'y entrechoquent : citations bizarres, lambeaux de phrases, proverbes et maximes dont la venue à cette heure est sans doute un jeu futile, paradoxes qui défient toute logique, grandeurs et bassesses, hauteurs et abîmes, sagesse et puérilité, tout se mêle, tout danse au son de musiques échevelées.

« A d'autres instants, des chants se précisent, se font rythmés, limpides et mesurés, tels ce duo de l'*Iris* de Mascagni que j'entendis à Naples et dont le *leit motiv* revient sans cesse à mon esprit comme la marque d'un soir ; ou le chant de Solveij, dont les paroles et la musique s'appliquent étrangement à mon sort, me remplissent d'émoi.

« Il est singulier que certains passages de la vie ou certaines lectures, qui se sont trouvés un jour accompagnés d'une musique parfois sans analogie avec les circonstances vécues ou décrites, paraissent indissolublement liés durant toute notre

existence, au point de se retrouver ensemble, — compagnons inséparables, — à toute heure où l'un d'eux est évoqué.

« J'ai entendu jouer dans mon enfance, par un de mes camarades de collège, un certain allegro de je ne sais plus qui, pendant que je lisais le récit du fameux duel de l'*Alabama* et du *Hatteras* au large de Cherbourg, à la fin de la guerre de Sécession. Je ne puis, à l'heure actuelle, lire ou imaginer un combat naval sans aussitôt entendre cet allegro dont l'étrange destination étonnerait à coup sûr l'auteur.

« Il m'est aussi resté en mémoire que toutes mes sympathies allaient aux combattants de l'*Alabama*, qui sombra glorieusement sous les coups d'une bordée proprement ajustée...

. . . .

« Par moments je ne distingue plus la limite de la raison et de la folie... Qu'est-ce donc, la folie ?...

. . . .

« Oh ! cet après-midi d'anxiété ! Les pluies ne viendront donc pas ?... Tout est préférable à cette lourdeur de l'atmosphère... Je ne pourrais plus vivre ainsi... C'est trop... Pourtant, tout m'avertit de leur venue... Les vols triangulaires de canards, les bandes de perruches qui assent en jacassant sur ma tête, les feuilles qui frissonnent...

. . . .

« Enfin, mes nerfs s'apaisent... Il était temps... Cela est arrivé plus vite que je ne l'espérais... Le ciel est en ce moment d'une rare traîtrise. En quelques instants, un nuage qui paraissait à peine à l'horizon s'est développé avec une rapidité inouïe, a envahi l'espace. Alors, semblable à l'accouplement des félins accompagné de cris et de fureurs soudaines, la communion du ciel et de la terre s'est faite dans un tourbillon, avec des saccades, des fracas et des oppressions indéfinissables. Quel déchaînement !...

« Le chariot du vent qui amène l'orage cahote et grince. Le conducteur siffle, vocifère à travers les arbres : les chevaux écorchent la plaine de leur sabots, soulèvent la terre et les cailloux. Les corps écrasés hurlent leurs plaintes. Bientôt, ce n'est plus un seul char, c'est une armée antique de chars de guerre attelés de quadriges fantastiques qui s'élancent et ravagent. Le souffle, devenu solide, brise, emporte, ébranche, déracine... La brousse violentée brame démesurément...

« Ah! la danse furibonde des millions d'objets, d'insectes, de brindilles qui depuis des mois dormaient ou rampaient en toute tranquillité!

« Tourmente des infimes, enlèvement de tout ce qui était mort et qui revit durant un instant une existence agitée, jusqu'à ce que la trombe des eaux abatte toute cette misère, poussières de corps et d'êtres de toutes grandeurs, cendres des incendies, brisures d'ossements abandonnés des vautours.

« Quelle fête, grand Dieu!...

« Le vent croule par paquets qui s'étalent en fuyant, se déchirent contre les rochers et les troncs d'arbres, se tordent en gémissant... Puis la masse de l'air et des eaux devient si consistante qu'il semble bien que le haut et le bas ne font plus qu'un tout, dans un brutal mélange.

« L'amant céleste qui a voilé de sa robe grise le bleu profond, le vide illuminé, se précipite maintenant. Son étreinte est farouche. Comme la femme lubrique de Baudelaire, la terre ruisselante entr'ouvre ses vallées, lui tend ses plaines, lui offre ses collines et lui rend son baiser en un parfum qui s'exhale de tous ses pores.

« Comme elle est âcre et violente, cette senteur de terre mouillée après sept mois de sécheresse! Elle s'exclame comme l'étonnement ressenti à la vue d'une chose heureuse que l'on n'attendait plus... On dirait aussi de ces chants vulgaires qui montent d'une foule exaltée!...

. . . .

« Au loin... le tumulte décroît... La pluie flotte un instant... hésitante... Elle descend de travers... fine comme du brouillard. Et comme les pleurs après la colère, seules les gouttes des arbres bruissent en s'écrasant sur le sol...

« Un intervalle de silence... un trou... et un à un... les oiseaux, revenus de leur frayeur, célèbrent à pleine gorge l'abondance à venir...

« Ma tête me paraît légère... Mes poumons se remplissent avec volupté...

. . . .

« La masse d'électricité de l'atmosphère est si dense qu'elle semble palpable... Les décharges énormes et répétées des orages me reposent pour de courtes heures : puis une moiteur mêlée d'angoisse m'écrase de nouveau, me subjugue. Je suis

incapable d'un mouvement. Et pourtant... j'aurais volontiers parcouru cette terre entière, jusqu'au bout de ma fatigue. Elle ne suffirait pas à mon besoin d'évasion de moi-même!...

« La pluie crépite sur le chaume de ma case : et c'est une secrète sensation de bien-être... Je comprends pourquoi le nomade porte plus d'affection à sa roulotte que le prince à son palais...

« La pluie crépite sur le chaume... et je ne suis rien au milieu de la nature déchaînée, dans cet isolement moral et physique...

. . . .

« Libre, je le suis. Mais pourquoi cette sensation de solitude, d'égarement qui m'étreint le cœur?... Ces étendues si vastes, dont le sol contient jusque dans ses profondeurs des trésors inexploités capables d'enrichir une nation, renferment aussi pour moi ce germe de l'anxiété, ce virus de la peur solitaire qui parfois me donne le vertige, comme si cette immensité allait se dérober sous moi...

« J'ai besoin, — surtout quand ma tête s'alourdit, — de m'appuyer sur quelqu'un... Tout s'évanouit devant ma main tendue... Et je suis pareil à ces déments atteints d'agoraphobie que l'espace vide fait trembler d'inquiétude!...

. . . .

« Hier, la fièvre s'est installée en moi... Elle devait revenir... Je le savais... Je l'attendais... Je le sentais bien aussi à cette fatigue qui me gagnait...

« Les joints de mes doigts semblaient désarticulés : les charnières de mes genoux et de mes bras étaient pénibles comme celles de la porte d'un jardin abandonné.

« Mes vertèbres étaient mal assemblées et tous mes os criaient leur fatigue.

« Je savais bien que ce maudit rayon de soleil s'était promené sur ma tête, sous la véranda...

« J'ai entendu raconter jadis la mort d'un homme jeune, que les rayons invisibles avaient touché. Il ne connut pas le mal qui l'emporta...

« Ça a commencé par une grande lassitude ; puis un trouble s'est abattu sur moi, tandis qu'un courant de glace pénétrait dans mon sang et dans mes os. Mes dents claquaient à se briser, comme si une peur mortelle se fût alliée à la froidure de ce fleuve sibérien qui coulait dans mes veines...

« Tous les pagnes du pays ne m'auraient pas réchauffé. Je

rêvais de couvertures de laine d'une épaisseur incroyable, d'édredons moelleux gainés de soie, de ces feux de chêne ou de pieds de vignes qui flambent dans un âtre de campagne. Je voyais, dans mon désir, les jardins lumineux de la mosquée des femmes à Alger ; les rosiers dans les angles des murs blancs ; la petite tour carrée avec son toit de tuiles vertes et brunes dont le vernis reluit au soleil ; le cyprès qui se dresse parmi les tombes de marbre minuscules ; la gardienne qui réchauffe ses nombreuses années à l'entrée du sanctuaire ; une jeune Anglaise blonde en train de fixer cette vision sur une toile... J'évoquais le berceau douillet où ma mère m'enfermait sous les dentelles, le lit à baldaquin de sa chambre, le dais de cretonne ancienne, les colonnes torses où jouaient mes mains d'enfant quand elle me contait des histoires merveilleuses... Et ces souvenirs, nouveaux supplices de Tantale, ajoutaient à mon tourment.

« Par la porte, je voyais flamber la terre sous les rayons crus du soleil, et l'incendie de la case n'aurait pu me réchauffer...

« Combien de temps dure cet ébranlement du cœur qui fait se dérober la couche sous le corps transi, cet arrachement de la pensée qui fait douter du retour à la chaleur ? Je ne l'ai pas remarqué... La tête se vide, et il ne reste de ce profond tressaillement des nerfs que l'impression du noyé qui cherche une épave et s'y raccroche désespérément.

« Puis un vent tiède s'élève sur cette désolation des sens. Ce désert de neiges disparaît peu à peu pour faire place à des paysages reposants et ensoleillés. Les rayons lumineux pénètrent dans le corps comme une aiguille dans la laine, chassent la glace des veines et des os. Le tumulte de la bouche et du cœur se dissout en une langueur souriante. L'esprit libéré vagabonde à travers des campagnes où règnent la paix et l'harmonie...

« Voici que la deuxième phase de la fièvre, plus dangereuse que la première, devient aussi la plus voluptueuse...

« J'ai rêvé, sous mon front brûlant, j'ai rêvé de réconciliation, de tendresse illimitée, de passion dévorante. Ce sont des lèvres ardentes qui retrouvaient les miennes, promenaient leur caresse sur mon front, sur mes tempes et sur ma nuque... sur mes paupières dont je sentais le cerne s'agrandir autour de mes yeux.

« Ce sont aussi des mains de feu qui pétrissaient ma chair, tandis qu'une coulée de chaleur reprenait place dans mes veines comme la marée montante dans les criques sinueuses et dans la bouche des fleuves, comme le métal en fusion dans le moule de sable.

« Qu'il est doux alors de reposer, de ne plus se mouvoir, de connaître enfin les seules délices de la fatigue ! Toute agitation apparaît inutile, puisque la pensée parcourt des régions sans nombre, connues ou inconnues, met sur pied toute sorte de projets, sitôt réalisés que conçus, et suit avec la logique fabuleuse de la fantaisie les conséquences et les résultats de ces divagations.

« Au moment où je trace ces mots, mes mains sont encore lasses, mon corps est plein de langueurs morbides comme celles qui suivent l'éther, l'opium ou le haschich, et ma pensée est si vague qu'elle semble ne plus vouloir commander à mon organisme, mais plutôt désirer l'abdication.

. . . .

« La nuit, quand la pluie cesse, le silence devient une matière ferme, immobile... Je ne perçois plus rien de l'extérieur !

. . . .

« Que me veulent ces gens ? Me croient-ils déjà diminué, affaibli, mourant peut-être ?... Quelle folie !... Je le leur ferai bien voir ! Que murmurent-ils autour de ma case ?... S'ils ont de mauvaises intentions contre moi, on le saura... On retrouvera les lettres que je cacherai...

« Je les ai chassés... En s'en allant, il en est qui se sont retournés... Ils me regardaient d'un œil torve... Ah ! ah ! je ne les crains pas encore !...

. . . .

« Que ma tête est lourde et pourtant inconsistante !... Je voudrais saisir cette main qui me broie le crâne, la mordre, la briser entre mes doigts... Mes doigts, mes pauvres doigts ! Peuvent-ils saisir et briser quelque chose ?...

. . . .

« Il ne manquait plus que ça !

« Un accident est arrivé. Ce soir, Demba est venu me chercher :

— L'homme du Satadougou est mort. Un serpent l'a piqué aux champs. On n'a pas eu le temps de l'amener assez tôt pour que tu le soignes. Il est froid.

« Je me suis rendu dans la case où l'homme était couché, une jambe démesurément enflée. Morsure de trigonocéphale, cette énorme vipère jaune qui ne pardonne pas.

« Le retroussis des lèvres, la crispation des doigts, le recroquevillement des pieds et des jambes indiquaient qu'il avait souffert.

« Ses compagnons l'ont regardé un instant. Ils ont entouré le corps d'un pagne blanc. Demain, ils le porteront à cent mètres de là pour l'enterrer.

« La vue du cadavre, devenu grisâtre, me retenait. Pourquoi? Il ne me souvient pas d'avoir jamais entrevu le moment fatal... Et voilà que maintenant je ne pouvais détacher mes yeux de cette chose laide et inerte.

« J'envie le repos de cet homme, et me demande fébrilement si cette fin ne serait pas heureuse à un âge où l'amour ne détourne plus de l'ambition à venir, où l'ambition ne console pas encore de l'amour perdu...

« Ce qu'il y a de remarquable, c'est le calme de Demba et des compagnons du mort en face de l'événement imprévu. Fétichistes, déistes ou musulmans, ils ont le culte de l'âme tellement enraciné en eux, que la mort, à chaque instant de leur vie, est attendue sans forfanterie mais aussi sans frayeur apparente.

— Ce qui est pénible ne dure pas. On ne meurt qu'une fois! répètent-ils.

« Pour eux, la vie est une location de terrain de plus ou moins longue durée; à l'échéance, ils quittent la place avec simplicité.

« Plus sages que nous!...

. . . .

« Nuit de cauchemar!... Pourquoi la vision de la terrible fresque de la Chaise-Dieu surgit-elle des lointains de ma jeunesse?... Pourquoi cette danse macabre que j'avais admirée en visitant l'abbaye vient-elle me tourmenter, en folie, dans la nuit?... Le mort..., oui, sans doute, le mort aux doigts crispés...

« Ma tête va éclater, je le sens!...

. . . .

« Oh! l'épouvante des riches et des grands de la terre, pendant que le sinistre fantôme aux ossements blafards se multiplie, se démène à travers la longue théorie de ses victimes.

« D'où venait donc la rancœur de l'artiste, moine ou frère lai qui peignit sur les murs de l'abbaye cette tragique procession?

« Toutes les facéties lui sont bonnes, à cette Mort qui piétine le manteau papal que tant de fidèles et de pèlerins ont baisé avec onction et respect!

« Croyez-vous qu'elle se laisse davantage impressionner par le chapeau rouge du cardinal ?

« Voyez plutôt le sans-gêne avec lequel elle entraîne violemment cet empereur devant lequel les Germains, les Francs, les Ibères et les Latins ont tremblé... Les pays les plus reculés ont entendu son nom, les rois exotiques lui ont envoyé des présents: mais sa barbe fleurie n'en impose pas à ce pantin osseux!

« Et ce roi qui n'a pas eu le temps de quitter sa couronne et de signer l'édit que son chambellan tenait tout prêt pour son réveil. Il a ordonné bien des massacres... et le voici vaincu sans combat!

« De grâce, ô Mort irrespectueuse, ne traitez pas si familièrement ces princes temporels et religieux! Ou alors... votre pouvoir est bien grand qui vous permet de dénouer brutalement les mains jointes pour la prière, de saisir sans façons celles qui ont signé des décrets de mort et se sont offertes ensuite aux baisers des dames de la cour!

« Monseigneur, ne prenez pas cet air contrit : n'avez-vous pas enseigné à vos ouailles que nous allions tous vers une vie meilleure? La Mort vous fait un honneur certain. Voyez plutôt: elle s'est revêtue de son linceul au lieu de se présenter à vous toute nue.

« Et vous, chevalier, pourquoi laissez-vous choir votre épée quand *elle* vous touche le bras? Est-*elle* donc une inconnue? N'est-ce pas *elle* que vous alliez affronter dans les batailles? Ou bien venez-vous de reconnaître l'inutilité de pourfendre ce fantôme grimaçant qui se désarticule en tirant sur l'aigrette de votre toque.

« On n'a donc pas relevé le pont-levis, ni abaissé la herse? Que font les archers aux machicoulis? Dorment-ils? Ont-ils oublié de faire fondre la poix, de préparer des traits? Elle a pénétré chez vous... Les flèches passent à travers les ossements, la poix ne les échaude plus...

« Entrez dans la danse, vous tous, grands de la terre, et n'écoutez pas les pleurs des femmes, de vos fidèles et de vos

serviteurs. Ne les écoutez pas... Avec la lucidité des derniers moments vous n'y reconnaîtriez pas l'accent de la sincérité !

« Et maintenant, sur le fond rouge de la fresque, la Mort danse... Elle danse de joie, au risque de faire craquer sa peau desséchée... Je vois... comme si c'était hier encore. Mon maître m'accompagnait et m'expliquait. Il était si long et si maigre qu'on eût pu, sous l'habit, deviner le squelette... Lui aussi... Mais un squelette plein de bienveillance, qui s'amusait de mes enthousiasmes et riait de mes étonnements. Il riait d'un œil, tandis que l'autre se fermait. Sa figure en restait tout de travers...

— Regardez, me disait-il. La Mort, en ce moment, met quelque impatience à recruter ses victimes...

« En effet, deux clercs et un savant la supplient de les laisser achever le manuscrit sur lequel ils croyaient fixer les paroles de vérité. « La vérité ! dit la Mort, venez la voir de l'autre côté. Elle n'est pas de votre monde... Suivez-moi, vous la connaîtrez bientôt. Elle n'est pas rouge comme le sang qu'elle fit verser, elle n'est pas noire comme la souffrance qu'elle engendra, ni verte comme l'espérance fallacieuse, ni bleue comme le ciel insondable... Elle ne tient pas dans les seuls mots que vous dessinez sur le vélin. Elle est transparente, limpide, *elle est*... tout simplement... Elle est sur l'autre rive, et je suis le passeur ! »

« Sur le mur, c'est une rafale de sang qui s'est abattue ! C'est du sang qui a coulé de toutes parts, qui a imprégné la pierre et le mortier. Ce doit être le sang de toutes ces victimes, que cinq siècles n'ont pas effacé. On peut le croire à voir la pâleur des visages.

— Venez donc ! leur crie la Mort, ce n'est pas si terrible que vous le pensez !...

« Le sinistre défilé continue, comme une procession d'esclaves enchaînés. Il semble ne devoir jamais s'arrêter !

« Pieuse dame, élégante châtelaine, vous essayez d'attendrir la cruelle, comme vous tâchiez, de votre vivant, d'attirer la bienveillance de Dieu sur vos fautes et le regard de votre amant sur vos charmes. Allez ! bientôt sera fondue cette chair aux tendres sinuosités ; et ces yeux si éloquents, bientôt décomposés, laisseront vos orbites vides comme la niche d'un saint profanée par les iconoclastes !

« Par faveur ! ne vous arrêtez pas, laissez la place à ce prétentieux baron ; il conquit sa baronnie par des grâces de cour,

— à quoi il excellait, — et fit payer à son entourage le prix de sa servilité...

« La Mort rit... Elle rit comme seule peut rire la Mort. Un rire semblable au bruit des cailloux qui dévalent aux pentes d'une carrière... Elle renverse la tête au risque de laisser échapper quelque vertèbre de son cou mal assujetti... »

Ici, les feuillets devenaient illisibles. Je sentais, — sans m'en étonner outre mesure, car je connais cette impression, — que Julien Forquet avait à la hâte griffonné ces lignes afin d'échapper à l'horrible souvenir que sa fièvre était en voie de matérialiser. *Il avait essayé de fixer l'hallucination et, par là même, de la détruire, plutôt que de la voir s'étaler sur les murs de sa case, dans la nuit, devant ses yeux exorbités.*

Péniblement, la tête contre le globe du photophore, je continuai de déchiffrer :

« Pourquoi rit-elle ainsi ? pourquoi ce choc des dents qui vont se détacher de leur alvéole et choir sur les dalles comme les dés du joueur sur le marbre de la table ?...

« Ah ! la bonne aubaine ! Elle vient de saisir un jeune damoiseau amoureux. Le pauvret, délicatement sanglé dans un justaucorps de drap, finement chaussé, l'escarcelle au flanc, soutient son tendre cœur que vient de percer une flèche de feu :

— Laisse-moi le temps d'aimer, supplie-t-il, de connaître les caresses auxquelles je dois le jour, les délices chantées par les troubadours et les poètes, les charmes de la vierge qui s'est promise à moi. Je reviendrai...

« Hà ! hà ! hà ! La Mort rit de plus belle : elle se contorsionne... Les phalanges de ses doigts heurtent les os du bassin... Et cela rend le bruit d'une charge de bois mort qui tombe des épaules d'une vieille devant l'âtre...

« Allons, plus vite... Viens, toi, le troubadour, qui chantas la gloire et la galanterie, qui te vêtis des défroques des seigneurs et chevauchas leurs palefrois, prix de tes louanges ! Laisse tomber ta viole d'amour : si les cordes cassent, un autre troubadour les remplacera. Et, dans son cœur, il se dira qu'il est le premier, le seul troubadour de la terre, et qu'en son esprit tient toute la poésie...

« Encore des moines ! Un jacobin, un capucin cordelier et

un bénédictin... Il y avait donc des colères, des rancunes dans l'abbaye de la Chaise-Dieu?... Le *Monachus monacho lupissimus* était donc vrai?... Le chant liturgique n'avait-il pas ramené la paix dans ces âmes cloîtrées?... Les notes grégoriennes n'avaient-elles pas harmonisé les sentiments?... La mort met bien peu d'aménité à les entraîner! Etaient-ils gênants pour le canonicat envié ou la mitre abbatiale?...

« Eh quoi! la mort hésite : elle s'adresse maintenant à un homme simple qui lui tourne le dos, sans lui prêter d'attention. Sans doute l'indifférence se peint sur son visage ombré d'une barbe inculte. Un vieux chapeau, tombé de la tourelle d'un manoir, couvre sa tête; son bâton sur l'épaule supporte le sac de ses provisions, toute sa fortune... « Oui-dà, tu m'appelles! Je viendrai, semble-t-il dire. Je risque peu de chose à changer pour l'inconnu une existence trop dénuée d'agréments.» Et il jette sa faucille inutile. Finies les peines, les fatigues, les longues heures de travail au soleil et à la froidure, pour quelques sols. Il ne risquera plus d'être pendu pour avoir mangé un lièvre sur la terre du seigneur.

« La Mort... respectueuse... se retire avec étonnement...

« Impitoyable, cependant, puisqu'elle en veut encore à ce bébé au maillot! Pourtant, elle ne rit plus... Elle a honte... Elle cache sa tête sous son linceul, tandis que, pareille à un voleur, courbée à terre, elle emporte l'enfant qui agite ses menottes et naïvement veut jouer avec elle...

« Et, comme inconsciente, la mère se laisse emmener sans résistance par deux squelettes vers la sombre demeure où va dormir sa progéniture...

. . . .

« Je sors. L'air me manque. Sous les rayons de la lune qui a chassé les nuées, la vallée s'étend devant moi, argentée par endroits, ailleurs assombrie par les arbres, suivant le lit du fleuve dont la fantaisie hivernale a décuplé la surface.

« La Mort a effleuré notre groupe : la vie continue. Les butors se renvoient de rauques appels. Les grenouilles et les crapauds déchirent la nuit de leurs coassements baroques : leur orchestre ahurissant témoigne sans arrêt de la joie de vivre leur humide printemps.

« La solitude parait immense... sans bornes... On se croirait aux premières nuits du monde...

« Ma tête s'incline : sous son poids mon cou fléchit : ma sensibilité est telle que je pleure le soir d'entendre la petite guitare des Noirs de mon entourage. Je rentre dans ma case. Assis sur mon lit, les poings aux tempes, je sens les larmes traverser l'étoffe sur mes genoux.

« La petite guitare continue, et ses notes mineures me pénètrent d'émotion, autant que ne le firent jamais, là-bas, les étranges accords de Debussy.

« Oreille, tu n'es qu'un récepteur inerte, puisque mes nerfs transforment les sons suivant l'état d'âme qui les affecte...

« Mon corps est parfois brûlant, ma bouche collée. Un vieux du village m'a promis des herbes et des racines qui pourront, dit-il, alléger ma tête : le *beïnfalla,* cette graminée au parfum d'arnica dont la décoction active la circulation du sang; l'amer *bakis* qui enlève la bile; le tamarin acidulé.

« Il me semble que ces plantes n'arriveront jamais : je suis dans un état de dépression qui me fait désirer ardemment ces remèdes...

« Mon sang est si épais que, si l'on ouvrait une de mes veines, il ne coulerait pas...

. . . .

« Les nuits sont creuses... Le ciel pèse sur la terre... Le torrent des pluies interminables verse la désolation dans le cœur.

. . . .

« Ma tête est si lourde que la cervelle en est comme liquéfiée. Il est sûr que toute cette bouillie va s'écouler par mes yeux et mes oreilles...

« Parfois, une secousse de la volonté décohère cet amas de cellules ramollies et fondues ensemble par la lumière invisible et meurtrière... Les breuvages que j'absorbe m'y aident aussi... Puis, de nouveau, le moindre bruit me griffe la peau, me fait souffrir à la base des cheveux : cependant que mon foie me remonte à la gorge...

. . . .

« Suivant les remèdes que je prends, je me sens toutes les énergies, tous les espoirs... D'autres fois, je deviens la proie du découragement, du laisser-aller : la satisfaction du médiocre me gagne, pourvu qu'elle s'accompagne du moindre effort... Descendre au bord de l'eau, chercher de la fraîcheur devient pour moi un grand voyage!...

« Les vents du sud sont toujours les maîtres du ciel !... Qui donc les refoulera ?... Le vent du nord, sans doute...

« Mais viendra-t-il ? Lui seul peut me délivrer, je le sens bien...

« Serai-je un jour délivré !...

« J'ai sommeil... et mon besoin de sommeil est palpable, matérialisé. Il s'interpose entre moi et mon lit. Je m'y enfonce comme dans la vase chaude d'un marécage... »

Ici s'arrêtaient les feuillets froissés et maculés que m'avait remis le chef. Je m'aperçus alors que mon serviteur achevait d'installer mon lit pliant, de tendre la moustiquaire de tulle. Il sortit pour me préparer une tasse de thé.

Dehors, le griot du village avait repris ses chansons. J'entendais dans la nuit la minuscule guitare dont il s'accompagnait en scandant les phrases de petits coups frappés sur la caisse, du bout des doigts. Le chant était si doux qu'il devenait un murmure, un apaisement...

Les yeux fixés sur les notes de Julien Forquet, je revivais la fin de son épreuve. Ce vent du nord, que de fois il avait dû instinctivement le chercher dans l'air ! Que de fois son cœur s'était serré en voyant les lourds nuages chassés par le vent du sud-est ! Que de fois aussi avait-il dû guetter la venue des bergeronnettes ! Quelle joie ce fut pour lui le jour où il vit la première hocher la queue, montrer en se baissant son petit ventre blanc, avertissant que la fraîcheur n'était pas un accident, mais un bienfait durable !

Combien d'étapes avait-il parcourues dans l'inconscience, dans l'indifférence ? Combien de jours, de semaines, de mois, avait-il vécu hors de lui-même, dans l'esclavage de son cerveau alourdi, de ses nerfs enchevêtrés ? Combien de temps avait-il été ballotté dans le tourbillon des pensées égarées et des sensations mal définies ?

Je les connaissais, ces désordres de la fièvre, ces perturbations. Pour certains hommes qui divaguaient, restaient culbutés et pleuraient comme des enfants dès que leur température s'élevait de trois degrés, j'en avais rencontré d'autres qui lisaient, luttaient, voyageaient, aimaient, faisant fi des affolements de leur thermomètre.

Ah ! ces sursauts d'énergie mêlés d'abattements ! Comme je

les retrouvais à travers ces lignes ou plutôt ces griffonnages, produits d'un cerveau dont un rais de soleil, — sabot du cheval qui bute dans une fourmilière, — avait brouillé les cellules!

Aisément aussi je me figurais la résurrection, le bien-être infini qu'avait apporté le souffle du Nord, la joie de voir le ciel serein, l'espace et les routes libres, la terre en ordre, couverte de sa parure bien ajustée, l'harmonie des objets bien situés, les entraves de l'eau et des éléments disparus, le calme des gens contents de leur condition et qui n'ont plus de désirs.

Je sentais, à la place de Julien Forquet, comment sa tête s'était peu à peu dégagée. Ses tempes avaient cessé de battre; un sang nouveau, fluide, avait parcouru ses veines, et la charge qui pesait sur son crâne était enfin tombée.

Quelle joie l'avait pénétré, sans doute, de constater son réveil, de déambuler dans son propre esprit comme en un dédale où il aurait retrouvé le fil d'Ariane!...

A ce moment mon *boy* entra.

— Il est très nuit, me dit-il doucement. Le griot est là dehors... Il a chanté pour toi jusqu'à être fatigué... Il te demande un cadeau...

— Bien, dis-je, — riant de l'intérêt que mon serviteur portait à ce troubadour africain. Je viens...

Je m'assis un instant sous la véranda, et, dans le silence, d'une silhouette confuse de cotonnades blanches accroupie sur une natte monta le *dit de l'éléphant* :

C'est une montagne qui marche!...
Le lion lui cède la place,
La panthère grogne en s'éloignant.
Les chacals et l'hyène s'enfuient...
Pour ne pas être piétinés!

Samô, c'est son nom,
Il est comme une montagne qui marche!
Son nez est une main qui prend...
Ses dents, des lances qui percent.

L'herbe où il se couche ne se relève pas!
Il écrase les arbres,
Il ouvre les chemins dans la forêt...
La plaine et la brousse lui appartiennent.

Quand il a bu à la source
Il ne reste plus d'eau pour les autres bêtes.
Quand il traverse les bois...
Les singes eux-mêmes se taisent dans les branches.

C'est une montagne qui marche...
Mais les insectes peuvent le fatiguer !
Une fourmi dans sa trompe
Peut l'amener à mourir !
Une petite balle à côté de l'oreille...
Peut aussi le faire tomber !

Quand il tombe, la terre tremble,
Et les villages sont rassasiés.
Des morceaux de sa viande
Sèchent pendant longtemps au soleil...
Sur le toit des cases.

Ce que j'ai chanté est la vérité sûre !...
Samô, c'est son nom...
C'est une montagne qui marche !

Satisfait de moi, le musicien s'éloigna en appelant les bénédictions de Dieu sur mon sommeil.

Je restai seul et m'attardai à contempler la surface du fleuve. Dans le noir encadrement des berges, les étoiles, trop rapprochées pour se distinguer entre elles, y répandaient une lumière de rêve.

Comme si le griot, par ses chants, eût troublé le sommeil des rois qui avaient comblé de faveurs ses ancêtres, de la rive opposée accourait maintenant le mystère des anciennes dominations. C'étaient les *askia* qui avaient fondé l'empire de Songhaye, élevé des mosquées et des palais de boue séchée à Gao, au milieu d'immenses territoires confinant au désert. C'étaient les empereurs mandingues, de Gongo-Moussa à Soundiata, qui avaient promené leur cour et leurs armées en tous sens dans la vallée nigérienne. C'étaient les *naba* du Mossi dont les descendants règnent encore : Koli Tinguéla, roi des Peulhs du Macina ; Samory Touré, le cruel vieillard, souverain du Ouassoulou; et tant d'autres chefs plus ou moins éphémères qui s'étaient disputé ces plaines fertiles, ces plateaux rocheux, ces populations maintenant éparpillées... Et je songeais que toute cette agitation était semblable à la fièvre, aux hallucinations

de l'homme qui avait couché dans cette case et y avait souffert. Il me semblait que ces potentats disparus revenaient murmurer à mon oreille leur désillusion d'avoir soulevé tant de poussière au galop de leurs chevaux, d'avoir tant de fois réveillé du bruit des tams-tams victorieux les échos des forêts, crevé le silence des nuits du crépitement des incendies, pour n'aboutir qu'au néant et ne laisser d'autres vestiges que les traditions qui se passent de bouche en bouche au son d'une guitare enfantine...

Avec les dernières rumeurs de la brousse qui s'endormait, la fraîcheur se levait et me saisissait. Je rentrai dans la case où mourait la bougie du photophore. La fatigue et l'émotion me clouèrent rapidement sur mon lit.

***

Au matin, j'allai chez le chef du village et lui rendis les papiers. Tout de suite il me questionna :

— Qu'y a-t-il dedans ? Des paroles de paix ?

— Rien de votre côté. Des affaires d'« hommes aux oreilles rouges » seulement.

— Dieu en soit loué, notre hôte !... Pardonne-moi mes questions ; mais je suis âgé et ma tête se tracasse facilement...

— Vieillard, dis-je alors, garde ces écrits et remets-les à leur possesseur, quand il repassera.

— Je le ferai, par la vérité de Dieu !...

Au moment de quitter cet ancêtre au poil blanc, il me vint une curiosité :

— Comment était-il quand il se sépara de vous ? Son corps était-il solide ?

Le vieux réfléchit un instant :

— Il était en paix... seulement ! dit-il enfin.

***

Je n'entendis plus parler, pendant mon voyage, de Julien Forquet.

Quelque temps après, je me trouvais à Vichy, mon estomac et mon médecin s'étant mis d'accord à ce sujet.

Un soir, au Casino, durant un entr'acte, je fus à travers les tables de la salle de jeu. Autour de l'une d'elles une partie de baccara avait attroupé des pontes et des curieux. La main était

au « trois » assis en face de moi. La face allongée, les cheveux éclaircis et rejetés en arrière, le nez distingué, la mâchoire volontaire, la physionomie sympathique, le « trois » tenait en mains les destinées de son tableau.

— Oui, demanda la gauche.

— Cartes, fit le « trois. »

Le banquier avait sept. Il donna une figure à gauche, un quatre à droite. Le « trois » retourna ses cartes.

— Neuf à droite, dit le croupier. Un tableau paie l'autre.

Il y eut un murmure de satisfaction à droite, auquel se mêla le bruit des jetons de nacre que la palette du croupier brassait avec dextérité.

Les cartes presque épuisées, le coup suivant n'y était plus. Le « trois », qui venait de gagner, se leva. Des amis l'abordèrent

— Eh bien ! vieux, dit l'un, ça va mieux que l'an dernier, à pareille époque.

— Tu veux rire ! Ne me parle plus de ce « coup de bambou » ! Viens plutôt prendre une coupe.

Je le regardai attentivement. Grand, bien pris dans son smoking, il souriait maintenant à une jeune femme blonde qui lui prenait familièrement le bras.

Comme je passais à côté du groupe, quelqu'un me mit la main sur l'épaule. C'était le résident avec qui j'avais dîné chez l'agent commercial au bord du Niger :

— Comment ! Vous ici ? s'écria-t-il. C'est un vrai rendez-vous... Mais.... vous ne connaissez sans doute pas... M. et Mme Julien Forquet... Notre ami, voyez-vous, est toujours veinard !... fit-il en s'inclinant vers la jeune femme. D'ailleurs, il tire à cinq... et gagne !...

André Demaison.

(A suivre.)

LA
FORCE AÉRO-NAVALE ANGLAISE
ET NOTRE SÉCURITÉ

Les événements vont vite, en ce temps-ci, mais plus vite encore, tandis qu'on se battait en Afrique, en Asie, en Amérique, se succédaient, il y a deux mois, à Genève, enchérissant les unes sur les autres, les propositions compliquées qui avaient pour objet d'assurer à l'humanité le bienfait de la paix perpétuelle.

Ne recherchons pas quelle est la part de l'idéologie pure dans les accents pathétiques dont retentit, ce septembre passé, la grande salle de la Réformation, et à quel degré de puissance atteignirent sur des cerveaux échauffés, autant, — nul ne le conteste, — que généreux et sincères, les décevantes illusions auxquelles, il y a cinquante-quatre ans, et aux mêmes lieux, la très habile et très perfide agression de la Prusse avait donné un bien cruel démenti.

Restreignons-nous à n'examiner que l'efficacité réelle et surtout l'efficacité *immédiate*, point essentiel ici, qu'aurait à notre égard l'intervention de la force navale anglaise, même fortifiée des escadrilles aériennes dont dispose, en permanence, *l'air department*, même, — allons aussi loin que possible, ne fût-ce que pour faire honneur aux déclarations un peu hâtives

de M. Henderson (1), — avec la coopération de la « force expéditionnaire » de l'armée britannique.

De quoi s'agit-il, en fait? car il est intéressant de bien poser, tout d'abord, les données du problème.

Il s'agit évidemment pour nous d'une nouvelle agression allemande, qui ne se laisse que trop prévoir et qu'en tout cas il est bon de prévoir : agression qui devra être bien définie, bien constatée d'après les dernières méthodes adoptées à Genève. Admettons aussi, — ce postulatum s'impose à nous, en présence des « abandons » déjà consentis, — que l'agression qui nous occupe parte, non pas du Rhin, mais de la frontière artificielle que nous devons, ainsi que la Belgique, aux alliés de 1815; bref, que nous soyons revenus, en ce qui touche le secteur Aix-la-Chapelle-Trèves, à la situation stratégique de 1914 et, en ce qui concerne le reste du front, à la situation du 1er août 1870.

Supposons, d'autre part, que, par un coup de fortune analogue à celui dont nous avons bénéficié il y a dix ans, la flotte britannique (et ses précieux auxiliaires de l'air) se trouve mobilisée tout entière et prête à agir offensivement, à point nommé.

Que va-t-il se passer? Les Allemands seront-ils intimidés par la perspective d'une action de la nouvelle *Grand fleet* contre leur littoral; et même, s'ils appréhendent en effet les suites d'un effort de ce genre, renonceront-ils pour cela aux bénéfices de coups directs, rapides, violents, frappés sur la Belgique et la France du nord-est?

Nullement.

Et ils auraient bien tort de changer leur méthode de guerre, d'ailleurs si conforme à leur tempérament, à leur culture morale, à leurs traditions ataviques; une méthode, au demeurant, dont l'insuccès final, en 1918, est dû autant à la profonde lassitude de l'ensemble de la nation, à *la défaillance de l'arrière*, qu'aux échecs répétés des offensives à la Ludendorf.

Ne voyons-nous pas, nous, aujourd'hui, avec quelle impi-

(1) M. Henderson, ministre de l'Intérieur dans le défunt cabinet MacDonald, avait en effet promis le concours éventuel de cette force expéditionnaire — la même, théoriquement, que celle qui arriva en France dans la deuxième quinzaine d'août 1914. Mais les « travaillistes » semblaient bien partagés sur ce sujet, et les « libéraux » aussi. Peut-être saurons-nous bientôt quelles sont les intentions, sur ce point si important, des conservateurs victorieux.

toyable et odieuse justesse les dirigeants du *Reich* impérial avaient senti que, dussent-ils éprouver dans leur agression de 1914 un échec militaire, ils ne laisseraient pas de conserver l'énorme avantage économique de la destruction des richesses acquises ou en puissance, des huit plus beaux et plus industrieux départements de l'*Erb-feind*, l'ennemi héréditaire?

Combien de temps traînerons-nous le boulet de nos « réparations »? Il serait vain d'essayer de répondre à cette question, plus vain aujourd'hui que jamais. En tout cas, on peut affirmer que, dans leurs projets de revanche et avec la conviction que l'heure de la vengeance intégrale ne tardera pas à sonner, les Allemands font rentrer la dévastation *complète, totale, cette fois*, de la partie de la France qu'ils auront réussi à envahir, *avant que les moyens mis en jeu par la Société des nations* et par la France elle-même, peut-être, avant surtout que la flotte britannique, sinon ses escadrilles aériennes, *ait pu intervenir efficacement*.

Nous relèverions-nous après cette seconde, et encore plus dure épreuve? C'est la question que je posais, il y a cinq ans, dans une conférence faite à la mairie du 4e arrondissement et qui, malheureusement, est restée « d'actualité », à l'automne de 1924, autant qu'elle pouvait l'être, le 1er juin 1919 : « Le plus évident en tout ceci (1), disais-je alors (et je m'excuse de me citer) c'est que, au cas où cette nouvelle agression se produirait, — avec des moyens de destruction dont nous pouvons à peine nous faire une idée, — la Belgique et le nord de la France subiraient le plus effroyable cataclysme... *Et, chers alliés, chers associés, certainement vous nous sauveriez de nouveau, mais ce serait comme le chirurgien qui sauve encore une fois son malade par une dernière opération... celle qui précède la mort du patient de quelques jours à peine.* » Y a-t-il, en vérité, quelque chose à changer dans ces prévisions peu consolantes? C'est ce que nous verrons peut-être en serrant de près la réalité, en cherchant les limites exactes, dans le temps et dans l'espace, des possibilités de secours qu'offriraient *les organismes les plus promptement disponibles*, c'est-à-dire, justement, dans le cas qui nous occupe, les forces aéro-navales de la Grande-Bretagne.

(1) Je venais de parler de la *Convention de garantie* que l'Amérique et l'Angleterre nous offraient en 1919. On sait ce qu'il en est advenu.

Donc, la nouvelle guerre a éclaté (que les pacifistes de profession, — dangereux utopistes, — et les trembleurs de tempérament me pardonnent! Qu'est-ce qu'un malheur hypothétique? Peu de chose...); elle a éclaté : Allemands, Belges et Français sont, exactement comme en 1914, sauf en Lorraine et en Alsace, où les points de contact initiaux ont changé, aux prises sur la Meuse et la Semoy, sur la Sarre et la Lauter.

Les forces sont-elles égales? Grave question; question capitale, dans la solution de laquelle le facteur temps, ou pour mieux dire, *époque*, intervient tout de suite. M. le général Serrigny (1), après bien d'autres, mais peut-être mieux que d'autres, étant particulièrement compétent dans l'affaire, vient de s'acquitter de la pénible tâche de nous peindre les mortels périls, d'abord de la pauvreté actuelle de nos effectifs, ensuite de la diminution continue, plus marquée que jamais en ce moment même (2), de la natalité en France. Et le secrétaire général du Conseil supérieur de la défense nationale ne nous a pas laissé ignorer certaine précarité, — relative, bien entendu, — du secours colonial que beaucoup de Français sont portés à surestimer, encore que personne ne puisse douter de la vaillance et du dévouement de nos contingents exotiques (3).

Toutefois le péril n'apparaît pas assez immédiat pour que, dans nos hypothèses fondamentales, nous ne puissions faire entrer celle d'une *suffisante*, sinon complète égalité de forces agissantes dans les deux partis. Tout au plus pourrions-nous manifester quelque inquiétude au sujet de l'aptitude à la guerre de mouvement des milices belges si, comme il semble probable, la valeureuse armée de nos voisins et alliés subit bientôt la transformation qui menace d'ailleurs aussi la nôtre.

Hasardons-nous enfin à signaler qu'il ne semble pas que l'on

(1) Voir dans la *Revue* du 1er octobre 1924 : *La grande pitié de nos effectifs de guerre*.

(2) Statistique du 2e trimestre de 1924 : l'excédent des naissances sur les décès n'est plus que de 27000 (chiffres ronds) au lieu de 37000, environ, pour le 1er trimestre.

(3) L'auteur de l'article du 1er octobre fait d'ailleurs, et avec raison, des réserves sur la question du transport en France des troupes coloniales. Il faudra évidemment, ou que la mer soit libre, ou que nous sachions constituer des voies d'accès nouvelles (voir l'article du 1er mai 1924 sur nos communications avec l'Afrique du Nord).

se préoccupe assez du problème militaire qui se posera à propos du Luxembourg, et très particulièrement à propos de la place même de Luxembourg, pour le cas où, d'abandon en abandon, les Alliés, ou plutôt les Français et les Belges, simplement, admettraient qu'en janvier 1925, les Prussiens pussent prendre la place des Anglais dans le secteur de Cologne.

N'insistons pas autrement, ici, sur un sujet dont l'importance, du point de vue militaire, n'est point contestable, et acceptons, sans marchander, l'hypothèse qu'en 1930, par exemple, — les Allemands admettent une date plus rapprochée, — les forces combattantes seront égales dans les deux partis.

Mais, égales en nombre, en ce qui touche *les effectifs*, le seront-elles en valeur, ou, pour mieux dire, en efficacité, si nous envisageons particulièrement les facultés de destruction matérielle ? En d'autres termes, et pour parler net, sommes-nous et serons-nous dans cinq ans, — l'Allemagne ayant repris, en fait, toute liberté à l'égard des constructions aéronautiques, — en situation de repousser les flottilles d'appareils aériens de l'ennemi et de préserver cette France du nord-est (sans parler de la région parisienne et de la capitale elle-même), à peine relevée de ses ruines, d'une subversion totale et de la mort par asphyxie de centaines de mille de ses habitants ?

Telle est l'angoissante question qui se pose dans tous les esprits, quand on consent à réfléchir, à observer, à juger par soi-même et à ne se laisser point endormir, « sur le mol oreiller de l'insouciance », par le bercement des harmonieux discours, des douces et puériles chansons de nos politiciens pacifistes.

Mais, à cette question, qui nous donnera une réponse satisfaisante ? Personne. Pas même « les services compétents ». Ceux-ci pourraient, en effet, nous dire, — si, justement, il n'y avait quelque intérêt au silence et à la discrétion, — quelle est aujourd'hui et quelle sera demain l'étendue de nos ressources en appareils susceptibles d'être opposés à ceux de l'adversaire ; mais comment pourraient-ils affirmer, surtout après la cessation du contrôle militaire en Allemagne, que nous garderons longtemps une supériorité déjà hypothétique à cette heure même ?

Eh bien ! admettons encore, ici, l'égalité des forces. Je vais plus loin : malgré des scrupules que comprendront ceux qui

savent quelle est, au regard de la nôtre et en dépit des progrès fort honorables de celle-ci, la supériorité de la chimie industrielle de l'Allemagne, j'accepte comme postulatum que nos bombes d'avions aient une puissance de destruction comparable à celle des engins que mettront en jeu nos adversaires. Il n'en reste pas moins que, pour deux motifs assez différents, mais importants tous deux, il est permis de craindre une certaine prédominance de la « cinquième arme » allemande sur la nôtre, au moins au début des opérations. Au début, dis-je, mais c'est précisément alors que, derrière notre front de bandière, les appareils aériens de l'ennemi exerceront le plus de ravages, autant avec l'objectif purement militaire de ruiner les communications de nos armées de première ligne, qu'avec l'objectif économique de dévaster une seconde fois, — et irrémédiablement, — nos départements du Nord-Est.

Quels sont ces motifs ?

Le premier se présente tout de suite à l'esprit quand on regarde la carte du théâtre des opérations, d'ailleurs si connu. Les appareils allemands n'auront que quelques kilomètres à parcourir en plein ciel pour agir offensivement et efficacement, aussi bien sur les troupes, sur les convois, sur les camps, sur les gares militaires, que sur les localités, les bâtiments publics, les usines et fabriques, les chantiers et « carreaux de mines ».

Dira-t-on que nous en ferons autant derrière le front ennemi? Nous le pourrions. Mais, Belges ou Français, sans doute hésiterons-nous à *dévaster la Rhénanie*, qui s'étendra immédiatement à l'arrière de l'armée allemande. Nous pousserons donc nos escadrilles aériennes jusqu'au delà, — et sensiblement au delà (1), — du Rhin, mais sans nous dissimuler qu'il en résultera pour nos avions un surcroît de difficultés, sauf en ce qui touche les formations qui auront à survoler la région, — grand-duché de Bade et Wurtemberg, — immédiatement à l'est de l'Alsace, région dont nous sépare le seul cours du Rhin.

Le second motif est, — le lecteur s'y attend, peut-être, —

(1) J'ai eu l'occasion de signaler ici même, en 1923, qu'au Congrès de Bonn, où se réunirent les 1800 délégués des tenants de la République rhénane indépendante, un courageux *Rhénan de la rive droite*, sujet de la Prusse, avait protesté que ses compatriotes partageaient les sentiments anti-prussiens des membres du Congrès.

que, si nous sommes et serons encore, dans quelques années, à égalité avec les Allemands en ce qui touche les appareils aériens *plus lourds que l'air, les avions*, il est fort à craindre, en revanche, que *leurs dirigeables, les moins lourds que l'air*, l'emportent sur les nôtres ; à supposer que nous en ayons, car, il ne faut pas se le dissimuler, la cabale est forte contre le grand navire aérien et, pour ne parler que des opinions qu'on entend couramment émettre dans les milieux maritimes, on s'aperçoit avec surprise que ce sont les mêmes donneurs d'avis qui, d'une part, luttent avec une énergie et une constance méritoires en faveur du vaste dreadnought et, de l'autre, reprochent amèrement au zeppelin une exagération de dimensions qui en font une cible trop complaisante, non seulement pour l'artillerie attachée au sol, — ou montée sur un navire de surface, — mais aussi pour les légers, souples et rapides avions.

La discussion des mérites comparatifs des deux types d'engins aériens ne rentre pas dans le cadre de la présente étude. Qu'on me permette de me contenter ici d'un acte de foi qui n'exclut nullement, du reste, le nécessaire aveu des progrès que le dreadnought de l'atmosphère doit s'attacher à faire, le premier de ces progrès, et non le moins difficile à réaliser immédiatement, étant le gonflement à l'hélium, gaz ininflammable (1).

En tout cas, on peut être assuré que les Allemands auront, « la prochaine fois », des escadres de dirigeables, même si on obtient qu'ils détruisent les hangars colossaux qui ont longtemps abrité le volumineux ballon Z. R. III, à Friedrichshafen du lac de Constance.

A propos de cette stipulation du traité de Versailles dont toute la Germanie réclame en ce moment l'abrogation sur le ton arrogant, comminatoire, que les Alliés lui ont laissé prendre peu à peu, rappelons que nos adversaires n'ont point accoutumé de céder sans arrière-pensée aux observations des commissions de contrôle ou des conférences d'ambassadeurs.

(1) La première opération faite, à Lakehurst d'Amérique, en faveur du Z. R. III a été de lui transférer l'hélium du *Shenandoah*. En ce qui touche la question générale de l'utilisation des dirigeables, nous ne perdrons certainement pas de vue que l'emploi de ces appareils est *une des conditions* d'une organisation satisfaisante de nos communications avec la Pologne.

Quand on les oblige à fermer une importante usine de guerre, ou seulement à ne lui plus demander que de l'*outillage pacifique* (si tant est qu'il en existe, sans contestation possible...), on ne tarde pas à apprendre que la grande firme a établi une puissante succursale à l'étranger, quelquefois avec les encouragements des gouvernements intéressés (1).

On sait que la Russie s'est très volontiers chargée de la fabrication des appareils aériens et même, — dans la grande usine de Poutilof, — du matériel d'artillerie lourde. La Suède, la Hollande, le Danemark, la Suisse, l'Espagne même et jusqu'à la Turquie, sans parler de la lointaine Argentine, sont mis à contribution, ou vivement sollicités de se prêter à la plantation, sur leur sol, des robustes rejetons des grands établissements industriels que paralysent dans leur essor les vexatoires investigations des Alliés, des Français principalement, impitoyables ennemis de l'innocente Allemagne.

Tant y a qu'il faut compter que, dès la première heure des hostilités, un peu avant, même, les dirigeables allemands quitteront leurs hangars, prendront de la hauteur, de manière à échapper aux regards et, au bout d'un petit nombre d'heures, laisseront tomber leurs bombes sur Paris et sur nos grandes villes.

N'oublions pas qu'il rentre dans les méthodes de guerre de nos anciens ennemis d'exercer une pression morale décisive sur les populations à l'arrière du front des armées, au moyen des engins de destruction les plus puissants. On se rappelle l'hypocrite lettre de Guillaume II à « son frère » François-Joseph d'Autriche : « mon cœur saigne... etc., etc. » Peut-être

(1) *Constantinople, 13 octobre 1924.* — « Comme le traité de Versailles interdit aux Allemands de construire des sous-marins *en Allemagne*, un groupe de constructeurs de navires a transféré ses chantiers et sa main-d'œuvre qualifiée dans d'autres pays. La *Diesel* s'est établie en Suisse, la *Tudor* en Suède, la *Gœrtz* en Hollande et la fabrique de torpilles et de canons pour sous-marins (?) à Barcelone. Une compagnie allemande établie à Constantinople vient maintenant d'offrir à la Turquie de construire des sous-marins ultra-modernes. Si l'offre est acceptée, les diverses parties de ces sous-marins établies dans les usines ci-dessus mentionnées seront expédiées en Turquie, où elles seront assemblées par des mécaniciens allemands. On offre aussi des dirigeables construits à Séville, Stockholm ou Akron (États-Unis) par des ouvriers de Friedrichshafen. »

« Krupp, de son côté, présente toute sorte d'engins et d'armes fabriqués en Suède et des navires de guerre construits entièrement dans ses nouveaux chantiers de Barcelone. » (*Chicago Tribune.*)

les gouvernants soi-disant républicains et démocrates du Reich actuel se dispenseront-ils de ce camouflage de la cruauté systématique. C'est tout ce que nous pouvons espérer raisonnablement de l'Allemagne nouvelle, si semblable à l'ancienne et qui, à propos du succès du Z. R. III, justement, vient encore de nous couvrir d'injures et de brandir contre nous la menace de son célèbre poing ganté de fer.

Que nous nous défendions avec quelque succès contre les dreadnoughts aériens au moyen de nos avions, c'est ce dont il ne faut pas douter, tout en observant que ces formidables appareils vont être prochainement dotés, — pour leur propre défense, — d'auxiliaires fort utiles contre les avions et qui seront, précisément, des avions, eux aussi, des avions de petite taille, mais bien armés. Ces gardes du corps seront transportés, jusqu'au moment de leur mise en jeu, par les dirigeables qu'ils sont chargés de protéger. Toutefois, les meilleurs moyens de défense pour les grands appareils du type « plus léger que l'air » n'en restent pas moins le haut plafonnement, la vitesse, l'utilisation des nuages, naturels ou artificiels, le secret de l'expédition, etc..., tous les procédés ayant pour objet de *prévenir* le danger en se dissimulant aux vues des escadrilles d'engins plus lourds que l'air.

Soyons assurés enfin que les zeppelins, — on leur conserve cette dénomination, quel que soit leur type, — de nos adversaires allemands banniront de leur tactique toute préoccupation du chevaleresque. Si le mot existe, — et c'est douteux, — en Allemagne, le sentiment, du moins, n'existe pas.

La coopération des appareils britanniques, nous apportera-t-elle des chances plus complètes de succès dans notre défense immédiate et directe, dans la défense de notre territoire en arrière du front, contre l'aéronautique ennemie ?

Non, si, précisément, les escadrilles anglaises se contentent de venir, un peu tardivement, doubler les nôtres dans cette défense locale et, en un certain sens, passive. Outre que le mal, — irréparable, — sera déjà fait, il convient d'observer que s'il est assez difficile, à la mer, d'atteindre un adversaire qui se dérobe systématiquement avec une grande vitesse, c'est encore beaucoup plus chanceux dans l'air où le « chassé » dispose,

pour échapper au « chasseur », d'un espace à trois dimensions, au lieu de deux.

Ce n'est donc pas en se rangeant (au figuré, s'entend) à côté des nôtres, que les engins aériens britanniques pourront nous être le plus utiles ; ce sera au contraire *en agissant isolément*, je veux dire en prenant l'offensive sur un théâtre d'opérations bien distinct, — ce qui, au demeurant, cadrera toujours avec la « mentalité » anglaise, — un théâtre qu'il est bien facile de désigner, puisque, si nous mesurons la distance qui sépare Yarmouth ou Bacton d'Emden, de Wilhelmshaven et de Hambourg, nous trouvons respectivement 390, 450 et 550 km., *c'est-à-dire un peu moins que de Douvres à Metz et à Strasbourg*.

La coopération, et même une coopération étroite, ne suppose pas nécessairement la juxtaposition des forces agissantes. D'ailleurs, observons que 550 km. représentent seulement une distance qui sera « couverte » en deux heures et demie, en trois heures au plus, par une force aérienne bien moderne (1) et bien organisée. Il fallait, il n'y a pas longtemps, il faudrait peut-être encore maintenant, plus de temps que cela pour réunir, sur un champ de bataille déterminé, les différents corps d'une armée en marche. Ajoutons que les forces aériennes disposent de la T. S. F., ce qui permet à l'autorité suprême de modifier, en cours d'opérations, toutes les conditions et particulièrement la direction et le point d'application de leur mise en jeu.

Rappelons-nous aussi quel effet moral produisit, en Allemagne, la détermination enfin prise par les Alliés, dans la seconde phase de la guerre, de rendre coup pour coup à l'ennemi, en ce qui touche les bombardements aériens en arrière du front des armées. La clameur fut intense, chez les Allemands d'au delà du Rhin, quand ils subirent ces trop justes représailles. Il fallut des visites et des harangues du *Krieg's herr*, l'Empereur, pour leur faire supporter l'insupportable conséquence des excès auxquels ils avaient applaudi avec enthousiasme tant qu'il ne s'agissait que de châtier l'*Erb-feind* ou de punir l'odieuse Angleterre.

Le prompt envoi des escadrilles britanniques armées en

(1) On m'excusera d'employer ce terme, si l'on réfléchit à la rapidité des progrès de l'aviation.

permanence, — qui sont déjà nombreuses et qui se renforcent tous les jours, depuis quinze mois (1), — sur les côtes de la mer du Nord de l'Allemagne, — et dans l'*hinterland*, la Westphalie de la Ruhr comprise, — apparaît donc comme une opération aéro-navale à recommander, pourvu que l'exécution en soit, en effet, immédiate, aussitôt le conflit déclaré.

*
* *

Opération *aéro-navale*, viens-je d'écrire. C'est ainsi, je crois, qu'il la faut concevoir, si l'on en recherche, comme il convient, le rendement maximum et si, d'autre part, on reconnaît l'avantage, matériel et moral à la fois, qui résultera de la présence d'une flotte amie sur le littoral tout près duquel opéreront les escadrilles aériennes.

Et ces observations nous conduisent naturellement à examiner les modalités de l'intervention de la flotte britannique.

Nous avons admis gratuitement, au début de cette étude, que cette grande force navale se trouverait prête à point nommé, comme elle le fut à la fin de juillet 1914, grâce à cette circonstance fortuite qu'elle venait, après une mobilisation presque complète, bien qu'imparfaite dans ses détails, d'être passée en revue, à Spithead, par le souverain anglais ; grâce aussi à la clairvoyance et à la vigueur de caractère de M. Winston Churchill, alors premier lord de l'amirauté. Ce ministre, avec l'aide de sir Edward Grey, obtint d'un cabinet fort divisé, en tout cas indécis sur l'attitude que devait prendre l'Angleterre dans le conflit qui, dès la fin de juillet, apparaissait inévitable, l'approbation des mesures propres à rendre la *Home fleet*, bientôt devenue la *Grand fleet*, apte à toute opération aussitôt que la guerre serait déclarée.

Il n'est d'ailleurs pas sans intérêt, puisque nous étudions

(1) On sait que dans l'été de 1923, un mouvement qui paraissait avoir été provoqué par des adversaires de notre politique, se produisit dans l'opinion anglaise en faveur d'un considérable développement de l'aviation. On voulut avoir au moins le double de nos escadrilles dont on exagérait singulièrement, d'ailleurs, la disponibilité et qu'encore un peu on eût cru voir toutes prêtes à s'élancer sur la côte britannique. Nos voisins, même quand ils sont nos amis, sont sujets à ce genre de terreur panique. Ils y gagnent, en tout cas, d'augmenter la puissance de leur armement après chacun de ces mouvements brusques d'opinion.

la physionomie que pourrait prendre la mise en jeu de la force navale britannique dans des circonstances qui rappelleraient singulièrement celles de 1914, de rechercher les opinions qui furent émises, en Angleterre, à cette époque tragique, par les hommes appelés à décider du mode et des moyens d'intervention que l'on considérait alors, non sans raison, comme *efficaces*, en soi, mais aussi peut-être, — et cette fois, à tort, — comme *suffisants*.

Dans cette recherche, prenons d'abord pour guide le célèbre publiciste et critique militaire lieutenant - colonel Court Repington, dont le volumineux et un peu diffus ouvrage en deux volumes, *la première Guerre mondiale* (*1914-1918*), fourmille de vues profondes, de souvenirs intéressants, de révélations même, qui jettent de précieuses clartés sur les « dessous » politico-militaires du grand conflit, et aussi de la phase, assez peu étudiée jusqu'ici, qui a précédé immédiatement la catastrophe européenne.

« L'origine de notre accord militaire remonte à la fin de 1905, écrit le colonel Repington dans son premier chapitre, à ce moment où l'Allemagne manifesta clairement son intention de profiter de l'éclipse momentanée de la puissance russe (1) pour chercher querelle à la France à propos du Maroc... Bien que l'entente franco-britannique eût été heureusement réalisée par lord Lansdowne en 1904, nous n'avions encore rien fait pour préparer une action militaire commune.... *A cette époque, l'Allemagne avait déjà réussi à faire pénétrer son influence dans les milieux sociaux, politiques, financiers et commerciaux de l'Angleterre* (2). Ses tentacules atteignaient partout et ce n'était pas un des moindres symptômes de ce qu'elle projetait que les efforts qu'elle fit alors pour nous mettre de son côté en employant tous les procédés de la plus insidieuse propagande... Je fus amené à écrire un article dans le *Times*, le 27 décembre 1905, afin d'avertir l'opinion de l'hostilité croissante

(1) Après la guerre malheureuse de 1904-1905, contre le Japon.

(2) C'est à cette pénétration de l'influence allemande dans les milieux financiers et commerciaux, surtout, de la Grande-Bretagne, qu'il faut attribuer, *pendant la guerre*, toutes les manœuvres, *récemment dénoncées par l'amiral Consett*, ayant pour objet le ravitaillement de l'Allemagne et, *après la guerre*, celles qui ont abouti au prompt relèvement de ce pays, tout en l'encourageant à se refuser à l'exécution du traité. (Consulter à ce sujet l'ouvrage de M. Chéradame, *la Mystification des peuples alliés*, déjà signalé ici.)

de l'Allemagne envers la France, et je terminais en faisant observer au Gouvernement de Berlin qu'il allait mettre en péril ses intérêts vitaux, etc... »

Cet article eut du retentissement. Le colonel Repington se mit alors en relations verbales avec le commandant Huguet, attaché militaire de l'ambassade française, lui-même très frappé des avertissements que son interlocuteur donnait à l'opinion anglaise. On convint d'un effort commun auprès des membres compétents du gouvernement britannique et du cabinet de Paris (ministère Rouvier-Étienne-Thomson) (1). Cet effort réussit. Le 8 janvier 1906, le commandant Huguet avait pu soumettre officiellement au président du conseil français un questionnaire fort intéressant qui avait été rédigé par le colonel et où se trouvaient posées, — en onze points bien définis, — les bases essentielles de la coopération militaire des deux États amis.

Ne retenons de ce document que le cinquième point :

« Que pense le Gouvernement français d'une opération navale et d'un débarquement de troupes anglaises sur les côtes allemandes ? Si nous pouvions y affecter 100 000 hommes, la France serait-elle en mesure de fournir un contingent égal, qui serait transporté en Allemagne par la marine britannique ? En combien de temps et de quels ports ? »

La forme de cette question, celle de la dernière phrase particulièrement, semblait bien indiquer la faveur dont pouvait jouir à cette époque, dans les cercles militaires et maritimes britanniques, l'idée d'une opération combinée ayant pour objet l'occupation d'un point favorable du littoral allemand et, subséquemment, une marche offensive visant telle région relativement importante, du point de vue stratégique, ou même la capitale de l'Empire.

Voici la réponse de Paris, brève, mais où l'on croit discerner certaine répugnance fondamentale de l'État-major français pour toute opération de débarquement (2) :

(1) Le généralissime français désigné était alors le général Brugère, et le chef d'État-major général, le général Brun, ministre depuis.

(2) Répugnance partagée, au demeurant, par la plupart des chefs de la marine, au moins jusqu'en 1916, où l'on vit le vice-amiral de Gueydon organiser le transport des 100 000 Serbes, de Corfou à Salonique, sans qu'on ait eu aucune perte à déplorer, en dépit des sous-marins qui infestaient le canal d'Otrante et la mer Égée. — Voir, au sujet de la « mentalité » générale dont il s'agit, le petit livre « *Attaquons-les donc chez eux !...* », publié en 1918, chez Chapelot.

« Vu la supériorité numérique probable des Allemands, une opération de ce genre, au début de la campagne, paraît très délicate et ne semble pouvoir être tentée que dans des circonstances *exceptionnelles.* »

Cette déclaration n'était pas encourageante pour les militaires et les marins anglais qui avaient du penchant pour les opérations combinées. Et malheureusement, ces officiers supérieurs et généraux ne se trouvaient point d'accord sur le théâtre qu'il convenait de choisir pour l'attaque dont il s'agissait. Le plus qualifié d'entre eux, l'amiral Fisher, premier lord naval de l'Amirauté (1), homme de premier plan, en possession d'une autorité considérable dans la Marine et d'une popularité de bon aloi dans le public, avait un plan très particulier d'opérations dans la Baltique, qu'il a exposé, en 1919, dans les six lettres qui ont été publiées par le *Times*, ce qui a provoqué, d'ailleurs, une réponse du côté allemand, où l'amiral Scheer, l'ancien commandant en chef de la *Hochsee flotte*, reconnaît qu'en fin juillet 1914, *rien n'était prêt sur les côtes allemandes* pour repousser une attaque de la force navale britannique, tant on était convaincu, à Berlin, que l'Angleterre resterait neutre.

Le maréchal sir John French était, à l'époque où s'élaboraient les plans anglo-français, partisan des idées de l'amiral Fisher. Et le colonel Repington, qui ne goûtait pas du tout la perspective des flottes anglaises « grattant les hauts-fonds de la Baltique » (2), déplore l'erreur du futur commandant en chef de la « force expéditionnaire ». Celui-ci changea d'avis, au surplus, pendant les huit années qui s'écoulèrent entre 1906 et 1914, de sorte qu'au *Committee of defence* du 10 août de cette dernière année, il se rallia nettement au plan qui faisait de l'armée anglaise l'extrême aile gauche du dispositif des armées françaises, tandis que sir Douglas Haig, le futur successeur du maréchal et qui n'était alors que le com-

(1) Poste qui répond à celui de chef d'état-major général, de notre marine.

(2) Notre auteur confond la Baltique avec la mer du Nord. La Baltique n'est pas une mer à hauts ou bas fonds. Sa profondeur, le long des côtes allemandes (et précisément sur les points les plus favorables aux grandes descentes), permet aux navires de guerre de s'approcher de la côte de manière à couvrir efficacement de leurs feux l'opération de débarquement. L'erreur de Repington était fâcheusement répandue, même chez les marins.

mandant du 1er corps de l'*Expeditionary Force* (1), « proposait d'ajourner tout débarquement jusqu'à ce que la campagne fût effectivement engagée et que nous fussions capables de juger dans quelle direction cette coopération pourrait être le plus efficace (2). »

Il est probable que ce judicieux avis eût conduit, s'il avait prévalu, à faire débarquer l'armée britannique à Nieuport, Ostende et Zeebrügge, et à la porter directement au secours des 60 000 belges qui, du 18 au 21 août, tenaient la ligne de la Dyle, à l'est de Bruxelles, dans le flanc de l'attaque générale allemande. Les événements militaires que l'on désigne communément sous le nom de *bataille de Charleroi* auraient sans doute pris, dans ce cas, une tout autre tournure.

Peut-être aussi, les opérations qui suivirent, en Belgique, la retraite des Allemands après la bataille de la Marne, auraient-elles été plus fructueuses. Peut-être, surtout, la très fâcheuse *efficiency* des bâtiments de plongée que les Allemands ne tardèrent pas à établir à Zeebrügge n'eût-elle pas causé de trop lourdes pertes aux Alliés et, pour une certaine part, au moins, retardé leur succès définitif, si l'on avait pu s'entendre, à l'automne de 1914, sur les opérations que le *War committee* proposait au G. Q. G. français d'entreprendre sur la côte belge.

Ce projet, très étudié, en Angleterre, par le premier lord de l'Amirauté Winston Churchill (3) en particulier, retenu avec approbation, de principe au moins, par le ministre de la Guerre, le maréchal lord Kitchener (4), était vigoureusement

(1) L'appellation de *striking force* — force *frappante*, force de choc — proposée d'abord avait été écartée, dit Repington, comme susceptible de « causer quelques alarmes au parti radical ». Voilà qui en dit long sur la mentalité anglaise avant la guerre.

(2) *1914* (page 6), par le maréchal lord French.

(3) Le maréchal French appréciait, dans son *1914* (page 274), de la manière suivante cette haute personnalité de la classe dirigeante britannique... « Pour ceux qui ne le comprennent pas, sa nature impétueuse peut faire passer au second plan l'infatigable énergie, la merveilleuse clairvoyance, la rapidité et la précision dans la conception, qui sont les traits principaux de cette personnalité extraordinaire... Son expérience et sa connaissance des affaires publiques sont, je crois, sans rivales, etc., etc.... »

(4) Lord Kitchener n'était cependant pas favorable, en général, aux idées neuves ou originales, et il en donna de nombreuses preuves jusqu'au moment où il disparut dans le torpillage du croiseur *New Hampshire*. L'affrontement des belligérants sur deux lignes parallèles et de longueur rigoureusement égales, lui apparaissait comme la dernière et la plus juste conception de la stratégie.

soutenu par le commandant en chef de l'armée britannique, en France : « Avec son énergie et son activité si caractéristique, Churchill visita et examina en détail le champ des opérations. Ce qu'il vit et entendit lui permit d'envoyer à ses collègues des renseignements rassurants.

« Je discutai à fond avec lui mon désir d'établir les forces britanniques dans une région *où elles pussent coopérer avec la marine et agir en liaison avec les troupes de Belgique.* Nous envisageâmes la possibilité de l'insuccès d'un mouvement tournant décisif et tombâmes d'accord pour penser qu'en dernière analyse, nous pouvions encore parvenir, avec l'appui de la flotte sur notre flanc, à débarrasser de l'ennemi la côte belge, au moins jusqu'à Zeebrügge (1).

« Quand nous nous séparâmes, le 28 septembre, il était complètement entendu entre nous qu'il préparerait la marine à remplir ce rôle... »

« Nul ne pouvait mieux y réussir que l'énergique et actif Winston Churchill. Déjà ses plans étaient faits pour la création d'une marine de côtes qui manquait aux Alliés (2), et, le 26 octobre 1914, dans une lettre où il encourageait vivement le maréchal à pousser sa campagne en faveur de l'opération sur le littoral de la Belgique, il pouvait lui écrire : « Je prépare de vieux bateaux armés de canons lourds et protégés par des barques munies de filets contre les sous-marins, et nous pourrons ainsi disputer toutes les côtes aux Allemands. Le 31 courant, le *Revenge* (3), avec quatre canons de 13,5 pouces (343 m/m),

(1) « Y compris Zeebrugge », voulait certainement dire le maréchal French. Au reste, Zeebrugge n'est qu'à 10 kilomètres de la frontière de la Hollande qui, on le sait, est tracée, en dépit du bon sens géographique, mais conformément aux vues politiques de l'Angleterre de 1839, au sud de l'estuaire de l'Escaut.

(2) La France avait la sienne autrefois et jusqu'il y a quelque vingt-cinq ou trente ans. Ce matériel a disparu. L'ancienne et la nouvelle école s'étaient trouvées, pour une fois, d'accord sur la prétendue inutilité des garde-côtes, susceptibles, d'ailleurs, d'attaquer le littoral ennemi, aussi bien que de défendre le nôtre. L'ancienne école ne rêvait que la grande bataille au large avec des unités colossales et d'un tirant d'eau excessif, tandis que la nouvelle école prétendait suffire à tout avec des bâtiments légers et des sous-marins. Il n'est d'ailleurs pas certain que la constante expérience de la Grande Guerre ait suffit à démontrer qu'avant tout, le navire de guerre doit être apte à « disputer les abords de la terre ». C'est pour « la terre », en fin de compte, que l'on combat.

(3) Ce cuirassé n'était pas un « vieux bateau », mais, au contraire, un dreadnought tout neuf.

pourra entrer en action, si besoin est. En outre je viens d'organiser une flottille régulière de monitors, qui, de l'avis général, a donné, cette semaine, bien du mal aux Allemands et qui devient chaque jour plus forte... »

« Nous pourrions, disait-il encore, un peu plus tard, débarquer du monde à Ostende ou à Zeebrügge pour vous renforcer dans une poussée vers le Sud-Est. Les possibilités d'action sont illimitées, pour une manœuvre violente par la gauche, le long de la frontière hollandaise... En quelques heures, je pourrais avoir 50 canons de 12 pouces et 70 de 6 pouces (305 m/m et 152 m/m) tirant sur la droite et les arrières de l'ennemi. Une attaque par ses sous-marins (contre les navires anglais) est difficile, à cause des bancs de sable... Jusqu'à 4 ou 5 milles (7 à 8 kil.) du rivage, nous pourrions assurer votre entière supériorité et votre sécurité. *Vous seriez du moins sur leur flanc...* »

Mais ce qu'on appelait, du côté anglais, « *attaque sur le flanc de l'ennemi* », était qualifié de *diversion*, du côté français, où l'on ne voulait justement de diversion à aucun prix ; et, le 13 décembre, M. W. Churchill écrivait, fort déçu, au maréchal French : « Certes, nous sommes désappointés, ici, de la tournure que prennent les événements, mais nous ferons de notre mieux pour aider les Français. »

Le maréchal anglais partagea les regrets du premier lord de l'Amirauté. Les expressions dont il se sert, à ce sujet, dans le chap. XV de son livre (page 279 et passim) sont assez fortes pour ne laisser aucun doute sur ses sentiments. Bornons-nous à citer la fin de ses réflexions : « Tout ce qui se passa, par la suite, au cours de cette guerre, en est une preuve (de l'intérêt, des conceptions britanniques de 1914). *La possession par les Allemands de cette bande de côte fut la plus perçante des épines* dont ils aient réussi à nous harceler. *Ç'a été une des causes principales de la prolongation de la guerre*, etc... »

Ce ne fut pourtant pas en décembre 1914 que la controverse prit fin sur ce délicat sujet. Le 2 janvier 1915, le cuirassé anglais *Formidable* était coulé, dans la Manche, par un sous-marin. Winston Churchill écrit aussitôt au maréchal French, constate les difficultés qui vont naître de l'installation des escadrilles de plongée allemande à Zeebrügge et conclut en disant : « L'Amirauté estime qu'il sera possible, sous le couvert

de navires de guerre, de débarquer des forces importantes à Zeebrügge, en liaison avec une offensive sérieuse sur Ostende, le long de la côte. Elle désire que ce point de vue, *déjà bien des fois exposé*, soit présenté encore au commandement français, et elle espère qu'il sera examiné avec l'attention que méritent l'urgence et l'importance d'une telle manière de voir. »

Or, sur ces entrefaites, le *War committee* de Londres, probablement sous l'influence des idées que l'amiral Fisher, le premier lord naval de l'Amirauté, ne cessait de préconiser, préoccupé aussi des grands inconvénients de *la stabilisation des fronts* sur le théâtre occidental des opérations, faisait parvenir au commandant en chef britannique un mémorandum, en date du 9 janvier, qui visait « la possibilité d'emploi des forces britanniques sur un théâtre d'opérations autre que celui où elles sont actuellement utilisées ». Dans ce document, fort bien présenté, on lit cette phrase : « ... Dans ces circonstances, il est très désirable de trouver un autre théâtre d'opérations où les obstacles à une avance seraient moins prononcés et où des opérations contre l'ennemi pourraient amener des résultats plus décisifs. »

Le maréchal French qui tenait très fermement à l'opération combinée sur la côte belge, se montra peu disposé à entrer dans les vues du comité, qui s'étendaient, à son avis, beaucoup trop loin. Déjà, du reste, le développement des forces de plongée allemandes, après quatre ou cinq mois de tergiversations, lui faisait craindre « que les communications par mer, exposées aux dangers des mines et des torpilles, fussent aussi peu sûres que possible ».

Ces appréhensions étaient, alors, communes à presque tous les militaires. On n'avait pas encore transporté 100 000 hommes de Corfou à Salonique, sans en perdre un seul, et nul ne se doutait, en janvier 1915, que, deux ans et demi plus tard, des centaines de mille Américains pourraient traverser l'Atlantique dans des conditions de sécurité presque parfaites.

En tout cas, ce même jour du 9 janvier 1915, le grand quartier général français, partant de la conviction qu'une offensive allemande sur notre front était probable, adressait au *War committee* une note décisive qui mit fin à toutes les discussions. Le maréchal French en donne le résumé (page 287 : « Coup d'œil sur les plans alliés »), dont un paragraphe est

ainsi conçu : « Les opérations sur Ostende-Zeebrügge, bien qu'importantes, sont, *pour le moment*, secondaires et devraient *suivre* et non *précéder* l'action principale, à savoir l'établissement des réserves, en vue de repousser l'attaque allemande et même de prendre l'offensive. »

Et, après quelques remarques qu'il est aisé de deviner, le commandant en chef anglais termine cet important et curieux chapitre de son livre par les réflexions que voici :

« Une direction divisée amène toujours à des demi-mesures et à une action indécise. Une telle direction aura toujours l'effet le plus funeste sur la conduite d'une guerre quelle qu'elle soit, grande ou petite. »

Comment le maréchal aurait-il apprécié le concept général des attaques si brillantes, mais si difficiles et si sanglantes, qu'exécuta, avec ses seuls et propres moyens, la marine britannique sur Zeebrügge et Ostende, en avril 1918, alors que l'*embouteillage* des sous-marins allemands n'avait plus qu'un intérêt médiocre, puisque s'atténuaient tous les jours, depuis près d'une année, les pertes subies sur mer par les Alliés? Comment se fait-il que personne n'ait paru songer à utiliser ce coup violent, — qui ne fut qu'une sorte de « hors-d'œuvre naval » —, pour progresser sur la côte au delà de l'enracinement des jetées des deux ports belges? Les Anglais n'avaient-ils donc rien prétendu que faire la preuve de l'héroïsme de ces fières brigades navales qui, en 1914, n'avaient pu sauver Anvers (1), mais dont la descente de vive force, au nord de Seddul-Bahr des Dardanelles, avait rempli d'admiration les connaisseurs; et ne semblait-il pas qu'aiguillonnée par les sarcarmes des journaux allemands qui célébraient les succès des opérations combinées dans l'archipel esthonien et jusqu'à Reval, en opposant cette offensive heureuse à l'inertie maritime des Alliés (2),

(1) C'est M. Winston Churchill, lui-même, qui s'était chargé de conduire dans la grande place forte, réduit de la défense de la Belgique, une division de 8 000 à 9 000 marins, qui auraient certainement joué un rôle important pendant le siège, si les moyens d'attaque formidables de l'assaillant n'avaient pas, presque immédiatement, détruit aux points principaux la double ligne des défenses extérieures. Fait curieux : dans leur retraite sur l'Yser ou plutôt sur Ostende, les marins anglais reçurent, à Gand, le précieux secours de leurs camarades français, ceux de la brigade Ronarc'h.

(2) Voir à ce sujet, les *Mémoires de l'amiral Scheer*, tout récemment édités, en français, chez Payot.

la vieille Angleterre eût voulu montrer qu'elle restait la première et « imbattable », dans tous les genres de sport naval, y compris les débarquements sous le feu d'enfer des canons de tout calibre, des mitrailleuses et des fusils à tir rapide?...

Qu'on me pardonne de m'être étendu sur les opérations qui auraient pu, — je ne dis pas : qui auraient dû, — être entreprises, dans l'automne de 1914, sur les côtes de la Belgique et de l'Allemagne. C'est que, prises dans l'ensemble et admises comme *types*, ce sont justement celles qu'il faudrait, je crois, proposer aux chefs politiques et militaires, qui auront la charge de fixer le mode d'action et les points d'application de cette grande « Force » qu'est la force aéro-navale de la Grande-Bretagne, en cas de conflit provoqué par l'Allemagne et, comme nous le disions au début de cette étude, dûment apprécié par le Conseil de la Société des nations.

La situation, en effet, ne sera plus du tout la même qu'il y a dix ans. Le haut commandement français n'aura plus, espérons-le, les préoccupations angoissantes qu'il éprouvait en octobre 1914, même après « le rétablissement » de la Marne, quand il se jugeait exposé, non sans quelque raison, on peut le croire, à de violents coups du bélier allemand sur le centre de son dispositif.

Plus libre, par conséquent, de porter son effort où elle le jugera convenable, l'Angleterre se souviendra qu'elle a toujours excellé dans les opérations côtières ; qu'elle n'a plus à redouter que des mines et des torpilles de sous-marins (1) ne réussissent à diminuer dangereusement, en présence d'une flotte ennemie intacte, les effectifs de ses escadres en grandes unités de combat; qu'elle n'a pas davantage à s'absorber *complètement* dans la poursuite de navires de commerce dont le nombre n'atteindra pas de sitôt celui des « marchands » allemands de l'avant-guerre; d'autant que l'Allemagne ne pourra plus guère être bloquée par terre, comme elle le fut un moment en 1916, quand les sous-marins britanniques interceptaient les arrivages de

(1) En ce qui touche les mines défensives de la côte allemande, on se rappellera que l'amiral Scheer a reconnu (nous l'avons déjà noté) *qu'il avait fallu du temps*, en août 1914, pour que ces mines fussent mises en place suivant le plan déterminé à l'avance. En se hâtant d'accourir dans le *Deustcher bucht*, on se mettra à l'abri de bien des dangers. Éternel bénéfice de l'offensive!

minerais de fer et de fonte de la Suède, et que les Alliés commençaient à imposer aux neutres du Nord le « contingentement » des denrées et des matières premières.

Elle appréhendera moins aussi les résultats d'une guerre sous-marine que l'Office naval de Berlin et la Wilhelmstrasse soutiendraient difficilement, même s'ils restaient plus unis qu'ils ne le furent, de 1915 à 1918, sur ce capital sujet, parce que, si l'Allemagne, résolue à s'affranchir des « servitudes » du Traité de Versailles, fait construire sournoisement des navires de plongée chez ses voisins, elle n'arrivera pas tout de suite à former, pour ces bâtiments, des états-majors et des équipages capables d'entreprendre des campagnes de destruction systématique comme celle de 1917.

Enfin les constructions et transformations que l'Angleterre conduit tous les jours à bonne fin, dans les limites fort complaisantes des accords de Washington, quelles que soient les tendances, en politique générale, des cabinets qui la gouvernent, lui permettront de s'engager nettement dans la mer du Nord et dans la Baltique sans avoir à se préoccuper autant qu'elle le fit, à un moment décisif, pendant la dernière guerre, de ce que pourrrait bien entreprendre, pendant ce temps-là, la grande flotte rivale de l'autre côté de l'Atlantique.

Le cabinet conservateur ne va-t-il pas, d'ailleurs, s'entendre, comme en 1922, avec celui de Washington au sujet d'une nouvelle campagne de « désarmement naval », qui portera très particulièrement sur l'étroite limitation, en nombre et en tonnage, des sous-marins? Prenons-y garde...

Je disais tout à l'heure que l'Angleterre a toujours excellé dans les opérations de descente, encore qu'elle n'y ait pas toujours rencontré le succès final qu'elle recherchait. Une remarque, la dernière, à ce sujet.

Au commencement de 1918, je soumettais à une très haute personnalité militaire, parfaitement qualifiée pour recevoir ce genre de suggestions, un projet d'occupation d'une île favorablement située sur le littoral du Slesvig pour l'établissement d'une base d'appareils aériens dont la distance à des points fort intéressants — le canal maritime y compris, ainsi que Kiel, Hambourg, Brême, etc., — n'aurait pas excédé 100 ou 130 kilomètres.

Les abords de cette île étaient parfaitement sains, les fonds de 10 mètres se tenant très proches de la longue plage de sable et de dunes (35 km. environ) que présente la côte occidentale. On ne pouvait donc, là, arguer, pour ne rien entreprendre, des « difficultés des bancs de sable ». Au demeurant, point de défenses permanentes, point d'ouvrages à l'épreuve, pas plus que de canons de gros calibre.

Malgré l'approbation très marquée et très flatteuse que reçurent ma proposition et les plans qui l'accompagnaient, aucune suite n'y fut jamais donnée.

Il m'est revenu, — après la guerre, — qu'on avait tout simplement répondu, à Londres : « Comment voulez-vous que nous fassions quoi que ce soit dans la mer du Nord ? Nous l'avons, nous-mêmes, pavée de mines !... »

L'objection n'était pas péremptoire, car l'Angleterre possédait à cette époque de la guerre quantité de dragueurs de mines. Retenons-la, du moins, comme bien caractéristique d'un état d'esprit et d'une méthode de guerre également passifs. C'est là qu'on découvre, à y bien regarder, l'origine de la paix dont nous « jouissons », la paix timide, la paix d'inquiétude.

Si les anciens Alliés de la grande guerre devaient, au début d'un nouveau conflit, retomber dans de tels errements, s'ils devaient oublier, fût-ce seulement dans les opérations maritimes, le mot terrible, — et si juste, — de Massembach à Hohenlohe indécis, à Iéna, s'il fallait prendre l'offensive : « Prince, attendre, c'est la mort !... » ce serait aller fatalement à un désastre.

Amiral DEGOUY.

GLUCK ET LA FRANCE

De tous les grands musiciens fils de l'Allemagne, Gluck est peut-être celui qui ressemble le moins à sa mère. Il ne lui doit que la naissance. Et tout juste. Il n'avait pas deux ans, que son père, un paysan, ou presque, engagé comme garde forestier par un grand seigneur, le comte Lobkowitz, l'emmenait de Weidenwang son village natal (Haut-Palatinat) dans les montagnes et les forêts de Bohême. C'est en ce pays que s'écoula son enfance et qu'il fit ses premières et primaires études. C'est là qu'il menait le matin la vie d'un chantrillon d'église et le soir, après vêpres, l'existence d'un petit musicien ambulant. Plus tard, et du commencement à la fin de sa longue carrière, fût-ce à Vienne et pour Vienne, sa ville adoptive, Gluck n'écrira pour ainsi dire pas de musique sur des textes allemands : une *Bataille d'Hermann* (*Hermannsschlacht*) d'après Klopstock; quelques *lieder* d'après Klopstock encore et Gellert, et voilà tout. Au fond, le génie et l'œuvre du grand tragique a deux patries, l'une et l'autre latines : l'Italie et la France. Partage inégal d'ailleurs, où la France l'emporte.

L'Italie cependant y a quelque chose à prétendre, et que d'abord il lui faut accorder. C'est un grand seigneur italien, le comte Melzi, qui fut le protecteur et le véritable éducateur artistique du jeune Gluck. Il l'emmena dans son pays, à Milan, et lui fit prendre les leçons d'un maître en renom, Sanmartini. Gluck avait environ vingt-cinq ans. Dès lors et pendant près de trente années (1741-1770), il n'eut d'autre ambition, ni d'autre occupation, que de composer des opéras dans le goût italien du temps. Et ce goût était assez misérable. Il n'en écrivit

pas moins de trente, — et, pour commencer, une dizaine en trois ans, — qui ne valaient ni plus ni moins que leurs contemporains et congénères. Un peu plus tout de même. La preuve, c'est qu'un jour le maître sexagénaire ne s'interdira pas de replacer en ses chefs-d'œuvre quelques morceaux de ses anciens ouvrages. Un *Tigrane*, une *Sophonisba* renferment beaucoup plus qu'en germe, en pleine floraison, la véhémente invocation d'Armide aux « *Esprits de haine et de rage* ». Le thrène poignant d'*Iphigénie en Tauride*, « *O malheureuse Iphigénie!* », est la seconde épreuve d'un air de la *Clemenza di Tito*. Gluck lui aussi prend ou reprend son bien partout où il le trouve, fût-ce en son propre fonds (1).

Il y a plus : les deux premiers chefs-d'œuvre, *Orphée* et *Alceste*, on le sait, naquirent non pas en Italie, mais en italien, avant de renaître en français. *Orphée* surtout garde un souvenir et comme un parfum de son origine. Italien, ce Ranieri di Calzabigi, diplomate et librettiste d'opéra, poète, oui, vraiment poète d'*Orphée* et d'*Alceste*, à qui le musicien a rendu justice avec une modestie assez rare chez lui, peut-être ironique et certainement exagérée. Ajoutons encore ceci : le Gluck des cinq chefs-d'œuvre, entre ces chefs-d'œuvre même, ne dépouilla jamais tout à fait le vieil homme, ou plutôt le jeune homme italien qu'il avait été d'abord. Soit en Italie, quand il y était retourné, soit à Vienne, lorsqu'il y était revenu, le musicien d'*Orphée* et d'*Alceste* se faisait de nouveau celui du *Trionfo di Clelia* et du *Parnasso confuso*, de la *Corona* et de *Telemacco*, des *Feste d'Apollo* et de *Paride e Elena*, son dernier ouvrage italien. Enfin si l'on cherchait, — et nous l'avons jadis essayé, — les sources les plus lointaines d'*Orphée*, c'est de la terre italienne qu'on les verrait jaillir. Les Peri, les Caccini, les Monteverdi apparaîtraient comme les aïeux éloignés, mais légitimes de Gluck. Il eût admiré leurs œuvres, il eût souscrit à leur doctrine. Aussi bien se montrait-il, sans le savoir, le disciple et l'héritier d'un Caccini par exemple, quand il soutenait ce principe, entres autres, que, dans la tragédie lyrique, la musique doit le céder à la parole et que le verbe,

Ce seigneur des seigneurs,
Veut le premier amour et les premiers honneurs.

(1) Nous-même, nous prenons ces détails, entre autres, dans l'excellent ouvrage de M. Julien Tiersot : *Gluck* (Collection des *Maîtres de la musique*). Paris, F. Alcan.

Et pourtant un jour, — âgé de soixante ans, — à l'Allemagne sa mère, à l'Italie, première institutrice de sa jeunesse, il a préféré la France. Entre son propre génie et le nôtre, entre notre parler et son chant, il découvrit alors une conformité profonde. La route de Paris fut son chemin de Damas. Mais, avant même de le prendre, il avait entrevu la lumière. En de petites choses, dans un genre seulement aimable, Gluck a presque devancé les premiers, j'entends les plus anciens de nos petits maîtres. A Vienne et pour Vienne, ou Schœnbrünn, de 1758 à 1764, le grand tragique futur et prochain mit ou remit en musique sept petites pièces françaises. Sur la demande du comte Durazzo, intendant des théâtres de la cour d'Autriche, Favart se chargeait de les choisir dans notre répertoire de la Foire. C'était *l'Ile de Merlin* et *la Fausse Esclave*, *l'Arbre enchanté* et *Cythère assiégée*, *l'Ivrogne corrigé*, *le Cadi dupé*, et enfin cette *Rencontre imprévue* que le Trianon-Lyrique nous a donné récemment le plaisir d'entendre. Ainsi, comme l'écrit M. Tiersot (1), « si quelque historien de l'Opéra-Comique voulait compter Gluck parmi les créateurs du genre, il provoquerait peut-être l'étonnement de certains lecteurs, mais il ne dirait rien qui ne soit rigoureusement exact. »

Hommages encore modestes, que d'autres, plus magnifiques, ne devaient pas tarder à suivre. En 1774, Gluck nous apporte le premier de ses chefs-d'œuvre français, *Iphigénie en Aulide*. Il est vrai que notre magnificence avait prévenu la sienne. Nous offrions pour idéal à son génie, avec une tragédie de Racine, notre tragédie nationale elle-même. Après Lulli et Rameau, ses deux grands devanciers, et, plus grand que l'un et que l'autre, il allait en être le musicien par excellence.

Racine et Gluck. Il est juste de les nommer ensemble. Le poète d'*Iphigénie* n'a laissé que le plan (et du premier acte seulement) d'une *Iphigénie en Tauride*. Mais Gluck a chanté deux fois la triste histoire

Onde pianse Ifigenia il suo bel volto
E fè pianger di se i folli e i savi
Ch' udir parlar di cosi fatto colto (2).

(1) *Op. cit.*

(2) « Qui fit pleurer Iphigénie sur son beau visage, et fit pleurer sur elle les ignorants et les sages qui entendirent parler d'un tel sacrifice. » Dante, *Paradiso*, ch. II.

On sait également que Racine avait eu l'intention d'écrire une tragédie d'*Alceste*.

Tragédie et non pas drame, voilà ce qu'est un opéra de Gluck. Il est cela parce qu'il est une peinture musicale de sentiments et de passions, parce que sans doute il représente une action, mais tout intérieure, le drame au contraire figurant une action aussi, mais qui se passe au dehors. Ainsi la première *Iphigénie* de Gluck, d'après Racine, est celle de Racine, accrue, enrichie de tout ce que la musique apporte et comporte, de tout ce qu'elle est elle-même, comme agent supérieur d'expression et d'émotion. En comparant la tragédie littéraire et l'autre, on comprend ce que Nietzsche a nommé la transmutation des valeurs. Prenez seulement la première entrée de l'héroïne racinienne :

> Je l'attendais partout, et d'un regard timide
> Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
> Mon cœur, pour le chercher, volait loin devant moi,
> Et je demande Achille à tout ce que je voi.
> Je viens, j'arrive enfin, sans qu'il m'ait prévenue,
> Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue,
> Lui seul ne paraît point...

Lisez le même passage dans Gluck et vous verrez comment un peu de musique, — oh ! très peu : d'abord une danse lente, puis un bref *arioso*, — répand sur cette scène le flot d'une tendresse encore plus pure, plus mélancolique et plus pudiquement alarmée.

Ailleurs, un air de Clytemnestre : « *Armez-vous d'un noble courage* » (1), ferait voir également quel surcroît d'énergie la poésie reçoit de la musique : de l'intensité des sons, du rythme, de l'orchestre qui devance la parole, puis la précipite, et la prolonge enfin après qu'elle s'est tue.

En vérité, la tragédie lyrique, telle que Gluck nous l'a faite, offre tous les caractères et ce qu'on nomme en grec d'un seul mot l'*éthos* de la tragédie, telle que Racine lui-même, et plus d'une fois, l'a définie. « Une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est sou

(1) Racine : « *Il faut, d'un noble orgueil, armer votre courage.* » Acte II, scène V.

tenue que par les intérêts, les sentiments et les passions des personnages (1). » Dans la célèbre dédicace au duc de Toscane d'*Alceste*, — l'*Alceste* italienne, — Gluck déjà ne s'exprime guère autrement : « Lorsque j'entrepris de composer la musique de l'*Alceste*, je me proposai de la dépouiller entièrement de tous ces abus qui, introduits, soit par la vanité mal entendue des chanteurs, soit par la trop grande complaisance des maîtres, depuis si longtemps défigurent l'opéra italien, et du plus pompeux et du plus beau de tous les spectacles en font le plus ridicule et le plus ennuyeux...

« J'ai cru en outre que mes plus grands efforts devaient se réduire à rechercher une belle simplicité, et j'ai évité de faire parade de difficultés au préjudice de la clarté...

« Voilà mes principes. Par bonheur, le livret se prêtait à merveille à mon dessein. Le célèbre auteur, imaginant un nouveau plan pour le drame, y avait substitué aux descriptions fleuries, aux comparaisons superflues et aux sentencieuses et froides moralités, le langage du cœur, les passions fortes, les situations intéressantes et un spectacle toujours varié. »

Tel est, en ses traits généraux, le dessein qu'avait formé Gluck et qu'il a rempli. Le retranchement de certains accessoires ou hors-d'œuvre (divertissements, « entrées », « machines »), est l'une des causes de la supériorité de l'opéra de Gluck non seulement sur l'opéra italien, mais sur l'opéra français d'un Lulli, voire sur l'opéra, peut-être plus riche de science et de musique pure, du grand Rameau lui-même.

Enfin Racine encore a qualifié l'une de ses tragédies, et non la moins tragique, la moins passionnée, la moins brûlante, d'un mot que Gluck aurait eu le droit d'appliquer aux siennes. Le caractère même de son héroïne paraissait à l'auteur de *Phèdre* ce qu'il avait « peut-être mis de plus raisonnable sur le théâtre ». Ainsi Berlioz admirait dans *Alceste* cette même qualité bien française et par où Gluck est des nôtres : « le bon sens à sa plus haute expression. » C'est une preuve de bon sens, chez un musicien composant de la musique sur un drame et des paroles, de faire que l'un soit compris et les autres entendues. Les modernes font assez volontiers le contraire et vous risquez fort aujourd'hui, si vous n'êtes préala-

(1) Préface de *Britannicus*.

blement informé, d'ouïr tout un opéra sans en découvrir le sujet, faute d'en saisir un mot.

Le bon sens encore ordonne à Gluck de chercher et lui permet de produire les plus grands effets par les moindres moyens, j'entends les plus simples et les plus courts. Gluck a des notes, oui, des notes seulement, et quelquefois trois ou quatre, pas davantage, qui valent des mots de Racine : *Qui te l'a dit*, d'Hermione ou, de Roxane : *Sortez!* Tout, dans la tragédie musicale comme dans l'autre, tout est raison, tout est sobre et stricte vérité. L'orchestre, pas plus que la déclamation, n'offre la moindre trace de recherche ou d'artifice, encore moins de tendance au mélodrame. Il est admirable, cet orchestre, de « belle simplicité ». Jamais un instrument n'y élève la voix, qui n'ait avec la situation, avec le sentiment, le rapport le plus étroit, mais le plus naturel. Quelle raison aussi préside à la distribution des sonorités! Tandis que l'orchestre moderne s'obstine, s'acharne à jouer, à « donner » toujours et tout entier, l'orchestre de Gluck se réserve. Il ménage ses moyens et ses effets, et c'est ainsi qu'une ritournelle et quelquefois moins, une note isolée, prend une valeur qui nous étonne et nous ravit.

Enfin, — soit dit pour justifier jusqu'au bout un éloge que d'aucuns pourraient trouver inégal à l'art de Gluck, si même ils ne l'en estimaient indigne, — il serait facile de montrer comment le bon sens est à la base, ou plutôt au sommet de cet art, nous dirions de cet idéal, si nous ne craignions l'apparente antinomie des mots. Pour sujet ou pour matière morale de ses chefs-d'œuvre, Gluck ne prend que les sentiments simples et vrais par excellence. Et sans doute il les agrandit à la taille, il les élève à la hauteur de son âme; mais il ne les complique pas. Jamais il ne s'écarte de la droite, commune, universelle vérité. Rien ne lui est plus étranger, plus odieux que la recherche et le raffinement, si ce n'est la singularité. Jusque dans ses plus sublimes transports, il garde tant de mesure, de logique et de raison, que son génie, même au comble de la passion, est encore et toujours du bon sens exalté.

« Le triomphe de la raison plus que de la sensibilité... La victoire de la tragédie plus encore que de la musique. » Telle fut, d'après un de nos confrères, la victoire de Gluck. Avec

un mot changé, *autant* à la place de *plus*, cela serait tout à fait exact. Mais tout ce qui suit est la vérité même : « Les Français reconnaîtront Gluck pour l'un des leurs, parce qu'à l'opéra-spectacle de Rameau il substitue un opéra dont l'action et dont le lyrisme rappellent la tragédie cornélienne et racinienne (1). »

La tragédie, notre tragédie lyrique, voilà donc l'édifice, j'allais dire le temple, que Gluck éleva, sur notre sol, au plus haut degré de la beauté. Lorsque Saint-Évremond, qui n'aimait pas la musique, écrivait un siècle auparavant : « Ce qui me fâche le plus de l'entêtement où l'on est pour l'opéra, c'est qu'il va ruiner la tragédie, qui est la plus belle chose que nous ayons, la plus propre à élever l'âme et la plus capable de former l'esprit », il ne prévoyait certes pas que l'opéra deviendrait un jour, grâce au musicien des deux *Iphigénies*, une aussi belle chose que la tragédie, et que, l'ayant peut-être ruinée en effet, elle mériterait de nous consoler de sa ruine.

Gluck a plus d'une façon d'être nôtre. Ce n'est pas seulement dans notre théâtre, dans un de nos genres littéraires, c'est aussi dans notre langage que son génie a pour ainsi dire établi sa demeure. Le plus grand musicien de la tragédie le fut également du verbe. On sait quel était son respect, son amour pour la parole, pour « la belle déclamation musicale qu'on avait si souvent admirée chez Lulli (2) ». « Je songeai, dit-il encore, à réduire la musique à sa véritable fonction, qui est de seconder la poésie dans l'expression des sentiments et des situations de la fable... Je crus que la musique devait être à la poésie comme, à un dessin correct et bien disposé, la vivacité des couleurs et le contraste bien ménagé des lumières et des ombres, qui servent à animer les figures sans en altérer les contours. » C'est en faveur et au nom de la parole, c'est pour le rétablissement de ses droits dans la musique et sur elle, que la réforme de Gluck s'est accomplie. Tandis qu'un Mozart est de ceux, — et le plus grand de ceux-là, — qui voient dans la poésie la fille obéissante, un Gluck, avant et comme un Wagner, la tient pour la mère et la maîtresse de la musique. Nous disons : comme un Wagner, mais il faut s'entendre. Serviteurs l'un et l'autre de la parole, Gluck et Wagner ont des moyens diffé-

(1) M. Jean Chantavoine : *De Couperin à Debussy*. F. Alcan, éditeur.
(2) Avant-propos d'*Iphigénie en Tauride*.

rents, opposés même, de la servir. Le musicien de *Tristan* la commente par la symphonie. Il la plonge dans un orchestre qu'il remplit et qu'il imprègne d'elle tout entier. Gluck au contraire la ramasse en quelques notes de la voix ; c'est de la parole même, seule au besoin et comme nue, qu'il sait obtenir, en son récitatif incomparable, toute l'expression, toute l'émotion, toute la beauté.

Non pas qu'à de certains moments il n'ait d'autres recours, et non moins efficaces. Un *Orphée*, une *Alceste* abonde en airs, en « tirades » immortelles. Gluck est un mélodiste admirable. Il chante aussi magnifiquement qu'il parle. A l'occasion même, il se révèle symphoniste. L'orchestre exprime, autant que la voix, l'extase d'Orphée au seuil des Champs-Élysées. L'orchestre fortifie encore le défi d'Alceste aux « divinités du Styx ». Inflexible, il dément le malheureux Oreste affirmant que le calme rentre dans son cœur. Mais surtout, quel orateur est le grand tragique ! Le verbe est au commencement, peut-être au sommet de son art. Chez lui, en lui plus qu'en nul autre, le verbe est dieu. Et c'est notre verbe à nous, c'est notre parler de France.

Et d'abord, de la langue mélodieuse *dove il si suona*, Gluck a voulu transposer dans la nôtre ses deux premiers chefs-d'œuvre. En italien déjà, maint passage d'*Orfeo* sonnait avec une exquise douceur. Par exemple ces vers du chœur funèbre au premier acte :

Come quando la dolce compagna
Tortorella amorosa perdè.

Ou bien encore ceux-ci (chœur des ombres heureuses remettant Eurydice entre les mains d'Orphée) :

Torna, o bella, al tuo consorte,
Che non vuol che più diviso
Sia di te pietoso il ciel so.

Venons enfin à l'air fameux entre tous : « *J'ai perdu mon Eurydice.* » Dans la version italienne, il commence ainsi :

Che farò senza Euridice!
Dove andrò senza il mio ben!

L'un et l'autre vers est délicieux par le son. Par le sens, le second est admirable. « *Où irai-je sans mon bien!* » L'italien

ici dépasse, déborde le français : « *Rien n'égale mon malheur.* » L'italien s'étend en quelque manière, à l'universel et à l'infini. Nous l'avons dit naguère et l'on nous permettra peut-être de le redire, qu'importe, quand on entend ces paroles, qu'importe que le rôle du poète de Thrace soit chanté par un homme ou par une femme? Qu'importe que cet amour et ce deuil sublime emprunte une voix féminine ou virile! Plus que conjugal ici, plus qu'humain et mortel, dégagé de toute figure concrète, de toute chair et de toute sexualité, l'amour s'élève plus haut que l'attache à la créature, jusqu'au désir et au regret du bien absolu. « Où irai-je sans mon bien? » Voilà le fond, ou plutôt la cime du sujet et du chef-d'œuvre. Que ce soit un époux ou une épouse expirée, que ce soit l'ivresse des sens ou celle du cœur, que ce soit un être, une croyance, un sentiment qui lui manque, c'est son bien que pleure l'âme qui le possédait et qui ne veut pas être consolée parce qu'il n'est plus. Oui, dans l'ordre du sentiment, les paroles italiennes l'emportent. Mais qu'on se rappelle le texte français : « *J'ai perdu mon Eurydice* », et le vers suivant. Dès les premières mots, dès la seconde syllabe, si fortement appuyée, si largement ouverte; plus loin, sur les deux derniers mots du second vers : « *mon malheur* ». Alors, à l'oreille comme à l'esprit, par l'énergie et l'intensité de l'accent, c'est le français qui s'imposera.

Gluck est un maître incomparable du style oratoire. Son œuvre abonde en discours, en récits, tantôt en prose et tantôt en vers. Bien entendu, nous parlons de la musique. Les premiers sont les airs. Ils ont la coupe symétrique, le rythme régulier et périodique de la poésie. Libres au contraire, affranchis du nombre et de la cadence, des reprises aussi, les autres se développent, sans se répéter, en forme de récitatif plutôt que de mélodie. Il arrive parfois que les deux formes se rencontrent et se heurtent à dessein. Dans le premier air d'Agamemnon : « *Diane impitoyable* », ces mots jetés avec épouvante : « *Si ma fille arrive en Aulide,* » font une brusque et poignante irruption. Mais de longues scènes, et tout entières, veulent qu'on les déclame au moins autant qu'on les chante. Le monologue final d'*Armide*, le récit du grand prêtre au premier acte d'*Alceste*, celui d'*Iphigénie* au commencement d'*Iphigénie en Tauride*, voilà quelques modèles de ce lyrisme surtout verbal où Gluck ne connaît pas de rivaux. Là, plus que partout ailleurs, la parole

reçoit de la musique, avec une éloquence où seule elle n'atteindrait pas, une plénitude, bien plus, un surcroît extraordinaire et de sens et de sentiment.

« La parole », disons-nous. Il faudrait dire : chaque parole. L'éloquence éclate ici partout, jusque dans le moindre détail. Elle anime d'une chaleur croissante le récit initial de la seconde *Iphigénie*. Il commence par deux notes d'orchestre, graves et tenues longuement. Cet exorde suffit. Toute la suite appartient à la plus libre déclamation. Des mots, des syllabes même y portent à leur cime tantôt une lueur, tantôt une flamme sombre.

> Cette nuit j'ai revu le palais de mon père.
> J'allais jouir de ses embrassements.
> J'oubliais en ces doux moments
> Ses anciennes rigueurs et quinze ans de misère.

Sur les dernières paroles, quel élan, et suivi de quelle chute ! « *Père... Misère...* » Il n'est pas jusqu'à l'*e* muet, qui ne prenne en l'une et l'autre désinence une valeur singulière. Rivarol a raison : « L'*e* muet, semblable à la dernière vibration des corps sonores, donne à la langue française une harmonie légère qui n'appartient qu'à elle. » Racine le savait bien, le Racine des deux vers fameux :

> Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
> Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée !

Et de cet autre :

> Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

Gluck n'a pas non plus ignoré le pouvoir de la voyelle silencieuse. « *O malheureuse Iphigénie* ! » (1) Et dans le premier acte d'*Orphée*, à chaque page, presque à chaque ligne : « *Eurydice! Eurydice.* »*!* c'est l'*e* muet dont la résonance entoure l'un et l'autre nom d'un nuage de tristesse et comme d'un halo de douleur. Ailleurs (*Iphigénie en Aulide*) il est encore un *e* muet que Gluck a fait parler et chanter. « Corancez, l'un des amis du maître, s'étonnait un jour en sa présence de la longue note écrite sur le premier *je* que chante Agamemnon

(1) *Iphigénie en Tauride.*

dans l'air : « *Je n'obéirai point à cet ordre inhumain.* » — « Cette longue note vous a-t-elle également choqué au théâtre? » lui demanda Gluck. Je lui répondis que non. « Eh bien! répliqua-t-il, je pourrais me contenter de cette réponse. » Mais, loin de s'en contenter, il la fit suivre d'une vive mercuriale et conclut en ces termes : « Votre question ressemble à celle d'un homme qui serait placé dans la galerie haute du dôme des Invalides, et qui crierait au peintre qui serait en bas : « Monsieur, qu'avez-vous prétendu faire à cet endroit? Est-ce un nez? Est-ce un bras? Cela ne ressemble ni à l'un ni à l'autre. » Le peintre lui crierait de son côté, avec beaucoup plus de raison : « Monsieur, descendez, regardez, et jugez vous-même (1) ». « Des mots! des mots » ! Un Hamlet n'eût pas méprisé les mots notés par un Gluck : dans *Alceste*, ceux du grand prêtre annonçant l'oracle d'Apollon : « *Il va parler* »; le dernier mot de la reine, invoquant elle aussi le dieu :

Toi dont l'œil pénétrant
Des replis de nos cœurs perce la nuit *obscure*.

Orphée à chaque instant reconnaît, proclame la souveraineté du verbe. Ne parlons pas du premier acte. Il en faudrait citer chaque récitatif, chaque intonation. Mais plus loin, au milieu de ce chef-d'œuvre mélodique, symphonique même, nous l'avons dit, qu'est l'air du pèlerin d'amour entrant aux Champs-Élysées, quelle expression, tandis que l'orchestre se tait, quelle expression de surprise et d'extase prend l'alexandrin suivant et le silence même qui suspend le second hémistiche.

On goûte en ce séjour un éternel repos.

Enfin, à peine l'époux a-t-il jeté sur l'épouse le regard interdit et funeste : « *O ma chère Eurydice!... Orphée!...* » c'est par leurs deux noms échangés, l'un d'une voix ardente, l'autre d'une mourante voix, que leur nouveau malheur, plus déplorable que le premier, s'accomplit.

Ainsi, vous l'entendez, et vous pourriez partout l'entendre, les noms autant que les mots que Gluck a chantés, retentissent à jamais. Beauté d'un genre (la tragédie) et beauté d'un langage (le français), Gluck a trouvé chez nous l'un et l'autre. Chez nous,

(1) *Gluck*, par M. Jean d'Udine. Collection des *Musiciens célèbres*, Paris, H. Laurens.

il en a fait une beauté musicale qu'il nous a donnée, ou plutôt, s'il nous l'emprunta, qu'il nous a rendue. La tragédie de Gluck est le plus glorieux hommage que la musique étrangère, ou d'un étranger, ait jamais offert non seulement au génie, mais au parler de la France.

Elle en a gardé le souvenir et la tradition. Au siècle dernier, le Berlioz des *Troyens*, le Gounod de *Sapho*, d'*Ulysse*, de *Faust* et de *Roméo et Juliette*, ont appris de Gluck « la belle déclamation lyrique » (1). Plus près de nous, le Fauré de *Pénélope* en a possédé le secret. Pénélope, Ulysse, rien qu'à ces deux noms, le musicien d'*Orphée* et d'*Alceste* n'aurait pas donné tantôt plus de noblesse, tantôt plus de douceur. Et parmi les simples vocables que le maître de *Pénélope* a pour ainsi dire marqués d'un signe, illuminés d'une clarté nouvelle, il en est deux surtout qu'il faut rappeler et retenir, tant l'image qu'ils évoquent a de grandeur, de poésie, de beauté. — Viens, dit la reine, fidèle à sa longue espérance, viens, Euryclée,

Ainsi que chaque soir, montons sur la colline,
D'où l'on peut voir briller toute *la mer divine*.

Celui qui connaît la mer dont parle Pénélope et qu'elle chante, celui qui l'admire et qui l'aime, celui-là ne saurait la revoir sans renouveler ce salut, divin lui-même, à sa divinité.

Français d'adoption, il fut un temps, récent encore et tragique, où Gluck nous parla vraiment comme un des nôtres. Alors nous entendîmes en lui battre le cœur et, pour ainsi dire, crier le sang de la patrie. Dans une salle d'ambulance, pour apaiser les douleurs et ranimer les courages, des musiciens, des chanteurs étaient réunis. Feuilletant les chefs-d'œuvre des maîtres, ils y cherchaient des leçons d'héroïsme. Brusquement une voix entonna l'imprécation d'*Armide* : « *Poursuivons jusqu'au trépas L'ennemi qui nous offense.* » Juste ressentiment! Colère sainte! Hélas! on ne vous a point assez obéi!

CAMILLE BELLAIGUE.

(1) Faguet a fait remarquer, je ne sais plus où, la valeur, j'allais dire la couleur sonore donnée par la musique à certaines syllabes de la première phrase de la cavatine : « *Salut, demeure chaste et pure.* »

M. JOSEPH BÉDIER

ET LES PRIX DE VERTU

Ce fut une charmante séance. Ce n'était pas la cohue des grands jours, où le flot monte jusqu'au bureau. Mais c'était encore une belle salle, et le public avait ses opinions. Il n'applaudissait pas au couplet : il donnait une adhésion raisonnée. Le rapport du secrétaire perpétuel sur les Prix littéraires venait de montrer, malgré la variété des œuvres récompensées, qu'elles suivaient toutes un chemin large et clair, qui prolonge la route tracée par les aïeux. M. Robert de Flers a lu, avec art, un fragment de l'ouvrage qui a remporté le prix d'éloquence, et où l'auteur décrivait avec un balancement attentif le style de Diderot. Enfin, M. Bédier a lu, avec la simplicité émerveillée d'un homme de science devant la vie, un rapport sur les prix de vertu. Peut-être croyez-vous que la tâche est ingrate. O stupeur ! voici que l'émotion gagne peu à peu le public. On ne s'y attendait pas et on est pris à la gorge. M. Bédier peut à peine parler. Sa voix s'altère. Les temps de la *Légende dorée* sont revenus. Le présent se lie au passé. Les hommes sont bons. Voyons de plus près ce miracle.

L'Académie a donc distribué, le 4 décembre, 265 prix de vertu. C'est une tâche qu'elle remplit depuis 1791. Il n'y eut cette année-là qu'une lauréate, une marchande mercière qui avait brisé les fers d'un prisonnier de la Bastille. Vers 1880 encore, une trentaine de milliers de francs étaient partagés en une trentaine de prix. Cette année, l'Académie a distribué environ 400 000 francs, sans compter les dotations en faveur des familles nombreuses. Ces prix, qui dérivent des premiers,

sont récents. Pour la première fois, en 1907, l'Académie donna deux médailles de 500 francs à deux ménages d'ouvriers, qui avaient élevé honnêtement beaucoup d'enfants. Cette année, elle disposait d'environ 4 millions et demi, dont la plus grosse part, 4 280 000 francs, fournie par Cognacq-Jay.

En présence de ces énormes dossiers, M. Bédier s'est comporté comme un bon et honnête érudit. Pour la seconde fois, lui qui a fait sa principale étude des chansons que disaient le long des routes des pèlerins morts depuis neuf siècles, nous le rencontrons aux prises avec la vie. La première fois, c'était pendant la guerre. Il a étudié avec une candeur ravissante (prenez ces mots, qui me semblent beaux, dans leur meilleur sens) une division d'infanterie, et il a écrit dans un style étrangement émouvant, le geste de la piétaille de France. Le voici maintenant en face de la plus surprenante moisson de dévouement : « Je me tiendrai le plus près possible de mes sources, dit-il, j'emprunterai tout à nos correspondants..., je n'aurai d'autre éloquence que la leur, et mon art sera leur art. »

Comme faisaient les trouvères, il nous avertit de l'écouter. Et il nous promet des contes véritables, dont chacun sera clair comme un jour de Pâques. C'est une veuve de la Sarthe, qui cède son logis aux réfugiés des Flandres. C'est un berger de la Lozère, qui apaise les différends par des paroles pleines de sagesse. C'est une pauvre femme des Côtes-du-Nord, qui, depuis sa jeunesse, laquelle fleurit il y a un demi-siècle, héberge et nourrit de plus pauvres qu'elle. Voici une veuve de Lisieux, qui a élevé soixante-treize nourrissons. Voici un enfant de Paris qui, pendant trois ans, a soigné son frère, atteint de mal de Pott. « Il avait installé près du lit une table pour y faire ses devoirs, et il sut énergiquement exercer jusqu'au bout son double métier de bon infirmier et de bon écolier. »

Puis viennent les dévouements collectifs, les œuvres. On est émerveillé de ce fleuve inépuisable de charité qui coule sur la terre, doux comme le fleuve de lait de Chanaan. Dans l'île de Farafangana, des filles de Saint-Vincent de Paul soignent quatre cents lépreux. Nous les retrouverons à Jérusalem, où leur maison abrite 380 pauvres. M. Bédier a lu une belle lettre de leur supérieure, sœur Récamier. Et je revois celle-ci, telle que je l'ai rencontrée dans la ville sainte, avec son fin visage, active et douce, régnant dans l'immense maison.

Nous revenons en France. C'est une longue nomenclature d'œuvres encouragées par l'Académie. Mais comme chacune d'elle est vivante, particulière, individuelle! Nous les visitons tour à tour, et cette promenade communique aux esprits une douceur apaisée. Nous voici au milieu des horribles baraques des zoniers. Des pasteurs protestants, envoyés par l'Œuvre de la Chaussée du Maine, se sont établis là. Et leur récompense est d'avoir, à leur tour, découvert, dans cette population inculte et misérable, la bonté et la vertu. Ainsi, à mesure qu'on s'enfonce dans l'enfer humain, on retrouve, au milieu des épreuves qui la brûlent, cette pauvre âme humaine, qu'il faut bien croire incorruptible, puisque, sous les eaux vives de la charité, elle retrouve sa fraîcheur et son candide éclat.

Ainsi, de page en page, M. Bédier nous a conduit dans un pays de misère et d'enchantement. Des cités aux milles maisons construites par le Foyer rémois, il a fait une peinture charmée. « Ces maisons, entourées chacune d'un petit jardin, séparées les unes des autres, non par des murs hostiles, mais par de légers grillages ou par des haies de troènes, tapissées de vignes vierges et de clématites, s'offrent toutes, malgré des nuances d'orientation, aux rayons du soleil ». N'est-ce pas là l'enluminure d'un livre d'heures, et qui s'étonnerait, quand M. Bédier appelle sur la jeune cité, comme une bénédiction, le sourire de l'Ange de la cathédrale?

Ainsi parlait l'orateur, et je me souvenais qu'il avait parcouru naguère, de Notre-Dame du Péril à Saint-Jacques de Compostelle, les routes des pèlerinages, pour y retrouver l'écho des vieux poèmes. Bon pèlerin, vous avez, cette fois encore, suivi une route bénie. Et vous y avez retrouvé l'âme de la patrie.

HENRY BIDOU.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

KATHERINE MANSFIELD (1)

« Elle sauta sur ses pieds et se trouva devant son miroir.

Elle y vit une mince fille en blanc, jupe de serge blanche et corsage de soie blanche, serré à la taille menue par une ceinture de cuir.

Elle avait le visage en cœur, le front large et le menton en pointe, pas trop pointu, pourtant. Les yeux peut-être, les yeux, c'était ce qu'elle avait de mieux : des yeux d'une singulière teinte rare, d'une agate gris-vert semée de paillettes dorées.

Elle avait les sourcils noirs et des cils longs, si longs que, quand ils étaient baissés, on y voyait (qui donc lui avait dit cela?) se jouer des reflets du jour.

La bouche était un peu grande. Trop grande ? Sincèrement non. La lèvre inférieure avançait légèrement ; et elle avait une manière de mordiller cette lèvre qui, on le lui avait dit aussi, était irrésistible.

Le nez, voilà décidément ce qu'elle avait de moins bien. Mal, il ne l'était pas non plus absolument. Mais pas moitié aussi joli que celui de sa sœur. Cette Linda, quel amour de petit nez elle avait ! Ce n'est pas que le sien fût vilain, mais il était un peu saillant. Et naturellement, elle s'exagérait cette saillie, justement parce que c'était le sien, à cause de cette maladie qu'elle avait de se critiquer elle-même. Elle se mit à le pincer entre le pouce et l'index, en faisant une légère grimace.

Les cheveux, par exemple, des cheveux ravissants. Et en masse. Des cheveux d'une exquise nuance feuille morte, châtains et pour-

(1) Katherine Mansfield : *Something childish and other stories*, 1 vol. in-8°, Constable édit., Londres, 1924 ; *Bliss*, 1920 ; *the Garden Party*, 1922 ; *the Dove's Nest*, 1923. *Extracts from journal*, dans la Revue *the Adelphi*, juillet-septembre 1923, janvier 1924.

pres, avec des lueurs d'or. Quand elle les nattait, ils lui battaient le dos comme une longue couleuvre. Elle aimait en sentir le poids lui tirer la tête en arrière, et les laisser se répandre en nappe sur ses bras nus. — Oui, ma petite, pas de doute. La jolie fille! La jolie fille! »

Je n'ai aucune preuve que ce portrait de Beryl Fairfield, la jeune fille au nom de bijou, soit celui de Katherine Mansfield. Et cependant, comment douter que ce soit là autre chose qu'un portrait d'étrangère? Je retrouve là ces traits physiques, cette façon de se mordre la lèvre d'un air de doute, que Katherine Mansfield prête à tant de ses jeunes filles, et ce goût d'examen, cette anxiété que l'on reconnaît dans tant de pages de son journal, et qui n'est que la forme de son désir de la perfection.

Peut-être sont-ce là des questions indiscrètes. Mais peut-on s'empêcher de prêter un corps et un visage à la voix qui vous a charmé? Peut-on se défendre, surtout s'il s'agit d'une femme, de cette tentation de connaître son image? Il y a, dans tout ce qu'a écrit Katherine Mansfield, on ne sait quoi de si personnel qu'on éprouve l'illusion de l'écouter elle-même. Rarement un auteur a trouvé le moyen d'établir entre son âme et la nôtre ce contact immédiat, de créer un rapport, un lien plus spontanés. Peu ont possédé cette magie, ce don de transfigurer les choses, comme fait la présence d'une personne aimée. Elle avait ce don du poète qui aime et fait aimer la vie, ce charme qu'on ne peut séparer d'une créature vivante. Et cependant, elle n'est plus, et cela rend plus vif et plus mélancolique le besoin de se figurer ce qu'était cette jeune invisible sous sa forme mortelle.

Elle avait trente-quatre ans à peine, et venait de publier son troisième volume; le second, paru deux ans plus tôt, l'avait fait entrer dans la gloire. En peu d'années, elle s'était fait une situation exceptionnelle, qui la mettait bien en avant, tout à fait hors de pair dans l'innombrable troupe de dames mûres et d'antiques demoiselles qui composent le contingent des femmes de lettres anglaises; elle apportait une musique qui, à peine entendue, ne pouvait plus jamais se confondre avec aucune autre; c'était quelque chose de hardi, de jeune et de parfait, qui avait le charme et l'éclat des fleurs rares et naturelles; c'était *femme* des pieds à la tête, femme jusqu'au bout des ongles, rempli d'une tiédeur sensuelle et en même temps de délicatesse, d'adorable pureté féminine, sans que jamais une seule fois l'auteur se mêlât d'aborder ces problèmes moraux, ces

questions du mariage ou de l'éducation qui, en Angleterre, passionnent tant de romanciers en jupons, si bien que la plupart semblent se servir de leurs romans pour quereller la vie et pour y prendre une revanche des déboires de la leur. Katherine Mansfield tranchait heureusement sur cet aigre troupeau de muses mécontentes. Elle n'avait rien de la suffragette. Elle paraissait née dans un astre étranger à la question sociale, sur une planète innocente, avant l'état de péché et le monstrueux âge de fer de l'industrie moderne. Elle semblait venir d'une étoile plus belle, et elle en conservait une atmosphère radieuse flottante autour de sa personne et dans la poudre d'or de ses cheveux, « où l'on n'eût pas été surpris de voir prise une abeille ». Les maîtres euxmêmes, un H.-G. Wells et un John Galsworthy, savaient bien qu'il y avait en elle quelque chose d'unique, une sorte de charme lointain, inaccessible, dont aucun d'eux ne possédait le secret. Et en effet, cette jeune fille venait de loin, de bien loin par delà les mers, d'une de ces îles du Pacifique qui forment un des joyaux de la couronne d'Angleterre. Elle était le plus beau présent que l' « Empire », depuis Rudyard Kipling, eût fait à la littérature anglaise.

Elle venait de Nouvelle-Zélande, où les siens s'étaient établis avec les premiers chercheurs d'or, vers la moitié du siècle dernier. Ils vivaient à Karori, à quelques milles de Wellington, la capitale du pays. C'est là que Cathleen Beauchamp, — tel est son véritable nom, où je me plais à reconnaître une lointaine ascendance française, — passa, avec quatre frères et sœurs, les premières années de sa vie. Elle était déjà une fillette de treize ans, lorsque sa famille, en 1901, l'envoya achever son éducation à Londres, à peu près comme, au temps de *Paul et Virginie*, les filles créoles venaient se former aux belles manières de Saint-Cyr. Miss Cathleen n'était donc qu'une Anglaise d'adoption, mais elle ne fut pas Anglaise à demi. Sur cette âme neuve et ardente, les nouvelles modes littéraires prirent comme une grippe. La jeune fille s'éprit d'un beau feu pour l'école décadente. C'était le moment où l'Angleterre était en train de rejeter ce qu'il y avait de bourgeois et de convenu dans les goûts de l'ère « victorienne ». Whistler et Oscar Wilde étaient les lions du jour. On admirait le goût pervers, érotique et quintessencié d'Aubrey Beardsley; c'était la réaction que nous avions eue un peu plus tôt contre le « Second Empire ». La gloire de Stevenson

et de Lafcadio Hearn commençait, et le public se mettait à lire les premiers romans de Conrad. C'est à cette heure un peu inquiète, excentrique et charmante, que la jeune fille découvrit le monde littéraire; sa naissance spirituelle date de ces années: elle crut toujours qu'il n'y a pas pour l'art de plus haut objet que la beauté. Mais la musique la touchait plus encore que la poésie : elle acquit, m'écrit son mari, M. John Middleton Murry, à qui je dois tous les renseignements qu'on vient de lire, un talent remarquable sur le violoncelle.

Il fallut pourtant revenir : sa famille la rappela quand elle eut dix-huit ans. Ce retour au bout du monde, dans une colonie où personne n'avait deux idées en dehors des affaires et du pot-au-feu, loin de toutes ses amitiés, à dix mille lieues de toute conversation intelligente, lui faisait l'effet d'un enterrement en province. Londres brillait à ses yeux comme le foyer du monde. Londres à ce moment lui paraissait sa vraie patrie, et le pays natal un exil, une prison. Elle ne s'en fût pas consolée, si elle n'eût trouvé à Wellington une maison amie, où elle trompait ses chagrins en faisant de la musique. Mais le départ de cette famille la laissait à sa solitude. Elle essaya de s'en divertir par des exercices violents; elle entreprend des chevauchées dans l'intérieur de l'île, hors des routes, dans le pays inculte, la brousse de Wanganui, vers le cratère du lac Taupo, les montagnes volcaniques du Ruapehu et du Ngauruhoe; elle vécut, en habits de garçon, la vie de camp sur les plateaux déserts où la poussière de la pierre ponce se colle au visage comme une crêpe, où le sol fume de geysers, de solfatares et de sources bouillantes, et où passe le soir, au coucher du soleil, le farouche esprit des dieux maoris, la terreur du *Haou-Haou*.

Enfin, elle n'y tint plus et fit tant que ses parents lui rendirent la liberté, avec une maigre pension. C'était à peine de quoi vivre. Il fallut donner des leçons, s'engager dans des troupes d'opéra ambulantes, chanter, faire du théâtre, et divers autres métiers dont nous retrouvons plus tard la trace dans ses nouvelles. Il est curieux que l'idée ne lui vint pas d'écrire. Mais quelle expérience pour une jeune fille ! A l'âge où la plupart des autres ne sont pas sorties de la famille, que n'a-t-elle pas vu du monde ? Quelle matière de romans que cette vie d'aventures ! Il ne lui manquait plus que l'occasion : l'occasion ne tarda pas.

La jeune fille tomba malade; elle alla se guérir dans une petite ville d'Allemagne. Une maladie à cet âge est souvent un bienfait : c'est une retraite, une cure morale ; tout se montre sous un nouveau jour. Pour la convalescente, cet accident la convainquit que la vie nomade ne lui valait rien. Pour la première fois, elle songe à écrire. Tout enfant, à l'école primaire de Karori, où elle apprenait à épeler avec la petite de la blanchisseuse, elle montrait un talent précoce; à neuf ans, elle avait eu son premier conte imprimé dans un journal. A présent, dans le désœuvrement de la ville étrangère, au milieu du monde saugrenu des tables d'hôte allemandes, son instinct d'observation se réveille : un petit dieu comique et tendre, espiègle, gamin, désabusé, qui lui faisait apparaître toutes choses sous un jour ironique, bouffon et irréel. Elle écrit quelque part en parlant de son pays : « Il n'y a pas de crépuscule dans notre Nouvelle-Zélande, mais seulement un court moment, une demi-heure étrange où les choses prennent un air baroque et un peu effrayant : *on dirait que le génie sauvage du pays parcourt sournoisement son domaine en se moquant de tout.* » Ce capricieux esprit, railleur sans être cruel, qui mêle le vrai et le fantasque, auquel n'échappe aucun travers, devait trouver pâture à son goût dans le public de la petite bourgeoisie bavaroise. La jeune fille se mit à écrire ce qu'elle avait vu. C'est une suite d'esquisses, de croquis, de pochades, comme des feuilles d'album; presque point d'intrigue ou de sujet : des impressions, plutôt, une série de scènes et d'estampes familières, d'où résulte une singulière sensation de vie. Cela avait fort peu de rapport avec ce qu'on appelait jusqu'alors une nouvelle : mais, dans ce cadre de quelques pages, l'auteur excellait à faire tenir un tableau de genre, des caractères, des dialogues, une fine comédie de mœurs. C'était charmant. Ces récits publiés d'abord dans *l'Age nouveau*, formèrent, en 1911, le recueil intitulé : *une Pension allemande*. On me permettra de donner quelques extraits de ces *Reisebilder*, comme un exemple de sa manière, et parce que le volume est depuis longtemps introuvable.

Voici d'abord « l'Allemagne à table » :

On apportait un compotier d'abricots cuits.

— Ah ! des fruits ! s'écria Fraülein Stiegelauer, c'est si bon pour la santé! Le docteur m'a dit ce matin d'en manger tant que je pourrais.

Elle se mit en devoir de suivre l'ordonnance. Sur quoi le voyageur : « Vous aussi, me dit-il, vous avez peur d'une invasion, n'est-ce pas? J'en étais sûr. Elle est bien bonne! Le fin mot de votre jeu, allez, je le connais : je l'ai lu dans le journal. L'avez vous vu?

— Oui, fis-je en me redressant. Je vous certifie que nous n'avons pas peur.

— Eh bien! vous avez tort, dit le *Herr Rat*. Qu'est-ce que c'est que votre armée? Rien du tout : une poignée de gosses intoxiqués de nicotine!

— Soyez tranquille, fit Herr Hoffmann. Nous n'avons pas besoin de l'Angleterre. Si nous l'avions voulue, il y a longtemps que nous l'aurions. Mais vraiment, nous n'en voulons pas.

Il agita sa cuiller avec bonhomie, en me regardant par-dessus la table, comme si j'étais une gamine qu'il pouvait congédier ou garder à son gré...

On servait une tarte aux cerises et de la crème fouettée.

— Quel est le plat préféré de votre mari? me demanda la veuve.

— Vraiment, je n'en sais rien.

— Vous n'en savez rien! Depuis combien de temps êtes-vous mariée?

— Trois ans.

— Vous ne parlez pas sérieusement : on ne vit pas huit jours avec un homme sans savoir ça.

— Je ne le lui ai jamais demandé; il n'est pas du tout difficile.

Un silence. Toute la table me dévisageait en secouant la tête, la bouche pleine de noyaux de cerises.

— Ce n'est pas étonnant qu'on assiste en Angleterre à une réédition de cette horrible décadence qui a corrompu Paris, prononça la veuve en pliant sa serviette. Comment voulez-vous qu'un mari reste fidèle à sa femme, si elle ne sait pas au bout de trois ans quel est son plat favori?

Comme c'est bien la grosse Allemagne d'avant-guerre, crevant de satisfaction et de vulgarité, joviale, repue, infatuée, dans l'orgueil encombrant de sa supériorité! C'est la dame d'expérience qui a passé huit jours à Brighton, il y a vingt ans, et qui en a rapporté le mépris de l'Anglicherie, « hormis leurs étoffes inusables »; c'est le *Herr professor* qui veut faire l'aimable et demande avec compassion : « Est-ce que vous avez aussi des hirondelles en Angleterre? » Voici le trombone sentimental, qui absorbe des kilos de cerises « pour favoriser la salive, surtout après le morceau de Grieg, *Ich liebe dich*, qui est

épuisant à cause de ces notes tenues sur le *liebe* », et qui vous développe des platitudes philosophiques en vous demandant tout le temps : « Vous me suivez bien? Je ne suis pas trop profond pour vous? » Voici la mariée de village, en blanc, au bout de la table, « le corsage orné de cocardes, de rubans, de flots multicolores, *comme un gâteau glacé au sucre, tout prêt à être découpé et servi proprement en tranches à son mari* »; voici le fonctionnaire gorgé de suffisance, le monsieur qui « a eu tout ce qu'il voulait des femmes, sans avoir besoin de se marier », et la jeune canaille qui séduit les petites bonnes en tirant de sa poche des cartes postales libertines; voici l'Allemagne pédantesque et le lot des extravagantes, la Russe névropathe qui exécute la danse de Salomé, la Hongroise qui a fait construire un tombeau pour ses deux maris, « un si joli but de promenade pour les dimanches après-midi », et la dame spiritualiste qui passe la journée toute nue, au *Luftbad*, à l'état de nature...

Il y avait dans ce recueil d'une fille de vingt-trois ans un talent extraordinaire. Si Katherine Mansfield avait été longtemps arrêtée par le doute, un pareil succès était fait pour lui donner confiance : elle n'avait qu'à se laisser aller. Cependant, il se passa dix ans avant que ce premier ouvrage fût suivi d'un second. Ce n'est pas que la matière manquât : pour qui a le don de conter, tout est conte. Mais la manière réaliste, quasi photographique, qui faisait ressembler ses nouvelles allemandes à une suite d'instantanés, avait cessé de la satisfaire; il y avait en elle quelque chose d'ailé et d'intime à la fois, un instinct poétique qui ne pouvait se contenter de ce genre terre à terre. Nul détail ne lui semblait trop bas; mais le *commun* lui répugnait. Elle ne pouvait souffrir ce qui était trivial, les choses où ne saurait s'attacher la rêverie. En somme, elle n'avait jamais bien distingué « le réel de ce qui ne l'est pas ». Toute petite, elle avait ce privilège de vivre dans une féerie, au milieu d'une étrange petite fantasmagorie dont elle était à la fois l'ouvrière et la dupe, dans un petit univers à elle, où les objets familiers, les gens, les fleurs, les bêtes, prenaient un rôle inattendu. « *Les choses lui jouaient le tour de devenir vivantes...* »

Ce don de sympathie, ce don de s'intéresser à autrui, d'entrer dans la peau du prochain, de s'identifier avec lui, de partager la vie de tout ce qui respire, c'est le don du poète, et c'est cette

faculté qui cherchait maintenant en elle à s'exprimer. Il est fort difficile de suivre le travail intérieur qui se fit alors dans la jeune fille; nous ne possédons encore que des extraits de son *Journal*. Elle rencontre vers ce moment un étudiant d'Oxford, John Middleton Murry, qui publiait une petite revue baptisée *Rythme*; elle devint sa femme en 1915. Mais les contes qu'elle y donna ne sont pas encore recueillis.

C'est alors que survint l'événement décisif. La guerre avait éclaté. On se souvient du rôle magnifique qu'y jouèrent ces corps d'Anzacs, qui couvrirent de gloire les jeunes étendards d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Au mois d'octobre 1915, le frère cadet de la jeune femme, Leslie Heron Beauchamp, débarqua brusquement à Londres comme sous-lieutenant d'un de ces corps. Ce fut un transport de joie pour Katherine Mansfield, comme si soudain, avec son frère, lui revenait toute sa jeunesse. Ils passèrent une semaine à s'enivrer de leurs souvenirs. Huit jours plus tard, l'enfant était tué sur le front, à l'âge de vingt et un ans.

Cette mort fut un désastre pour Katherine Mansfield. Elle s'enfuit, déserta le foyer qui lui rappelait la victime trop chère où le souvenir du passé si proche semblait insulter à son malheur, et courut enfouir sa détresse dans la petite ville provençale de Bandol. Là elle se guérit lentement de sa plaie, assoupit du moins la morsure. Sur cette côte rose et bleue, parmi le frémissement d'argent des oliviers, elle semblait s'éveiller d'un songe, ou plutôt se retrouver ailleurs, sur un autre plan de la vie; elle croyait errer dans les Champs-Élysées, accompagnée d'une jeune ombre.

Elle n'était déjà plus qu'à demi sur la terre : la moitié de son être flottait dans l'invisible. Elle ne se sentait plus qu'une revenante, la partie de l'âme fraternelle à qui était permise la lumière du jour. Il lui arrive d'écrire : « Quand nous étions vivants... » Elle le portait en lui, dans cet état divin de la maternité où le sein de la femme enveloppe, nourrit une vie double, indécise. Elle se regardait comme la tige qui supportait encore le fantôme de cette fleur, rattachait le parfum évanoui à la terre. Elle le berçait en elle-même, et lui faisait des contes comme la future mère en fait à l'enfant qu'elle attend. « Quand je n'écris pas, je l'entends qui m'appelle et qui souffre. Quand j'écris, ou que je suis en train, alors seulement il se calme. »

Chose curieuse ! Ses premières nouvelles sont tout européennes; sujets de mœurs allemandes ou anglaises, scènes de la vie de théâtre ou de la vie littéraire, images de la vie des humbles ou de la vie mondaine, rien de tout cela ne laisse soupçonner, dans sa forme accomplie, que l'auteur ne fût pas une parfaite Anglaise. Rien de plus naturel : la jeune fille décrit ce qui était nouveau pour elle. Longtemps elle s'était figuré que son pays l'ennuyait. Deux ou trois fois seulement, aux environs de 1913, elle avait emprunté à ses souvenirs de la brousse quelques contes farouches, à la manière de Bret Harte. Ce genre de pittoresque sauvage lui semblait à ce moment tout ce qui était à tirer de la Nouvelle-Zélande; et là encore, elle imitait.

Peu à peu cependant, dans sa solitude de Bandol, l'image de son pays natal se levait différente du fond de sa mémoire. C'était une contrée lointaine, là-bas, au bout des mers sans retour, apparaissant dans la lumière d'une vie antérieure, avec le charme triste des paradis perdus. C'est là qu'avait coulé la part heureuse de son existence, avant les horreurs et les deuils et les affreux cauchemars de notre décrépitude; c'est là qu'elle avait joué, enfant, avec son frère. Son âme y trouvait un refuge et y recommençait la vie. Brisée, sans avenir, il ne lui restait, pour remplir le vide de ses jours, que le rêve et le sourire des premiers. Qui de nous n'a au fond du cœur cette île enchantée, ce jardin de l'enfance, de l'âge où tout n'est que tendresse, émerveillement, amour? Qui de nous n'a gardé le regret de cette aurore? Ainsi la jeune femme charmait sa peine avec le songe du passé. « Je veux, note-t-elle dans ses cahiers, je veux écrire mes souvenirs de mon pays. Je les écrirai tous, jusqu'à ce que j'aie épuisé mon trésor. C'est d'abord une dette sacrée envers le pays de ma naissance; et puis, n'est-ce pas toi, mon frère, que je retrouve dans ces lieux où ma pensée voyage avec toi côte à côte ?... *Ah! je veux que pour un instant ma patrie inconnue saute aux yeux de ce vieux monde.* Il faut que cela soit mystérieux, flottant. Il faut qu'en le lisant on retienne son haleine... Je dirai tout, le moindre détail, mais il faudra tout dire avec un air de mystère, un rayonnement d'au-delà, parce que tu as disparu, ma joie, mon petit soleil ! Tu as roulé, ô mon ami, derrière le bord brillant du monde. A moi de chanter dans la nuit... »

C'était dans l'hiver de 1916. Ce qu'elle écrivit alors, les

cinquante pages de la nouvelle intitulée *Prélude*, et le morceau suivant, *Sur la baie*, qui me semble plus achevé encore, sont de véritables merveilles. Lorsque *Prélude* parut en 1918, il n'y eut qu'une voix pour saluer le chef-d'œuvre. C'était, tout le monde le sentit, quelque chose d'inouï dans la littérature anglaise : on ne sait quoi de brillant, de tendre, de vaporeux, qui avait tous les chatoiements de la nacre et toute la fraîcheur d'une matinée d'été, et l'éclat vaguement mélancolique de cette fleur de l'aloès, qui ne fleurit que tous les cent ans. Rien de plus ordinaire et de plus familier : le récit d'un déménagement, le voyage nocturne sous les étoiles, la nouvelle maison, très loin, à la campagne, le jardin inconnu, et les voisins et les voisines, les aventures et les émois d'une petite fille et sa découverte du monde, et le vieux Pat et le chien Snooker et les petits cousins Rags et Pip, et le canard qui, la tête tranchée, continue à marcher « comme une petite locomotive », toutes ces images domestiques prenaient un air de conte de fées; tout semblait à la fois simple et surnaturel, comme il arrive dans les rêves. Par un dédoublement de sa personne qui ajoute encore au caprice, au flottant de la perspective, la jeune femme s'était peinte deux fois à deux âges différents : c'était elle, Kezia, la petite curieuse de six ans qui allait chancelante, radieuse, éblouie, comme une abeille, de fleur en fleur ; c'est elle encore, cette charmante Beryl, à l'âge du deuxième séjour du poète dans son pays, à l'âge où rêvent les jeunes filles et où la nature leur dit qu'elles sont belles ; et peut-être est-elle encore Linda, la sœur mariée de Beryl, l'indolente, languissante Linda, gracieuse, avec sa beauté lasse de jeune arbre qui a donné son fruit; et enfin la grand mère, active, sereine et gaie, avec « ses belles mains grasses où les bagues ont l'air fondu dans de la crème » : si bien que ce quatuor délicieux de femmes ressemble à un tableau des quatre âges de la vie.

C'est là en vérité tout le sujet, et celui de *Sur la Baie* ne se laisse pas résumer davantage. Ce sont les mêmes personnages, et l'histoire n'est autre chose que le récit d'une journée : d'abord une aube confuse, où apparaît le vieux berger qui pousse dans l'ombre ses ouailles, comme le jour va bientôt chasser du ciel le troupeau des étoiles; puis le bain des hommes dans le golfe jeune et resplendissant; puis le premier repas, les jeux de la matinée, le bain des enfants et des femmes dans la mer

attiédie, la sieste, les jeux de l'après-midi, la succession des heures jusqu'au soir et jusqu'à la nuit qui endort et efface le songe brillant du jour, ensevelit dans le même silence les pensées diaprées des êtres éphémères, rien de plus : et cela prenait une plénitude, un rythme, une noblesse de pastorale ; cela faisait songer à l'enfance du monde, à ces îles fortunées où fleurissait la grâce, sous une lumière naïve, dans une nature vierge, où l'humanité place les fontaines de miel et l'idylle de l'Eldorado.

Il est par malheur impossible de toucher, sans le détruire, à un pareil ouvrage : c'est l'aile du papillon, c'est fait avec de l'impalpable. Un extrait donnera quelque idée de cet art.

— Dis-moi, bonne maman, fit Kezia.

La vieille femme soupira, fit rapidement deux tours avec sa laine autour de son pouce, et glissa dans la boucle la longue aiguille d'os. Elle tricotait.

— Je pensais à ton oncle William, ma chérie, dit-elle paisiblement.

— Celui d'Australie ? dit Kezia...

— C'est cela, mon enfant.

— Celui que je n'ai jamais vu ?

— Oui, celui-là.

— Eh bien ! Qu'est-ce qui lui est arrivé?

Elle le savait parfaitement, mais elle voulait se le faire répéter.

— Il a été dans les mines, il a reçu un coup de soleil et il est mort, dit la vieille Mme Fairfield.

Kezia ferma les yeux à demi et revit intérieurement la scène : un petit soldat de plomb couché auprès d'un grand trou noir...

— Bonne maman, est-ce que cela te rend triste, quand tu y penses?

Elle ne pouvait souffrir que bonne maman fût triste.

Ce fut au tour de la vieille femme de réfléchir. Était-ce triste, de regarder là-bas, là-bas dans le passé, dans l'éloignement des années, comme font les femmes qui suivent encore du regard quelqu'un qu'elles ne voient plus. Était-ce triste, cela? Mais non, c'était la vie.

— Non, Kezia, cela ne me rend pas triste.

— Mais pourquoi, fit Kezia (elle leva un petit bras nu et se mit vaguement à dessiner en l'air), pourquoi l'oncle William est-il mort ? Il n'était pas vieux.

Mme Fairfield se mit à compter ses mailles trois par trois.

— C'est ainsi, murmura-t-elle d'une voix absorbée.

— Est-ce que tout le monde meurt ? demanda Kezia.

— Tout le monde.

— Moi aussi?

Elle était étrangement incrédule.

— Oui, plus tard, ma chérie.

— Mais, bonne maman (et elle agitait sa jambe gauche et crispait ses orteils, où il restait un peu de sable), si je ne veux pas?

La vieille femme fit un long soupir et tira un long fil de sa pelote.

— On ne nous demande pas notre avis, dit-elle avec tristesse. Tout le monde y passe tôt ou tard.

Kezia demeura sur le dos, songeuse et immobile. Elle ne voulait pas mourir. Mourir: quitter la maison, tout, pour toujours! Quitter sa bonne maman! Elle se retourna vivement sur le côté.

— Bonne maman, fit-elle d'une voix agitée.

— Quoi? mon enfant.

— Tu ne mourras pas! dit-elle avec décision.

— Ah! Kezia, — la grand mère leva les yeux de son ouvrage et sourit en secouant la tête, — ne parlons plus de cela.

— Mais c'est impossible. Tu ne peux pas me laisser. Tu ne peux pas t'en aller... Promets-le-moi, implora-t-elle.

La vieille femme tricotait.

— Promets-le moi! Dis jamais.

Bonne maman se taisait toujours.

Kezia n'y tint plus, elle se laissa couler du lit, sauta sur les genoux de sa grand mère, et l'embrassant à deux bras, se mit à la baiser sous le menton, derrière les oreilles, en lui soufflant dans le cou.

— Dis jamais... dis jamais... dis jamais.

« Kezia! » Le tricot roula à terre. La vieille femme se renversa dans son fauteuil. Elle se mit à chatouiller l'enfant. « Dis jamais, dis jamais, dis jamais, » roucoulait Kezia, et toutes deux riaient enlacées l'une à l'autre. « Allons, finissons, petit écureuil! Finissons, mon petit loup! » dit enfin la vieille femme en rajustant son bonnet. « Ramasse-moi mon tricot. »

Elles avaient oublié à quoi il fallait dire « jamais. »

Et depuis ce moment, ce fut une sorte de renaissance : la jeune femme revenait du royaume des ombres avec ses impressions d'enfance. Elle devait écrire bien d'autres souvenirs dans le reste de sa courte vie : la *Maison de poupée*, et l'histoire des robes neuves, et celle du discours déchiré (*La petite fille*); et toujours il venait d'autres images, de nouvelles Katherine Mansfield à tous les âges, des souvenirs du collège, des classes de musique, des leçons de français, — une foule d'histoires, de visages qui se pressaient à la porte et s'impatientaient, vou-

laient tous passer à la fois. Plusieurs de ces récits (*Premier bal*, le *Garden party*) sont des chefs-d'œuvre aussi accomplis dans leur genre que les deux grandes nouvelles. L'auteur avait trouvé sa manière légère et ravissante, son art d'écrire parfaitement sans avoir l'air, sa poésie faite d'abandon, d'ellipses, de détails justes et de silences. Les choses les plus simples, une silhouette, un couple aperçu dans la rue, elle les reproduit en rêvant; un fragment d'existence lui suffit pour évoquer en quelques pages toute une vie, un roman, une aventure, de douleur et de mélancolie. Elle écrit ce conte admirable des *Filles du Colonel*, où cette tragique *Vie de m'man Parker*, pleine de toute la secrète et spéciale horreur du Londres populaire, ou cette histoire de la jeune élégante qui se fait onduler, s'étonne de ne pas trouver la boutique à l'ordinaire, se dépite et ne comprend que quand le coiffeur lui dit, en l'aidant à remettre sa fourrure : « Écoutez, je vous le dis à vous qui êtes une cliente : c'est que notre petite est morte ce matin... »

Et partout une fraîcheur, une beauté d'images qui, en une ligne, peignent un caractère, un site, un paysage. C'est le rire de la *nurse* « qui tinte comme une cuiller dans un verre à médecine »; — c'est la nuit, un enfant qui écoute l'aïeule faire sa prière : « un susurrement léger, comme le bruit de quelqu'un qui cherche doucement, doucement, dans du papier de soie : — ce sont les maisons du petit port « pressées comme des coquilles sur le couvercle d'une boîte de coquillages », — ou le silence, la nuit, « où passent de rapides frissons, des frissons d'ailes, — les ailes d'un oiseau blessé qui palpite, s'arrête et recommence à frémir ».

A la fin de 1917, quelques mois avant de publier *Prélude*, elle avait eu à Londres une grave pleurésie. Elle passa l'hiver dans le Midi et rentra à Paris le 23 mars 1918 : c'était le premier jour de la grosse Bertha. Il n'y avait plus de transports civils pour l'Angleterre. La malchance s'en mêlait. La tuberculose se déclara. Ses dernières années se passèrent à chercher en vain la santé en Suisse ou sur la côte de la Méditerranée.

Elle était désormais célèbre. Mourante, de Sierre à Menton, elle traînait d'asile en asile sa fièvre assaillie de songes et achevait, entre l'illusion et le découragement, le rêve de la vie. Elle écrivait toujours, avec de grands dégoûts, ces petits contes qui la pressaient comme d'exquises mélodies. Elle était comme

le petit oiseau du conte russe, qui se dépêchait de chanter de petites chansons, parce qu'il en savait beaucoup et qu'il voulait les chanter toutes.

Enfin, dans son dernier été, elle se retira dans une vieille maison à Fontainebleau. Fontainebleau, doux séjour, vallon consolateur pour calmer, pour bercer au rythme des saisons, au consentement des choses qui se défont, les suprêmes langueurs, les angoisses, les irritations de la vie! « Où iriez-vous, demandait quelqu'un à cette dame dont parle Michelet, où iriez-vous, heureuse, pour cacher votre bonheur? — J'irais à Fontainebleau — Et pour y oublier, y soigner un chagrin ? — J'irais à Fontainebleau. » Elle n'écrivait plus, mais rêvait toujours d'écrire. Guérie de la *manie de vivre*, elle ne tenait plus à ce monde que pour donner le souffle aux enfants de son cœur. Son agonie se mêlait au déclin de l'année, aux rousseurs de l'automne sur le penchant des collines et des bois. Une hémorragie l'emporta avec la dernière feuille, le 9 janvier 1923.

C'est là qu'elle repose, au petit cimetière d'Avon, au bord de la vieille forêt qui conseille à nos inquiétudes la paix, l'acquiescement, l'abandon. Par un tiède soleil de la mi-novembre, j'ai voulu voir sa tombe, comme auprès de la pyramide de Cestius, souvent j'allai me recueillir sur les tombes voisines de Keats et de Shelley : mânes précieuses, venues de si loin, de l'autre extrémité du monde, comme une épave roulée de là-bas par les houles du Pacifique. Elle repose, relique charmante de l'Angleterre, confiée à la terre française, qui déjà garde dans son sein la cendre fraternelle. Que sur l'arbre voisin l'oiseau fasse sa musique et lui chante pour l'endormir ses petits airs inachevés.

LOUIS GILLET.

LES ACADÉMIES DE PROVINCE

AU TRAVAIL

Comme j'étais chez M. Camille Jullian, à Ciboure, le pittoresque faubourg de Saint-Jean de Luz, qui mire ses maisons basques dans la Nivelle et la mer de Gascogne aux eaux profondes et parfois si bleues, le célèbre historien me dit :

— Voyez donc là-bas, à Bayonne, la Société des Sciences, Lettres, Arts et Études régionales, que préside M. de Mariens. C'est, par ses cinq cents membres, l'une des plus actives de nos provinces. Et je vous assure que ses travaux feraient grand honneur à bien des villes universitaires.

« Nous sommes ici, entre la montagne et la mer, au seuil d'un peuple aussi antique que singulier et charmant, le peuple basque. qui garde, entre deux grandes nations amies, les rites ineffaçables de ses millénaires pastoraux. Il les prolonge même, au travers de l'Océan occidental, jusqu'à l'Amérique latine, où ses fils vont nombreux, chaque printemps. Après des années, les vainqueurs, les survivants chargés du butin du travail, reviennent à l'automne en ces lieux heureux, où l'air est si léger, et qui semblent un paradis façonné avec les éléments naturels : la montagne, le ciel et la mer.

« Une langue, des monuments et des coutumes qui nous ramènent invinciblement aux hommes-pasteurs, c'est la riche substance de l'activité de cette Société, qui ne se contente pas des travaux d'érudition ou d'art relatés dans son Bulletin, mais qui organise des excursions historiques comme celle de Roncevaux, cet été, sous la direction du savant chanoine Dubarat, aux lieux illustrés par Roland. Elle fait mieux; elle réalise l'érudition et l'histoire, en éditant *la Tombe basque*, véritable « corpus » de plus de 1 300 documents relevés par M. L. Colas, et en organisant le Musée basque,

qui sera comme le conservatoire d'une très ancienne et toujours jeune civilisation.

— Comme l'émouvant Musée alsacien de Strasbourg, fit Mme France Dargel, la brillante poétesse de *Sainte Odile d'Alsace*, qui était là, et qui rappela à grands traits la belle œuvre ethnographique du docteur Bucher.

— En effet, madame, et comme le Musée lorrain de Nancy, le Musée breton de Quimper, le Musée provençal d'Arles, le Musée du Béarn, qui s'organise actuellement à Pau, voire les musées des provinces basques d'Espagne à Saint-Sébastien et Pampelune, et combien d'autres moins illustres, mais non moins intéressants, car notre magnifique pays, de ces Pyrénées au Rhin gaulois, mêlé aux civilisations grecque et romaine, piétiné par les invasions renouvelées des Barbares, est le plus riche, le plus merveilleux des champs de l'histoire...

J'ai vu la magnifique édition de *la Tombe Basque* qui a exigé de M. L. Colas quinze ans de patientes recherches, et qui rassemble, par ses cimetières, si souvent placés au sommet des monts plus près de Dieu, comme ceux d'Irouléguy et de Bidarry, tous les noms chantants du pays basque, d'Ispoure à Espelette, à Cambo et Hasparren, où Francis Jammes accorde sa lyre aux cloches des pasteurs.

J'ai vu, conduit par son réalisateur, le commandant Boissel, ardent et artiste, le Musée basque, installé dans une belle demeure du XVIe siècle, la maison Dagourette, ancien couvent des Visitandines, offert par la ville de Bayonne, qui, avec une noble intelligence, subventionne largement le nouvel établissement.

Les dons en espèces et en nature affluent au Musée, et déjà s'y dessine à grands traits, par les centaines de documents exposés, « l'image aussi exacte et aussi complète que possible du pays basque, de Bayonne et ses environs dans le passé et dans le présent », qu'il s'efforce de réaliser. Le souvenir et l'histoire ont ici une large place, et qui se complète chaque jour. Mais une partie du musée a été réservée à la maison basque avec tout ce qu'elle comporte de meubles, d'ustensiles domestiques, de métiers d'intérieur, voire de costumes et de bijoux, et cette « maison » est particulièrement intéressante et vivante.

Les créateurs du musée ont également réservé une partie de leur demeure à la représentation de l'expansion de ce peuple qui a détaché, en Europe et surtout dans l'Amérique latine, des colonies si denses, si unies par une langue commune, des coutumes perma-

nentes, et une singulière noblesse naturelle. Les hommes qui sont de l'autre côté de l'Océan ont aussitôt répondu à l'appel de Bayonne par de généreux envois. Ainsi se constitue rapidement une œuvre qui sera, dans quelques années, l'orgueil du fier pays basque.

Voilà un beau et vivant travail à accomplir par toutes les académies de province qui se trouvent au centre d'une région bien caractérisée de notre pays. Partout la France est belle et inoubliable.

Il ne s'agit pas de copier ce qui a été fait entre l'Adour et la Nive basque, au pied des Pyrénées, bien que l'exemple soit magnifique, mais de dresser « l'image aussi exacte et aussi complète que possible » de la région, avec son passé et son présent propres, et qui esquissent déjà l'avenir, avec ses ressources particulières. La force et l'avenir de la France seront faits de la puissance et de l'avenir de ses diverses régions; et les ressources de celles-ci peuvent être dessinées par des musées bien établis.

Beaucoup d'Académies s'honoreraient en prenant l'initiative d'une semblable création, qui ne serait pas seulement méritoire en soi, mais qui appellerait l'attention de toute la région, la bienveillance des pouvoirs publics et des administrations, le concours des hommes d'action, cette sève nouvelle qui ouvre aux institutions comme aux nations les plus larges perspectives sur l'avenir.

Il ne s'agit d'ailleurs que de mettre en œuvre les éléments épars, parfois surabondants, découverts par les académies ou les sociétés locales. Ces Compagnies sont composées des hommes qui connaissent et aiment le mieux leur province, et elles n'ont pas attendu notre prière pour en rechercher les grands souvenirs. C'est ainsi que la plupart d'entre elles se sont établies dans l'un des plus illustres hôtels anciens de la ville, comme l'hôtel Assézat à Toulouse ou l'hôtel Senecé à Mâcon. Et si l'Académie de Marseille a dû se contenter de l'hôtel Thiers, au moins revendique-t-elle avec énergie et équité les fonds nécessaires, à prendre sur la vente des bijoux de Mme Thiers, pour l'entretenir honorablement.

La même Académie de Mâcon travaille avec un grand zèle, comme l'a dit son vice-président, M. Jean Virey, au dernier Congrès des Sociétés savantes, à conserver et revivifier trois magnifiques monuments de la gloire de cette région : la mémoire de Lamartine; l'histoire du monastère de Cluny, qui fut du xe au xiie siècle le plus prodigieux centre de la vie spirituelle dans le monde; les documents des fouilles de Solutré, mis au jour par l'effort des Ducrost, de Féry, Arcelin, Breuil, Mayet, Deperret, et qui est bien l'un des gîtes les

plus riches de notre préhistoire. Il y a là tous les éléments d'un incomparable musée régional.

L'art, qui est l'un des attraits de ces musées, n'est pas davantage oublié par nos académies. Nous n'en voulons pour preuve que l'Exposition d'art bourbonnais qu'organise, pour mars 1925, la Société d'Émulation avec la collaboration du syndicat d'initiative. Non seulement les arts décoratifs et appliqués régionaux y seront représentés, mais son commissaire, M. Génermont, espère bien y ajouter une « rétrospective » très étendue, les monuments des arts anciens, et les chansons, noëls, compositions, danses et costumes bourbonnais.

La Société des Antiquaires du Centre, en enrichissant le Musée du Berry, qui vient encore de recevoir le magnifique *Livre d'heures d'Anne de Mathefelon*, a très bien compris la mission des sociétés provinciales, de même que celle des Antiquaires de l'Ouest qui a fait du Poitou un riche musée d'architecture.

La bonne volonté et l'érudition sont grandes partout; et il ne s'agit plus guère, en rendant tout cela plus vivant, que de trouver les ressources permettant d'élargir et de compléter ces centres de la vie spirituelle de nos régions.

Déjà des fédérations, qui ont parfois tendance à dépasser les limites de la région, comme celle des Assises de Caumont tenues l'an dernier à Rouen, dressent d'excellents répertoires des richesses intellectuelles de leurs provinces. Le rapport de M. Paul Louis Robert sur « le mouvement littéraire en Normandie, Maine, Anjou et Blésois, de 1913 à 1924 », expose largement la vie des académies, des sociétés savantes de ces provinces, et même des écrivains qui n'appartiennent pas à ces Compagnies.

L'Académie de la Rochelle nous donne, en plusieurs brochures, un curieux historique de l'Académie, par M. Albert Millot, des poèmes de M. Pierre Daveaux, une étude de M. G. Musset sur *la Traite des nègres au XVIIIe siècle*. La Société des Sciences naturelles de la même ville publie de bonnes études de M. Faideau sur *les Plantes à présure*, de M. J.-L. Lacroix sur *les Trichoptères de France*, de M. Th. Monod sur *les Isopodes des côtes de France*.

L'Académie du Var, toujours très active sous la présidence du Docteur Regnault, et qui vient de recevoir le professeur Raphaël Duhois, publie de remarquables travaux du général Aymerich sur *une Mission au Fouta-Djallon et l'action civilisatrice de la France*, du colonel Destelle sur *la Conquête du Cameroun*, du chanoine Escu-

dier sur *la Culture latine*, des docteurs Godlewski et Fontan, sur le grand art médical et chirurgical. La Société Sélestadienne des Lettres, Sciences et Arts, que préside et anime un brillant lettré, M. Bastier, nous envoie le compte rendu de la belle séance, présidée par le général Berthelot, qui fut consacrée à la glorification de la vieille et charmante ville alsacienne. La Société met au concours, pour l'an prochain, « une comédie de mœurs alsacienne », ce qui est une belle manière d'encourager le régionalisme.

L'Académie de Besançon vient de recevoir parmi ses membres un journaliste, qui fait d'ailleurs grand honneur à sa profession, notre confrère Louis Hosotte. « L'Académie, lui a dit le président, M. Monnot, se fait un honneur de compter un journaliste parmi ses membres, et vous ne trouverez pas mauvais, monsieur, qu'à cette occasion elle associe nos distingués confrères de la presse locale dans un commun et légitime hommage rendu à votre corporation. » Notre confrère a aussitôt « réhabilité » un romancier comtois trop méconnu, Charles de Bernard. Voilà de vrai journalisme ! Le même bulletin contient un remarquable travail du savant docteur Maréchal sur *les Épidémies dans le Doubs depuis le XIXe siècle*, et une spirituelle étude de M. Maxime Druhen sur les *Archives académiques*.

M. Claude Terrin, de l'Académie de Nîmes, dont nous avions signalé les pages émouvantes sur la Grande Guerre, réunit ces pages *les Cigales dans la mêlée*, que préface cordialement un autre combattant, M. Henry Bordeaux.

Le Bulletin de l'Académie de Dijon est tout entier consacré à la mémoire d'un des fondateurs de la sismologie, Alexis Perrey, qui s'intéressa d'ailleurs à toutes les recherches que nous réunissons maintenant sous le titre de géophysique. Le savant directeur de l'Institut sismologique de Strasbourg, M. Rothé, et le petit-fils de Perrey, M. H. Godron, nous donnent ainsi un remarquable exposé de la vie d'un grand savant provincial. Et M. Godron conclut légitimement, parlant aussi de son grand père, le botaniste D. A. Godron :

« Mes grands pères ont prouvé tous deux, une fois de plus, combien la décentralisation scientifique, loin d'étouffer le développement des intelligences largement douées, est au contraire, dans le calme d'une vie tranquille et toute consacrée au travail, capable d'en exalter les ressources morales et l'activité productrice. »

Ainsi le travail des provinces se relie au labeur de la nation et à l'effort même de l'esprit humain.

C. M. Savarit.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. Austen Chamberlain, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, se rendant à Rome où il va représenter son pays au Conseil de la Société des nations, a fait escale à Paris et a eu, le vendredi 5 décembre, avec M. Herriot un long entretien dont les circonstances soulignent assez le capital intérêt. Le communiqué officiel, très sobre, se borne à constater l'accord parfait des deux ministres, en même temps que le caractère préliminaire de leurs négociations; mais, pour deviner sur quels sujets a porté l'entretien et constater l'importance de l'accord de principe qui parait en avoir été le résultat, il suffit de jeter un regard circulaire sur les difficultés avec lesquelles est aux prises le Gouvernement britannique.

C'est d'abord l'affaire d'Égypte : elle est en voie d'apaisement. Après la démission de Zaghloul pacha, chef du parti nationaliste, et la prorogation des Chambres, un cabinet modéré a été formé par Ziwar pacha, qui s'est résigné à accepter toutes les exigences de l'ultimatum. Le roi Fouad et Ziwar pacha se sont tirés de cette situation difficile avec beaucoup de dignité et de tact. En fait comme en droit l'indépendance de l'Égypte, proclamée par le Gouvernement britannique le 28 février 1922, reste soumise à certaines conditions et grevée de certaines hypothèques au profit de l'Angleterre : la défense du Canal de Suez, la sécurité des étrangers et de leurs intérêts. La propagande nationaliste des Jeunes-Égyptiens prétendait s'affranchir des restrictions imposées à l'Égypte par le statut de son indépendance; M. MacDonald lui-même n'avait pas réussi à se mettre d'accord avec Zaghloul quand il est venu à Londres; « toute sa politique était erronée et ne pouvait pas être poursuivie, » a-t-il déclaré tout en regrettant l'ultimatum. Les Anglais se sont trouvés unanimes pour saisir l'occasion de l'assassinat du Sirdar afin de régler une fois pour toutes les rapports de l'Égypte indépendante

et de l'Empire britannique dominant. Au Soudan, l'état-major britannique s'est chargé lui-même de renvoyer les unités égyptiennes; le soulèvement d'une ou deux compagnies a été facilement réprimé. L'action rapide et énergique de l'Angleterre a atteint son objectif : à peine a-t-il été nécessaire de faire usage de la force. En Égypte même, l'opinion publique, d'abord froissée du ton brutal de l'ultimatum anglais, ne se plaint pas d'une solution qui permet aux Égyptiens de travailler en paix et les délivre des agitations d'un nationalisme imprudent et maladroit. On regrettera seulement que l'Angleterre ait cru devoir associer, aux exigences de sa sécurité impériale, les revendications moins intéressantes des planteurs de coton; c'est donner barre à ceux qui se plaignent que l'Angleterre affame les Égyptiens pour alimenter les tissages du Lancashire.

L'affaire d'Égypte est la pierre de touche des relations franco-anglaises. Si le Gouvernement français, méconnaissant à la fois ses obligations contractuelles et ses intérêts, avait écouté les journaux du bloc des gauches, c'en serait fait aujourd'hui de cette entente cordiale, pour laquelle M. Herriot a consenti à Londres tant et de si exagérés sacrifices. *L'Œuvre, le Quotidien*, sans parler des journaux socialistes, la Ligue des Droits de l'homme, réclamaient une intervention de la Société des nations et demandaient au Gouvernement français de la provoquer. « Plus l'Angleterre se fait intransigeante et menaçante, disait *le Quotidien*, plus son injustice éclate, et plus il éclate que l'exemple de la civilisation est donné par le Parlement égyptien qui demande un arbitrage. » L'idéalisme, certes, a sa place dans la politique et les nations ont des droits certains, encore que limités, que consacrent les traités de 1919 ; mais il n'appartient pas à la France de céder toujours aux entraînements d'un sentimentalisme sans critique, de s'immiscer à contre-temps dans les affaires des autres États et de s'imaginer que la force et le droit ne sont jamais du même côté : c'est par de telles fautes que le second Empire s'est acheminé, sans amis, vers Sedan. Le Gouvernement de M. Herriot n'a pas écouté les imprudentes invites de ses meilleurs amis, et c'est pour l'en remercier que, le 27, lord Crewe est venu faire visite au Président du Conseil. Durant cet entretien, comme, quelques jours plus tard, au cours de la visite de M. Chamberlain, la solidarité des intérêts des deux nations qui ont les plus grands empires coloniaux et notamment le plus grand nombre de sujets ou de protégés musulmans, est clairement apparue. Bien des malheurs auraient

été évités, si les Anglais s'étaient avisés plus tôt de cette vérité d'évidence ; de chaque côté des fautes ont été commises, et si nous les rappelons, c'est surtout pour éviter qu'on y retombe à l'avenir. Avant même l'armistice, la politique arabe des agents britanniques cherchait à exclure la France de Syrie et rêvait de faire de toute la succession de l'Empire ottoman une annexe de l'Égypte, une dépendance de la route des Indes. L'alliance grecque fut une autre erreur, plus grave encore, puisqu'elle donna aux Turcs l'occasion de vaincre une armée européenne, subventionnée et équipée par les Anglais, et qu'elle amena les vainqueurs de 1918 en posture de vaincus aux négociations de Lausanne. Le désastre des Grecs en Asie Mineure, les échecs des Espagnols dans le Rif, ont eu, dans tout l'Islam, un retentissement d'autant plus dangereux que les agents d'Angora l'exploitent au profit de leurs ambitions et que la propagande de Moscou sait utiliser à ses fins d'universelle subversion les tendances naturelles des peuples à l'émancipation. Il est temps que la France, l'Angleterre et l'Italie s'avisent que, en Orient et en Extrême-Orient, en Asie et en Afrique, sans parler de l'Europe, un commun péril les menace. Il ne s'agit pas, pour la politique française, de suivre docilement l'Angleterre partout où il lui plairait de la conduire ; chacun des deux pays garde sa physionomie et ses méthodes propres et, en certains cas, leurs intérêts peuvent rester divergents ; mais il s'agit, en face de dangers communs, d'établir un front commun.

Ce n'est point sans doute par hasard que les notes très sèches du Foreign Office au Gouvernement des Soviets ont coïncidé avec l'attitude très énergique du Cabinet de Londres dans l'affaire d'Égypte. En face du bolchévisme, l'Empire britannique prend position : c'est, dans l'histoire de ce temps, un fait d'importance capitale. L'Angleterre a été, au cours des siècles, assez indifférente, dans son île, aux agitations révolutionnaires du continent, quand elle ne les encourageait pas, afin d'en profiter. Mais le bolchévisme n'est pas une révolution comme celles que l'Europe a connues ; sous les apparences européennes et sémitiques du marxisme, il cache la réalité du despotisme asiatique et prépare la formidable insurrection, prête à déferler sur l'Europe, des énormes masses ethniques de l'Asie. La Russie impériale était déjà, pour l'Angleterre maîtresse des Indes, une perpétuelle inquiétude ; l'Anglais croyait toujours voir se profiler sur les cols de l'Hindou-Kouch, par où, un jour, le Mongol Bâber descendit pour conquérir l'Inde, la silhouette

gigantesque d'un cosaque. La Russie bolchévique met au service de la même politique des moyens d'action singulièrement plus dangereux. L'Angleterre se heurte à l'inimitié grandissante des populations de l'Inde ; et ces populations ont essaimé des colonies sur tout le pourtour, asiatique et africain, de l'Océan qui n'a jamais mieux mérité le nom d'Indien. Les émissaires de Moscou travaillent parmi les musulmans aussi bien que parmi les fidèles de Brahma.

Au delà de cette borne de Singapour qui marque la limite des civilisations de l'Inde et de celles de la Chine, l'Angleterre retrouve l'influence et les intrigues des Soviets. A la Conférence de Washington, l'Angleterre a abandonné l'alliance du Japon pour se ranger du côté des États-Unis; mais les Américains ont fait à la fierté japonaise un affront qui ne sera jamais pardonné, quand ils ont fermé le territoire de l'Union à la race jaune considérée comme inférieure. Rejeté vers l'Asie, le Japon s'est rapproché des Asiatiques, Russes et Chinois ; sous les auspices de M. Karakhan, ambassadeur des Soviets à Pékin, un accord s'est fait pour une association d'influences en Chine. La guerre civile entre les *Toukiouns* (généraux gouverneurs de province) tourne au profit des éléments inspirés par Moscou. Sun-Yat-Sen, maître de Canton, a dit récemment, à Kobé, qu'à ses yeux le Gouvernement des Soviets symbolise « la justice et l'humanité »; il a gouverné la province du Kouang-Toung par des méthodes imitées de Russie; ses relations avec Moscou sont connues et avouées. Son adversaire principal, Ou-Pei-Fou, vaincu dans le Nord par Tchang-Tso-Lin et Feng-Yu-Siang, s'est enfui et cherche à reconstituer un gouvernement à Ou-Tchang, en face de Han-Keou, sur le Yang-Tse. Le maréchal Tuan-Tsi-Jouei, dans le ministère qu'il a constitué à Pékin, a fait une large place aux amis de Sun-Yat-Sen; cinq d'entre eux détiennent des portefeuilles. Le peuple chinois et ses dirigeants ne sont nullement enclins au bolchévisme ; mais, en Extrême-Orient, bolchévisme, par une singulière transposition, devient synonyme d'alliance des peuples asiatiques contre l'influence européenne ; la civilisation venue par la mer doit être rejetée à la mer, pour que les peuples d'Asie puissent se développer d'après leurs propres méthodes et leurs traditions indigènes. Cette animosité contre tout ce qui est étranger s'applique surtout aux Américains et aux Anglais leurs alliés. Mais les Anglo-Saxons ne quitteront pas la place sans défendre leurs intérêts et leurs droits ; la lutte pour le Pacifique ne les prendra pas au dépourvu : les Anglais s'apprêtent à faire de Singapour une base navale fortifiée. La France a, en Indo-Chine, un

empire où elle n'a eu garde d'appliquer les méthodes des Anglais dans l'Inde. Dans quelle mesure ses intérêts sont-ils solidaires de ceux de l'Angleterre? Certainement, au moins dans toute la mesure où la propagande de Moscou travaille les paisibles et industrieuses populations indo-chinoises.

Plus près de nous, sur les rivages africains de la Méditerranée, le nationalisme intransigeant et révolutionnaire des Jeunes-Tunisiens n'est pas différent du nationalisme dont les Anglais combattent les excès en Égypte; à côté de justes revendications, on y trouve l'action d'éléments douteux, italiens ou indigènes; communisme inspiré de Paris, propagande de Moscou, nationalisme italien, revendications des indigènes instruits, apostolat d'Angora, exemple du nationalisme égyptien, intrigues dynastiques, tout s'unit pour créer un mouvement, d'ailleurs superficiel, nettement dirigé contre la France. L'application des lois syndicales ne suffirait pas, comme le croit M. Jouhaux, qui revient d'une rapide tournée en Tunisie, à enrayer le mouvement; une commission consultative étudie en ce moment la question dans sa complexité; si elle est sincère, elle devra reconnaître, avec *le Temps*, que « le changement d'orientation politique consacré par la journée du 11 mai a ranimé, — bien à tort d'ailleurs, — les espoirs des extrémistes. » Des réformes peuvent être nécessaires, mais ce qui est plus indispensable encore, c'est l'autorité. C'est le maintien du protectorat français qui est en question. Aussi bien, la question se pose-t-elle dans toutes les colonies ou possessions francaises; c'est toujours par les fautes de la métropole qu'ont péri nos colonies. Une politique trop indulgente aux révolutionnaires, trop imprégnée d'un faux humanitarisme, trop docile aux injonctions des loges maçonniques, nous conduirait rapidement vers la perte de notre magnifique empire colonial, le plus beau fleuron de la gloire de la troisième République. La prise de possession de l'escadre russe, internée à Bizerte depuis la défaite du général Wrangel, par les délégués de la marine soviétique, va offrir à la propagande communiste une occasion dont elle ne manquera pas de profiter; pour avoir eu le courage, avec un haut sentiment de ses responsabilités, de signaler le péril au ministère, l'amiral Exelmans, préfet maritime de Bizerte, a été mis en disponibilité. A ce propos, un journal tunisien, à tendances socialistes, *la Liberté*, écrit : « Le gouvernement Herriot, dont nous avons salué avec joie l'avènement pour les réformes intérieures que nous en attendons, va-t-il commettre de telles fautes coloniales que

son action soit, dans l'histoire, aussi néfaste que celle de Louis XV. » Il y a en matière de politique coloniale, des fautes qui ne se réparent pas.

C'est une faute encore que le rappel inopiné, sans motif ni prétexte, du général Weygand ; il a, de l'aveu de tous, et même du Gouvernement qui récompense ses services, parfaitement réussi dans les délicates fonctions, qu'on lui avait imposées, de haut-commissaire en Syrie. Son récent voyage en Palestine lui a permis de commencer, avec les autorités anglaises, une collaboration féconde après tant d'années de difficultés et de mutuelles défiances ; en face des Turcs, la frontière du Nord a été organisée et les relations de voisinage se sont améliorées. Par déférence pour un des chefs de l'armée française, nous ne chercherons pas à quelles influences a obéi le Gouvernement en envoyant le général Sarrail à Beyrouth ; nous espérons qu'il ne fera pas, en Syrie, l'œuvre néfaste que, dans certains milieux, on attend de lui ; mais le programme que préconisent, entre autres, les loges indigènes de Syrie est connu ; il s'agit d'une politique plus centralisée, moins respectueuse des autonomies locales, et cherchant son appui parmi les Turcs et les Arabes aux dépens des petites nationalités chrétiennes qui sont, depuis des siècles, les clientes de l'influence française. Il y a, au Parlement français, nombre d'hommes politiques qui ne demandent qu'à préparer l'évacuation d'un pays qu'ils se représentent comme un fief des Jésuites !

Le centre de l'agitation, parmi les musulmans de l'Afrique du Nord, est en Égypte et en Tunisie ; de là, ou d'Asie-Mineure, des émissaires, marabouts ou pèlerins, circulent en Algérie, au Maroc. M. le sénateur Paul Bluysen, dans *Actualités* du 26 novembre, donne, sur ce péril, d'impressionnants détails. Les gens du Rif qui venaient régulièrement travailler en Oranie, cessent d'y affluer ; ils sont travaillés par des émissaires étrangers. « Les sommes recueillies jusqu'au fond des Indes, d'autres envoyées de Moscou, partent de ces foyers panislamiques et sont utilisées avec un discernement qui révèle leur provenance européenne. » Enfin, le retentissement des échecs espagnols dans le Maroc du Nord, encourage, dans tout l'Islam, les plus folles espérances. Nous touchons ici à un problème qui intéresse directement l'avenir du Maroc français et de l'œuvre admirable accomplie par le maréchal Lyautey. Le général Primo de Rivera, chef du Gouvernement dictatorial d'Espagne, dirige lui-même, de Tétouan, et célèbre comme autant de succès, les difficiles marches

en arrière des troupes espagnoles qui abandonnent leurs positions fortifiées, les tombes de leurs camarades, les routes, le matériel, les prisonniers. L'Espagne, lasse d'une guerre stérile, épuisée par des dépenses toujours renouvelées sans résultat, liquide son entreprise marocaine; elle ne garde, provisoirement, que la plaine qui borde l'Atlantique, El-Ksar, Larache, Arzila, avec le massif montagneux qui sépare Tetouan de Tanger; sur la côte des Djebalas et du Rif, l'Espagne ne conserve que ses vieux *presidios*, à peine élargis, et sans cesse assiégés par les Berbères. L'Espagne se croit, par là, « libérée du cauchemar marocain ». Mais l'échec d'une armée de 100 000 hommes, forcée, après dix ans de lutte, à une retraite définitive par les montagnards du Maroc du Nord est un événement qui n'intéresse pas que l'Espagne. Le prestige d'Abd-el-Krim s'en trouve singulièrement grandi; il a des armes, des canons, des avions même, enlevés aux Espagnols; des aventuriers ou des agents européens l'entourent, des Anglais, un Allemand. L'Allemagne, profitant de la carence des Espagnols, recommence au Maroc ses intrigues et sa propagande politique et commerciale. Abd-el-Krim qui, pour le moment, ne demande qu'à vivre en paix avec le Maroc français, ne cherchera-t-il pas, un jour ou l'autre, à élever son autorité en face de celle du Sultan, protégé des Français? Or le Maroc est un et la France a le plus grand intérêt à ne pas laisser toucher à son intégrité. Les droits de l'Espagne survivent-ils à la cessation de fait de son occupation dans les régions évacuées? La France, si une propagande de révolte cherche à se répandre du Rif dans tout le Maroc, ne sera-t-elle pas obligée par les circonstances à intervenir par les armes, bien qu'elle n'en soit guère tentée? Enfin, l'Angleterre ou l'Italie, si la zone espagnole devenait, partiellement ou totalement, *res nullius*, ne prétendraient-elles pas avoir leur mot à dire? De toute façon, l'abandon par les Espagnols de leur entreprise au Maroc crée, pour tous les États qui ont des possessions en Afrique, un danger moral et matériel.

Les sujets d'entretien n'ont pas manqué, on le voit, à MM. Chamberlain et Herriot et il sera nécessaire que leur conversation soit suivie de quelques autres et accompagnée de négociations précises. Sur tous les points, les intérêts de l'Angleterre et ceux de la France apparaissent solidaires. Le Gouvernement des Soviets, travaillé par des dissensions intestines, dont la disgrâce de Trotzky est un indice révélateur, inquiet de l'esprit d'indépendance qui se manifeste chez les paysans russes et qui se traduit par les fréquents assassinats des

porteurs de journaux bolchéviques, qui sont espions et policiers au service de l'organisation communiste, manquant d'argent et n'espérant plus s'en procurer par voie d'emprunt en Angleterre ni en France, a besoin de grands succès à l'extérieur. Son effort principal porte sur les colonies ; c'est par là qu'il prétend ébranler la puissance de l'Angleterre et de la France qui sont les deux plus dangereux obstacles à son triomphe. Il ne renonce pas pour cela à l'action européenne : l'Esthonie vient d'en faire l'expérience : le 1er décembre, un complot bolchévique ayant pour but de substituer au Gouvernement indépendant d'Esthonie un Gouvernement soviétique, éclatait à Reval et réussissait à se rendre maître des principaux organes de l'État ; les émeutiers étaient pour la plupart venus de Russie ; une énergique action de l'armée, l'état de siège, permirent de venir en quelques heures à bout de la révolte et d'arrêter les principaux coupables. La lutte de classes, la propagande marxiste ne sont, dans un incident grave comme celui de Reval, que des prétextes ou des moyens ; derrière la façade bolchévique, c'est le nationalisme et l'impérialisme russe qui réapparaissent et qui cherchent à étouffer les petites nations que la révolution a émancipées. Mais les États baltiques : Finlande, Esthonie, Lettonie, sont liés entre eux et avec la Pologne par une alliance, à laquelle la seule Lithuanie s'est refusée à adhérer, et qui a probablement, dans les circonstances actuelles, sauvé la petite et courageuse République d'Esthonie d'une invasion moscovite.

La presse anglaise pourrait, dans cet incident, trouver la preuve que la Société des nations ne saurait suffire à tout et que ces « alliances particulières » dont elle se plaignait naguère avec acrimonie, ne sont pas sans efficacité. L'Angleterre, à l'encontre de la France, a longtemps méconnu le rôle nécessaire, dans l'Europe d'aujourd'hui, d'une Pologne forte ; il lui faut reconnaître que Pologne et Roumanie sont maintenant, en face de la poussée de l'asiatisme, les sentinelles de l'Occident et les gardiennes de la civilisation. Sur le Rhin aussi, l'Angleterre a jusqu'ici méconnu que ses vrais intérêts sont solidaires de ceux de la France et de la Belgique. Le retour à une politique d'entente cordiale, moins stérile et moins verbale que le pacte de collaboration avec M. MacDonald, doit, pour être possible et durable, se fonder sur une réciprocité d'assistance et de bons offices ; nous avons besoin les uns des autres ; l'accord n'est possible que dans une parfaite égalité ; un Anglais comprend toujours et admet que chacun défende ses intérêts. L'essentiel, pour le moment, c'est qu'à Moscou et à Angora

la France et l'Angleterre marchent la main dans la main, et c'est ce qui paraît acquis depuis l'entrevue du 5 décembre.

« La vérité est que le communisme perd chaque jour du terrain... Le Gouvernement n'a donc pas à faire face à un danger qui n'existe pas. » C'est M. Yvon Delbos, une des lumières de la majorité, qui tient ce langage dans *la Dépêche de Toulouse* (27 novembre). Des révélations et des incidents récents ont montré au contraire qu'en France et dans les colonies, notamment dans la région de Paris et dans le Nord, l'organisation communiste est très développée, qu'elle se prépare et s'arme pour des coups de force, que sa propagande vise à dissocier les forces de résistance et que sa méthode d'action patiemment étudiée consisterait à paralyser brusquement tous les principaux organes du Gouvernement et de la vie nationale. L'attitude des députés communistes dans les commissions de la Chambre est un obstacle à une activité parlementaire normale. Le retour de Russie de l'ex-capitaine Sadoul, condamné à mort par contumace pour désertion et intelligence avec l'ennemi, a pour but de créer de l'agitation, de provoquer des manifestations en faveur de l'amnistie totale, surtout, peut-être, de mettre dans l'embarras les socialistes du Cartel et, en les représentant comme de simples bourgeois, de débaucher leurs troupes pour les rallier aux bannières du communisme. M. Herriot a fait, sur la défense de la République contre le communisme, des déclarations qui seraient satisfaisantes, si le Président du Conseil n'avait pris soin de les faire précéder et de les équilibrer par de ridicules menaces contre le « péril clérical ». Ce qui fortifie le péril communiste, c'est précisément la division que le Cabinet Herriot a jetée dans le pays par ses premières déclarations de guerre au « cléricalisme » ; ce qui prépare la lutte des classes, c'est la politique de clan que les radicaux poursuivent, ce sont les misérables questions de personnes qui les préoccupent ; ce qui enfin acclimate dans le pays l'idée d'une dictature prolétarienne, c'est le spectacle de l'anarchie parlementaire. Le péril n'est pas tant à l'extérieur que dans le Gouvernement lui-même et dans sa majorité. Ce ne sont pas des déclarations qu'il faut au pays, mais des actes. Le péril bolchévique est de ceux qui s'évanouissent quand on les regarde en face.

Dans la situation actuelle de l'Europe, il est important que l'Allemagne devienne un élément d'ordre et de stabilité. Les élections pour le Reichstag, pour le Landtag de Prusse et celui de Hesse, qui viennent d'avoir lieu le 7 décembre, ne présagent pas de grands

changements dans la politique allemande. Malgré l'excitation contre la France que la période électorale a déchaînée, ce sont surtout les questions de politique intérieure qui ont influencé le vote des électeurs. Quelques chiffres caractérisent les résultats du scrutin. Le parti « raciste », qui avait fait son apparition aux élections du 4 mai dernier, ne sauve que 14 sièges sur 32; on prévoyait généralement que sa défaite serait plus complète; la presse française donne une notion inexacte en qualifiant ce parti d'ultra-réactionnaire; à la fois autoritaire et démocratique, antisémite et anticatholique, il représente dans l'Allemagne nouvelle une tendance fasciste que la personnalité bruyante et vaniteuse de Ludendorff caractérise assez exactement : accident sans grande importance dans l'histoire politique allemande. Le vrai parti d'extrême-droite, celui des hobereaux prussiens, agrariens, luthériens, militaristes, c'est l'ancien parti conservateur travesti sous le nom « d'allemand-national » ; celui-là gagne six sièges et compte 102 députés (1). Les populistes (*Volkspartei*), dont M. Stresemann est le chef, sont, eux aussi, des nationalistes, mais représentent surtout la grande industrie ; ils reviennent 50 au lieu de 44. Le Centre, comme d'habitude, grâce à l'excellente organisation de ses cadres, à son caractère confessionnel de fait, garde ses positions (68 au lieu de 65); il semble cependant que les dissensions intestines de ses chefs persistent, les uns attirés vers les conservateurs, les autres, avec M. Wirth, enclins à une alliance avec les démocrates et les socialistes. Aux forces du Centre il faut joindre l'effectif des populistes bavarois (19 sièges au lieu de 16). A l'extrême-gauche, les communistes sont assez éprouvés et perdent 17 sièges sur 62 : l'Allemagne ne va pas vers Moscou; mais les masses populaires allemandes restent fidèles à la social-démocratie, dont le programme socialiste est anodin, mais qui est républicain, tout en restant patriote : les social-démocrates reviennent 130 au lieu de 100; ils sont le parti le plus nombreux du Reichstag. Le succès du parti démocrate (32 au lieu de 28), est d'autant plus intéressant à constater que, au commencement de la campagne électorale, on prophétisait l'écrasement de cette fraction; mais ses chefs ont mené une vigoureuse campagne pour la paix et la république, et les électeurs lui ont su gré de l'énergie avec laquelle ils ont empêché, il y a deux mois, la formation d'un gouvernement de coalition avec la participation des nationalistes-allemands.

(1) Il faut tenir compte, dans l'interprétation des chiffres, que le nombre des sièges a été augmenté d'une vingtaine.

Si l'on additionne ces chiffres, en tenant compte des petits partis, on constate que l'Allemagne est partagée entre deux tendances à peu près égales : la moitié du peuple allemand reste nationaliste (noir, blanc, rouge), l'autre moitié se rallie au nouveau drapeau de la République (noir, rouge, or). Deux partis dominent : d'un côté les Allemands-nationaux, de l'autre les social-démocrates. Entre les deux, le Centre catholique reste l'arbitre, avec une inclinaison assez marquée vers la droite. Le Centre restera le pivot de toute combinaison ministérielle, de tout groupement de majorité. Il ne paraît pas probable que puisse revivre la coalition qui a soutenu la politique de M. Wirth (Centre, démocrates, social-démocrates). La coalition actuelle, avec ses deux chefs Marx et Stresemann, paraît répondre encore aux nécessités de la politique allemande : les chefs du Centre ne tiennent pas à se trouver en minorité dans une coalition où les socialistes domineraient. Si le puissant groupe social-démocrate ne participe pas au Gouvernement, il fera dans le pays une propagande plus nettement socialiste et, d'autre part, la coalition au pouvoir devra s'assurer au moins la neutralité bienveillante des nationalistes : il se pourrait ainsi que la majorité du Reichstag étant légèrement plus à gauche, le ministère de demain fût plus à droite. — Pour la Diète de Prusse, les résultats sont : socialistes 105, nationalistes 111, Centre 79, communistes 47, démocrates 26, parti économique 8, populistes 50, racistes 12, Hanovriens 5, Polonais 1. Il n'est pas possible de dire encore si le ministère actuel, où domine l'influence de deux social-démocrates, MM. Severing et Braun, pourra survivre. M. Severing, homme politique d'avenir, est devenu la bête noire des nationalistes, parce qu'il a le courage de combattre les associations militaristes et les manifestations belliqueuses. Si M. Severing succombe, ce sera, pour les partis réactionnaires, un grand succès; s'il se maintient, il n'y aura rien de changé. En résumé, les élections n'ont pas amené la défaite des partis nationalistes; elles ne font pas cesser la confusion des partis : le régime des coalitions et des combinaisons va continuer.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCIVe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT-QUATRIÈME VOLUME

NOVEMBRE — DÉCEMBRE

Livraison du 1er Novembre

Livraison du 15 Novembre

Livraison du 1er Décembre

Livraison du 15 Décembre

Paris. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 17810.